

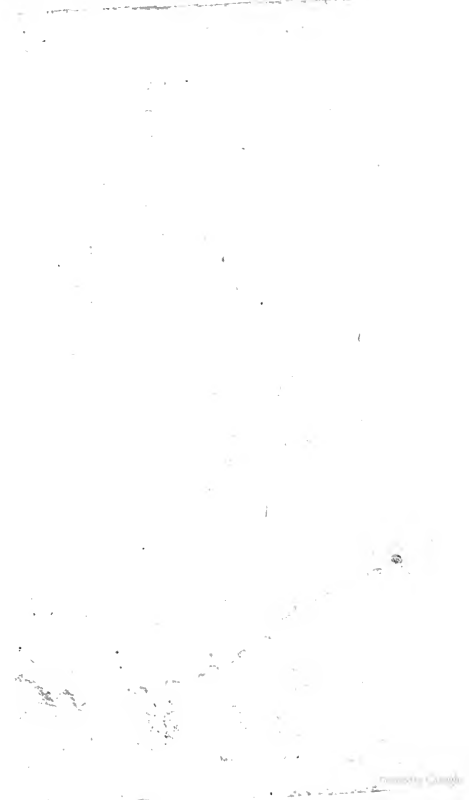


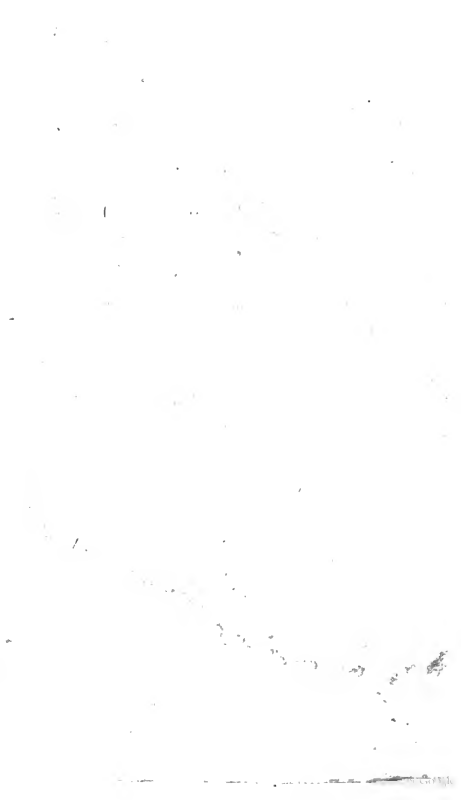
R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

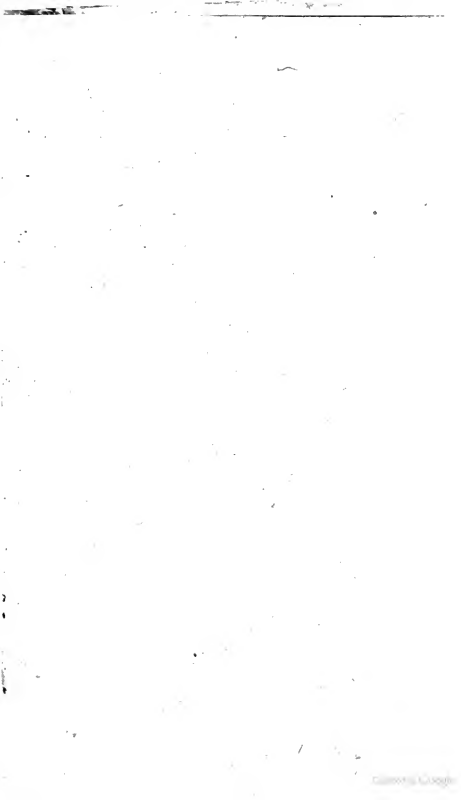
RACCOLTA
VILLAROSA

A
510(3)
NAPOLI

4-1









533215 Rec. VU. A. 510
L E T T R E S (3)

CHOISIES
D E
M. SIMON.

Où l'on trouve un grand nombre de
faits Anecdotes de Literature.

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'un volume
& de la Vie de l'Auteur

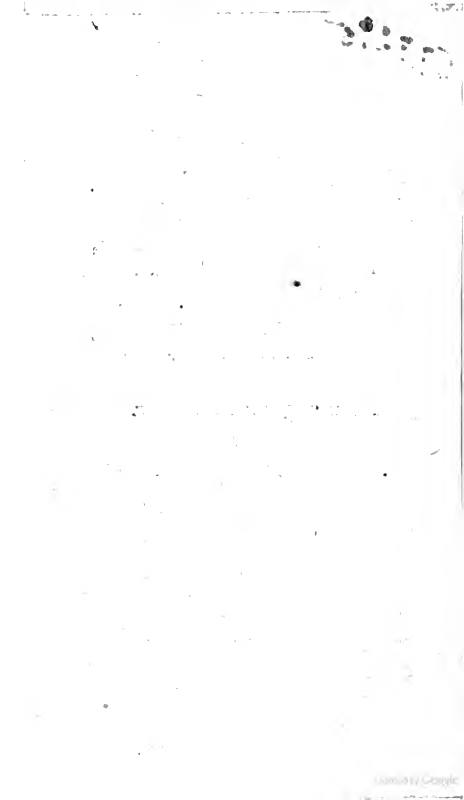
PAR M. BRUZEN LA MARTINIÈRE.

TOME QUATRIÈME.



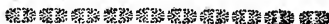
A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
M. DCCXXX.





LETTRES CHOISIES DE M. SIMON,

Où l'on trouve un grand nombre de
faits anecdotes de Litterature.



LETTRE I.

A MONSIEUR le Comte (1) Muzio Dandini.

*Reflexions sur le style de quelques célèbres
Ecrivains Italiens. Les belles Lettres
ne sont gueres cultivées presentement
en Italie. Eloge du savant Jaques
Mazzoni.*

MONSIEUR,

J'ai de la joye que vous foyez arrivé en
bonne santé à Grenoble avec Monsieur le
Prince

(1) La Famille de Messieurs Dandini est de Cefene Vil-
le ancienne de l'Etat Ecclesiastique. Le Cardinal Jerô-
me Dandini a laissé en manuscrit quelques Memoires
sur le Concile de Trente, qui se conservent à Cefene
chez ceux de sa Famille.

Tome IV.

A

2 LETTRES CHOISIES

Prince Cefar d'Este. Vous ne ferez pas apparemment long-tems fans repasser les Monts. Souvenez-vous, s'il vous plait, quand vous ferez arrivé à Cefene, de la promesse que vous m'avez faite, de m'envoyer des extraits de ce que vous trouverez de meilleur dans les Memoires du Cardinal Dandini, qui a assisté au Concile de Trente, & dans ceux d'un autre Illustre de vos Parens, qui étoit Nonce en France au tems de nos plus grandes brouilleries sous Henri III. Soyez persuadé, que je ne m'en servirai que bien à propos.

Comme vous avez cultivé avec soin l'étude de vôtre Langue, je souscris volontiers au jugement que vous faites de vos meilleurs Ecrivains. Permettez-moi néanmoins de vous dire, que quelque éloge que vous fassiez du Jesuite Bartoli pour son style, je n'y trouve point cette grandeur, & toutes ces beautés que vos Italiens y admirent. Il me paroît guindé. Ses expressions sont ordinairement enflées, lors même qu'il explique les pensées les plus communes. Il affecte un certain circuit de paroles, qui n'est point naturel. En un mot son discours est rempli de ce que vous appelez *concetti*, & de je ne sai quel faux sublime. Je ne vous parle ici que de sa Défense de l'Homme de Lettres, que j'ai lûë depuis peu, & que vos Italiens estiment.

Vos Savans, principalement vos Predicateurs ont eû raison de presenter autrefois une supplique *al Santissimo Padre*, afin qu'on ne les privât pas de la lecture de Bocace, qui est

est vôtre Cicéron pour le style. J'ai cette Edition corrigée par l'ordre du Saint Pere. Quelques-uns de mes amis à qui j'ai conseillé de la lire, pour y apprendre le bel Italien, y trouvent encore de certaines expressions, qu'on ne devoit point, disent-ils, laisser dans un Livre écrit en Langue vulgaire, & qu'on met entre les mains des jeunes gens. Peut-être sont-ils trop délicats là-dessus.

En relisant depuis peu l'Histoire du Concile de Trente publiée par le Cardinal Palavicin en vôtre Langue, il m'a paru, que tout Jesuite qu'il étoit, il a bien lû les Contes de Bocace, qu'il en a emprunté plusieurs locutions, & quelquefois même des phrases entieres. Je vous dirai franchement, que plusieurs de nos François ne peuvent goûter la maniere dont cet illustre Ecrivain a composé son Histoire. Ils disent qu'il écrit plutôt en Orateur & en Rheteur, qu'en Historien judicieux. En un mot ils le regardent comme un homme de College, qui n'a pas assez distingué l'art d'écrire l'Histoire, d'avec la maniere de composer des amplifications dans les Ecoles. Je vous avoue qu'il y a peu de gens parmi nous, qui soient capables d'apercevoir ce qu'il y a de plus fin dans le style de ce Cardinal, & cette pureté de langage que les habiles Italiens y trouvent. Mais lorsque je leur fais cette objection, ils me répondent, qu'en supposant même cette pureté de diction dans cet Historien pour ce qui est du langage, on ne peut l'excuser pour ce qui regarde les choses, qu'il pouvoit exprimer en

bien moins de mots, & avec plus de force, & même plus de netteté. Ils disent qu'il ne faut consulter là-dessus que le bon sens, & que quoi que les Italiens croient surpasser pour ce qui est de l'esprit les Ultramontains, la maniere d'écrire des François, pour ce qui est du style, est mieux sentée, que celle de la plûpart des Italiens. Ils ne parlent que de ceux qui écrivent bien & avec politesse dans nôtre Langue.

J'ai acheté depuis peu de jours le Dictionnaire de la Crusca, que vous avez raison d'estimer. Il seroit à souhaiter que nous en eussions un semblable en nôtre Langue. Il y a long-tems que nos Messieurs de l'Academie nous promettent un Dictionnaire de cette nature: mais bien des gens n'ont pas bonne opinion de leur Ouvrage qui va si lentement. J'ai aussi été curieux de lire l'Anticrusca, & tout le reste de ce qui a été composé par vos *Virtuosi* sur ce sujet. J'ai lû avec plaisir tous ces Livres. Il m'a paru que les Défenseurs de la Crusca ont fait un choix judicieux de leurs bons Auteurs. J'en juge par rapport à ce grand nombre de Livres Italiens que nous avons lûs ensemble dans nôtre retraite, & dont vous saviez faire le discernement, tant pour ce qui regarde la diction, que les pensées. S'il m'étoit permis de vous marquer mon sentiment sur vos meilleurs Ecrivains Italiens en leur Langue, je vous dirois que je n'en ai trouvé aucun qui puisse être comparé à Augustin Mascardi. S'il est vrai qu'il ait été Jésuite, & qu'il soit sorti de sa Société, parce qu'on ne vouloit pas lui per-

met-

mettre d'écrire en sa langue, ses Supérieurs ont eû grand tort de ne pas conserver un Homme, qui avoit de si rares talens, & qui pouvoit leur être utile en de certaines occasions.

A vous dire le vrai dans un Corps tel qu'est celui des Jesuites, où l'on fait profession d'enseigner les belles Lettres, il est dangereux que les jeunes gens s'attachent trop à l'étude de leur Langue maternelle, & qu'ils en fassent leur capital. J'en vois tous les jours des exemples (2). dans quelques-uns des nôtres, qui n'ont aucun goût ni pour la Langue Grecque, ni pour la belle Latinité, quoique leurs emplois demandent d'eux qu'ils en fassent une étude particuliere. La Langue Françoisë & la lecture de quelques livres nouvellement composez en cette Langue fait presque toute leur occupation, dans la vûë qu'ils ont de se rendre capables de bien prêcher. Du reste je suis persuadé, que même dans une Compagnie où l'on fait profession d'enseigner les belles Lettres, lorsqu'il s'y presente un Sujet qui a le talent de bien écrire en sa Langue, on doit l'y conserver avec soin, & encore plus chez les Jesuites, que par tout ailleurs. Ce qui leur est arrivé en France à l'égard des Gens de Port-Royal, en est une preuve bien évidente. Ceux-ci quoiqu'ils fussent en très-petit nombre, & avec une science assez mediocre, se sont attiré une approbation

(2) L'Auteur étoit encore alors dans l'Oratoire qui est un Corps libre, d'où l'on peut se retirer quand on veut. Il n'en sortit qu'en 1678.

tion presque universelle. Les Ecrits qu'ils ont publiez contre cette vaste Societé ont eû un grand applaudissement, parce qu'ils étoient en bon François, & qu'ils se faisoient lire. Tout l'Hebreu, le Grec, & le Latin du Pere Petau, qui fut obligé comme malgré lui de répondre à ces gens-là dans une Langue qu'il n'avoit point cultivée, lui fut inutile. Les Port-Royalistes eurent les rieurs de leur côté. Ils n'oublièrent rien pour tourner les Jesuites en ridicules. Ceux-ci n'eurent pour eux qu'un petit nombre de Connoisseurs, qui ne les approuvèrent pas même en bien des choses. La Societé reconnut alors, mais trop tard, qu'elle manquoit de Sujets propres à repousser les coups de cette petite troupe de gens aguerris.

Je dis la même chose du Calvinisme, qui se répandit en France tout à coup par le moyen de certains Livres écrits en bon François pour ce tems-là, & auxquels les Catholiques n'étoient pas alors en état d'opposer des Ecrivains qui fussent aussi polis qu'eux en notre Langue. Peu de gens sont capables de juger du fond des choses en matière de Religion; au lieu que les femmes mêmes se mêlent de juger du style & de la maniere d'écrire, lorsque les Livres sont en leur Langue. Je ne suis pas tout à fait du sentiment de votre grand Politique Bocalini, qui croit qu'il n'y a rien qui ait tant multiplié les heresies dans ces derniers tems, que la connoissance du Grec & du Latin. Il est vrai que la connoissance de ces deux Langues & celle de l'Hebreu ont donné occasion

sion à quelques nouveautez : mais il est constant , que si l'on n'avoit pas donné au public tant de Livres écrits en la Langue du peuple, on n'auroit point vû tout à coup tant de gens revoltez contre l'ancienne croyance. Si vous jettez les yeux sur l'Allemagne, vous y verrez que le principal desordre vint des Livres de Luther écrits en bon Alleman, qui remuèrent l'imagination du peuple.

Je ne sai par quelle fatalité il est arrivé, que la belle Literature qui doit sa naissance à l'Italie, lorsque les Grecs vinrent s'y refugier, en est aujourd'hui comme bannie. Je conviens avec vous qu'il s'y en trouvoit encore quelque étincelle sous le Pape Urbain VIII. qui estimoit les gens de Lettres & qui les favorisoit. Mais vous devez aussi demeurer d'accord, que le Grec & le Latin n'est presque plus aujourd'hui connu en ce pais-là. On y regarde cette étude, comme un meuble inutile pour s'avancer dans les emplois. Pourrez-vous me nommer quelqu'un de la force de votre compatriote Jaques Mazzoni dont vous m'avez parlé tant de fois? Plus je lis les Ouvrages de ce savant Homme, qui sont peu connus dans Paris, plus j'admire sa vaste érudition & son grand jugement. A grand' peine ai-je pû trouver dans cette Ville, où il y a tant de bons Livres, ses Conclusions qui sont son chef-d'œuvre, quoiqu'il y en ait eû une seconde Edition. Le docte Gerard Vossius qui nous a donné un si grand nombre de bons Livres, a bien sù profiter de ce savant Ouvrage.

Au reste je n'ai entendu dire qu'à vous, que Mazzoni ait écrit contre le premier Tome de Baronius dès qu'il parût, & que son Ouvrage qui n'a pas été publié se conservoit en manuscrit dans la Bibliothèque du grand Duc. Si vous allez à Rome, quand vous retournerez à votre *four* de Cefene, je vous prie de voir Mr. Fauste Nairon. Sachez de lui à quoi il travaille présentement, & si les Livres dont il m'a parlé dans quelques Lettres qu'il m'a écrites, seront bien-tôt sous la presse. Il est savant dans la Langue Syriaque & dans l'Arabe qui est sa Langue maternelle. Mais il me paroît peu exercé dans la Critique de quelques Auteurs Syriaques & Arabes, sur lesquels il se fonde pour établir de certaines opinions sur des faits qui regardent les Maronites. Il n'a pas assez pris garde, qu'on a inferé plusieurs choses après coup dans les ouvrages de ces Auteurs. Je l'en ai averti dans une Lettre que je lui ai écrite. Peut-être ne veut-il pas exprès entrer dans cette Critique pour favoriser ceux de sa Nation, de peur qu'on ne croye qu'ils ont été autrefois d'une secte qui étoit un *rejetton* des Jacobites. Quelque soin que j'aye pris pour l'affaire qu'il m'a recommandée, il ne m'a pas été possible d'en venir à bout, quoique j'y aye employé des personnes qui ont été amis d'Abraham Ecchellenfis. (3) Si ce fin
Ragu-

(3) Mr. Fauste Nairon est neveu d'Abraham Ecchellenfis Maronite, qui a été Professeur Royal à Paris en Syriaque & en Arabe. Lorsqu'il s'en retourna à Rome,

DE MONSIEUR SIMON. 9

Ragusois dont vous m'avez fait tant de bonnes Histoires, est encore domestique de Mr. le Cardinal d'Este, tâchez de tirer de lui tout ce qu'il sait sur les Missionnaires de la Chine & des Indes, principalement sur les Dominicains & les Jesuites. Ce que vous m'en avez dit, & qui meriteroit de voir le jour, me fait naître l'envie de savoir le reste. Je suis, Monsieur, &c. R. S.

A Paris ce 20. Juin. 1672.

me, il lui étoit dû quelques années de sa Charge de Professeur. Mr. Naiton son Heirier en sollicitoit alors le payement sans en pouvoir rien obtenir.

LETTRE II.

(1) A MONSIEUR J. S. D. R.

Second Volume d'un Recueil de Livres écrits par quelques Grecs modernes contre l'Eglise Romaine. Ce Volume qui a été imprimé en Angleterre par ces Grecs, n'est pas moins rare que le premier, la plupart des exemplaires ayant été envoyez dans le Levant. Remarques critiques sur les Ouvrages contenus dans ce second Volume.

ENfin, MONSIEUR, j'ai deterré après bien des recherches le second Volume de ces Livres imprimez à Londres par les Grecs mêmes contre l'Eglise Romaine. Il est en caracteres plus petits que le premier, & comme je ne l'avois que pour quelques jours, j'ai été obligé de le copier. On y lit d'abord diverses Lettres de Melece Archevêque d'Alexandrie, de Libye, de Pentapole, d'Ethiopie, & de toute la terre d'Egypte. Ces qualitez sont données à Melece dans le titre de son Traité intitulé, *de la primauté du Pape*, qui est une Lettre écrite à Knés Basile, Despote d'Ostrobie, Duc (Αρχεπ) de Lithua-

(1) Ce Discours qui est écrit à Mr. Justel Secrétaire du Roi, est une suite de la Lettre qui se trouve la troisième dans le second volume de ces Lettres Choieses,

thuanie & de Kiovie, à tous les Seigneurs & Despotes de la petite Russie, à tous les Evêques, & à tout le Peuple qui se trouve en ce pais-là faisant profession de la Religion Orthodoxe. Par ce mot d'*Orthodoxe* qui est joint à tous les noms de ceux auxquels il adresse sa Lettre, il a voulu distinguer ceux de son Eglise Grecque, & même quelques Grecs qu'il regarde comme latinisez, d'avec l'Eglise Latine.

Melece commence par un long exorde, où il gemit de voir, que quelques Astres de son Eglise soient tombez dans l'Apostasie de l'Antechrist, c'est-à-dire selon lui, que quelques Evêques de l'Eglise Grecque aient abandonné la doctrine Apostolique dans laquelle ils ont été baptisez & instruits, & dans laquelle ils ont aussi baptizé & instruit les autres. Il les traite d'apostats qui se sont retiré de l'Eglise Orientale, pour se soumettre au pouvoir tyrannique, comme il parle, du Pontife Romain, qui veut être seul nommé Pape, & être seul reconnu pour Chef de l'Eglise. Ce Grec moderne qui avoit un grand commerce avec vos Protestans est fort emporté, & son style sent plus le Déclamateur, qu'un Théologien de l'Eglise Grecque. Car les Grecs bien-sensez quoique nous les traitions de schismatiques, gardent ordinairement plus de moderation dans leurs écrits. En un mot ce nouvel Archevêque Grec dans cet exorde, parle plutôt le langage des Protestans ses bons amis, que celui de son Eglise.

Les preuves dont il se sert pour montrer que le Pape n'est point le Chef de l'Eglise,

qui n'a qu'un seul Chef, favoir JESUS-CHRIST, sont presque toutes tirées des Livres de vos Controversistes. Il a pris aussi de leurs Livres les réponses qu'il fait aux preuves dont les Latins se servent pour établir la primauté du Pape. Je me trompe fort, si les Anglois chez qui cet Ouvrage a été imprimé, n'y ont eû plus de part que Melece. Je ne parle que de cette préface ou exorde. Car on y voit par tout le style Anglois plein de parenthesés. Cet Ecrivain emporté reproche aux Latins d'avoir corrompu les Peres & entre autres Saint Augustin; & il donne pour exemple l'édition de Venise, où l'on a marqué dans le titre, qu'elle a été corrigée, & qu'on en a ôté les erreurs qui étoient dans les Editions précédentes de ce Pere. Ce seul reproche qui dans le fond est faux, ne vient point d'un Grec, mais de James qui l'a aussi fait, n'ayant point entendu le titre de cette Edition de Venise qui est *in 40.* sur deux colonnes. Car par les erreurs corrigées on a seulement voulu désigner dans ce titre les sommaires qui sont aux marges, & nullement le texte de Saint Augustin. Vous jugerez par-là quelle foi on doit ajouter au Discours, qui porte le nom de Melece Archevêque d'Alexandrie.

Cet Archevêque vient ensuite aux objections ordinaires que les Grecs font aux Latins. Il leur objecte, qu'ils se servent de pains sans levain avec les Juifs. Il attaque leur sentiment sur la Procession du Saint-Esprit, & sur la communion sous une seule espèce. Il leur fait même un procès fort in-

juste.

juste sur leur nouveau Calendrier, comme à des Novateurs, faisant le Pape Auteur de cette nouveauté contre la parole de Dieu. Il n'en faut pas davantage pour juger de l'esprit & du caractère de Melece. Comme les Latins leur ont quelquefois reproché, qu'ils ont perdu l'Empire; il leur répond que le Christianisme ne consiste point dans un regne temporel, puisque JESUS-CHRIST a dit, que son regne n'étoit point de ce Monde. Les Latins représentent aussi très-souvent aux Grecs l'état pitoyable où se trouve l'Eglise Orientale. Melece répond que le propre de la Religion Chrétienne est d'être dans les persecutions & dans l'abaissement.

La seconde Lettre du même Melece est adressée aux Russes Orthodoxes, c'est-à-dire aux Grecs de sa Communion soumis à la Pologne. Il y prend comme dans la précédente, le titre de *Melece par la miséricorde de Dieu Archevêque d'Alexandrie, de Libye, & le reste*. Il commence ensuite par ces mots : *ἀδελφοί μου*, qui répondent au Latin, *Viri Russi*. Après son exorde il leur déclare, qu'il regarde comme un grand miracle leur persévérance dans la Foi Orthodoxe, vivant dans un lieu où ils sont sujets à de grandes tentations, parce que les Latins les attaquent par de fréquentes disputes. C'est, dit-il, cette raison qui l'a obligé de leur écrire, afin de leur fournir des réponses aux objections qu'on leur fait. Il s'étend assez au long sur la Hiérarchie de l'Eglise & sur son origine, conservant aux Patriarches d'Orient les titres qui

leur font donnez, par exemple celui de Constantinople prend la qualité de Patriarche œcumenique.

Son opinion est, que JESUS-CHRIST a donné autorité à l'Eglise répandue dans tout le monde, lors qu'il a dit à ses Apôtres: *Tout ce que vous lierez sur la terre &c. & qu'il leur commanda d'aller annoncer l'Evangile à toutes les Nations.* Ce sont ces Apôtres, ajoute-t-il, qui ont ordonné des Prêtres & des Evêques dans les Villes. Pour mieux faire voir le Gouvernement de l'Eglise dès les premiers commencemens de la Religion Chrétienne, il rapporte ce qui est dit au chap. I. des Actes des Apôtres touchant l'élection de Matthias, & au ch. VIII. v. 14. touchant la mission de Pierre, & de Jean; sur quoi il fait cette observation: *Pierre est envoyé, mais non pas seul.* Il allegue ensuite le chap. XV. v. 2. des mêmes Actes des Apôtres où on lit, que sur une difficulté qui se presenta, il fut arrêté que Paul & Barnabé avec quelques-uns du parti opposé, iroient à Jerusalem consulter sur cette difficulté les Apôtres & les Prêtres. Paul, dit Melece, ne va pas seul à Jerusalem, & il n'est pas envoyé seulement à Pierre; mais aux Apôtres & aux Prêtres de cette Ville. Il ajoute d'autres exemples semblables pris des écrits des Apôtres, & que les Protestans employent communément dans leurs Livres de controverses contre l'autorité du Pape.

Après cela Melece tâche de prouver, que le Gouvernement de l'Eglise a été différent selon les diverses parties du Monde, où l'E-

van-

vangile a été prêché. Toute l'Europe, dit-il, est échûe à Pierre, & l'Egypte à Marc. Il prétend que plusieurs siècles après, l'Evêque de Rome fut déclaré Primat, & ensuite celui de Constantinople : enforte que ces deux Primaties ne sont point selon lui, ou plutôt, selon Nilus Archevêque de Thessalonique qu'il suit ici, ne sont point, dit-il, de droit Divin, mais de droit positif, il remarque en même-tems, que la Primatie n'est qu'une prérogative d'honneur, ou un droit de siege, qu'il appelle *προκαθεδρία*, & non pas un pouvoir despotique, ou tyrannique, *κυβερνία* *τυραννικόν*. Vous savez que quelques Protestans, principalement les Episcopaux d'Angleterre ne rejettent point cette Primatie de Rome, de la maniere qu'elle est expliquée par les Grecs modernes. Je suis persuadé, que si l'on assembloit aujourd'hui un Concile general, auquel ces Protestans moderez qui ont conservé chez eux la Hierarchie fussent invitez d'assister, ils souffriroient de tout leur cœur, que l'Evêque de Rome y présidât, comme étant l'Evêque du premier siege. Melece ne parle pas seulement de la dignité des Patriarches dans l'Eglise, il vient aussi à celle des Evêques & des Prêtres, & à diverses autres dignitez qui sont dans l'Eglise Orientale.

La troisième Lettre de Melece est écrite à l'Evêque, au Clergé, & au Peuple de Chio. Il leur represente, que les afflictions sont les marques de la veritable Eglise, & par-là il répond à ceux qui opposoient à l'Eglise Orientale, la misere où elle est presentement.

Nous

Nous nous réjouïssons, dit-il, avec JESUS-CHRIST & avec les Apôtres, lorsque nous sommes affligés & persécutés. Il s'étend beaucoup là-dessus ; puis il passe à de certaines controverses de Religion qui sont entre les Grecs & les Latins. La première sur laquelle il s'étend peu, regarde la Procession du Saint-Esprit, au lieu que la plupart des autres Grecs traitent cette question fort au long. Quand il cite Denis qu'on nomme ordinairement l'*Arcopagite*, il ne lui donne pas ce nom ; mais celui d'*égal aux Apôtres*, ou qui vivoit en même tems que les Apôtres : *ισαπέστολον*.

Melece traite aussi en peu de mots la seconde Controverse qui regarde les azymes ou pain sans levain, dont les Latins se servent dans la consécration des Divins Mystères.

Dans la troisième dispute sur laquelle il s'étend aussi très-peu, il accuse les Latins de ne communier que sous une espèce, contre les propres paroles de JESUS-CHRIST.

La quatrième Controverse est sur le feu du Purgatoire qu'il appelle un feu inconnu, un Purgatoire dont on ne fait rien. *πυργατόριον ἄγνωστον*. Il demande quelles sont les qualités de ce feu ? mais il se trompe en ce qu'il attaque les Latins, comme si c'étoit un article de Foi parmi eux, qu'il y eût un feu réel & corporel appelé *Purgatoire* : au lieu que l'état seulement du Purgatoire est une chose définie, & non pas la réalité du feu. Par cette distinction qui est très-bien fondée, il ne seroit pas difficile de concilier les deux Eglises.

ses sur cette controverse. Il s'étend davantage sur la question du Purgatoire que sur les précédentes, parcequ'il expose au long la croyance de son Eglise. On lui accordera volontiers, que les prières qui se font pour les morts ne sont pas une preuve efficace, qu'il y ait un feu réel & corporel appelé Purgatoire. C'est de quoi conviennent nos plus habiles Theologiens & Interpretes du nouveau Testament; mais on en conclut très-bien, que les Ames ont besoin d'être purifiées après la separation de leurs Corps, & que les prières & les aumônes des Fidéles contribuent à cette purification.

L'Archevêque d'Alexandrie traite plusieurs autres controverses moins importantes. Il fait par exemple un procès aux Latins de ce qu'ils jeûnent les jours de Samedi. Ce qu'il accuse de nouveauté, parce que la pratique contraire est très-ancienne; & a été conservée dans son Eglise. Il parle aussi du jeûne du Carême, & il soutient, que l'Eglise Romaine a un usage contraire au 66^e. Canon des Apôtres, qui défend de jeûner le Dimanche & le Samedi. Il donne apparemment le nom de Jeûne à l'abstinence de viande que nous observons les jours de Dimanche durant tout le Carême. De plus il chicane les Latins sur ce qu'ils n'observent point le Canon 20. du Concile de Nicée, où il est défendu de faire aucune genuflexion dans la prière les jours de Dimanche & durant tout le tems Paschal, c'est-à-dire depuis Pâque jusques à la Pentecôte.

Au reste, Melece exaggere quelquefois dans
ses

ses reproches , & il ne paroît pas même avoir une connoissance assez exacte de ce qui se pratique parmi les Latins. Il attaque en particulier les Missionnaires Jesuites comme gens dévoués au Pape , qui reprochent aux Grecs de n'être point de véritables Chrétiens , parce qu'ils ne lui obéissent point. Il soutient qu'ils ont une véritable Foi , puisque les Latins ne baptisent ni ne réordonnent les Grecs qui embrassent la croyance de l'Eglise Romaine. Nous confessons , dit-il , & nous prêchons une seule Eglise , & non pas deux. Nous ne connoissons qu'un seul Chef de cette Eglise qui est Catholique , savoir JESUS-CHRIST , conformément à la doctrine de Saint Paul. Nous reconnoissons dans cette Eglise qui est une & Catholique , plusieurs Chefs particuliers des grandes Eglises , & ce sont les Patriarches.

Ce même Volume de Melece contient une quatrième Lettre , qu'il adresse aux Russes & aux Grecs qui se trouvent répandus dans la Pologne. Il vient après un long exorde à diverses questions qui avoient été proposées , & il donne la solution à chacune en particulier. La première est touchant le Mediateur *ἀπὸ τοῦ μεσίτου*. J'admire , dit-il , qu'il se trouve des Chrétiens , qui croient que JESUS-CHRIST notre Seigneur ait cessé d'être Mediateur après son Ascension : c'est pourquoi il montre par plusieurs autoritez de l'Ecriture , que JESUS-CHRIST est Mediateur véritablement dans le Ciel.

La seconde question regarde l'ancienne manière de peindre les Images , & il l'approuve.

Dans

Dans la troisiéme il parle des Simoniaques, dont il dit fort peu de choses. Et en effet il seroit difficile de purger entierement de Simonie les Grecs, sur tout leurs Patriarches de Constantinople, qui achettent le plus souvent le Patriarchat.

Dans la quatrième il traite de la Confession. En quoi il ne diffère point de la croyance des Latins. Il y reconnoit que les Prêtres ont le pouvoir de lier & de délier ceux qui confessent leurs pechez.

La cinquiéme question a pour titre, *Du Jeûne du Précurseur*. Il y observe, que son Eglise celebre avec Jeûne la memoire de la decollation du Précurseur.

La sixième qui est la dernière de ces questions regarde la Musique: il n'en rejette point l'usage, pourvû qu'il soit modéré.

Après les Ouvrages de Melece Patriarche d'Alexandrie, suit une Dispute en forme de Dialogue entre George Coresius, & un certain Frere, ou Moine. Coresius qui étoit de l'Isle de Chio & Medecin de profession, soutient avec chaleur la cause de son Eglise dans les disputes qu'elle a avec l'Eglise Romaine. Et comme il avoit étudié à Pise, & qu'il n'ignoroit pas les raisons que les Latins opposent aux Grecs sur les points controversez, il represente assez bien les raisons du Moine Latin qu'il introduit dans la dispute.

La question qu'il traite le plus au long est celle de la Procession du St. Esprit; & parcequ'il avoit lû nos Auteurs Latins dans la source, il les cite quelquefois en leur Langue. Par exemple il allegue les propres paroles

20 LETTRES CHOISIES

roles de Saint-Augustin & de Pierre Lombard en Latin, & il ajoûte aussi-tôt la Traduction en Grec. Il affecte de paroître savant dans l'une & dans l'autre Théologie. Je ne vous rapporterai point ici en détail les preuves de Corelius, non plus que celles du Religieux Latin qu'il fait parler; parce que cela me meneroit trop loin. Je vous dirai seulement, que son Dialogue ne regarde gueres d'autre matiere, que celle de la Procession du St. Esprit, qui est bien mieux traitée dans le Livre de George Scholarius, dont je vous ai parlé autrefois. Je suis, &c.

A Paris 1675.

L E T T R E III.

A U M E M E.

Des autres Ouvrages des Grecs modernes, contenus dans le second Volume des Pieces qu'ils ont fait imprimer en Angleterre contre l'Eglise Romaine.

M O N S I E U R,

Les autres Pieces Grecques de ce Recueil que les Grecs ont fait imprimer eux-mêmes à Londres, ne sont pas toutes si rares, que les deux precedentes. On y lit le petit Livre de Nilus Archevêque de Thessalonique touchant

chant la primauté du Pape. Vous savez que nous en avons deux Editions outre celle-ci d'Angleterre. Bonaventure Vulcanius a publié le premier cet Ouvrage en Grec sur un Manuscrit de la Bibliothèque Vaticane avec sa Version Latine. L'un & l'autre ont été imprimez à Leide en 1595. par Raphelenge. On trouve aussi dans l'Edition d'Angleterre le petit fragment d'une dispute entre un Grec & un Cardinal de Rome, que Vulcanius a joint en Grec & en Latin à l'Ouvrage de Nilus.

De plus ce second Volume de Pieces Grecques imprimé en Angleterre par quelques Grecs pour les envoyer en Levant, contient le discours de Barlaam touchant la primauté du Pape, dont Saumaïse a donné au public une belle édition. Ainsi je ne vous en parlerai point, non plus que d'un autre Discours en forme de harangue touchant le Purgatoire: car vous n'ignorez pas que Vulcanius l'a donné au public en Grec & en Latin. Je vous avertirai seulement, que ce petit Discours n'est que l'abregé de deux Harangues prononcées par le fameux Marc d'Ephese dans le Concile de Florence. Ces deux Harangues sont entieres dans un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, que j'ai copié.

On trouve dans ce même Volume imprimé à Londres un autre Livre cité à la vérité par Leo Allatius, mais qui est si rare, que jusques à présent je n'avois pu le déterrer dans aucune Bibliothèque. C'est un Ecrit assez long composé en Grec vulgaire
par

par Gabriel Archevêque de Philadelphie. Il a pour titre: *Exposition de Gabriel Severe de Monembasic humble Metropolitain de Philadelphie, contre ceux qui disent ignoramment, & enseignent contre toute équité, que nous qui sommes les enfans veritables & Orthodoxes de l'Eglise Orientale, nous sommes Schismatiques.* Gabriel paroît tout autre dans cet Ouvrage, que dans ceux qu'il a écrits sur les Sacremens, où il s'uit entierement la methode de nos Theologiens Scholastiques. Dans celui-ci au contraire, il paroît éloigné du style sec & décharné de l'Ecole, & il y affecte de paroître savant. On voit à la tête de son Livre une Preface qui commence par ces mots: *Aristote qui est appelé par excellence le Philosophe, dit dans le 1. Livre de ses Metaphysiques, que tous les hommes souhaitent naturellement de savoir.* Il rapporte les propres termes d'Aristote qu'il traduit en même tems en Grec vulgaire. Il en use de même à l'égard de quelques passages des Pseaumes, qu'il cite en Grec commun, & qu'il traduit ensuite en Grec vulgaire, parce que tout son Ouvrage est en cette dernière Langue.

Du reste quoique cette Preface soit écrite en Grec vulgaire, elle est élégante & d'un Style de Rheteur. Il y expose d'une maniere pathetique les raisons que son Eglise a de se plaindre de quelques nouveaux Théologiens de l'Eglise Romaine, qui écrivent avec emportement contre les Grecs orthodoxes, qui sont traitez par les uns de Schismatiques, & par les autres, d'Heretiques. Il nomme quelques-uns de ces nouveaux Ecrivains Latins,

tins, principalement le Jesuite Possevin dans sa *Moscovie*, & dans un autre de ses Ouvrages, où il avance toutes les impertineuces imaginables contre l'Eglise Grecque. Il nomme aussi le Cardinal Bellarmin, indiquant jusques aux pages des Livres de ce Cardinal, qui attaque les Grecs, comme s'ils n'étoient plus dans l'Eglise, & qu'ils fussent Heretiques.

Ces accusations violentes, dit l'Archevêque de Philadelphie, ont porté quelques-uns de nos Freres qui sont Grecs de naissance & Orthodoxes, principalement ceux qui demeurent dans ces cantons d'Italie, à nous venir trouver. Ils nous ont demandé, si les choses dont on accusoit l'Eglise Grecque avoient quelque fondement, souhaitant que si elles n'étoient pas vraies, nous eussions à repondre à toutes les calomnies dont on nous chargeoit. Gabriel leur fait réponse qu'un Ouvrage de cette nature étoit beaucoup au-dessus de ses forces. Cependant il condescend enfin à leur demande, & il apporte dans sa preface qui est écrite d'un style d'Orateur plusieurs passages de l'Ecriture, pour montrer qu'eux Grecs étant calomniez d'une maniere si injurieuse par les Latins, ils ne pouvoient pas garder le silence; mais qu'il étoit de leur devoir de faire connoître à tout le monde, qu'ils n'étoient point Schismatiques.

Il expose ensuite sommairement dans cette même Preface le plan de son Ouvrage qu'il divise en trois parties: la premiere consiste à faire voir en abrégé & en general les principales

pales controverses qui sont entre l'Eglise Orientale ou Grecque, & l'Occidentale ou Romaine: la seconde est de montrer, ce que c'est que la Sainte Eglise Catholique & Apostolique: la troisième est de prouver par de bonnes raisons, que la croyance des Grecs est orthodoxe, & qu'ils ne sont ni Schismatiques ni Heretiques, comme quelques nouveaux Théologiens le publient. Il traite ces nouveaux Théologiens de gens sans Religion, & qui pour un intérêt temporel préfèrent le mensonge à la vérité.

Cet Archevêque marque après cela le nombre des controverses generales qui partagent les Grecs & les Latins sur les points de la Religion. Il les réduit à cinq principales, dont la premiere regarde la *Procession du S. Esprit*: la seconde regarde la *Monarchie du Pape*: la troisième, la *matiere de la divine Liturgie*: la quatrième, le *feu du Purgatoire*: & enfin la cinquième traite de la béatitude des Saints. Ce sont-là en effet les cinq chapitres qui furent agitez dans le Concile de Florence entre les Grecs & les Latins. Il ajoute, qu'il y a encore quelques autres disputes entre les Grecs & les Latins, savoir sur le nouveau Calendrier, sur le jeûne du Samedi, sur les genuflexions du Dimanche: mais il fait profession de se renfermer dans les cinq articles principaux dont on vient de parler, & il commence par celui de la procession du St. Esprit, sur lequel il s'étend fort au long.

Il seroit trop ennuyeux de vous faire le détail de ces cinq controverses. Vous savez que ces matieres ont été rebatuës mille fois

par

par les Grecs. Je vous dirai seulement en general que Gabriel de Philadelphie y fait paroître beaucoup plus d'érudition, que dans tous ses autres Livres, principalement sur le premier article, où il est traité de la procession du St. Esprit. Plusieurs Grecs avant lui, comme vous savez, s'étoient beaucoup étendus sur cette matiere, & entre-autres George Scholarius qui semble l'avoir épuisée. Mais personne avant Gabriel n'avoit écrit là-dessus en Grec vulgaire. Il n'a eu apparemment d'autre dessein, que d'instruire le peuple, sur tout les Grecs qui demeuroient à Venise où il faisoit sa residence ordinaire, & qui étoient souvent obligez de disputer avec ceux de l'Eglise Romaine. Mais à dire le vrai, la maniere dont il traite la dispute qui regarde la Procession du St. Esprit, & toutes les questions subtiles, qu'il forme sur ce sujet ne sont gueres de la portée du Peuple. Il cite une foule d'autoritez prises également des Ecrivains Grecs & des Latins, & entre ceux-ci il en nomme quelques-uns assez modernes.

Il n'est pas si étendu sur la seconde controverse qui regarde la primauté du Pape, quoiqu'il la traite à fond & avec assez de netteté. D'abord il explique le sentiment des Latins de la maniere qu'il se trouve dans les Livres de Bellarmin, savoir que le seul Evêque de Rome est le Vicaire de JESUS-CHRIST en qualité de Successeur de Saint Pierre. Il oppose dans une petite Preface à ce sentiment celui de son Eglise, & il promet de faire voir, premierement que Saint Pierre n'a point été seul le Chef ou Prince (ἀρχὴν) de tout le

monde; mais que les autres Apôtres l'ont été aussi bien que lui; En second lieu, que Saint Pierre n'a eû rien que les autres Apôtres n'ayent eû également, si l'on excepte la primauté d'ordre & d'honneur: *Πρωτεύων τῆς τάξεως καὶ τῆς τιμῆς*. Gabriel pretend, que St. Pierre n'a eû à l'égard des autres Apôtres, que cette seule primatie d'honneur, & nullement celle d'autorité ou de domination: *τῆς ἐξουσίας ἢ τῆς δεσποεῖας*. En troisiéme lieu il promet de refoudre les objections & les difficultez que les Latins proposent pour établir la primauté.

Après cela il entre dans le détail de tous ces points; en sorte que dans le chap. I. il produit plusieurs passages de l'Ecriture pour prouver que Saint Pierre n'a point été le Chef unique de tout le monde. Il fait ensuite la même chose au regard des autres points qu'il a indiquez dans sa Preface, & il ajoute aux passages de l'Ecriture les autoritez des Peres. Il s'étend beaucoup sur les réponses qu'il fait aux objections des Latins. Et comme il écrit un Ouvrage de controverses, & qu'il avoit lû ce que Bellarmin avoit composé sur cette matiere, il suit la methode de ce Cardinal. Sans cesse il repete, que Saint Pierre n'a pas été le seul Chef & Pasteur de toute l'Eglise, mais que les Apôtres ont été tous également Pasteurs, parce que tous ont été envoyez également par JESUS-CHRIST pour annoncer l'Evangile dans toute la terre. Ils n'ont point, dit-il, été ordonnez par Saint Pierre, mais par JESUS-CHRIST même qui leur a donné le pouvoir

voir d'enseigner, de baptizer & de remettre les pechez. Ce qu'il appuye sur divers passages du Nouveau Testament.

Il suit cette même methode dans la troisiéme controverse où il est parlé de la matiere de la Liturgie. L'Eglise Orientale selon lui s'est toujours servie dès le commencement du Christianisme de pain levé & ordinaire; au lieu que l'Eglise Latine qui avoit aussi d'abord employé dans la célébration des sacrez Mysteres du pain levé, a innové dans la suite des tems, en se servant de pains azymes ou sans levain. Il donne à cette controverse sept Chapitres entiers dans lesquels il cite les Liturgies de St. Jaques & de Denis qu'il nomme l'Areopagite, auquel il joint l'Interprete Maxime. De plus il allegue St. Justin dans son Apologie pour les Chrétiens, Saint Chrysostome, Saint Gregoire de Nazianze, Isidore de Peluse, Saint Cyrille de Jerusalem, Saint Jean de Damas, St. Germain Patriarche de Constantinople, qui a fait un Commentaire sur la Liturgie, Nicolas Cabasile & Samonas Archevêque de Gaza. Il ajoute à toutes ces autoritez l'usage d'un grand nombre d'Eglises qui se servent toutes de pain levé; en sorte qu'il n'y a selon lui, que l'Eglise Romaine qui se serve de pain sans levain dans la Liturgie. Il soutient que cette innovation s'est faite sous le Pape Alexandre I. & qu'avant lui les autres Evêques de Rome qu'il nomme, commençant par St. Pierre, se sont tous servis de pain levé, ce qu'il confirme par les Historiens Latins qui ont écrit les

Vies des Papes, & entre-autres Platine, dont rapporte les paroles.

Enfin pour mettre en une plus grande évidence l'innovation qu'il suppose avoir été faite dans l'Eglise Romaine, il allegue les témoignages de plusieurs Théologiens Latins modernes, savoir de Henri Henriquez Jésuite dans sa Somme de Théologie morale, de Suarez dans son Tome 3. Question 74. article 4. Il marque jusques à la page des Livres de ces Auteurs auxquels il joint St. Thomas d'Aquin, Jean Osma, & le Cardinal Cusa. Tous ces Theologiens, dit-il, ont reconnu, que l'Eglise Romaine s'est servie de pain levé dans les commencemens.

A l'égard de la quatrième controverse qui regarde le Purgatoire, l'Archevêque de Philadelphie reconnoît que sur cet article les Grecs conviennent en quelque chose avec les Latins, & qu'ils different en d'autres. Nous convenons ensemble, dit-il, parce que nous reconnoissons aussi-bien que les Latins, que les ames de ceux qui sont morts après avoir bien vécu reçoivent du soulagement dans les lieux où elles se trouvent, par les aumônes & par les prieres qui se font pour elles. Il établit cette verité sur Denis l'Areopagite dans son Livre de la Hierarchie Ecclesiastique, par Saint Athanase dans sa Réponse à Antiochus, (il avoit déjà cité auparavant ce Livre des Questions, comme étant de Saint Athanase quoiqu'il soit constant qu'il n'en est point,) par St. Chrysostome sur l'Epître aux Philippiens, par Saint Basile, & par Theophy-

phylacte. Cet aveu est une preuve manifeste, que la croyance des Grecs sur le Purgatoire ne differe point veritablement de celle des Latins. Car ce qu'il ajoûte ensuite pour marquer en quoi ils different est de nulle consideration. Il fait par exemple un crime aux Latins de ce qu'ils croient, que le Pape a le pouvoir de tirer ceux qu'il veut de ce lieu nommé le feu du Purgatoire ; & c'est ce qu'ils ne croient point. Ce qu'il dit ensuite, que le Pape Boniface VIII. est le premier qui se soit attribué le pouvoir de tirer les Ames du Purgatoire n'a pas plus de fondement.

L'autre difference qui est selon Gabriel entre les Grecs & les Latins sur ce même article est que les premiers ne reconnoissent point un troisième lieu appelé *Purgatoire* ; mais seulement deux , savoir le Paradis , & un second où les Ames souffrent, qui est appelé *Enfer*. L'Ecriture & les Peres , dit-il , ne parlent point d'un troisième lieu. Mais si ce second lieu appelé *Enfer* contient diverses demeures, comme il en convient lui-même, & s'il est aussi-bien la demeure des ames qui s'y purifient avant que de jouir de la beatitude, que de celles qui y souffriront des peines éternelles, cette dispute est plutôt une question de nom, qu'une dispute réelle. Car au fond les deux Eglises sont d'accord sur ce qui regarde l'état du Purgatoire. Il importe peu, que l'Archevêque de Philadelphie nous dise, qu'il n'appelle point ce lieu *Purgatoire*, de peur que quelqu'un ne croie, que son Eglise convient là-dessus avec Platon qui a écrit, que les ames des pecheurs se purifient. Il

n'est donc ici question que d'un mot selon même cet Archevêque, & nullement du fond de la chose. Car soit qu'on mette deux lieux ou trois pour les âmes après la séparation de leurs Corps, la croyance des deux Eglises sera entièrement la même sur l'état du Purgatoire, Gabriel assure en termes précis, qu'on offre dans son Eglise le sacrifice, & qu'on y fait des prières pour les Fidèles Orthodoxes qui ont bien vécu, on ne lui en demande pas davantage.

La cinquième & la dernière controverse entre les Grecs & les Latins regarde *la beatitude des Saints*. Les Latins, dit l'Archevêque, croient que les âmes des Saints jouissent présentement d'une béatitude parfaite; au lieu que les Grecs sont persuadés que cette beatitude est imparfaite, & non pas entière. Il fait profession de n'appuyer le sentiment de son Eglise, que sur les Saints Pères. En effet il allègue en Grec un passage de S. Augustin dans les Commentaires sur la Genèse; mais il n'indique point l'endroit. Deplus il cite les prétendues réponses de Saint Athanase à Antiochus, Saint Basile, Saint Chrysostome, Saint Jean de Damas, Saint Justin, Gregoire Dialogue, Gregoire le Théologien, Anastase Sinaïte & Théodore. Après avoir produit toutes ces autorités, il ajoute: Cependant mon sentiment sur cette matière est, que les âmes des Saints & des Bienheureux jouissent de la béatitude & voyent la Gloire de Dieu selon ces paroles de l'Ecriture, *les âmes des Justes sont en la main de Dieu*, & conformément au témoignage

gnage de Saint Basile. Mais ces mêmes ames jouiront d'une béatitude plus parfaite, lorsqu'elles seront de nouveau jointes à leurs Corps. Ce qu'il prouve par ces paroles de l'Evangile de Saint Jean. *Je m'en vas vous préparer un lieu, & par un passage de Saint Augustin.* Au reste le sentiment de Gabriel Archevêque de Philadelphie sur la béatitude n'est gueres différent de celui de nos Théologiens. Je vous prie de faire bien reflexion sur l'Analyse que je viens de vous donner de son Ouvrage sur les cinq chapitres disputez dans le Concile de Florence : vous jugerez par-là ; qu'il n'est pas vrai , que cet Auteur soit un Grec Latinisé qui n'ait fait autre chose que copier nos Scholastiques , comme quelques-uns des vôtres , qui n'avoient pas vu cette dispute de Gabriel sur les cinq chapitres ont osé l'avancer. Je suis, &c.

A Paris 1675.

L E T T R E IV.

A MONSIEUR E. B. (1).

Les Benedictins de la Congregation de Saint Maur, ont donné au public un Livre Grec avec leur Version Latine, remplie de fautes, & ils en ont même alteré le Grec.

M O N S I E U R,

Comme je sai que vous mettez dans votre Bibliothèque tous les Livres des Grecs modernes qui s'impriment, je vous donne avis qu'il en paroît un depuis peu de jours, sous le titre de (2) *Synode tenu à Bethléem*. C'est un Synode qui a été assemblé exprès.

au

(1) Emeric Bigot.

(2) Ce Synode a été imprimé à Paris en 1676, chez la Veuve de Martin. Les Moines Benedictins qui eurent honte de voir paroître un Livre si plein de fautes, supprimerent autant qu'il leur fut possible cette édition qui ne se trouve plus. Ils en firent paroître une autre en 1678, sous le titre de *Synodus Hierosolymitana*, parce qu'en effet ce Synode se tint à Jerusalem en 1672, sous Dosithee Patriarche de cette Ville. La nouvelle édition porte le titre de *secunda editio*, & le Traducteur témoigne qu'il s'est glissé plusieurs fautes dans la premiere, parceque d'autres avoient eû soin de l'impression pendant son absence. C'est ainsi qu'on prétend couvrir des fautes grossieres, qui sont manifestement du Moine qui a publié la premiere édition, & non pas de ceux qui ont eû soin de l'impression.

au sujet des controverses agitées entre les Gens de Port-Royal & le Ministre Claude. Vos bons amis les Benedictins viennent de le donner au Public avec une Version de leur façon. Mais je puis vous assurer par avance, que cette production ne leur fera pas honneur. La Traduction est remplie de fautes grossieres, & qui sautent aux yeux de ceux qui ont la moindre connoissance de la matiere dont il est traité dans ce Synode. Je ne vois gueres d'autre remede à ce mal, que de supprimer l'Edition entiere & d'en substituer une autre à la place : donnez-leur cet avis, afin qu'ils retirent au plutôt des mains de l'Imprimeur tous les exemplaires. Le texte Grec que le Traducteur n'a pas entendu, ou n'a pas sù lire dans le manuscrit, m'a paru défiguré en quelques endroits.

Je ne vous marque point en détail les fautes de cette Version, parce que je sài que vous lirez l'Ouvrage entier, qui auroit besoin de passer par vos mains. Si les Moines le suppriment avant que vous en ayez reçu un exemplaire, je vous enverrai le mien. Je me contenterai de vous rapporter un seul exemple de ces fautes, qui vous fera juger du reste de cet Ouvrage. L'Auteur du Synode cite Gabriel Severe, Archevêque de Philadelphie qu'il appelle Μητροπολίτην τῶν ἐν ἐτίῃσιν ἀδελφῶν, c'est-à-dire, selon ce Traducteur : *Archiepiscopum Fratrum nostrorum Cretensium*; au lieu qu'il falloit traduire, comme vous savez, *fratrum nostrorum qui sunt Venetiis*. Quoique Gabriel fût Archevêque de Philadelphie & non pas de Crete, il faisoit sa résidence.

dence ordinaire dans Venise, où il y avoit un plus grand nombre de Grecs que dans son Archevêché. De plus au lieu de *ἐν ἐσθίῳ*, il faut lire en un seul mot *ΕΥΕΣΘΙΩ*. Car c'est de la sorte que les Imprimeurs de Venise ont coutume de marquer le nom de leur Ville, lors qu'ils impriment des Ouvrages de ces Grecs modernes. Je ne vous en apporte point d'exemple, parce que votre Bibliothèque est assez riche en ces nouveaux Livres Grecs. Je suis, &c.

A Paris 1676.

LETTRE V.

A U M E M E.

Avis donné aux Moines Benedictins, lorsqu'ils se mirent en état de publier leur nouvelle Edition des Ouvrages de Saint Augustin.

MONSIEUR,

Je suis bien aise que vos amis les Benedictins de Saint Germain des Prez, ayant profité des avis que vous leur avez donnez sur leur nouvelle édition des Ouvrages de Saint Augustin, l'avertissement de Mr. Nicolas Heinsius dans la Lettre qu'il vous écrivit sur ce sujet il y a cinq ans, demandoit qu'ils mar-

quas-

quassent exactement les diverses leçons de leurs manuscrits. Mais vous savez, que ce savant Homme n'a pas bonne opinion d'eux, dans la prévention où il est, que la plupart des Moines sont ignorans & remplis de vanité. Car voici ce qu'il dit dans la Lettre (1) qu'il vous écrivit en 1671. & dont vous avez eû la bonté de me laisser une copie : *De nova operum S. Augustini editione institutum laudo, velim tamen addi discrepantias veteris scripturæ collectas ex membranæ : nam Monachi ex inscitia aut præpostera ambitione nimium sibi quandoque tribuunt in recensendis Patribus.*

Pour ce qui est des diverses leçons, comme ces Moines ont un grand nombre de manuscrits Latins dans leurs Bibliothèques, il ne leur sera pas mal aisé de les marquer aux marges de leur édition : car il ne faut que du travail & du tems pour cela, & se joindre plusieurs ensemble. Mais je souhaiterois qu'ils ajoutassent à ces diverses leçons, de petites notes critiques sur de certains endroits qui en ont besoin. Quelques Savans qui m'ont entretenu là-dessus, & qui les connoissent, doutent qu'ils aient parmi eux des gens assez exercez dans cette sorte de Critique, qui demande une longue étude & beaucoup de meditation avec un esprit penetrant.

Co

(1) Cette Lettre de Mr. Nic. Heinsius à Mr. Elgot n'a point été imprimée, non plus que beaucoup d'autres que divers Savans, principalement du Nord, lui ont écrites. Il seroit à souhaiter que Mr. Goulé savant Ecclesiastique de Rouen qui les a entre les mains en fit le choix pour les rendre publiques.

Ce n'est point d'aujourd'hui que les Critiques paroissent prévenus contre les gens de Cloître, comme s'il n'en pouvoit sortir rien de bon. Il y a long-tems que Jean Baptiste Pius les a appelez *fraterculos bardocucullatos expertes bonarum Literarum*. Que n'a-t-on point dit d'eux, & que n'en dit-on point encore presentement? Après tout, ce Critique n'a pas rendu justice aux Moines. C'est une marchandise mêlée. Il y en a de bons & de mauvais, de sçavans & d'ignorans. De tout tems il y a eû des Moines qui par leur science & leur vertu se sont distinguez du commun, & qui se sont rendus capables des plus grands emplois. Nous voyons encore aujourd'hui des Religieux très-doctes. Pour ce qui est du fond de l'érudition des Reformez de Saint Maur, le Public en jugera par leurs nouvelles Editions des Peres qu'ils préparent, & qu'ils font sonner bien haut. Du reste je suis persuadé, que les Jesuites ne verront pas de bon œil les grands Ouvrages que meditent ces nouveaux Reformez, au lieu que les enfans de Saint Ignace ne donnent plus gueres au Public, que de petits Livres, qui ne répondent pas à cette haute reputation que la Société s'est acquise, par de justes titres en toute sorte de Literature: *oportet cuncta nasci, crescere, & exstingui*. Je suis, &c.

A Paris 1676.

LET.

L E T T R E V I.

A U M E M E

La Version Latine que nous avons du Livre Syriaque de Severe touchant les Rits du Baptême & de la sacrée Synaxe, est remplie de fautes. Précautions que prit Abraham Ecchellensis pour bien traduire d'Arabe en Latin un Livre de Mathématique.

M O N S I E U R,

Quelque estime que vous ayez de notre célèbre Norman Gui le Fevre de la Boderie, il a donné des preuves d'une grande foiblesse, pour ce qui est de la connoissance de la Langue Syriaque, dans la Version Latine qu'il a publiée du Livre (1) de Severe Patriarche d'Alexandrie, touchant les ceremonies du Baptême & de la sacrée Synaxe chez les Syriens. Ce savant Homme s'est à la verité acquis beaucoup de reputation pour avoir mis en Latin l'ancienne Version Syriaque du nouveau

(1) Ce Livre a été imprimé in 40. en 1572. chez Plantin sous ce titre. *Severi Alexandrini quondam Patriarcha de ritibus baptismi & sacra Synaxis apud Syros Christianos receptis liber* Guldono Fabricio Boderiano exscriptus & interpretatus.

veau Testament qui a été inferé dans la belle Bible Polyglotte de Philippe II. Mais cette Liturgie Syriaque qu'il a publiée en Syriaque & en Latin ne lui fait gueres d'honneur, tant elle est pleine de fautes, & même de fautes grossieres, tant pour les choses, que pour les mots. Il se trompe dès le titre de son édition qui porte le nom de *Severe Patriarche d'Alexandrie*, n'y ayant eû aucun Patriarche de ce nom dans Alexandrie. Et en effet dans trois manuscrits Syriaques de ce Livre que j'ai consultez qui se trouvent dans les Bibliothèques de Paris, on lit *Severe Patriarche d'Antioche*.

Il seroit trop long de vous rapporter en détail les fautes de ce Traducteur, je les ai corrigées à la marge de mon exemplaire, que je vous communiquerai, lorsque vous viendrez à Paris. Comme il n'entendoit gueres les titres des rubriques Syriaques, il s'y égare souvent. Par exemple il traduit le mot *taliotho* par *trinitas*, au lieu qu'il signifie *élévation de la voix*. A la page 55. ce que le Diacre recite commence par ces mots dans le Syriaque, *Surgamus omnes decenter*: de la Boderie tourne ridiculement, *Exurgat omnium optimus*. Il n'y a rien de plus ordinaire dans les Liturgies Orientales, que la priere où l'on invoque le Saint Esprit, sur les saints dons. Ce savant Homme, au lieu de traduire, *Invocatio Spiritus Sancti*, a traduit, *lectio Spiritus Sancti*. L'origine de ces fautes grossieres où tombent assez souvent ceux qui se mêlent de traduire les Livres Orientaux, vient ordinairement de ce qu'ils ignorent la matiere dont il est traité
dans

dans ces Livres. Si de la Boderie avoit eû quelque teinture des Liturgies Grecques d'où les Syriaques ont été prises , il auroit évité plusieurs fautes. Je puis même vous dire, qu'il n'a pas été assez fidelle dans le texte Syriaque qu'il a fait imprimer.

Abraham Ecchellensis prit bien plus de précaution, dans un Livre de Mathematique qu'il eut ordre de traduire d'Arabe en Latin, & qui originairement étoit Grec ; mais dont le texte Grec ne se trouvoit plus. D'abord il s'en excusa, à moins qu'on ne joignît avec lui une personne qui fût parfaitement la partie de Mathematique dont il étoit traité dans cet Ouvrage , & qui n'ignorât pas les termes Grecs , dont se servent les Mathematiciens. Sans ce secours qui lui étoit absolument nécessaire , il ne lui auroit pas été possible de traduire sur l'Arabe le Livre dont il étoit question , quoique l'Arabe fût sa Langue maternelle. Il trouvoit à chaque pas qu'il faisoit des termes qui l'arrétoient, non-seulement parce qu'il ignoroit la Langue Grecque sur laquelle l'Arabe avoit été composé ; mais aussi parce qu'il ne savoit pas assez les matieres dont il étoit traité dans cet Ouvrage. Ce même défaut se trouve dans le Latin des Versions Syriaques & Arabes des Livres sacrez. Gabriel Sionite qui étoit beaucoup plus savant qu'Ecchellensis, est tombé dans une infinité de fautes, pour avoir ignoré l'Hebreu & le Grec, sur lesquelles il devoit jeter les yeux

40 LETTRES CHOISIES
yeux en traduisant le Syriaque & l'Arabe en
Latin. Je suis &c.

A Paris 1676.

LETTRE VII.

A U M E M E.

*Sebastien Munster quoique savant dans
l'Hebreu de la Bible, n'étoit pas assez
exercé dans l'Hebreu de Rabbin. Il est
tombé dans une infinité de fautes, en tra-
duisant un abrégé de Logique écrit en cet
Hebreu de Rabbin.*

M O N S I E U R,

Je suis ravi de voir que ma dernière Lettre
soit de votre goût. Il n'y a gueres de Livres
Orientaux dont les Traductions soient exac-
tes, comme je pourrois vous le justifier par
un grand nombre d'autres exemples. Je vas
vous en produire encore un. Sebastien Munster
comme vous savez, s'est acquis un grand nom
parmi les Hebraïsans pour ce qui regarde la
litterature Hebraïque; outre sa Version Lati-
ne de toute la Bible sur l'Hebreu, nous avons
de lui des Traductions de plusieurs Livres
composez par de savans Rabbins, & entre au-
tres ceux d'Elias Levita. Mais lorsqu'il s'est
mêlé

mêlé de traduire de l'Hebreu de Rabbin en Latin, un petit abrégé de Logique qu'il attribue à R. Simeon, il donne par tout des marques d'une profonde ignorance en ce genre de Literature. Je ne vous dirai point qu'il se trompe dès le titre de ce petit Ouvrage. Car cette erreur lui est commune avec plusieurs autres Hebraïsans. J'ai connu par quelques exemplaires manuscrits de ce Livre, qui sont dans nôtre Bibliothèque, & qui ont été apportez de Constantinople, qu'il est du fameux R. Moïse surnommé Maïemonides, autrement fils de Maïemon. Ces seuls mots de la préface qui est fort courte le prouvent ouvertement : *Amar Rabbenu Moscaben Cedod, Rabbi Majemon.*

Buxtorf qui n'avoit lû apparemment, que l'édition de Munster, ou plutôt que le titre de cette édition, l'attribuë * aussi à R. Simeon dans sa Bibliothèque Rabbinique, sur le mot *Higgoion Logique : Logica R. Schimeonis Latine versa & punctis vocalibus illustrata à Munstero, excusa Basileæ per Frobenium anno 1527.* Cette même faute se trouve dans la seconde édition qui a été publiée par Buxtorf le fils au même lieu en 1640. avec des corrections & des additions. Il faut convenir, que les deux Buxtorfs ont été très-savans dans le langage des Rabbins ; mais c'est un défaut commun aux Bibliothecaires, de copier les Livres ou indices de ceux qui les ont précédés. D'autres aussi ont copié la Bibliothèque Rabbinique de Buxtorf sans en corriger les fautes.

Vous

* Buxtorf. Bibl. Rabb.

Vous ferez fans doute furpris ; fi je vous dis, que Munster ne fait presque aucun pas sans tomber. Par exemple dès le commencement il traduit ces mots Hebreux, *šcaal šcar ebhad* par ceux-ci : *rogavit me quidam cantor* : Traduction tout-à-fait ridicule. Car en ce lieu-là, *šcar* ne signifie pas *chanfre*, mais *Domiaus*. Il n'est pas plus exact dans ces autres mots qui suivent : *Bilešcon arau*, qu'il tourne par : *in lingua suavi* ; au lieu qu'il falloit traduire : *in lingua Arabica*. Il indique à la verité cette autre interpretation dans une note qu'il a mise à la marge : mais il en est d'autant plus coupable pour avoir mis dans le Corps de sa Version une interpretation qui ne convient point à cet endroit. De plus sa note entiere est un pur galimatias. La voici : *vel in lingua Arabica, vel in lingua mixtionis, id est Gentium*.

Ce que je viens de rapporter est plus que suffisant pour vous convaincre que Munster étoit un très-pauvre homme, lorsqu'il se méloit de traduire d'autres Livres, que ceux de la Bible, ou quelques Rabbins Grammairiens, dans l'interpretation desquels il a été aidé par R. Elias Levita. Je veux vous donner encore trois autres exemples du peu d'exactitude de Munster tirez de ce même Ouvrage, qu'il a défiguré pour l'accommoder à ses idées. Au chap. VIII. il lit : *battemunoth hannarfiab* : ce qu'il traduit sans aucun sens, *figuras ad narfian* : puis il ajoute cette note impertinente à la marge : l'on croit que Narfia est l'Espagne : *putant Narfiam esse Hispaniam*, mais au lieu de *bannarfia*, il faut lire, *endesia*,

endesia, Geometrie. Dans ce même chap. où il lit & traduit ; *baasconia*, cui tribuitur ventris solutio, il falloit lire : *scammonea*. Au chap. XIII. où il lit & traduit *Abuchezar*, il falloit lire & traduire : *Abunetsar*.

Je ne m'arrêterai point à vous produire plusieurs autres fautes grossieres, dont est remplie la Version Latine de ce Livre, qui a été traduit de l'Arabe en Hebreu par R. Samuel ben Tibon. Loin que Munster ait corrigé les fautes de son exemplaire Hebreu, il les a augmentées parce qu'il n'entendoit pas la matiere. Il a reconnu lui-même, que dans l'Ouvrage qu'il mettoit d'Hebreu de Rabbins en Latin, il auroit mieux fait d'écouter les autres que de publier inconsidérément son interpretation : *de quibus alios malle m audire, quam propriam inconsultè effutire interpretationem*. C'est ce qu'il témoigne dans une Lettre qu'il écrivit de Bâle en 1526. à Jean Campensis Professeur en Hebreu à Louvain. En effet il a eu grand tort de publier de son chef une Traduction si pitoyable d'un Livre, qui d'ailleurs est assez bien écrit en Hebreu de Rabbins. Car si l'on excepte quelques termes d'art tout y est clair & intelligible. Je pourrois m'étendre plus au long sur ces sortes de Traductions qui ne font gueres d'honneur à leurs Traducteurs : mais je me reserve pour une autre occasion. Je suis, &c.

A Paris 1676.

LET-

L E T T R E V I I I .

A U M E M E .

Dans les nouvelles Editions des Peres que les Benedictins donnent au Public, ils ont plutôt en vûë leur interêt, que celui du Public. Le Commentaire d'Hesychius sur le Levitique, & le Speculum de Saint Augustin ne sont plus depuis long-tems les mêmes qu'ils étoient dans les premiers Originaux.

M O N S I E U R ,

J'ai appris de Monsieur B. que vous aviez reçu ma dernière Lettre, & que vous l'aviez lûë plus d'une fois. Depuis ce tems-là j'ai écrit à Monsieur Thiers qui veut bien m'envoyer un exemplaire de l'*Apologie de Monsieur l'Abbé de la Trappe*, à condition que je ne la communiquerai à personne. Ce qui n'empêchera pas que vous ne puissiez lire les meilleurs endroits que je vous indiquerai. Je veux avec vous que les Benedictins soient loüables pour les belles éditions des Peres qu'ils publient, & que l'Abbé de la Trappe n'a pas eü raison de blâmer leur trop grande attache à l'étude. Mais après tout, j'ai de la peine à croire que ces Religieux soient si zelez.

lez pour le bien public, qu'ils veuillent consacrer une partie de leurs gros revenus à ces nouvelles Editions: c'est néanmoins de quoi ils se vantent dans une réponse qu'ils ont faite au (1) Livre d'un Jesuite qui avoit attaqué sous un nom déguisé leur nouvelle édition des Ouvrages de St. Augustin. *A parler franchement*, disent-ils, *on n'est pas obligé aux Benedictins d'avoir voulu se charger de ces sortes de travaux si penibles & en même tems si utiles, dont il n'y a proprement qu'eux qui puissent se charger*; 10. *Parce qu'ils ont un grand nombre d'excellens Manuscrits*; 20. *Parcequ'ils s'appliquent peu à la predication, aux confessions, & aux autres fonctions du dehors*; 30. *Parce qu'il y a peu de Communantez qui puissent fournir à la grande dépense qu'il est nécessaire d'y faire pour y bien réussir.*

A les entendre parler il n'y a personne qui
ne

(1) C'est une Lettre du P. l'Anglois Jesuite dans le Collège de Clermont adressée aux Benedictins de la Congregation de S. Maur en 1699. contre leur dernier tome de S. Augustin. On les y accuse d'avoir fait ce qu'ils ont pu pour appuyer le Jansenisme, outre la réponse du P. Lami Benedictin, qui a répondu à la Lettre du prétendu Abbé Alleman, il y a eû une réponse Latine imprimée à Rome avec permission, *Superiorum permissu*, sous ce titre: *Vindicia editionis S. Augustini à Benedictinis adornata adversus epistolam Abbatis Germani, Auctore D. B. de Riviere. Roma 1699*. Plusieurs ont doute à Paris, si cet Ouvrage a été véritablement imprimé à Rome; mais il n'y a nul lieu d'en douter. Dom. Bernard de Montfaucon Religieux Benedictin qui y étoit alors, & qu'on en croit l'Auteur, l'y a fait imprimer. Cette querelle qui d'abord a fait beaucoup de bruit dans le monde est tombée tout à coup, & sans avoir aucune suite contre les Benedictins accusés de Jansenisme.

ne juge, que ces Moines employent de grosses sommes pour l'impression des livres qu'ils publient. Mais je les défie de montrer sur leurs registres un seul article de mises pour cela. Bien des gens au contraire savent dans Paris le gros gain qu'ils y font. Je ne vous avance rien dont je ne sois très-bien informé. Monsieur Touret qui est de vos amis & votre allié m'a fait part des pieces justificatives qui sont entre ses mains, que les Religieux de Saint Germain des Prez ont emporté par des voyes tout-à-fait criantes de la succession de la Billaine, vingt neuf mille francs sur le seul fond des Livres qu'elle avoit imprimez pour eux. Il n'est point besoin que je vous fasse le détail de toute cette affaire: vous l'apprendrez mieux de Monsieur Touret qui en étoit chargé. Au reste ce n'est pas le seul endroit où les Benedictins font valoir les services qu'ils rendent gratis au Public. Ceux de Fécamp dans la défense qu'ils ont publiée de l'exemption de leur Abbaye contre Monsieur l'Archevêque de Roüen, ont osé dire, qu'en qualité de Grand Vicaire de leur Abbé ils font les visites sans en rien prendre. Mais on fait que dans l'accord qu'ils firent avec Monsieur le Duc de Verneuil qui étoit alors leur Abbé, ils se firent assigner une pension de mille écus pour faire ces visites, dont on dit qu'ils ne s'aquittent pas trop bien. C'est ce que je ne pretends point examiner.

J'aime mieux répondre à la question que vous m'avez faite sur le Commentaire de Hesychius; s'il a été véritablement altéré, comme le pretend Monsieur Simon. Je suppose
que

que vous avez lû une réponse qu'il a faite là-dessus au libelle d'un Moine Benedictin. Et à vous dire la verité, il n'est point le premier Auteur de cette pensèe, comme quelques-uns de vos amis l'ont crû. Le savant Usserius d'Armach a été du même sentiment long-tems avant lui, quoiqu'il ne l'ait pas publié, & il s'appuye sur les mêmes raisons. Vous pouvez voir ces raisons dans la Bibliothèque Literaire de Mr. Cave, qui cite un Manuscrit de cet habile Critique. Le mélange de nôtre édition Latine avec celle des Septante, qui se trouve dans ce Commentaire avoit fait juger à Usserius que ce mélange venoit plutôt du Traducteur, que de l'Auteur du Livre, qui a écrit en Grec, outre que c'est, ajoute-t-il, un homme Latin qui parle en beaucoup d'endroits. (2) Lisez vous même dans le nouveau livre de Monsieur Cave ce que dit Usserius sur ce sujet.

Je

(2) *Voici les propres termes d'Usserius: Et quidem editio quæ hic exponitur ita temperata est, ut cum Septuaginta conveniat, & à Vulgata Latina non discrepet: quod tamen temperamentum an ab Auctore sit, an potius à Latino interprete videndum est. Alia enim quæ Helychio Presbytero Hierosolymitano tribuantur scripta Græco sermone edita habentur, qui verò commentaria in Leviticum, Latini hominis personam passim assumit, ut quando lib. 1. ita scribit: quod nos hostiam dicimus, Græcè dicitur *Χεῖραμα*, & in cap. 4. hoc septuaginta sic edunt: *Χιμαῖον* & *Χιμαῖον* dicant offerri debere: quod Latini ex eadem editione interpretati sunt Hocdum ex Capris masculum, & Capram de Hædis femellam: & lib. 2. fecit Moyses ut Dominus imperaverat, congregataque omni turba ante fores ait: quod græca lingua in Septuaginta expressius translatum est.*

Je pourrois aussi vous marquer des Ecrivains qui ont crû avant Monsieur Simon, que le *Speculum* de St. Augustin n'est point de ce Pere, tel que nous l'avons presentement. Ils ont même jugé que ce fait est si évident, sur tout aux personnes exercées dans la critique des anciens Auteurs Ecclesiastiques qu'il n'avoit point besoin de preuves particulieres. C'est le sort ordinaire des Critiques d'avoir à se défendre contre une foule de demi sçavans prévenus en faveur de certaines opinions communes, principalement quand il s'agit de faits qui regardent, quoiqu'indirectement la Théologie. Les Docteurs de Paris ont condamné au commencement du dernier siècle plusieurs sentimens dans les Ecrits de Jaques le Fevre d'Estaples, & d'Erasme, comme des nouveutez dangereuses. Ces sentimens qui paroissoient alors dangereux à nos très-sages Maitres, sont aujourd'hui reçus de tout ce qu'il y a d'habiles gens.

Erasme pour avoir avancé dans la Lettre qu'il a mise à la tête de sa Paraphrase sur l'E-pître 1. aux Corinthiens, que quelques-uns faisoient Auteur des Livres de la Hierarchie un Ecrivain postérieur à Denis l'Areopagite, (3) fut censuré, comme un homme temeraire qui avançoit des nouveutez, par les
Doc-

(3) La Censure des Docteurs de Paris contre Erasme est exprimée dans ces termes tit. 31. *Non verè eruditiss, sed temerariis & novitatum studiosis videtur non esse Dionysius Areopagites qui libros Ecclesiastica Hierarchia conscripserit, quandoquidem ab ipso Dionysio Areopagita fuisse conscriptos constat.*

Docteurs de Paris. Ce seroit aujourd'hui une ignorance grossiere de soutenir que ces Livres sont véritablement de Denis l'Arcopagite, quoique Monsieur Arnauld dans un de ses premiers Ouvrages les lui ait attribuez, le plaçant dans le rang des Ecrivains du premier siecle.

A l'égard de Jaques le Fevre, quels mauvais traitemens ne reçut-il point de ces mêmes Docteurs, pour avoir dit contre l'opinion commune, qu'on confondoit mal à propos sous le nom de la Magdelaine trois femmes qui étoient réellement distinguées?

(4) Après avoir tenu de frequentes Conférences sur ce sujet, ils arrêterent d'un commun consentement, qu'on suivroit l'opinion de Saint Gregoire le Grand Auteur de l'Office qui se lit dans l'Eglise. Ils décident sans hesiter, que cette opinion doit être embrassée comme étant conforme à l'Evangile, aux Saints Docteurs & aux ceremonies de l'Eglise Catholique. De plus agissant en Maîtres ils défendent de soutenir le sentiment opposé, soit dans les predications, soit dans les disputes publiques, soit dans des Livres. Je vous avoue que d'abord j'ai crû qu'une décision si magistrale venoit de Noël Beda qui étoit alors Syndic de la Faculté & qui n'aimoit pas Erasme & Fabri mais j'ai eû la curiosité de consulter les registres de cette Facul-

(4) *Post frequentes inter nos habitas super hac re conferentias definimus, decernimus, atque determinamus sententiam S. Gregorii qui totius quondam Ecclesia Preses fuit ac Moderator sapientissimus, Officii Ecclesiastici Auctor & ordinator.*

Faculté, & j'y ai lû, que ces très-sages Maîtres (5) s'étoient assembles exprès sur ce sujet en Sorbonne le 9. de Novembre 1521. & de plus, qu'ils avoient ratifié leur arrêté dans une autre Assemblée le 10. Decembre de la même année.

Il falloit que ces Théologiens fussent bien prévenus de cette commune opinion. Ils donnèrent en 1535. Des remarques en forme de Censure contre le Breviaire du Cardinal Quignon, parcequ'on y lit, que (6) le sentiment de ceux qui distinguent trois femmes, est plus probable, que celui qui n'en met qu'une. Mais leur autorité n'a point empêché un savant Curé de campagne de publier une *Dissertation sur S. Magdeleine*, où il leur est entierement opposé. Il parle de leur décision comme d'une erreur populaire à laquelle l'ignorance de ces tems-là avoit donné cours dans les Eglises d'Occident. C'est inutilement selon lui, qu'ils se prévalent du témoignage de Saint Gregoire le Grand, parce que ce Pape vivoit dans le 7^e. siecle, où l'ignorance commençoit à se repandre dans l'Europe, la connoissance de la Langue Grecque & le

(5) Datum in nostra Congregatione apud Collegium Sorbonæ in ejus majore aula, ad hæc specialiter convocata, die Salvatæ nonæ mensis Novembris anno Domini 1521. --- Et hæc ex abundanti confirmata fuere & ratificata die prima mensis Decembris anno 1521. --- de mandato Dominorum Decani & Magistrorum sacre Facultatis Theologiæ. Signé J. de Neri.

(6) In hoc Breviario novo adversus communem Ecclesiæ ritum & officium à B. Gregorio traditum loquendo de Magdalena dixit (Quignanius,) probabilior est opinio, quod fuerunt tres mulieres.

le commerce avec les Auteurs Grecs à devenir plus rare.

Mais à vous dire la vérité il n'étoit pas fort nécessaire de faire venir le Grec en cet endroit. La meilleure partie des Livres Grecs que Monsieur le Curé de Lyons, qui est l'Auteur de cette judicieuse Dissertation, cite pour appuyer son sentiment, avoient été traduits long-tems avant Saint Gregoire le Grand : outre que le seul texte de l'Evangile n'est pas moins clair pour cette opinion dans le Latin de la Vulgate, que dans le texte Grec.

Il y a plus de 140. ans que Robert Estienne dans sa nouvelle Glose sur le chap. VIII. de Saint Luc v. 2. a très-bien remarqué, qu'il étoit manifeste que Marie Magdelaine qui étoit de Galilée ne pouvoit être sœur de Lazare & de Marthe. Il ajoute même, qu'il étoit impertinent de confondre la Magdelaine avec la Pechereffe. Je ne vous fais tout ce discours, que pour vous faire connoître, que lorsqu'il s'agit de faits qui sont de pure Critique, il ne faut pas compter les voix des Docteurs qui donnent souvent trop à leurs préjugés ; mais il faut peser les raisons. C'est la methode que Monsieur Simon a suivie dans ses Ouvrages Critiques. Vous êtes trop judicieux pour ne la pas approuver. Je suis, &c.

L E T T R E IX.

AU R. P. D. B. (1)

On indique les motifs qui firent supprimer l'Histoire Critique du vieux Testament en 1678. Plusieurs particularitez sur cette suppression. La seconde édition de cet Ouvrage a été faite par Elzevir sur une copie pleine de fautes.

M O N R. P E R E.

Je suis persuadé aussi-bien que vous, que si le *Memoire instructif* avoit été d'abord rendu public, il auroit fait beaucoup d'impression sur l'esprit de plusieurs personnes: mais je n'en fis copier qu'un très-petit nombre d'exemplaires, dont il y en eût quatre donnez à Mr. le Duc de Montausier, qui en communiqua un à Monsieur l'Evêque de Condom. Ce Prélat qui ne s'attendoit pas à voir une réponse

(1) Cette Lettre a été écrite au P. du Brueil de l'Oratoire, de qui Mr. Simon étoit ami, bien qu'ils eussent des sentimens fort differens sur plusieurs choses. Ce Pere étoit alors Curé de sainte Croix de Reuën, & estimoit les personnes de Lettres. Sa trop grande facilité l'embarqua dans une très-méchante affaire sans en avoir prévu les suites fâcheuses. Mais après tout, c'étoit un Homme d'une grande droiture & d'une très-grande probité.

ponse si prompte à tout ce qu'il avoit objecté contre mon Histoire. Critique fut un peu surpris. Mais comme il y avoit des raisons secrètes qui le faisoient agir, & que vous découvrirez avec le tems, il ne voulut pas avoir le démenti d'une chose qu'il avoit trop fait éclater. J'eûs néanmoins deux conférences avec lui sur ce sujet. La première fut à St. Germain où la Cour étoit, & la seconde, dans votre Maison de Paris. Le P. de Saillant fut présent à l'une & à l'autre, & il ne put s'empêcher de me témoigner, qu'il y avoit des ressorts cachez qui faisoient remuer des gens qui ne m'aimoient pas, & dont le Prelat n'étoit que l'instrument : c'est ce que vous pourrez apprendre de la bouche même du P. de Saillant, qui reconnut dans ces deux entretiens, qu'on attaquoit plutôt la personne de l'Auteur, que son Ouvrage qui ne servoit que de prétexte.

Le *Mémoire instructif* que vous avez lû est un récit sincère des objections qui me furent proposées par ce Prelat & des réponses que j'y fis sur le champ. Si vous êtes curieux de savoir le fin de toute cette affaire, vous n'avez qu'à vous adresser à Mr. Nicole qui est de vos amis. C'est lui qui a eû le plus de part à la suppression de mon Livre, bien qu'il n'en ait pas été le premier Auteur. Mais je puis vous assurer sans lui faire tort, que c'est l'homme de Paris le moins capable d'en juger, parce qu'il ne s'est jamais appliqué à cette sorte de Literature, dont il ignore même les premiers élémens. Soyez persuadé que je ne vous parle point en l'air.

On m'a communiqué une Lettre (2) qu'il a écrite là-dessus au Pr. qui l'avoit consulté, & qui lui avoit envoyé de son chef un exemplaire de mon Livre. Cette Lettre ne contient que des raisons vagues & generales, sans venir au fond des matieres, parce qu'il n'en a aucune connoissance, comme vous pourrez en juger vous-même, si vous le mettez sur quelque fait qui regarde la Critique de l'Ecriture. Quand je n'aurois pas sù d'ailleurs que Monsieur Nicole a écrit la Lettre, il m'auroit été facile de le reconnoître par de certaines expressions qui se trouvent dans ses Livres, & qui lui servent de lieux communs.

Dans le tems que l'Histoire Critique faisoit du bruit dans tout Paris, sans qu'on l'eût encore vûe, je rencontrai dans le fauxbourg St. Jaques le Sieur Pralard, qui sortoit du bureau de ses bons amis. Ce Libraire que je connois depuis long-tems, ne pût s'empêcher de me dire, qu'il venoit d'un lieu où il avoit vû une Assemblée de notables Port-Royalistes, qui s'entretenoient sur mon nouveau Livre,

(2) Cette Lettre a été depuis donnée au public. Mr. Arnauld l'a fait imprimer en Hollande en 1691. au commencement de la sixième partie de ses *Difficultez* proposées à M. Steyaert, & il ne nomme point l'Auteur. Elle commence par ces mots : *J'ai lu depuis peu l'Histoire Critique du P. Simon.* Quand Mr. Arnauld dans ses réponses à Mr. Simon assure, qu'il n'a eû aucune part à la suppression de l'Histoire Critique, il ne parle pas sincerement : car il n'ignoroit pas que Mr. Nicole qui ne faisoit rien que de concert avec lui avoit écrit la Lettre dont il est question,

Livre, qu'on avoit dessein de supprimer. Je lui fis réponse, que ce qu'il me disoit n'avoit gueres de vraisemblance, parcequ'il y avoit un ordre exprès, de Mr. le Chancelier qui défendoit à l'Imprimeur d'en communiquer aucun exemplaire à qui que ce soit sans la permission. A quoi Pralard répondit sans hésiter, qu'il en avoit vû un exemplaire entre les mains de ces Messieurs. Ce n'est point, ajouta-t'il, un conte que je vous fais. Ils étoient sur l'endroit où vous parlez de la Vulgate. Mr. Herman Chanoine de Beauvais vous a rendu justice, ayant fort approuvé cet endroit. Jugez si mon ouvrage devoit être renvoyé à un Tribunal avec lequel j'étois brouillé au sujet de leurs Livres de la *Perpetuité de la Foi* contre le Ministre Claude.

Voici une autre particularité qui vous fera connoître plus précisément les motifs de la suppression de mon Histoire Critique. Monsieur Faute que vous connoissez, & qui ne peut être un témoin suspect dans cette affaire, dont il étoit pleinement instruit, souhaita de m'entretenir là-dessus en particulier. Quoiqu'il soit ami de Mons. de Condom & qu'il ait de grandes liaisons avec les Gens de Port-Royal, il ne pût s'empêcher de me marquer, qu'il compatissoit à mon affliction. Sur l'exposé naïf & sincere que je lui fis de tout ce qui s'étoit passé dans cette occasion, il me dit qu'il étoit très-persuadé de ce que je lui représentois, & que la faute tomboit plutôt sur l'Approbateur du Livre, qui avoit été nommé par Monsieur le Chancelier, que sur l'Au-

teur qui avoit suivi les Loix reçues dans le Royaume pour l'approbation des Livres. Comme je lui faisois le détail des raisons qu'on avoit alleguées contre mon Ouvrage, & des réponses que j'avois données dans un Memoire particulier, il m'interrompit tout à coup. Ce ne sont point-là, me dit-il, les veritables raisons, pourquoi l'on a pris la resolution de supprimer votre Livre. Il y en a d'autres qu'on vous a cachées. C'est que vous y avez parlé trop librement de Saint Augustin, & qu'on croit que les Jesuites qui sont vos amis ont eû part à cela.

Il me fut inutile de représenter à ce Docteur, que dans les endroits où j'avois parlé de Saint Augustin, il ne s'agissoit point de doctrine, mais de certains faits qui regardent seulement la Grammaire & la Critique. A quoi il répondit en Augustinien zélé, que la croyance de l'Eglise étant fondée principalement sur ce Pere, c'étoit donner atteinte à la Religion, de n'en parler pas assez respectueusement, même dans les moindres choses. Au reste je m'apperçus dans un assez long entretien que j'eûs avec ce Théologien, qui s'est acquis beaucoup de reputation, qu'il n'est gueres sçavant dans les matieres dont-il s'agissoit. J'ai même appris d'un de ses amis, qu'il ne goûte point cette sorte d'érudition, parce qu'il croit avec plusieurs autres de ses confreres, que nous ne devons point avoir d'autre Ecriture pour nous servir de regle, que la Vulgate, & que l'Hébreu & le Grec sont des meubles inutiles à un Théologien. Cependant comme il vit que

que je songeois à quitter bien-tôt Paris, au moins pour quelque tems, il me proposa un Canoniat de Rheims pour la premiere occasion. Je le remerciai de sa bonne volonté, le priant de considerer, qu'un benefice de cette nature n'étoit point convenable à mes études, que je voulois continuer, soit dans Paris, soit ailleurs.

Pour ce qui est des Jesuites qu'il n'aime pas, parce qu'il les croit opposez à la Doctrine de Saint Augustin, je l'assurai qu'ils n'avoient eû aucune part à mon Livre, qui avoit été composé long-tems avant que j'en visse aucun, & qu'il y avoit pour le moins sept ans que je l'avois donné à lire à Mr. Diroys qui étoit de ses amis. Mais il est bien difficile, ajoutai-je, d'ôter de l'esprit de Messieurs de Port-Royal la prévention où ils sont à mon égard. Je me suis seulement servi du Canal du P. Verjus Jesuite, dont le frere est de l'Oratoire & de mes amis, pour faire tenir au P. de la Chaise mon Epître Dedicatoire: afin qu'il la présentât au Roi qui étoit à l'pres. La réponse que j'ai eûe du P. de la Chaise qui est écrite d'Ipres. fait assez connoître, que je n'ai point eû d'autre liaison que celle-la avec les Jesuites au sujet de mon Livre.

Au reste, quoique je sois à la Campagne, éloigné de tout cominerce, je ne laisse pas d'apprendre par le moyen de mes amis ce qui se passe dans Paris & même ailleurs. On m'a écrit depuis peu, que Mr. Colbert à qui l'on a representé, que mon Livre ayant été imprimé sur un bon Privilege, il n'étoit pas

juste, que le Libraire perdît les frais de son Impression, a chargé Monsieur Galois de le lire, & de lui en faire son rapport. J'aurois crû que ce Savant qui n'ignore pas tout-à-fait ces sortes de matieres se seroit servi de cette occasion pour me faire rendre justice, ou plutôt à l'Imprimeur; parce qu'on ne le pouvoit convaincre non plus que l'Auteur d'avoir prévariqué en quoique ce soit. Mais au lieu de correspondre aux bonnes intentions de ce sage Ministre, son rapport (3) a été, qu'il ne pouvoit pas donner son approbation à un Ouvrage où Saint Augustin n'étoit pas bien traité: mais s'il n'avoit pas eû des liaisons avec Monsieur de Condom & avec les Gens de Port-Royal, il étoit de l'équité & même de son devoir, de marquer à Monsieur Colbert, que l'Auteur retoucheroit volontiers les endroits qui regardoient St. Augustin, & même les autres qu'on jugeroit à propos de corriger.

Ce qu'on vous a dit touchant une seconde édition qu'Elzevir se prépare de donner au public, vient apparemment de Monsieur Bigot qui me l'a mandé. Mais je suis sûr que cette nouvelle édition de mon Histoire Critique sera pleine de fautes; parce qu'Elzevir n'a point d'autre exemplaire qu'une copie manuscrite qui a été faite sur l'imprimé, & qui n'est point exacte. Quelque tems avant qu'on parlât

(3) On a sù de Mr. Gallois même ce qu'on rapporte ici de lui: il en entretenoit ses Amis. Le P. Gondin savant Religieux de l'Ordre de St. Dominique a dit plusieurs fois, qu'il l'avoit appris de sa bouche même. Ce que ce Religieux n'approuva point.

parlât de ce Livre dans Paris Monsieur Justel en prit de ma part deux exemplaires chez l'Imprimeur, dont l'un fut envoyé à Monsieur de Clarendon & l'autre à Monsieur de Compton Evêque de Londres. J'avois vû à Paris ces deux Seigneurs Anglois. Madame la Duchesse Mazarin emprunta un de ces deux exemplaires qu'elle donna à son Chapelain pour le copier, c'est sur cette copie (4) qu'Elzevir doit faire son édition, comme je l'ai appris de Monsieur Justel & de Monsieur Bigot; parce qu'il n'a pû recouvrer l'édition de Paris.

Peut-être ne savez-vous pas, que Monsieur de C. dans le dessein qu'il avoit de supprimer entièrement l'Histoire critique fit une tentative pour faire revenir de Londres ces deux exemplaires : mais il ne put rien obtenir. Quand même il auroit obtenu quelque chose de ce côté-là, pouvoit-il empêcher qu'on n'en fît une seconde édition dans les pays étrangers? Je n'étois point à Paris lorsqu'on faisoit les exemplaires sans qu'on les comptât. J'attendois le retour du Roi à qui l'Ouvrage étoit dédié; & ce fut pendant cet intervalle & pendant mon absence qu'on machi-

112

(4) C'est sur l'édition d'Elzevir, qui a été faite sur cette copie défectueuse, qu'on a traduit en Latin l'Histoire Critique du vieux Testament, & où l'on a augmenté les fautes, parce que le Traducteur qui n'entendoit pas assez la matière y a fait de son chef plusieurs changemens. Je ne sai si la Version Angloise qu'on a publiée de ce même Ouvrage n'a point aussi été faite sur la mauvaise édition d'Elzevir,

na toute cette affaire. Je revins à Paris sur l'avis que m'en donna par lettres le P. de Saillant Superieur de la Maison de Paris, à qui Monsieur de C. en écrivit de Saint Germain. Il est encore bon que vous sachiez, que la Dame Billaine qui avoit fait les frais de l'Impression, avoit eû le tems d'en cacher plus de six cens exemplaires, qui ne furent point déclarés au Commissaire, & dont je ne savois rien. Cette femme fut assez imprudente pour découvrir tout le mystere, sur la promesse qu'on lui fit de faire paroître ce Livre quand il auroit été corrigé. Mais elle fut la dupe de ceux qui lui firent cette promesse. Je vous fais tout ce petit détail, parce que vous l'avez souhaité. Je suis, &c.

A Bolleville. Fevr. 1679.

L E T T R E X.

A MONSIEUR l'Abbé D. L. R.

Pourquoi la nouvelle édition (1) des Disputes de Maldonat sur les Sacremens est si peu recherchée. Qui est l'Auteur des Prefaces qu'on voit à la tête de cette édition.

MONSIEUR,

Vous ne devez point être surpris de voir, que la nouvelle édition des Disputes de Maldonat sur les Sacremens ait si peu de cours. Il est vrai que ce Livre a été fort recherché avant qu'il fût réimprimé. Il y avoit long-tems qu'il ne s'en trouvoit plus d'exemplaires chez les Libraires, & si par hazard il s'y en trouvoit quelqu'un, le prix en étoit excessif. Ce changement vient de ce que le plus souvent les Livres ne sont estimez que par rapport

(1) Ce Recueil est intitulé : *Joannis Maldonati Societatis Jesu Presbyteri ac Theologi prestantissimi Opera varia Theologica tribus tomis comprehensa, ex variis tum Regis tum Doctissimorum virorum Bibliothecis maximâ parte nunc in lucem edita.* C'est un petit in folio qui a été sous la presse pendant plusieurs années; & enfin l'Impression fut achevée en 1677. Le Docteur Faure qui en avoit procuré l'édition en obtint le Privilège de Mr. le Tellier alors Chancelier de France.

port aux préjugés de ceux qui sont intéressés à les faire valoir. Vous savez l'ancien axiome d'un Poëte Latin : *Pro captu lectoris habent sua fata libelli*. Cet Ouvrage n'est pas moins bon presentement, que lorsqu'il parut pour la première fois : mais un certain parti qui avoit beaucoup contribué à lui donner de l'estime ne peut plus maintenant le souffrir ; parce que dans cette nouvelle édition l'on a ajouté quelques petits Traitez sur le Libre arbitre, sur la Grace, & sur la Prédestination, qui sont entièrement opposés à la doctrine de Saint Augustin. Ceux qui font gloire d'être Augustiniens, avoient été ravis de trouver dans les Disputes de Maldonat sur les Sacremens plusieurs choses, qui leur sembloient contraires aux sentimens des autres Jésuites, & principalement dans son Traité de la Penitence. Si le Libraire n'avoit donné au Public que l'ancienne édition, sans y insérer les Opuscules dont je viens de parler, le Livre auroit eû la même estime qu'auparavant : Car ce sont des Augustiniens (2) qui ont conseillé à Billaine de le réimprimer. Mais ce Libraire selon le style des gens de son métier a crû, qu'en l'augmentant de quelques pieces nouvelles, il en auroit un plus grand debit. En quoi il s'est trompé, tout habile qu'il est en fait de Librairie.

En.

(2) Mr. Faure Docteur de Sorbonne, qui faisoit profession ouverte d'être Augustinien, & de n'aimer pas les Jésuites, conseilla à Billaine de réimprimer le Livre des Sacremens de Maldonat, qui étoit devenu très-rare. Il lui promit d'en obtenir le Privilège de Mr. le Chancelier le Tellier : ce qu'il fit en effet,

En effet ce docteur Jesuite semble avoir pris plaisir non-seulement à combattre les sentimens de Saint Augustin ; mais aussi à attaquer de dessein formé les explications que ce Pere a données à plusieurs passages de l'Ecriture, comme s'il les avoit inventées pour refuter plus facilement les Pelagiens. Ce langage comme vous voyez, ne peut pas plaire à des Augustiniens : mais Maldonat qui avoit à combattre les Calvinistes de France, jugea que Saint Augustin n'étoit plus gueres de saison. Il semble avoir suivi en cela les Constitutions de son Pere Ignace, qui veulent qu'on se serve de la fameuse regle de Lesbos, *regula Lesbia*, en accommodant la Théologie aux tems & aux lieux, lorsqu'il s'agit de la plus grande gloire de Dieu, *ad majorem Dei gloriam* : en quoi il a très-bien réüssi. Afin que vous puissiez juger vous-même si les expressions de ce Jesuite peuvent être supportables à des Augustiniens, je veux vous en marquer quelques-unes. Cette interpretation de Saint Augustin, dit-il, dans son Traité de la Prédestination, a été inconnue jusqu'à lui ; & elle montre assez d'elle-même, qu'il ne l'a inventée, que pour éviter la force de l'argument de ses Adversaires : *Interpretatio * hac Augustini ante illum fuit inaudita, & satis ipsa ostendit à se fuisse inventam ad fugiendam vim argumenti*. Il dit encore en ce même lieu, que les preuves dont Saint Augustin se sert pour établir son opinion, ne répondent point à la capacité de son Esprit :

Argu-

* Maldon. de predestin. p. 110.

Argumenta quibus D. Augustinus in eam sententiam adductus est indigna sunt ejus ingenio.
 Il pousse même les choses plus loin : car il refuse en particulier les raisons de ce Pere & de ses Disciples.

Comme dans la nouvelle édition, ce petit Traité & les autres sur la Grace & sur le libre Arbitre, sont joints à ses Disputes sur les Sacremens, ceux qui avoient été d'abord portez à louer celles-ci, n'avoient plus les mêmes raisons de le faire, voyant que Maldonat combattoit de toute sa force les opinions de Saint Augustin, pour avoir lieu de détruire plus facilement l'Herésie des Calvinistes. J'ai en manuscrit un Ouvrage de ce Jesuite sur les Ceremonies en general, & sur celles de la Messe en particulier. Cet Ouvrage qu'il a dicté dans Paris en même tems que son Livre sur les Sacremens, devoit être joint à celui-ci. J'en ai averti Billaine, mais il étoit trop tard : outre que les Docteurs de Paris, loin de donner leur approbation aux Livres de Maldonat, ont une extrême aversion pour lui. Ils se souviennent toujours des anciennes disputes de leurs Confreres avec lui, dans lesquelles il les poussa vivement.

C'est apparemment pour cette raison, qu'il ne paroît aucune Approbation doctorale à la tête de ce Recueil, quoique Monsieur le Chancelier ait donné son Privilege. Cependant l'Epître Dedicatoire qui est adressée à Mr. l'Archevêque de Rheims, & la Preface, sont de la main d'un Docteur de Sorbonne : mais il n'a osé mettre son nom,
propter

propter metum Judeorum. Je ne suis point surpris que cette Epître Dédicatoire & la Préface ne soient point dans l'Exemplaire que vous avez acheté depuis peu : je ne les ai point non plus trouvées dans quelques autres Exemplaires. Il se pourroit faire qu'on les en auroit retranchées exprès à cause des grandes louanges qu'on y donne à Maldonat.

Le Docteur Dubois (3) que vous connoissez, est l'Auteur de l'Epître Dédicatoire qu'il a mise sous le nom du Libraire Pralard, qui est chargé de la vente de ce Livre. Comme il parle sous le nom d'un autre, il n'a point craint de justifier Maldonat, sur tout ce qui lui avoit été reproché autrefois par les Théologiens de Paris, tant sur ses mœurs, que sur sa doctrine. Voici les propres paroles de Monsieur Dubois, auxquelles je vous prie de faire attention : *Joannis Maldonati sanctitas, morum integritas, ac doctrina catholica, quam ejus Scripta spirant, puritas, & si norunt invidos, crimen nesciunt : quos inter, illi sanè timendi magis, qui inductâ Religionis ac pietatis larvâ, hostilem animum dissimulant.* C'est dire nettement & en peu de mots, que les Docteurs de Paris, qui censurèrent avec tant d'aigreur les Ecrits de Maldonat, se servirent du prétexte de Religion & de piété, comme si les Ecrits de ce docte Jesuite avoient été contraires à l'une & à l'autre.

C'est

(3) Ce Docteur qui a été long tems le Bibliothécaire de Monsieur l'Archevêque de Rheims, ne l'étoit point encore alors ; mais il avoit de grandes liaisons avec le Docteur Faure.

C'est encore le même Mr. Dubois, qui prend la défense de Maldonat dans la Préface qui est au devant de ce Recueil. Il le justifie pleinement des Heresies qui lui avoient été imputées par les Docteurs de Paris (4): puis il ajoûte, que bien que ce sçavant Homme eût été absous de tout ce dont on l'accusoit, par un Arrêt solennel du Parlement, & que Pierre de Gondi alors Evêque de cette grande Ville, eût prononcé une Sentence en sa faveur, il se retira à Bourges dans le College de sa Societé, pour y vivre en paix. En quoi il fit sagement, pour ne donner pas lieu à de nouvelles calomnies contre lui. Les Jesuites ne manquèrent pas alors de publier & de faire afficher dans Paris & dans plusieurs autres grandes Villes du Royaume la Sentence d'absolution prononcée par Mr. de Gondi en faveur de leur Confrere. Cette même Sentence se trouve aussi imprimée à la tête des premières éditions de ses Commentaires sur les Evangiles; mais il y a long-tems qu'ils l'en ont retranchée eux-mêmes. Je ne doute point qu'ils n'ayent eû des raisons pour cela. Car la Societé qui est sage & prudente, ne fait rien que *ad majorem Dei & Beatæ Virginis Gloriam*. Je suis &c.

A Paris 1680.

(4) Maldonat avoit soutenu fortement contre les Docteurs de Paris, qu'il n'étoit pas constant que la Ste. Vierge eût été exempte du péché Originel: sentiment qui ne s'accorde plus avec les opinions & la pratique des Jesuites.

L E T-

L E T T R E X I.

A MONSIEUR G*. Docteur de Sorbonne
& Principal du College des Tresoriers.

Du Livre de Jean Raynold qui a pour titre, Censure des Livres Apocryphes de l'ancien Testament. Reflexions sur cet Ouvrage qui est très-rare en France.

MONSIEUR,

Je reconnois avec vous , que les Controverses du Cardinal Bellarmin ont été d'un grand secours à la plupart de nos Theologiens. Mais vous devez aussi avouer, qu'elles ont donné occasion à quelques Protestans habiles de fortifier leur parti , en publiant contre lui des Ouvrages pleins d'érudition. Je mets au nombre de ces Ouvrages celui de Jean Raynold Docteur Anglois Professeur dans l'Academie d'Oxford. Son Livre qui a pour titre, (1) *Censure des Livres Apocryphes du Vieux Testament*, contient deux gros volumes in 4^o. où il y a beaucoup de choses inutiles , que l'Auteur auroit apparemment retranchées, s'il l'avoit

* Galliot.

(1) Voici le titre entier de ce Livre : *Censura Librorum Apocryphorum veteris Testamenti adversum Pontificios , impressis Robertum Bellarminum , à Joanne Raynoldo Anglo Academia Oxoniensis Professore Theologo in duos tomos digesta. in nobili Oppenheimio Collegio Musarum Hieronymi Galicri, sumptibus Viduae Lavinae Hulsii , & Henrici Laurentii , anno 1611.*

l'avoit fait imprimer lui-même. Ce sont des leçons qu'il avoit dictées dans son Academie, & qu'on auroit pû reduire à un petit volume in 4o.

Vous remarquerez que ce Raynold est le Docteur Regnault, dont il est parlé dans la Conference de Hamptoncourt, & qui n'étoit gueres moins opposé aux Episcopaux d'Angleterre, qu'aux Docteurs Catholiques. Il vouloit qu'on abolît plusieurs ceremonies que l'Eglise Anglicane a conservées ; & il s'appuyoit principalement sur ce qu'elles étoient en usage dans l'Eglise Romaine. Jaques I. Roi de la grande Bretagne qui assistoit à cette Conference, & qui y présidoit, lui dit en railant, que le Docteur Raynold ne devoit point porter de pourpoint, parce que ceux de l'Eglise Romaine en portoient. Mais mettant à part la raillerie de ce Prince, le Docteur Raynold parle dans son Ouvrage en homme qui avoit étadié dans les Originaux les faits dont il traite. C'est pourquoi il ne copie pas ordinairement les autres. Il m'a paru au contraire, que ceux qui ont écrit après lui sur ces mêmes matieres l'ont souvent copié. J'ai lu pour mon usage l'Exemplaire que Nandé avoit apporté d'Alemagne pour la Bibliothéque Mazarine, & qui est presentement dans la Bibliothéque du Roi.

Les Ecrits que Bellarmin disoit dans Louvain, firent d'abord grand bruit, même parmi les Protestans. Il se répandit jusques dans l'Angleterre, où il y avoit alors deux savans Professeurs, sçavoir Jean Raynold à Oxfort, & Guillaume Whitaker à Cambrige. La re-
pu-

putation que ce Jesuite s'acqueroit de jour en jour, les obligea detourner leurs armes contre lui. Whitaker publia le Livre *in 4^o*. que je vous ai prêté, & qui *vous a*, dites-vous, *bien fait suer*, parce qu'on n'a pas coutume de faire ces sortes d'objections sur les bancs de Sorbonne. L'un & l'autre étoient plus attaché au parti des Calvinistes Pûritains, qu'à celui des Episcopaux. Raynold * ne sauroit souffrir l'usage de l'Eglise Anglicane, qui lit dans le Service public les Livres de Judith, de Tobie, &c. par un Decret des Evêques assemblez dans un Synode tenu à Londres, où ils déclarent néanmoins que ces Livres sont apocryphes.

Ce Théologien n'ignoroit pas, que dès les premiers siècles, on lisoit ces mêmes Livres dans le Service public, quoique l'Eglise selon Rufin & Saint Jérôme, ne les mit pas dans le rang des Ecritures canoniques. Mais il prétendoit qu'on devoit se regler sur le Decret du Concile de Laodicée, qui porte qu'on ne lira dans l'Eglise aucun Livre de l'Ecriture qui ne soit canonique: *Prudenter Patres Laodicensi decreverunt, nullos in Ecclesia libros legendos anavovēssas, id est non canonicos*. Il reproche à son Eglise Anglicane de lire entier le Livre de Judith pendant le mois d'Octobre, bien qu'il ne soit pas, dit-il, exempt de mensonges. Et en effet il n'a rien oublié dans le corps de son Ouvrage, pour découvrir ces prétendus mensonges du Livre de Judith. Mais il n'a pas considéré, qu'en suivant sa maniere de raisonner, on lui peut faire les mêmes objections

* Raynold *Prælect.* 27.

jections sur les Livres des Paralipomenes , qu'il reconnoît pour canoniques.

Le Professeur Anglois a bien mieux entendu le passage de Saint Epiphane, où il est parlé de l'*aron* des Juifs , que plusieurs de nos Theologiens, & même que ce docte Critique Joseph Scaliger. Il a très-bien observé , que cet endroit a été corrompu dans la Version Latine de ce Pere , & qu'il a été même encore plus altéré dans le texte Grec, * où l'on ne doit pas lire *Aaron* avec Andradius & quelques autres Ecrivains , mais *aron* qui signifie *arche* ou *armoire*. Les Juifs renfermoient dans cette armoire les Livres canoniques de l'Ecriture, en sorte que tout ce qui n'étoit point dans l'*aron* ou armoire, étoit censé apocryphe. Ce qui confirme cette explication des paroles de Saint Epiphane , qui ont été copiées par Saint Jean de Damas, c'est qu'encore aujourd'hui on voit dans le fond des Synagogues ces sortes d'armoires, où l'on renferme les sacrez rouleaux.

Vous savez que dans toutes les éditions de Saint Jérôme, & même presque dans tous les exemplaires manuscrits des Préfaces de ce Pere sur Tobie & sur Judith, on lit † le mot *Hagiographe*: ce qui a fort embarrassé nos plus savans Ecrivains , qui ont distingué sans aucun fondement deux sortes d'Hagiographes chez les Juifs. * Scaliger même avec toute sa Critique a suivi cette fausse leçon, mais Raynold qui avoit l'esprit penetrant a vû tout d'un coup, qu'il falloit nécessairement lire dans le texte de Saint Jérôme *apocryphes* & non pas *hagio-*

* *Præf. 37.*

† *Præf. 44.*

hagiographes. Car outre que la suite de tout le discours le montre manifestement, il est certain que les Juifs ne mettent point dans le rang des Ecritures hagiographes les Livres de Judith & de Tobie.

Ce même Auteur, pour appuyer davantage sa pensée, allegue l'autorité d'Isidore de Seville, qui a lu en effet dans Saint Jérôme *apocryphes* : il cite Brito (2) qui a remarqué sur cet endroit une diversité de leçon, y ayant dans quelques exemplaires, *apocryphes*. Il rapporte aussi l'observation de Comestor, qui dit sur ce passage de Saint Jérôme, qu'il y a une faute, & qu'on n'y doit pas lire *hagiographes*. Ce qu'il confirme par plusieurs autres Ecrivains Catholiques, auxquels il joint le prologue de la glose ordinaire, où l'on remonte jusques à l'origine de cette fausse leçon, qui vient de la piété des Copistes, *ex pietate exscribentium*. Ces Copistes, ou plutôt les anciens Reviseurs des Livres ont corrigé cet endroit selon leurs préjugés, ne voulant pas mettre Judith & Tobie au nombre des Livres apocryphes.

Je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous faire mieux connoître, que le fameux Raynold n'est pas du nombre de ces Contro-

ver-

(2) Ce Brito étoit un Religieux de l'Ordre de Saint François, & bien qu'il vécut dans un siècle barbare, il paroît en cela plus critique que les plus habiles Critiques de ces derniers tems. Voici sa note sur le mot *hagiographa*, qui est dans la Preface de Saint Jérôme sur Tobie : *Alia litera habet apocrypha, quod melius est, quia Hieronymus in Prologo galeato numeratis Libris canonicis, inter quos iste non est, insert. Quidquid extra hoc est, inter apocrypha est computatum.*

verfistes du commun. Il relève souvent Bellarmin sur des faits qui regardent la Critique. Par exemple il le reprend de ce que sans consulter les originaux des Auteurs qu'il allegue, il suit des traductions fausses. Je suis néanmoins persuadé, que ce Protestant ne rend pas justice à ce Cardinal, lorsqu'il le soupçonne d'avoir préféré ces fausses Versions, parce qu'elles étoient conformes à ses sentimens. Il y a bien plus d'apparence que Bellarmin en a usé de la sorte, parce que les Auteurs de ces traductions étant anciens, ils ne pouvoient être suspects aux Protestans. Mais après tout, il seroit difficile d'excuser par tout ce savant Controversiste, qui paroît bien plus exact dans sa Bibliothèque des Ecrivains Ecclesiastiques, que dans ses Controverses.

Raynold fait aussi le procès à Genebrard sur la distinction du double Canon des Livres sacrez, l'accusant d'avoir mal rapporté les paroles de Saint Epiphane. Sa Critique même s'étend jusqu'à reformer de certains endroits des Conciles, qu'il juge avoir été altérez: ce qu'il prétend prouver par la variété des Editions.

Il examine aussi en Critique ce que Cassiodore & Junilius ont dit touchant les Docteurs Syriens dans les Ecoles de Nisibe *, & il en conclut, que ces Docteurs n'ont point mis les Livres dont il est question au nombre des Livres canoniques. Car Junilius, quand il fait le dénombrement des Livres canoniques, ne parle point de celui de Tobie; & pour ce qui est des autres, il assure en termes exprès, qu'ils

* *Præf. 37.*

-qu'ils, n'ont point place parmi les Livres canoniques. *Magistri ergo publici Nisibensis Scholæ docuerunt hos libros non esse canonicos. Nam Junilius cum canonicos Libros numerat, Tobie mentionem non facit, de cæteris expresse affirmat, non currere inter canonicos.* Il ajoute néanmoins que Junilius ne dit pas la même chose du Livre de l'Ecclesiastique : mais il conjecture qu'il y a en ce lieu quelque faute de Copiste, ou que peut-être le Disciple Persan n'a pas bien compris toutes les paroles des Docteurs Syriens, ou même que Junilius avoit oublié quelque chose de ce qu'il avoit lû : *De solo Ecclesiastico idem non pronunciat, errore quidem aliquo fortasse Librarii sternutantis; fortasse Pauli Perse, qui dictata Magistrorum non omnia ad unguem tenebat; fortasse Junilii eorum quæ legerat nonnulla obliti.* Mais ce ne sont là que des conjectures, d'où l'on ne peut rien conclure : & à vous dire la vérité, ce qui regarde ces Ecoles de Nisibe est fort obscur dans Cassiodore & dans Junilius. Il me paroît même quelque brouillerie dans leur texte de la manière qu'il a été imprimé.

Outre ces conjectures Raynold infere de la raison que Junilius apporte en ce lieu, qu'il y a quelque faute dans l'exposé de ce passage. Cette raison consiste en ce que Junilius l'appuye sur l'exemple des Hebreux. Il est vraisemblable; dit notre Auteur, que ces Maîtres de l'Ecole de Nisibe ont fait un grand fond sur l'autorité des Hebreux; parce qu'ils enseignoient dans l'Ecole de Nisibe, qui est dans la Syrie selon Strabon, & ceux qu'ils enseignoient étoient Hebreux, comme le témoigne

Cassiodore: *sed errore factum esse*, dit le Professeur Anglois, *Junilius ipse mihi fidem facit, cum hanc rationem reddat cur excludit illos libros? quia, inquit, apud Hebræos super hâc quoque differentiâ accipiebantur. Et quidem magnopere Magistros illius Scholæ commotos fuisse auctoritate Hebræorum, ex eo fit verisimile, quod in Schola Syrorum docuerunt. Fuit enim Nisibis in Syria Strabone teste, & quas docuerunt Hebræi fuerunt, quod Cassiodorus testatur.*

Il y auroit plusieurs reflexions à faire sur ces anciennes Ecoles de Nisibe. Il est certain que les Chrétiens d'au delà de l'Euphrate qui parloient la Langue Syriaque, ont eû une Version de la Bible faite sur le texte Hebreu, & par conséquent ils n'ont point reconnu d'abord comme canoniques les Livres de Judith, de Tobie, & les autres écrits en Grec qui n'ont jamais été dans le Canon des Juifs. Cependant il y a long-tems que ces Peuples ont ces mêmes Livres dans leur Langue Syriaque. Je vois même que nos plus habiles Critiques se sont trompez, lorsqu'ils ont crû que les Juifs ont une Paraphrase Caldaïque du Livre de la Sagesse. Car cette Paraphrase ou Version qui a été citée par quelques Rabbins, est une Version Syriaque, & quoi qu'il y ait peu de différence entre le Caldéen & le Syriaque, les Connoisseurs savent mettre de la distinction entre ces deux Langues. Jereviens à Raynold.

Ce savant Protestant suivant sa methode refute les preuves que Bellarmin a produites, pour montrer que les anciens Docteurs de
l'Egli-

l'Eglise ont mis la Sageſſe au nombre des Livres canoniques. Ce Jeſuite avoit cité les paroles d'Eufebe, où il parle de Hegeſippe dans ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, & lui ſait dire que Saint Irenée & toute l'Antiquité ont attribué à Salomon le Livre de la Sageſſe auſſi bien que celui des Proverbes: *Irenæus & omnis Antiquorum chorus, librum qui adtitulatur Sapientia, Salomonis eſſe dixerunt, ſicut Proverbia.* Mais Raynold * prétend que Bellarmin s'eſt trompé, ayant ſuivi la Verſion Latine de Ruſin: au lieu qu'il y a dans le Grec d'Eufebe, que les Anciens ont appelé les Proverbes de Salomon Sageſſe *panarete*, c'eſt-à-dire qui contient les préceptes de toutes ſortes de vertus: *Nimirum deceptus eſt* (Bellarminus) *Ruſini Interpretis errore, ſic enim in Græco: Proverbia Salomonis ſapientiam παράρετα vocarunt.* Il inſiſte † ſur l'article Grec qui eſt dans Eufebe devant le mot de Sageſſe, qui indique ſelon lui que les Proverbes ſont appelez Sageſſe par excellence, *παροιμία ἡ σοφία.* Il s'étend fort au long ſur cette matière: & à ce qu'on lui pouvoit objecter, que Saint Baſile a cité le Livre de la Sageſſe ſous le nom de Salomon, il répond que ce Pere nie en d'autres endroits, qu'il ſoit véritablement de Salomon. Car il n'attribuë ‡ avec pluſieurs autres anciens Docteurs de l'Egliſe, que trois Livres à Salomon. Il en eſt de même du Livre de l'Eccleſiaſtique: ce qui a fait dire à Alphonſe à Caſtro, qu'il faut interpreter benignement les Peres, lorsqu'ils alle-

D 2

guent

* Raynold. *Prel.* 13. col. 114. † *Prel.* 14. col. 117.

‡ *Prel.* 18. col. 152.

guent sous le nom de Salomon les paroles de l'Ecclesiastique : * *Benignè interpretanda sunt omnia Patrum dicta , ubi citant verba Ecclesiastici sub nomine Salomonis.* En effet Saint Jérôme même qui a reconnu que l'Ecclesiastique n'étoit point de Salomon , le cite quelquefois sous le nom de ce Prince , imitant , comme il fait souvent , le langage des autres Ecrivains Ecclesiastiques.

Mais Raynold est obligé d'avouer que Saint Augustin , lorsque dans son Livre 2. de la Doctrine Chrétienne , il fait le dénombrement des Livres canoniques , y renferme la Sagesse , Judith , Tobie , & les autres que les Protestans appellent apocryphes. † *Hoc non diffiteor* , dit-il , mais il conjecture que ce Pere n'a pas été constant dans ce sentiment : en quoi il se trompe. Car Saint Augustin a suivi en cela le sentiment des Eglises d'Afrique , qui reconnoissoient tous ces Livres pour canoniques. Comme l'autorité de Saint Augustin devoit être d'un grand poids parmi les Protestans ; il examiné en un autre endroit ‡ ce que ce Pere dit Liv. 17. de la Cité de Dieu , ch. 20. touchant les Livres de la Sagesse & de l'Ecclesiastique , qui ont été regardez comme authentiques & divins par l'ancienne Eglise , principalement en Occident. Il oppose à cette autorité de Saint Augustin les témoignages de Saint Hilaire , de Saint Jérôme , & de Rufin. Mais il devoit considerer que Saint Jérôme & Rufin vivoient en Orient , & que Saint Hilaire copie souvent les Orientaux , & principalement Origene. Saint Augustin a donc

et

* *Præf. 27. col. 230.* † *Ibid.* ‡ *Præf. 38.*

eû raison d'alleguer pour son opinion l'autorité des Eglises d'Occident, puisque dès les premiers commencemens du Christianisme, l'Eglise Romaine qui est la principale de toutes les Eglises du Monde, a reconnu pour divins & canoniques les Livres dont il est question. Ce Pere auroit pû encore ajouter à toute l'Eglise Occidentale, l'Eglise d'Egypte, qui tient le second rang après l'Eglise Romaine.

Je conclus de cette observation qui me paroît bien fondée, que le Professeur d'Oxford se trompe * lorsqu'il fixe vers l'an 400. dans le Concile de Carthage ce qu'il appelle une erreur. Car il est manifeste que dès les premiers commencemens de l'Eglise Romaine, ces Livres que les Protestans nomment apocryphes, y étoient reçûs comme véritablement canoniques, quoiqu'il n'y eût aucun Decret là-dessus. Ce que Raynold ajoute au même endroit touchant la Version de St. Jérôme sur l'Hebreu, laquelle ayant été reçûe dans l'Eglise, a fait évanouir peu à peu l'ancienne opinion, merite bien qu'on y fasse réflexion. *Postquam, dit-il †, Hieronymi Versio ex Hebræo in Ecclesia recepta est: evanescere paulatim cœpit opinio illa, quæ ex priorum exemplarium auctoritate invaluerat, & sententia Hieronymi Canonî Hebræorum consentiens unâ cum illius Versione stabiliri.* Il n'est pas surprenant que lors qu'on a cessé dans les Eglises d'Occident, de se servir de l'ancienne édition Latine faite sur les Septante, plusieurs Ecrivains ayent embrassé le sentiment de Saint.

* *Prel.* 39. col. 364. † *Ibid* col. 365.

Jerôme, qui avoit traduit le Canon Hebreu : mais cela ne prouve pas, que l'autre opinion ne soit très-ancienne dans les principales Eglises du Monde.

Il est encore inutile à Raynold de produire un long Catalogue des Auteurs qui ont suivi l'opinion du même Saint Jerôme après Gregoire le Grand, touchant les Livres apocryphes. Il est certain que ce Pape est un des premiers qui ait commencé à donner cours à la nouvelle Traduction sur l'Hebreu. Dès qu'on n'a plus fait autre chose que copier cette nouvelle Traduction avec les Préfaces de Saint Jerôme, c'étoit comme une nécessité d'entrer dans la pensée de ce Pere sur le Canon de la Bible. Mais plusieurs savans Hommes ont prétendu, qu'il parloit plutôt avec les Juifs dont il publioit le Canon, qu'avec l'Eglise, au moins avec l'Eglise Occidentale.

Au reste il y a bien des inutilitez dans ces deux gros volumes de Raynold : il s'y étend trop au long sur les matieres de Controverse : mais c'étoit la maladie des Theologiens de ce tems-là ; & à en juger par leurs gros volumes, on croiroit que les Protestans sont beaucoup plus éloignez de nous, qu'ils ne le sont en effet. Il a eû cet avantage d'avoir écrit après Whitaker dont il a emprunté beaucoup de choses : & il le cite avec éloge en ces termes.* *Ex animo vehementer gaudeo Virum ornatissimum D. Whitakerum Professore Regium Cantabrigiæ suas Disputationes de controversiis adversus Jesuitas in lucem edidisse.* Les Jesuites, &

* Pærl. 70. col. 801.

& sur tout Bellarmin , s'étoient rendus formidables à tout le parti Protestant. Bellarmin leur fournit en quelque façon des matériaux. Raynold , comme il le témoigne lui-même , avoit lû en manuscrit les Leçons que ce Jesuite dictoit dans Louvain. J'ai aussi quelque chose de ces Leçons en manuscrit , qui sont écrites de la main d'un Flamand. Je vous les communiquerai , quand vous le souhaitez. Il n'est pas besoin que je vous en dise davantage là-dessus. J'ajouterai seulement , qu'il paroît d'une Préface qui est à la tête du premier volume de Raynold , que cet Ouvrage a été imprimé après la mort de l'Auteur , qui dictoit ses Leçons dans l'Ecole d'Oxford en 1585. Je suis &c.

A Paris 1682.

L E T T R E X I I .

A M O N S I E U R D * . D o c t e u r d e l a M a i s o n ,
& S o c i e t é d e S o r b o n n e .

*Sur un Decret de Rome contre ceux qui
soutiennent le mouvement de la Terre.
Reflexions sur ce Decret & sur les nou-
velles opinions de Descartes, sur la Phi-
losophie d'Aristote, & sur celle de Pla-
ton.*

M O N S I E U R ,

Il n'y a point de Chrétien qui ne convien-
ne avec vous, que l'Ecriture qui est la Pa-
role de Dieu, ne contient rien que de très-vrai.
Mais ces Philosophes dont vous m'avez par-
lé prétendent que lors qu'il s'agit de matieres
qui regardent la Philosophie; l'on ne doit pas
suivre toujours à la rigueur de la lettre les
paroles du Texte sacré: & en cela ils n'avan-
cent rien qui ne soit conforme au bon sens &
même à l'autorité des Saints Peres. Il arrive
quelquefois, disent-ils, que les Ecrivains
sacrez, quoiqu'inspirez de Dieu, ont suivi
les opinions vulgaires, & qu'ils se sont ac-
commodez aux locutions reçues parmi le
Peuple.

Ne m'objectez point, que ce langage est
de

* *Dallo.*

de l'impie Spinoza, qui nie absolument les miracles dont il est fait mention dans l'Ecriture. Défaîtes-vous de ce préjugé dont plusieurs abusent aujourd'hui. Il faut condamner les conséquences impies que Spinoza tire de certaines maximes qu'il suppose. Mais ces maximes ne sont pas toujours fausses d'elles-mêmes, ni à rejeter. Autrement il faudroit faire le procès à plusieurs Personnes très-doctes, & dont les sentimens sont orthodoxes. Quelques-uns de vos plus habiles Theologiens ont crû aussi bien que Spinoza, que tout ce qui est dans l'Ecriture ne doit point être pris à la rigueur de la lettre.

Je mets dans ce rang Holden savant Docteur de vôtres Faculté, qui dans son Analyse de la Foi dit en termes précis, (1) qu'on ne doit ni approuver ni rejeter les veritez philosophiques par les paroles seules de l'Ecriture sainte. Car bien que les Livres sacrez ne contiennent aucune fausseté, ils parlent ordinairement, comme le vulgaire parle, plutôt selon la portée du commun, que selon une maniere exacte. C'est pourquoi, continuë ce Docteur de Paris, (2) celui qui voudroit établir les veritez de la Physique, des Mathema-

D 5

ti-

(1) *Veritates Philosophicae nec probanda nec improbanda sunt ex puris nudisque sacrae Scripturae verbis & sententiis. Quamvis enim nullam complectatur Scriptura falsitatem; attamen ipsius loquendi modus ut plurimum vulgaris est, atque ad communem hominum captum potius quam ad loquela proprietatem sermonis rigorem adoptant.* - Hold. *Analyf. Fid. div. lib. 1. c. 3. lect. 1.*

(2) *Qui Physicas, Mathematicas, Astrologicas, aut alterius cujusvis Scientia philosophica veritates ex sacra Scriptura locis obiter insertis, & juxta vulgi loquelam expressis tradere vellet, & Theologo & Philosopho indignum ageret.* Hold. *ibid.*

tiques, de l'Astrologie, & de toute autre partie de la Philosophie, sur de certains passages de l'Ecriture, qui n'en font mention qu'en passant, & en des termes usitez parmi le peuple, feroit une chose indigne & d'un Theologien & d'un Philosophe. Selon ce principe qui me paroît bien fondé, je ne voudrois pas tout-à-fait condamner l'opinion de Copernic, de Gassendi, de Descartes, & de quelques autres Philosophes de nôtre tems, sur le mouvement de la Terre qu'ils croient être appuyé sur de bonnes raisons.

Je vous avoue que cette opinion a été condamnée par un Decret de Rome. Mais ces Philosophes soutiennent, qu'un Decret émané d'une Congregation de Cardinaux, ne doit point prévaloir à la Raison, lorsqu'il s'agit d'un fait de cette nature. Mr. Hardy qui n'étoit pas moins bon Chrétien, que bon Mathématicien, m'a dit plusieurs fois, que ce Decret avoit été donné à la sollicitation du Cardinal Bellarmin, qui avoit sù que quelques Jesuites Allemans aimoient la doctrine de Copernic, & qu'ils avoient dessein de l'enseigner. Ce Cardinal pour empêcher cette nouveauté dans sa Société fit donner ce Decret. Mr. Hardy croyoit même, que le Pape avoit aussi prononcé là-dessus: mais il ajoutoit en même tems, que les Papes ne sont pas infallibles sur ces sortes de matières.

Didacus Stunica savant Théologien Espagnol, qui nous a laissé un docte Commentaire sur Job imprimé à Toledé en 1584. y appuie de toute sa force le sentiment de Copernic, lorsqu'il explique ces paroles du
che

ch. 9. de Job : *Qui commovet Terram de loco suo &c.* Il observe que ce passage paroît difficile(3), & qu'il pourroit être beaucoup éclairci par l'opinion des Pythagoriciens, qui croient que la Terre a un mouvement de sa nature, & qu'on ne peut expliquer par d'autre voye les mouvemens des Etoiles qui sont si differens les uns des autres. Ce sentiment, dit-il, est aussi de Philolaüs, d'Heraclide de Pont, comme on le voit dans Plutarque, & aussi de Numa Pompilius, & de Platon qui étoit persuadé qu'on ne pouvoit soutenir le contraire sans tomber dans une très-grande absurdité. De nôtre tems, continuë Stunica, Copernic a expliqué, selon cette opinion, le cours des Planetes : *Nostro verò tempore Copernicus juxta hanc sententiam Planetarum cursus declaravit.* Ce docte Religieux Augustin, dont le Commentaire est dédié au Roi Philippe II. va encore plus loin : car il prouve assez au long, que le sentiment de Copernic n'est point opposé aux paroles de l'Ecriture Sainte; & enfin il conclut qu'on ne peut apporter aucun passage de l'Ecriture, qui dise si clairement, que la Terre n'a point de mouvement, que cet endroit de Job, dit qu'elle

D 6 en

(3) *Qui locus difficilis quidem videtur, valdeque illustratur ex Pythagoricorum sententiâ, existimantium Terram moveri naturâ suâ, nec aliter posse Stellarum motus tam longè tarditate & celeritate dissimiles explicari. Quam sententiam tenuit Philolaüs & Heraclides Ponticus, ut refert Plutarchus in Libro de Placitis Philosophorum: quos secutus est Numa Pompilius, & quod magis miror, Plato divinus senex factus; ita ut secus existimare absurdissimum esse diceret, ut narrat idem Plutarchus in suo Numâ. — Nostro verò tempore Copernicus juxta hanc sententiam Planetarum cursus declarat. Didac-tus, Comm. in c. 9. Job. p. 205.*

en a un * : *Denique nullus dabitur Scripturae sacro-sanctæ locus, qui tam apertè dicat Terram non moveri, quàm hic moveri dicit.* Voilà ce que soutient Didacus Stunica : c'est un Théologien Espagnol d'un grand mérite, qui parle de la sorte dans un pays d'Inquisition, & dans un Ouvrage approuvé avec éloge.

Il est vrai, comme vous le marquez dans vôtre Lettre, que plusieurs Peres de l'Oratoire font profession d'embrasser les opinions de Descartes, quoique depuis peu de tems les Supérieurs s'y soient opposés, ou plutôt ayent fait semblant de s'y opposer. Mais après tout, le Cartésianisme n'est point la doctrine du Corps, mais seulement de quelques particuliers. Les gens de Port-Royal qui sont en toutes choses les *Antipodes* des Jésuites, ont aussi pris fortement le parti de Descartes. Messieurs Arnauld & Nicole, ne se cachent point là-dessus. Et en effet cette Philosophie s'accommode bien mieux avec leurs sentimens, que celle de l'Ecole. Vous n'ignorez pas avec quelle chaleur les Théologiens de Flandres Amis ou Disciples de Jansenius d'Ipres, se sont déclarés contre Aristote & ses Partisans.

Mr. de Berulle premier Instituteur des Peres de l'Oratoire de France, estimoit l'esprit & la personne de Descartes, sans entrer dans ses opinions, dont il n'étoit pas capable de juger. Et à vous dire la vérité, bien des gens souhaiteroient, que cette Philosophie questionnaire qui regne depuis long-tems dans nos Ecoles, en fût bannie entièrement. Je puis vous assurer qu'on y attribué bien des choses.

à Ari-

Idem.

à Aristote auxquelles ce Philosophe n'a jamais pensé. Le petit Livre que Gassendi a publié *adversus Aristoteleos*, pour avoir lieu de donner plus de cours à sa nouvelle Philosophie, n'est qu'un très-petit abrégé d'un excellent Ouvrage, composé par un Italien (4) sur les Ouvrages & la doctrine d'Aristote. Quelques-uns ont eû dessein d'introduire Platon dans les Ecoles publiques, mais ce dessein n'a point réussi, parce qu'Aristote y a pris de trop fortes racines, & même parmi nos Théologiens. Dites-moi, je vous prie, que seroient devenus les Ecrits de Saint Thomas, si l'on avoit banni des Ecoles Aristote & ses Commentateurs?

Peut-être ne savez-vous pas, que les premiers Peres de l'Oratoire avoient comme formé le dessein, d'introduire parmi eux la Philosophie de Platon, qui leur paroissoit avoir quelque chose de plus grand & de plus sublime pour la Théologie. Quelques-uns d'eux ont publié des Ouvrages sur cette Philosophie. Le Pere Fournet qui passe pour un de leurs plus habiles en ce genre, a fait imprimer un Cours de Philosophie, où l'on trouve un mélange peu judicieux de la Philosophie de Platon avec celle d'Aristote. Cet Ouvrage étoit destiné pour l'usage de l'Académie de Juilli: mais il n'a été goûté de personne, non pas même de ceux de sa Compagnie. Ce n'est pas qu'il n'y fasse de très-belles remarques sur

D 7

le.

(4) Cet Ecrivain Italien est François Patrice, dont l'Ouvrage a été imprimé in folio à Bâle sous ce titre en 1581. *Francisci Patricii Discussionum Peripateticarum tomus quatuor, quibus Aristotelica Philosophia universa historia atque dogmata cum Veterum placitis collata, eleganter & eruditè declarantur.*

le Platonisme : mais ce n'est pas de quoi il s'agissoit. Aussi n'a-t-il été d'aucun usage pour leur Collège de Juilli. On l'a regardé comme un Livre qui contient de fort bonnes choses, mais qui dans sa totalité ne peut être d'aucune utilité : *Infelix operis summa.*

On ne sauroit nier, qu'il n'y ait d'excellentes choses dans les Ouvrages de Platon ; mais elles sont quelquefois accompagnées de je ne sai quel galimatias. Ce que vous ne trouverez point dans les Livres d'Aristote, qui écrit d'une manière beaucoup plus exacte. Quelques Savans après Cicéron, ont à la vérité donné à Platon le nom de *Divin*. Mais tout *Divin* qu'il est, il a été en quelque façon le Pere des plus anciennes herésies. Son style qui est fort étudié n'est pas entièrement du goût de Longin. Cet habile Critique blâme quelques-unes de ses expressions qui sont en effet outrées, & auxquelles on ne peut donner raisonnablement le nom de *sublimes*. Il est vrai qu'il y a eu des Platoniciens qui ont défendu leur Maître contre Longin. Mais tout ce qu'ils ont pu dire pour sa défense ne le justifie point. Il a imité par excès le style politique ; ayant quelquefois encheri sur les expressions hyperboliques des Poètes. En un mot le *Divin* Platon pour avoir voulu s'élever trop au dessus des hommes, est souvent tombé dans un galimatias pompeux, que quelques-uns confondent avec le *sublime*. Je suis &c.

L E T T R E XIII.

A MONSIEUR l'Abbé G. de la Maison.
& Société de Sorbonne.

*Quatre Anecdotes qui regardent la seconde
Edition des Ceremonies & Coûtumes
des Juifs, publiées par Monsieur Simon
en 1681.*

JE répons, MONSIEUR, aux quatre difficultés que vous m'avez proposées, sur la nouvelle Edition des *Ceremonies & Coûtumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs.*

I. Vous ne reconnoissez point, dites-vous, mon style dans l'Epître dedicatoire. Aussi n'est-elle point de moi, mais de Mr. de Fremont d'Ablancourt. Voici comme la chose s'est passée. La Billaine qui faisoit la dépense de l'impression de ce Livre souhaita qu'il fût dédié, à Monsieur l'Evêque de Condom: à quoi je ne m'opposai point. Le Prélat à qui l'on en donna avis, témoigna qu'il feroit bien aise de lire de lui-même le Manuscrit du Supplement que l'Auteur avoit ajouté: ce qu'il fit. Et après l'avoir lû il jugea à propos de le renvoyer à Mr. Pirot, pour l'approuver en qualité de Censeur Royal. Et c'est en effet en cette qualité qu'il a donné son approbation à l'Ouvrage après l'avoir bien examiné. Alors je m'en retournai à ma campagne. Mr. d'Ablancourt, plutôt à la priere
de

de la Billaine, qu'à la mienne, se chargea de l'Epître dedicatoire, qui fût aussi envoyée au Prelat, comme étant de moi, & il l'a lûë, & même agréée avant qu'elle fût sous la presse. S'il y a donc quelque chose qui ne vous plaise point dans cette Epître, vous en devez rejeter la faute sur Mr. d'Ablancourt, qui me dit en partant, qu'il alloit faire un *galimatias pompeux*. En quoi il a, direz-vous, très-bien réussi : mais il n'y a rien du mien ; car je n'étois plus à Paris, lorsqu'elle fut composée.

II. Vous me demandez ce que veulent dire de certains crochets ou parentheses, qu'on voit en quelques endroits du corps de l'Ouvrage, & qui semblent y avoir été mis exprès. Pour contenter vôtre curiosité, je vous dirai librement, que tout ce qui est entre deux crochets vient de l'Approbateur de l'Ouvrage, & non de l'Auteur. Quand Mr. Pirot m'eût rendu mon Manuscrit avec les additions qu'il jugea nécessaires d'y inserer, je les marquai moi-même entre deux crochets, afin que dans l'Imprimé je pûsse distinguer ce qui étoit véritablement de moi, d'avec les additions ou gloses du Censeur Royal ; parceque j'étois obligé de remettre mon Original à Monsieur le Chancelier, & que je n'en avois point d'autre Copie. Par exemple à la fin de l'Ouvrage après ces mots, *Afin qu'il change le pain & le vin au Corps & au Sang de Notre Seigneur*, on lit ceux-ci entre deux crochets : [quoique cela ait été expliqué par les Grecs au Concile de Florence, qui déclarèrent croire, que ces paroles, *Ceci est mon Corps*, font

font la consecration.] Tout cela est de l'Approbateur, & nullement de moi. Je dis la même chose de ce qu'on lit au bas de la page 42. & au bas de la page 43. entre deux parentheses.

III. Vous me demandez encore, pourquoi dans cette nouvelle Edition qui contient un supplément si considerable, on ne trouve point d'autre Privilege, que celui de la premiere édition en 1674. où ce supplément n'étoit point. Je répons à cela, que c'est une ruse de la Billaine, parce que le premier Privilege avoit été donné pour un assez grand nombre d'années; au lieu que le second ne fut donné que pour quatre ans. Si vous doutez de la verité de ce second Privilege, Lambin qui a été l'Imprimeur, & à qui je l'ai laissé étant en mon nom, vous le fera voir quand vous le souhaiterez.

IV. Enfin vous desirez de savoir, pourquoi vous n'avez point trouvé dans votre exemplaire l'Approbation de Mr. Pirot, & pourquoi on lit seulement à la tête du Livre, avec *Privilege du Roi*, sans qu'il y soit fait mention de l'Approbation Doctorale. Ce qui a fait juger à quelques-uns, dites-vous, que l'Ouvrage n'avoit point été approuvé. Ceux qui ont eû cette pensée ne savent pas apparemment, que Monsieur le Chancelier n'accorde aucun Privilege, que le Livre n'ait été vû & approuvé par un Censeur ou Approbateur Royal, qu'il nomme exprès. Je crois que la Billaine a encore ici usé de ruse, lorsqu'elle a supprimé l'Approbation Doctorale, qui est fort posterieure au Privilege qu'elle joit.

joignoit à la nouvelle Edition. Si vous avez le moindre doute sur cette Approbation, voyez le Secrétaire de Monsieur le Chancelier, à qui j'ai remis l'Original, & vous trouverez à la fin du manuscrit l'Approbation écrite de la main de Monsieur Pirot. Cela est tout-à-fait dans les formes; & l'on ne devoit jamais en user autrement. Car par ce moyen l'Approbation des Docteurs qui doivent répondre du Livre, demeure entre les mains de Monsieur le Chancelier. J'ai même lû d'anciens Privileges dans lesquels les noms des Approbateurs étoient inferez, sur l'attestation desquels le Roi témoignoit avoir accordé le Privilege. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous dire sur les quatre difficultez que vous m'avez proposées. Je vous laisse la liberté d'en faire part à vos Amis. Madame de la Haye *, cette Heroïne, qui fait tant de bonnes choses, & de laquelle on peut dire, *Hominum que mores vidit & urbes*, m'avoit déjà insinué, qu'elle ne me croyoit point l'Auteur de l'Épître dédicatoire; & elle m'en a même marqué les raisons. Je vous les dirai en particulier, quand j'aurai l'honneur de vous voir à Paris, où j'espère aller dans peu de jours. Je suis Monsieur &c.

A Bollevile 1682.

* Madame de la Haye de la Maison de Monthelon, étoit Femme de Monsieur de la Haye, qui a été Ambassadeur à Constantinople & à Venise. Elle parloit plusieurs Langues, & entre autres le Grec vulgaire & le bel Italien. Elle avoit trop d'esprit & trop d'érudition pour une Femme.

LET-

L E T T R E X I V .

A MONSIEUR J. H.

*Reflexions sur un Manuscrit Cophte des
Evangiles qui est dans la Bibliotheque
du Roi , & où l'on voit une figure de
JESUS-CHRIST qui communioit ses
Disciples. On ne se mettoit point au-
trefois à genoux dans nos Eglises pour
adorer l'Eucharistie.*

MONSIEUR,

Le Manuscrit Cophte dont on vous a parlé, se trouve dans la Bibliotheque du Roi. n. 329. Il est tel qu'on vous l'a representé. On y trouve une figure de nôtre Seigneur, qui donne son Corps à ses Apôtres dans la dernière Cene qu'il fit avec eux. Ils le reçoivent debout, étant seulement inclinez à la maniere des personnes qui adorent. Les Catholiques inferent de-là avec raison, que les Cophtes adorent JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Et encore même aujourd'hui dans l'Orient, la posture de ceux qui adorent est d'avoir le corps incliné. Il n'y a pas même long-tems, que les Chanoines de Lyon amateurs & conservateurs de leurs anciennes Ceremonies, plus qu'aucune autre Eglise de France, ne se mettoient point à genoux au-
tems.

tems même de l'élevation de l'Eucharistie ; & cette même pratique avoit aussi été dans les autres Cathedrales (1) Sur quoi leur Doyen, qui étoit un Docteur de Sorbonne, plus savant dans la Scholastique & dans les Ecrits des Théologiens modernes que dans l'Antiquité, leur fit un procès, qui fut porté par ces Chanoines avec éclat jusqu'au Conseil du Roi.

Monsieur le Moine que vous connoissez, étant sur le point de quitter la France pour se retirer à Leyde, où il est presentement Professeur en Théologie, fut curieux de voir ce Manuscrit, afin d'en pouvoir juger par ses propres yeux. Il y a environ cinq cens ans qu'il a été écrit par un Cophte nommé Michel, qui étoit Archevêque de Damiete. Les titres sont en Arabe qui est la Langue vulgaire du pays. Mr. le Moine que je vis avant son départ, m'avoua que la posture des Disciples de JESUS-CHRIST qui recevoient son Corps, étoit veritablement la posture des gens qui adoroient à la maniere des Orientaux : mais il nioit la conséquence que les Catholiques entiroient, sans en avoir d'autre raison que ses préjugés. Comme vous le verrez apparemment, lorsque vous vous en retournerez chez vous par la Hollande, sachez de lui-même si ce que je vous dis n'est pas la pure verité.

Au reste je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer à cette occasion, que vos Evêques m'ont paru entêter contre l'adoration de l'Eucharistie, lorsqu'ils ont fait ajouter

(1) Voyez là-dessus le Tome I. de ces *Lettres Choieses* Lett. XXXIX. On y rapporte assez au long les Pièces qui concernent ce procès des Chanoines de Lyon avec leur Doyen,

ter depuis peu à leur Liturgie cette note, que quoi qu'on communie à genoux, on n'adore point l'Eucharistie. Mais ils devoient savoir, que soit qu'on communie à genoux ou debout, on ne laisse pas d'adorer. Il n'y a pas encore cent ans que les Chanoines de Lyon, dont je viens de vous parler, se mettent à genoux dans le tems qu'on adore l'Eucharistie dans nos Eglises. C'est pourquoi l'addition (2) que vos Evêques ont inserée en lettres italiques dans l'endroit de leur Liturgie, où il est parlé de la Communion ne me paroît pas bien sentée. Car les Communians adoroient autrefois aussi bien dans l'Occident que dans l'Orient étant debout & inclinez. Ces Evêques, qui sont pour ainsi dire les finges de l'Eglise Romaine, ont très-mal reformé notre Messe ou Liturgie, dans un endroit de très-grande importance, & qui devoit être conservé religieusement; parce qu'il se trouve dans toutes les Liturgies des Eglises d'Orient. C'est la priere qu'on nomme *l'invocation du Saint Esprit*. Aussi Cassandre a-t-il fait il y a long-tems ce reproche aux Protestans dans sa *Consultation*: reproche qui est très-bien fondé, & que Grotius a eû raison de renouveler dans
ses

(2) Cette addition se trouve aux pages 207. 208. de l'Edition Françoisse imprimée à Londres en 1678. sous le Roi Charles II. Voici ce qu'elle porte: *De peur que cette genuflexion ne soit mal interpretée & tournée en abus, soit par ignorance ou infirmité, soit par malice & opiniâtreté, l'on déclare en ce lieu, que par-là l'on n'a point intention de déserer aucune adoration au pain & au vin du Sacrement qui sont là reçus corporellement, ou à aucune présence corporelle de la chair naturelle & du sang de JESUS-CHRIST.* Cette note est plus digne d'un Calviniste qui ignore les anciennes ceremonies de l'Eglise, que d'un savant Evêque.

ses Ecrits contre le fameux Rivet. Il n'y a pas long-tems que je m'entretins là-dessus avec un de vos Evêques, qui ne pût s'empêcher de m'avouer, qu'il seroit à propos de reformer cet endroit de leur Liturgie, & de la rendre plus conforme qu'elle n'est, aux Liturgies Orientales. Mais il faudroit que cette reformation se fit par un Acte du Parlement; au moins dans une Assemblée publique, du consentement du Roi & des Seigneurs. Il y auroit bien d'autres choses à reformer dans cette Liturgie Anglicane, si l'on en venoit là. Je ne vous ai rapporté la remarque que je viens de faire, que pour vous faire connoître que vos premiers Reformateurs n'ont été que des demi-Théologiens, qui ont introduit sans raison plusieurs nouveautez dans l'Office de leur Eglise. Je suis, Monsieur &c.

1682.

L E T T R E X V.

A MONSIEUR B.

Jaques le Fevre d'Estaples a traduit en François tout le Nouveau Testament : mais sa Version est très-peu connue. Elle lui attira des affaires de la part des Théologiens de Paris. Les plus grandes Dames de la Cour l'engagèrent à ce travail. Reflexions sur le Decret de la Faculté de Theologie de Paris contre les Versions en Langue vulgaire au tems d'Erasme & de Luther.

M O N S I E U R ,

Quoi que je n'aye trouvé à la tête d'aucune Version du Nouveau Testament en nôtre Langue, le nom de Jaques le Fevre d'Estaples, on ne peut cependant douter, qu'il ne soit l'Auteur d'une Version Françoisé qui a été imprimée à Paris par Simon de Colines. Les quatre Evangiles de cette Traduction sont dans la Bibliotheque du Roi : mais le nom du Traducteur n'est ni au commencement ni à la fin du Livre. Il n'est point non plus dans le Catalogue des Livres de cette Bibliotheque. J'en ai averti Mr. Clement, qui l'y aura apparemment ajouté. Jusqu'à present j'avois crû, que le Fevre n'avoit osé
con-

continuer son Ouvrage , de peur d'irriter davantage les Docteurs de Paris qui s'étoient déchainéz contre lui. Ils condamnoient alors généralement toutes les Traductions de l'Ecriture en Langue vulgaire. Erasme témoigne dans une de ses Lettres , que Jaques le Fevre avoit été obligé de prendre la fuite pour avoir mis en François les quatre Evangiles ; mais que depuis il avoit été rappelé à la Cour : *Jacobus Faber qui metu profugerat , non ob aliud , nisi quod verterat Evangelia Gallicè , revocatus est in Aulam* *. Quand ce Critique écrivit à Bilibaldus cette Lettre en 1526. il ne savoit pas apparemment , que le Fevre avoit publié dès l'année 1523. tout le Nouveau Testament en nôtre Langue , comme il paroît de ces paroles qu'on lit à la fin du deuxième Tome : *Cette seconde partie du Nouveau Testament contenant les Epistres de S. Pol , les Epistres Catholiques , les Actes des Apostres , l'Apocalypse de S. Jehan l'Evangéliste , fust achevée de imprimer en la maison de Simon de Colines Libraire Juré en l'Université de Paris demeurant en la rue St. Jehan de Beauvais devant les Escoles du Decret , l'an de grace 1523. le 6. jour du mois de Novembre.* Ce second Tome de la Version de Jaques le Fevre est encore plus rare que le premier , qui ne contient que les Evangiles. Je ne parle ici que de la premiere Edition qui est en beaux caractères demi-Gothiques. Ces sortes de caractères étoient du goût de Colines.

Il est bon que vous sachiez , qu'on trouve au commencement de cette seconde partie

* *Eras. epist. lib. 30. epist. 4.*

tie une longue Preface qui est de l'Auteur
 sous le titre de , *Epistre exhortatoire à tous
 les Chrestiens & Chrestiennes*. Elle commence
 par ces mots : „ S. Pol parlant de la Sainte
 „ Escripture aux Romains dit, que toutes les
 „ choses qui sont escriptes sont escriptes à
 „ nostre doctrine, afin que par patience &
 „ consolation des Escriptures, nous ayons es-
 „ perance, c'est à dire que instruits par les
 „ Saintes Escriptures toute nostre fiance soit
 „ en Dieu. Ce n'est doncques point de mer-
 „ veille se ceux qui sont touchés & tirez de
 „ Dieu desirant la vraye & vivifiante doc-
 „ trine, qui n'est que la Sainte Escripture.
 „ Auquel desir passez trente six ans ou en-
 „ viron fust incité le très-Noble Roy Char-
 „ les huitième de ce nom, à la requeste
 „ duquel la Sainte Bible fust entierement
 „ mise en langue vulgaire, afin que au-
 „ cunes fois il en peust avoir quelque
 „ pasture spirituelle, & pareillement ceulx
 „ qui estoient sous son Royaume, cooperant
 „ à son saint & fructueux desir, ung sça-
 „ vant Docteur en Theologie son Confes-
 „ seur qui avoit nom Jehan de Rely, constitué
 „ en Dignité Episcopale grand Annoncia-
 „ teur de la parole de Dieu : & lors fust im-
 „ primée la dictè Bible en François; & de-
 „ puis derechief par plusieurs fois, comme
 „ encore de present est, & se peut trouver
 „ de jour en jour aux boutiques des Librai-
 „ res. Et presentement il a pleu à la bonté
 „ divine inviter les nobles cueurs & Chres-
 „ tiens desirs des plus haultes puissantes Da-
 „ mes & Princesses du Royaume derechief
 „ Tome IV. E „ faire

„ faire imprimer le nouveau Testament pour
„ leur édification , afin qu'il ne soit seule-
„ ment de nom dict Royaume très-Chrestien,
„ mais aussi de fait. Et leur a pleu , qu'il
„ ait été reveu & conféré à la lettre Latine,
„ ainsi comme le lisent les Latins pour les
„ fautes, additions ; & diminutions qui se
„ trouvoient en ceulx qui estoient reimpri-
„ mez , ce que par la grace de Dieu a esté
„ fidèlement fait.

Je vous ai copié cet extrait ; parce que la premiere édition de ce nouveau Testament est très-rare , & il n'y a que peu de jours que je l'ai trouvée par hazard. Il y en a eu d'autres éditions , & ceux mêmes qui ont fait imprimer à Anvers en 1530. une Bible entière Françoisse, y ont inseré cette Version de Jaques le Fevre sans le nommer ; mais ils n'y ont point mis la Preface qui est à la tête de la seconde partie. Ce Jaques de Rely dont le Fevre fait l'éloge, a été aussi bien que lui Docteur de la Maison de Navarre. Il a été de plus Doyen de St. Martin de Tours & Evêque d'Angers. La Version Françoisse de la Bible, qu'on lisoit communément en France avant que de Rely en eût fait publier une nouvelle édition sous le Roi Charles VIII. étoit celle de Guars des Moulins, qui avoit été faite sur le Latin de Comestor. On se contenta de la retoucher en quelques endroits. C'est pourquoi le Fevre a raison de dire, que les Bibles Françoises qui avoient précédé sa Version du nouveau Testament, étoient pleines de fautes, d'additions, & de diminutions.

Du reste après avoir lû l'*Epître exhortatoi-*
re

re de Jaques le Fevre, je n'ai point été surpris, que les Théologiens de Paris lui ayent suscité des affaires au sujet de sa nouvelle Traduction, quoi qu'il eût à la Cour de puissans Patrons, qui l'avoient porté à donner au public cet Ouvrage. Il semble avoir pris plaisir à combattre ces Théologiens qui ne l'aimoient point. Ce qui n'étoit pas judicieux dans un tems que les Protestans d'Allemagne troubloient la paix de l'Eglise par leurs disputes. Je suis sûr que vous ne sçerez pas fâché de voir encore un extrait de cette *Epître exhortatoire*, où l'Auteur parle des motifs qu'il a eus de publier sa nouvelle Traduction :

„ Qui est-ce doncques, dit le Fevre, qui
 „ n'estimera estre chose deue & convenante
 „ à salut, d'avoir ce nouveau Testament en
 „ langue vulgaire? Qui est chose plus neces-
 „ faire à vie, non point de ce monde, mais
 „ à vie spirituelle? Se en chascune des Re-
 „ ligions particulieres, ils ordonnent, que
 „ chascun d'eulx ignorant le Latin aye sa
 „ regle en langue vulgaire, & la porte sur
 „ soi, & l'aye en memoire, & qu'on leur
 „ expose plusieurs fois en leurs chapitres, de
 „ tant plus forte raison les simples de la Re-
 „ ligion Chrestienne seule necessaire (car il
 „ n'en peust estre qu'une necessaire) doivent
 „ avoir leur reigle qui est la parole de Dieu,
 „ l'Escripture pleine de grace & de miseri-
 „ corde.... Cette sainte Escripture est le
 „ Testament de JESUS-CHRIST, le Testa-
 „ ment de nostre Pere confirmé par sa mort,
 „ & par le Sang de nostre Redemption. Et

„ qui est-ce qui défendra aux enfans de avoir,
 „ veoir, & lire le testament de leur Pere? Il
 „ est doncques très-expedient de le avoir, le
 „ lire & le oïr, non une fois, mais ordinai-
 „ rement és chapitres de JESUS-CHRIST
 „ qui sont les Eglises, où tout le peuple tant
 „ simple comme savant se doit assembler à
 „ oïr & honorer la sainte parolle de Dieu.
 „ Et telle est l'intention du debonnaire Roi
 „ tant de cueur que de nom tres-Chrestien,
 „ en la main duquel Dieu a mis si noble & si
 „ excellent Royaume à la gloire du Pere de
 „ misericorde, & de JESUS-CHRIST son
 „ Fils. Laquelle chose doit donner courage
 „ à tous ceulx dudit Royaume de profiter en
 „ vraye Chrestienté, ensuivant, entendant,
 „ & croyant la vivifiante parolle de Dieu. Et
 „ benoïste soit l'heure, quant elle viendra, &
 „ benoïsts soyent tous ceulx & celles qui
 „ procureront ce estre mis à effet, non point
 „ seulement en ce Royaume, mais par tout le
 „ Monde.

Quoi qu'il y ait quelque chose de très-édi-
 fiant dans tout ce discours, il n'est pas mal-
 aisé de voir, que le Fevre parloit le langage
 des Protestans d'Allemagne, avec lesquels il
 avoit de grandes liaisons, & qui vouloient
 qu'on lût dans les Eglises l'Ecriture sainte en
 Langue vulgaire. En un mot il tendoit à in-
 troduire la Reforme en France. Les nou-
 veautez étoient du goût de quelques Seigneurs,
 & de quelques Dames de la Cour. Jaquès le
 Fevre qui édifioit tout le monde par sa vie
 exemplaire, donnoit un grand mouvement à
 ces nouveautez. Son érudition étoit très-grande

pour

pour ce tems-là : ses bonnes mœurs le faisoient aimer & estimer de tout le monde. Il n'avoit gueres d'autres Adversaires que les Docteurs de Paris, qui étoient cependant ses Confreres. Le fameux Noel Beda, l'ennemi juré des belles Lettres, se déclara ouvertement contre lui & contre Erasme. Au reste si le Fevre n'avoit pas favorisé dans sa belle Preface ou *Epître exhortatoire* les nouveautés, il n'auroit pas été blâmable pour avoir mis en meilleure forme une Version qui étoit alors entre les mains de tout le monde. Car on venoit de réimprimer à Lyon toute la Bible en François, telle qu'elle avoit été imprimée par l'ordre de Charles VIII. Cette longue Preface qui paroissoit affectée sembloit n'avoir été faite, que pour appuyer quelques propositions de Luther, que la Faculté de Théologie de Paris avoit censurées deux ans auparavant. Le Fevre devoit faire reflexion sur cette belle maxime de Saint Paul, *Omnia licent, sed non omnia expediunt*. Les Versions de l'Ecriture en Langue vulgaire ne sont point blâmables d'elles-mêmes ; mais il y a eû de certains tems où on ne les a dû permettre qu'avec de grandes précautions, à cause des suites fâcheuses qui en naissoient : & c'est alors qu'on doit mettre en pratique ce Vers d'un ancien Poète :

Non profit potius, quidquid obesse potest.

La Faculté de Théologie de Paris étoit alors si contraire aux Traductions de la Bible en Langue vulgaire, qu'en cette même année

1523. elle censura cette proposition : *Tous les Chrétiens, & principalement les Clercs doivent être induits à l'étude de l'Ecriture sainte, parce que les autres Sciences sont humaines & peu utiles* (2). C'étoit empêcher en quelque manière les Ecclesiastiques de s'appliquer à l'étude de l'Ecriture. Son but principal néanmoins ne tendoit, qu'à ne pas permettre indifféremment à tout le monde la lecture de l'Ecriture sainte. Cette permission, disoit cette Faculté, renouvelleroit les erreurs des Pauvres de Lyon, qui avoient été condamnées. Voici les propres termes de la Censure tirée des Registres de Sorbonne : *Hæc propositio secundum primam partem, Laicos quoscunque ad studium sacræ Scripturæ & difficultatum ejusdem esse inducendos, sicut & Clericos, ex errore Pauperum Lugdunensium deducitur.*

On ne peut pas dire, que ce Decret des Théologiens de Paris n'eut aucun lieu, comme plusieurs autres que ces sages Maîtres ont donnez avec trop de précipitation. Car il fut ensuite autorisé par un Arrêt du Parlement en 1525. qui étoit confirmatif d'une Censure de ces Théologiens contre une Version Française de l'Office de la Sainte Vierge. Il est dit expressément dans cet Arrêt, *qu'il n'étoit expedient ni utile à la chose publique, qu'aucunes translations de la Bible fussent permises être imprimées.* On y rapporte même les propres paroles du Decret de cette Faculté. Les voici : *Post maturam omnium Magistrorum deliberationem, fuit unanimi consensu dictum & conclu-*

(2) *Omnes Christiani & maxime Clerici sunt inducendi ad studium Scripturæ sacræ, quia alia Doctrina sunt humana & parum fructuosa.*

clufum, quod in fequendo conclufiones dudum per ipsam factas, neque expediens est neque utile Reipublicæ Christianæ, imò visâ hujus temporis conditione potius perniciosum, non solum translationem Horarum, sed etiam alias translationes Biblicæ, aut partium ejus, prout jam passim fieri videntur, admitti, & quod illæ quæ jam emissæ sunt suppressi magis deberent. Ces Docteurs, comme vous le voyez, veulent que leur Censure soit retroactive, & qu'elle s'étende aux Versions de l'Ecriture qui avoient précédé. Il est bon que vous sachiez, qu'en ces tems-là, lorsqu'il arrivoit des brouilleries en matiere de Religion, le Roi & son Parlement, s'adressoient ordinairement aux Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, pour savoir leur Avis doctrinal. Après quoi le Prince ou ses Officiers donnoient un Arrêt qui devoit tenir lieu de décision.

Il est nécessaire, que vous fassiez attention sur ces mots de la Censure, *Visâ hujus temporis conditione, en égard au tems present.* Ils font voir manifestement, que le Decret de la Faculté n'étoit que provisionnel, & qu'il a été donné à cause des nouvelles Heresies: cependant il se trouve encore aujourd'hui des Docteurs de Sorbonne, qui prétendent que la Censure est generale & sans aucune restriction. Mais il est aisé de montrer, que la question touchant la Version de l'Ecriture en Langue vulgaire est du nombre de celles qui regardent les faits de pure discipline, & qui se reglent selon les tems, les lieux, & les personnes. Vous devez aussi remarquer, qu'en ce tems-là il n'y avoit encore aucune Version Fran-

çoise qui eût été faite par les Calvinistes ; leur première Traduction François de la Bible n'ayant paru qu'en 1535. Ainsi toutes ces Défenses tant de la Faculté de Théologie , que du Parlement de Paris , ne pouvoient gueres tomber que sur les Bibles Catholiques , eût égard seulement au malheur des tems , à cause de l'herésie de Luther.

C'est pour cette raison , que dans un Arrêt du Parlement de Paris en la même année 1525. contre la doctrine de Luther , on ajoute ces mots : *Ladite Cour a ordonné & ordonne , qu'il sera enjoint de par le Roi à tous ceux qui ont en possession les Livres du Cantique , du Psautier , Apocalypse , les Evangiles , Epîtres de S. Paul , & autres Livres du Vieil & du Nouveau Testament contenus en la sainte Bible , qui ont été de nouveau translatez de Latin en François , & imprimez , & aussi un Livre imprimé contenant aucuns Evangiles & Epîtres des Dimanches , & aucunes solemnitez de l'année , avec certaines Exhortations en François , les mettent & apportent dedans huit jours après la publication du present Arrêt.*

Comme le Docteur Beda dans ses Remarques contre le Fevre imprimées à Paris en 1526. parle assez au long de ce dernier Ouvrage , qui fut publié pour l'usage de Meaux , où les nouveautez commencèrent à se répandre , je veux vous rapporter les propres paroles de Beda , parce que son Livre , dont une partie des exemplaires fut supprimée , est devenu rare. „ Diebus istis , (dit ce Docteur „ fol. 119.) oblatus est Theologorum Pari- „ sientium Liber unus qui vulgò dicitur Liber „ Ex-

, Exhortationum super Epistolas & Evange-
 „ lia pro usu Meldensi , quòd complectatur
 „ videlicet Epistolas & Evangelia quæ Do-
 „ minicis & nonnullis diebus festis in Eccle-
 „ sia leguntur, in Gallicam ~~versus~~ linguam,
 „ adjunctâ cuicumque Epistolæ & Evangelio
 „ exhortatoriâ Oratione ad populum ; postu-
 „ latumque uti de eo priùs justè perpenso &
 „ discusso, Dominis per Sedem Apostolicam
 „ delegatis pro hæresum extirpatione suum
 „ daret doctrinale Judicium. Libro autem pro
 „ fidei zelo vigilanter examinato , comper-
 „ tum est , quòd licet passim & omni ferè
 „ paginâ declametur nihil esse populo præter
 „ Evangelium prædicandum , vix tamen ulla
 „ ipsarum est Exhortationum , quæ in toto
 „ Evangelicæ consentiat veritati : quod Stu-
 „ diosis constare poterit , certo per ipsorum
 „ coetum Theologorum super ea re edito ju-
 „ dicio. Libri autem illius Auctores , ut di-
 „ citur , fuerunt Jacobus Faber & ejus Dis-
 „ cipuli”. Vous voyez par cet exposé de Be-
 da, qu'il y avoit alors dans Paris des Doc-
 teurs qui prenoient la qualité de Délégués du
 Saint Siege pour l'extirpation des heresies ,
 qui étoient une espece d'Inquisiteurs , quoi-
 qu'à parler proprement il n'y eût en France
 aucun tribunal d'Inquisition.

Si ceux qui remplissent aujourd'hui le Mon-
 de de leurs Ecrits sur les Versions de la Bi-
 ble en Langues vulgaires , avoient fait les re-
 flexions que je viens de vous marquer , ils
 n'auroient pas publié tant de volumes sur une
 matiere qui ne souffre d'elle-même aucune
 difficulté , lors qu'on l'examine sans aucun

préjugé. A quel propos Mr. Arnould & ses Disciples font-ils venir à leur secours toute l'Antiquité sur un point qui n'est que de discipline? Les tems ayant changé, la discipline a pû changer. Si les Docteurs de Paris étoient presentement requis en Corps de donner leur Jugement doctrinal sur le même fait, je suis sûr, qu'ils parleroient autrement que leurs Prédecesseurs, à la réserve d'un très-petit nombre. Les raisons qui portèrent alors la Faculté de Théologie de Paris à s'opposer aux Versions de l'Ecriture en Langues vulgaires ne subsistent plus.

Je m'étonne que le Docteur Arnould qui a ramassé sur ce sujet un si grand nombre d'autoritez, n'ait point allegué le témoignage de Riccoldus, qui a écrit doctement contre les erreurs des Mahometans, & principalement contre leur Alcoran. Ce savant Religieux Dominicain, qui avoit étudié la Langue Arabe dans leur Ecole de Bagdat, leur fait voir, que les Livres sacrez des Chrétiens ont été publiez dans toutes les Langues, afin qu'ils fussent lûs de tout le monde; qu'au contraire l'Alcoran n'a été donné qu'en Arabe, & qu'eux Mahometans font dans cette croyance, qu'aucun ne peut l'entendre, s'il ne sait la Langue Arabe. *Alcoranus*, dit Riccoldus, *dicit se esse datum à Deo solum Arabicè, & Saraceni tenent certissimè, quod nullus potest intelligere nisi sciat Linguam Arabicam.* Excusez cette petite digression que j'ai faite à l'occasion de la Version de Jaques le Fevre d'Estaples, & du Decret des Docteurs de Paris contre les Ver-

Versions de l'Ecriture en Langue vulgaire. Je
suis &c.

à Paris Juin 1685.

LETTRE XVI (1).

*Reflexions sur la Bibliotheque d'Apollodore
publiée par Mr. le Fevre de Saumur.
Eloge de Meziriac.*

Ayez patience, mon N. Je vous envoie-
rai dans peu de jours l'Apollodore de
Mr. le Fevre, que vous me demandez avec
tant d'instance. Ce petit Ouvrage n'est que
l'abregé d'un plus gros, que cet ancien Gram-
mairien avoit composé, & que nous n'avons
plus. Je vous avertis par avance, que vous
ne trouverez point dans les Notes de Mr. le
Fevre, ce qu'il a promis sur cet Auteur dans
une de ses Lettres que vous avez lûe. Ce n'est
pas que ce savant Critique n'ait eû toute l'é-
rudition necessaire pour cela : mais il n'avoit
ni le tems ni la commodité de donner au Pu-
blic des Ouvrages qui demandassent de lon-
gues recherches. Outre que dans le lieu où
il étoit obligé de demeurer, il n'auroit pas
trouvé facilement des Libraires qui eussent
voulu se charger de l'Impression de ces sortes
de Livres. Vous devez aussi considerer, que
le Fevre n'étoit pas à son aise ; qu'il étoit
chargé d'une Classe d'Humanitez, en quoi
consistoit tout son revenu ; & par dessus le-

E 6

tout,

(1) Mr. SIMON a écrit cette Lettre & les deux au-
tres qui suivent à son Neveu.

tout, il avoit une femme & des enfans, très-méchant meuble pour un Homme de Lettres. Il n'avoit pas profité de cette belle leçon d'Horace : *Meius nil cœlibe vitâ*. Vous pouvez juger, qu'un Homme tel que je vous le dépeins, & avec qui j'ai eu autrefois un long entretien, ne possédoit pas un grand fond de Livres. Aussi me témoigna-t-il qu'il en avoit peu, *Librorum curta suppellex*. Loin d'être en état de faire de nouvelles acquisitions, il se voyoit comme dans la nécessité d'en vendre une partie pour subvenir à de plus grands besoins.

Ce savant Homme a très-bien remarqué au commencement de ses petites Notes, que nous n'avons point la véritable Bibliothèque d'Apollodore, mais seulement un abrégé. Ce qu'il justifie par Photius dont il rapporte les paroles. Il s'étonne que ce docte Critique n'ait pas vu, que le petit Livre que nous avons encore aujourd'hui n'est que l'abrégé d'un plus ancien, qui avoit été composé par Apollodore. D'où le Fevre infere, que Photius qui a confondu l'un & l'autre, ne parle point exactement, *Itaque non satis exacte Photius, qui utrumque confudit*. Mais il me semble que Photius, qui fait profession de parler des Livres qu'il lisoit dans le lieu où il étoit alors, ne peche point contre l'exactitude. Car il caractérise très-bien celui ci, qu'il appelle *Bibliodaron*, petit livre. Et il observe, que la meilleure partie de ce petit livre est une narration abrégée. Tout ce qu'on peut conclure de-là, est que dès le tems de Photius l'abrégé de l'Ouvrage d'Apollodore étoit entre les

les mains des particuliers, & qu'on n'y trouvoit plus le véritable Apollodore. Il est arrivé la même chose à un grand nombre d'autres Livres Grecs, dont il ne nous reste plus aujourd'hui que des abrégés, auxquels même les Abreviateurs ont inséré beaucoup de choses de leur façon. Je mets au nombre de ces abrégés le Lexicon d'Hesychius qui est très-imparfait.

Du reste Mr. le Fevre auroit pu produire plusieurs passages citez de l'Ouvrage d'Apollodore par d'anciens Ecrivains Grecs, & entre autres par *Stephanus de Urbibus*; d'où l'on prouve manifestement, que l'exemplaire qui nous est resté n'est en effet qu'un abrégé de l'ancien Original qui a été perdu. On se consoleroit en quelque manière de cette perte, si nous avions les Commentaires que de Meziriac avoit promis de donner au Public. Le Fevre dit qu'on ne doit pas desespérer tout-à-fait de les recouvrer. *Præterea nondum fortasse desperandum est promissos olim Meziriaci Commentarios editum iri.* Il a raison de dire, que Meziriac a été un très-savant Homme sur ces matières; mais il n'y a rien à espérer de ce côté-là. J'ai entre les mains un Memoire assez exact de ce que ce docte Ecrivain a laissé après sa mort: il n'y est fait aucune mention de ses Commentaires sur Apollodore qu'il avoit lû & relû. Il le cite presque à chaque page de ses doctes Commentaires sur les Epîtres d'Ovide qu'il a traduites en François. Cet Ouvrage qui est rempli d'une infinité de belles remarques sur l'ancienne Mythologie, est devenu très-rare, même dans Paris. J'en

ai un exemplaire imprimé in 8^o. à Bourg en Bresse en 1632. Je le joindrai à l'Apollodore afin que vous le lisiez. De Meziriac ne se contente pas d'alleguer Apollodore : il le critique & le corrige en beaucoup d'endroits, & il l'éclaircit en d'autres. Quoi qu'il n'en eût aucun exemplaire manuscrit, il étoit si exercé dans la lecture des Ecrivains Grecs, & principalement dans l'ancienne Mythologie, qu'il lui a été facile de redresser par des conjectures qui paroissent fondées, plusieurs leçons d'Apollodore. Je ne vous en apporte aucun exemple, parce que je vous enverrai son Livre : c'est tout vous dire. Quoique cet Ouvrage soit écrit en François, je puis vous assurer, que nous avons peu de Livres écrits en Latin, qui l'égalent dans la connoissance des belles Lettres & de la Critique. Je suis &c.

A Paris 1685.

LETTRE XVII.

A U M E M E.

De la Dissertation (1) de Pfochen sur le style Grec du Nouveau Testament. Les Fables que nous avons sous le nom d'Esoppe ne sont point de lui.

JE ne manquerai point, mon N. de joindre à l'Apollodore & au Livre de Mr. de Meziriac.

(1) Cette Dissertation a été imprimée in 12. à Amsterdam sous le titre de, *Diatrise de Lingua Græca Novi Testamenti veritate.*

ziriac, la petite Dissertation de Pfochen. Il prétend faire voir, que le style du nouveau Testament est véritablement Grec, & qu'ainsi tout ce qui a été dit par plusieurs Savans touchant cette fameuse Langue Hellenistique, n'est qu'une pure chimere inventée de nos jours. Il ne produit cependant gueres d'autres preuves pour établir son opinion, que des exemples tirez des anciens Poètes Grecs; & c'est de quoi il n'étoit point question. Car souvent le style des Poètes Grecs n'est point conforme à l'usage ordinaire de la Langue Grecque. Cette Dissertation que vous aurez dans peu de jours merite assurément d'être lûë. Je vous exhorte même à la lire plus d'une fois, & de bien examiner tous les passages Grecs qu'il produit pour la défense de sa cause.

Il est à propos que je vous fasse remarquer, que Pfochen s'est trompé, lorsqu'il a opposé aux défenseurs de la Langue Hellenistique le mot *σῶμα* que les Evangelistes ont emprunté de la Version Grecque des Septante, pour signifier le toit d'une maison. Car c'est ainsi que ces anciens Interpretes Grecs de l'ancien Testament, ont traduit le mot Hebreu, *gag*, *teclum*, en sorte que *σῶμα* est proprement ce qu'on nomme en Latin *solarium* autrement *coenaculum*; c'est-à-dire le plus haut étage de la maison à la manière des Orientaux. Ce qui a pû jeter Pfochen dans l'erreur, c'est qu'il aura crû apparemment, que les Fables qui portent le nom d'Esopé, sont véritablement de cet ancien Auteur Grec: mais elles sont de Planudes, au moins il les a interpolées; en sorte qu'il y a inséré quelques termes qu'il

ne

ne sont point purement Grecs. J'ai appelé ce Grec des Septante dans mes Histoires critiques un Grec de Synagogue. Le Pentateuque Grec qui a été imprimé à Constantinople pour l'usage des Juifs qui parlent Grec, & principalement des Caraïtes est aussi dans un Grec de Synagogue. De même la Version Espagnole de l'ancien Testament qui a été faite par des Juifs Espagnols ou Portugais, & qu'on nomme communément *la Bible de Ferrare*, parce qu'elle y a été imprimée, est aussi dans un Espagnol de Synagogue, que les Juifs Espagnols parlent entre eux. Je dis la même chose de la petite Histoire des Juifs (2) composée par Leon de Modene Rabbín de Venise. Elle n'est pas non plus en pur Italien, mais dans un Italien dont les Juifs de Venise se servent, & qu'ils appellent *guet*. Je suis &c.

A Paris 1685.

LET-

(2) Il y a deux éditions en Italien de cette petite Histoire de Leon de Modene. Gafarel est le premier qui l'ait fait imprimer à Paris 1637. Mais l'Auteur n'ayant pas trouvé cette édition exacte la fit réimprimer à Venise en 1638. sous ce titre : *Historia de' Riti Hebraici, Vita, & Osservanze de' gli Hebrei di questi tempi, di Leon Modena Rabi Hebreo da Venetia*. Il a retranché dans cette seconde édition quelques endroits de la première. Selden cite dans quelques uns de ses Ouvrages un exemplaire plus ample que ces deux éditions, & qui en différoit dans quelques endroits : mais il étoit seulement en manuscrit, & c'étoit l'original même de l'Auteur qui l'avoit communiqué à Guillaume Besuel : & celui-ci en avoit fait part à Selden. Mr. Simon avant que de donner au Public sa Version Françoisé du Livre de Leon de Modene, tâcha par le moyen de Mr. Justel, qui avoit de bonnes correspondances à Oxford & à Londres, de tirer une copie de ce manuscrit ; mais il ne fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle.

L E T T R E X V I I I .

A U M E M E .

D'un Livre de Henri Estienne sur la Latinité de Lipse. L'Histoire de Tacite justifiée devant le Tribunal d'Apollon en la personne de Lipse.

JE n'ai jamais pensé , mon N. à vous ôter des mains les Livres de Lipse , dont je me souviens de vous avoir autrefois recommandé la lecture. Ils sont remplis d'érudition & de critique. Je vous ai seulement parlé de son style qui n'est pas à imiter , quoi qu'il ait eu sur ce sujet un grand nombre d'Adorateurs. Je ne vous cite point ici Gaspar Sciopius (1) ce grand Critique de nôtre tems , ou plutôt ce médisant de tout le genre humain , qui a fait gloire de relever les solecismes de Lipse , aussi bien que ceux de Joseph Scaliger , de Casaubon , & de plusieurs autres Savans. Je ne vous dis rien de son libelle contre le Jesuite Strada , ou plutôt contre la Societé. Car sous prétexte de relever les fautes de Latinité ,
ou

(1) Gaspar Sciopius a été un des plus habiles Critiques de ces derniers tems en fait de Latinité : ses Ouvrages lui ont attiré cette estime. Il fut pendant quelque tems ami des Jesuites ; mais dans la suite il écrivit contre eux plusieurs libelles. Un des plus fameux est celui qu'il a donné sous ce titre : *Alphonsi de Vargas Toletani Delatio ad Reges & Principes Christianos, de stratagematis & sophismatis politicis Societatis JESU, ad Monarchiam orbis Terrarum sibi consuecendam.* Il a été imprimé à Geneve in 12. en 1642.

où ce Jésuite selon lui est tombé dans sa belle Histoire de Flandres ; il a écrit une infame Satyre sous le titre de *Infamia l'amiani Stradae*.

Henri Estienne a composé exprès un Ouvrage sur la Latinité de Lipse, qu'il regardoit comme un mal contagieux qui se répandoit de tous côtez. En voici le titre qui est un peu bizarre : *De Lipsii Latinitate (ut ipsimet antiquarii antiquarium Lipsii stylum indigitant,) Palaestra prima Henrici Stephani Parisiensis, nec Lipsiomini, nec Lipsiomomi, nec Lipsiocolacis, multoque minus Lipsiomastigis*. Il fit imprimer ce Livre en 1595. pendant qu'il étoit à la foire de Francfort. Il est plein de digressions & de choses qui ne viennent pas fort à propos.

Ce Savant Imprimeur à qui la Republique des Lettres est si obligée pour son riche Tresor de la Langue Grecque, introduit dans cette Lettre (*Palaestra*) deux Combattans, dont l'un se nomme *Kanophilus*, ou *Philokenus*, c'est à dire Amateur des nouveautez ; & l'autre s'appelle *Misokenus*, Ennemi de la nouveauté. *In hac Palaestra*, dit-il, *duos committo, unum nomine Kanophilum, sive Philokenum, id est novitatis in sermone amatorem ; alterum nomine Misokenum ; id est novitatis osorem*. Estienne garde comme le milieu entre l'un & l'autre. Il ne peut approuver ceux qui aiment trop la nouveauté des expressions, ni ceux qui ont trop d'aversion pour les mots nouveaux. Il veut une certaine liberté dans le Latin, qui ne soit point licentieuse. Voici comme il s'explique là-dessus dans sa Préface :

Lati-

*Latinitati sit aliqua libertas velim :
 Licentiam illi nentiquam concesserim.
 Kænophilus hâc nititur, in hâc sibi placet :
 Non audet uti Misokænnus alterâ.
 Non par tamen peccare peccatum puta :
 Veniam meretur Misokænnus : haud item
 Veniam mereri Kænophilus creditur.*

Il ne garde pas tout à fait le milieu , puisqu'il dit, que le peché de celui qui hait les nouveaux mots est pardonnable ; au lieu qu'on ne doit accorder aucun pardon à celui qui en est amateur. Pour s'expliquer d'une manière plus abrégée, il ajoute ces deux vers phaléïques.

*Libertas volo sit Latinitati ;
 Sed licentia nolo detur illi.*

Tout ce discours ne tend qu'à condamner la Latinité de Lipse , pour s'être donné une trop grande licence , & qui cependant avoit un grand nombre de Sectateurs. Il appelle ces gens-là, *antiquarios*, *antiquariorum sectam*. Il compare cette secte d'*antiquaires* à la Ligue qui a fait tant de mal à la France. Il dit que comme (2) cette Ligue avoit abandonné son Prince légitime pour faire venir des Etrangers dans le cœur du Royaume ; de même cette Secte d'*antiquaire* qui étoit devenue puissante, & s'augmentoît de jour en jour , s'étoit déclarée contre la véritable Reine de la Latinité, qui avoit tenu son Empire dans Rome ; qu'el-

(2) *Ut enim Gallica illa Liga suum Regem suo destrudere solio conatâ est, ita hæc de qua loquor antiquariorum secta Reginam illam à suo & verè avitò disturbare conatur.*

qu'elle faisoit tous ses efforts pour la détrôner.

Je ne vous marquerai point en particulier les nouveaux mots qui se trouvent dans Lipse. Sciopius dans son Discours intitulé, *De stylo, sive de styli historici virtutibus & vitiis Judicium*, dit généralement (3), qu'il n'y a aucun Ecrivain soit ancien soit nouveau, qui se soit plus licentié que lui dans les mots; en sorte qu'on pourroit composer un volume entier de ses nouveautez en fait de Latinité: ce qu'il justifie par plusieurs exemples. Lipse est encore accusé par Sciopius (4) d'avoir trop affecté les *archaïsmes* ou vieux mots; & ce Critique en donne des exemples. Après tout je ne suis point surpris que vous soyez si amateur du style de Lipse, puisque de l'aveu même de Sciopius qui ne l'a épargné en rien, il a compensé ses défauts par de grandes vertus: & comme il avoit un très-bel Esprit, on trouve dans ses écrits beaucoup de sel & d'agrément, & un grand nombre de façons de parler & de mots très-bien choisis: *Magnis forsitan (non nego) virtutibus vitia sua Lipsius redemit; imprimis acumine, venere, salibus, (ut excellens viri ingenium ferebat,) tum plurimis lectissimis verbis loquendique modis.*

En effet, si l'on excepte cette singularité de Lipse pour le style, il est presque par tout admirable

(3) *Justus Lipsius plus quam quisquam Veterum aut Recentiorum in novando sibi indulgit. — Qui omnia nova ab eo dicta colligere volet, justum inde volumen expleverit.*

(4) *Lipsius in hac fuit heresi, ut nisi prisca subinte verba orationi infereret, omnem sibi facietia & elegantia famam parvuram putaret.*

mirable. Ses notes critiques sur Tacite lui acquirent beaucoup de réputation. Boccalini dans ses *Nouvelles du Parnasse*, feint agréablement, qu'il fut déferé au Tribunal d'Apollon, comme un Idolâtre qui n'avoit point d'autre Dieu que cet Historien impie qui se moquoit des Dieux & de toute la Religion. Il fut obligé de défendre sa cause chargé de chaînes devant Apollon, qui en la présence d'une troupe de Lettrez, avoit prononcé cette sentence contre Lipse: Que c'est un Ecrivain odieux à tous les gens de bien, rejeté par les Professeurs de la Langue Latine pour la nouveauté de son style, pour l'obscurité de son discours, & pour sa diction trop abrégée; qu'il étoit rempli de maximes impies & cruelles en matière de politique; & qu'il avoit eû la malice de faire passer les actions les plus noires pour des actions de piété, & les plus saintes pour des actions diaboliques. Tu es le seul entre mes Lettrez, dit Apollon en apostrophant Lipse, qui en ma présence voudrois adorer comme ton Dieu, un homme qui fait voir manifestement par ses Ecrits, qu'il n'a jamais connu Dieu.

Voyez le reste du Discours d'Apollon dans la Centurie première des *Nouvelles du Parnasse*, Nouv. 86. où ce Prince & Souverain Maître des Sciences fait une peinture étrange de l'Histoire de Tacite. Il y expose tous les maux que ce Livre impie a causez dans le Monde. Mais Lipse sans perdre le resp. & qu'il devoit à la Majesté d'Apollon, soutient hardiment ce qu'il avoit avancé, savoir que Tacite est le Maître des Historiens bien sen-

sez,

sez, le Pere de la prudence humaine, l'Oracle de la veritable raison d'Etat, le Maître des Politiques, le Coryphée de ces Ecrivains qui sont arrivez à la gloire d'employer dans leurs Ecrits plus de pensées, que de mots. Lipse s'étendit plus au long sur les grandes & rares qualitez de Tacite, dont le Livre devoit être sans cesse entre les mains des Princes qui vouloient apprendre l'Art de bien commander.

A l'égard de la Religion de cet Auteur, qu'Apollon faisoit passer pour un Impie & un Athée, *per empirio Atheista*, Lipse prétendit, que de tous les Ecrivains Gentils il n'y avoit que Tacite, qui par son profond savoir fût arrivé jusqu'à cette perfection, de connoître de quelle importance il est en matière de Religion, de croire par la seule Foi les choses qui ne se voyent point, ou qui ne se peuvent prouver par la Raison: *Quanto nelle cose della Religione vaglia la fede di quelle cose che non si veggono, o non si possono provar con la ragione.* Il produisit là-dessus ces belles paroles de Tacite: ** sanctiusque ac reverentius visum, de actis Deorum credere, quàm scire.* Paroles très-saintes, dit Lipse, qui meritent d'être pesées par ces Théologiens, qui dans leurs Ecrits se sont perdus pour avoir voulu être trop subtils. A ces mots Apollon tout étonné fit mettre Lipse en liberté, & l'embrassa tendrement.

Du reste mon intention n'est pas de vous faire l'éloge de Tacite pour son style. Bien des gens ont jugé, qu'il n'avoit point toute la clarté que demande une Histoire. Cependant

* Tacit, de morib. Germanor.

dant Grotius a écrit son Histoire de Flandres dans ce style coupé & obscur, lui qui avoit tous les talens nécessaires pour bien écrire. Muret dans une Harangue qu'il prononça à Rome, lorsqu'il y faisoit des Leçons publiques sur les Annales de Tacite, ne se contente pas de l'élever au dessus de tous les autres Historiens : il loue aussi son style qu'il caractérize de la sorte, parlant en même tems du style de Salluste & de celui de Tite-Live :
** Quid enim, ut ceteros in præsens omittam, ipsos modo Principes nominem, aut Sallustio gravius, ac nervosius, aut Livio grandius & uberius, aut Tacito pressius, prudentius, limatius, omni ex parte perfectius fieri potest?* C'est là beaucoup dire en peu de mots : mais on doit prendre garde qu'en cet endroit Muret fait de dessein formé l'éloge de Tacite, qui est encore aujourd'hui fort estimé des Italiens.

A Paris 1685.

+ Muret.

LET-

L E T T R E X I X .

À MONSIEUR l'Abbé G. de la Maison
de Sorbone.

*Des Commentaires de Procope sur les huit
premiers Livres de la Bible. Reflexions
sur cet Ouvrage qui est devenu rare.
Preuve foible dont quelques Theologiens
se servent contre les Antitrinitaires.*

M O N S I E U R ,

Quelque recherche que j'aye faite chez nos Libraires de Paris, je n'ai pû trouver les Commentaires de Procope sur l'*OËtateuque*. Villeri & Moëtte qui ont des Magazins de vieux Livres qu'il seroit difficile de trouver ailleurs, m'ont avoué qu'il n'étoit point entré dans leur commerce depuis très-long-tems; & je ne m'en étonne pas; car à grand' peine le trouve-t-on dans nos meilleures Bibliothèques. Cet Ouvrage dont nous n'avons qu'une Version Latine, a été imprimé à Zurich en 1555. Il seroit à souhaiter que quelque savant Alleman publiât l'Original Grec qui est dans la Bibliothèque d'Ausbourg. Il y a lieu de douter que l'Interprete ait toujours bien entendu le sens de son Auteur, qui est rempli de reflexions curieuses & critiques, principalement sur le Pentateuque, où il cite le texte Hebreu, le
Saina-

Samaritain, & l'ancienne Version Syriaque.

Dès le commencement de la Genèse, il semble ne pas approuver la Version des Septante, qui ont traduit le verbe Hebreu *bara*, qui signifie *créa* par *ἐποίησεν*, c'est-à-dire *fit*. Cette interpretation, dit-il, a fait avancer à quelques-uns par erreur, que Moÿse avoit crû avec les Egyptiens par lesquels il avoit été instruit, que le Monde avoit été fait d'une matiere préexistente. *Hinc quidam in hunc errorem proveluti sunt, ut vociferarentur Mosem ab Aegyptiis edoctum credidisse ex præjacente materia hoc Universum conditum.*

Sur ces autres mots, *l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux*, qui sont interpretez de diverses manieres par les anciens Commentateurs Grecs, il rapporte l'explication de ceux qui croient que par *l'Esprit*, il faut entendre en cet endroit le Saint Esprit. Leur raison est, que le texte ne dit pas simplement *l'Esprit*, mais *l'Esprit de Dieu*: deplus le Verbe Hebreu qui a été traduit *ferebatur* signifie dans la Langue originale *couver*, comme si le St. Esprit étoit ici comparé à un oiseau qui couve ses petits: *Quidam volunt hic*, dit Procope, *intelligendum esse Spiritum sanctum: quod colligunt inde, quia dicit, Spiritus Dei, quod de solo Spiritu Sancto dicitur: nam Hebraica vox significat, quasi spiritus incubet, foveat instar avis aquam, eamque ad generationem animalium moveat.*

Pour ne vous arrêter pas long-tems, je me contenterai d'observer en general, que les anciens Ecrivains Grecs n'étoient pas si prévenus en faveur de la Version des Septante,

Tome IV.

F

qu'ils

qu'ils n'eussent recours souvent à l'Hebreu : ce Commentateur en donne plusieurs exemples. Ce n'est pas qu'ils consultassent véritablement le texte Hebreu dans sa source : car peu d'entre eux savoient cette Langue. Mais ils consultoient les Hexaples d'Origene, où étoient Aquila, Symmaque, & Theodotion. Le premier de ces Interpretes ayant traduit sur l'Hebreu à la rigueur de la lettre, ils regardoient sa Version Grecque, comme si en effet elle eût été le pur texte Hebreu. Et c'est apparemment ce qu'il nomme *Hebraica veritas*, comme s'il alleguoit en effet l'Original Hebreu.

Je dis la même chose de la Version Syriaque, qui est aussi alleguée en plusieurs endroits par Procope sous ce titre, *le Syriaque*. Ce Commentateur n'a pas véritablement consulté le texte Syriaque : mais il y avoit une Version Grecque qui avoit été faite sur le Syriaque, pour l'usage des Eglises Syriennes qui parloient la Langue Grecque. Car il n'y avoit guere que les Chrétiens de de-là l'Enphrate, qui parlassent la Langue Syriaque. Aussi avoient-ils, pour l'usage de leurs Eglises une Version en Syriaque, laquelle avoit été faite immédiatement sur le texte Hebreu, ou plutôt en partie sur quelque paraphrase Caldaïque. Il se pourroit faire néanmoins, que Procope & quelques anciens Ecrivains Ecclesiastiques, qui ont cité la Version Syriaque, ne l'aient citée que sur l'autorité des autres qui en avoient rapporté des fragmens en Grec : ce qui me paroît plus vrai-semblable. Car Procope qui cite ordinairement cette ancienne

Ver-

Version sous le simple terme de *Syrus*, se sert d'une autre expression sur ces mots du ch. 13. v. 4. de la Genèse, *Et invocavit in nomine Dei*. Il y observe que quelques-uns disent, qu'il y a dans le Syriaque, *il l'appella nom de Dieu*, c'est-à-dire, il nomma du nom de Dieu cette terre: *Quidam aiunt Syrum dicere, vocavit nomen Dei, id est cognominavit nomine Dei illam terram, quia Dei munere ea terra, seu hereditas quadam ipsi obvenerat*. Il ne se feroit pas servi de cette expression, s'il avoit lû la Traduction Syriaque en elle-même, ou dans une Version Grecque, qui auroit été faite sur la Syriaque. Mais quoi qu'il en soit, on infere des remarques critiques de Procope, & de quelques autres anciens Ecrivains Ecclesiastiques qui ont vécu avant lui, que la Version Syriaque n'est pas nouvelle, comme l'assure Isaac Vossius, qui ne paroît pas avoir eû une grande connoissance de cette matiere.

Je dis la même chose du Samaritain que Procope allegue aussi quelquefois, parcequ'il l'avoit lû dans d'autres Ecrivains qui avoient rapporté en Grec le texte Hebreu des Samaritains. Il me semble qu'Origene qui avoit commerce avec les Samaritains aussi-bien qu'avec les Juifs, avoit donné au Public des Scholies literales & critiques, où l'on voyoit les diversitez du texte Hebreu des Samaritains, qui est différent en plusieurs choses du texte Hebreu des Juifs. Il se peut faire néanmoins, que ceux d'entre les Samaritains qui parloient Grec, ayent eû une Version Grecque faite sur le texte Samaritain, comme dans les lieux où ils parloient la langue ou plutôt un certain

jargon Caldaïque, ils avoient fait une traduction en cette même Langue, laquelle Traduction a été imprimée de nos jours, sous le titre de Version Samaritaine.

Il semble même que Procope ait voulu préférer en quelques endroits le texte Hebreu des Samaritains, à tous les autres Exemplaires du Pentateuque. Car il observe sur le Chapitre XI. du Deuteronome, que la prédiction qui y est marquée ne se trouve manifestement dans aucun Exemplaire de l'Ecriture, que dans celui des Samaritains : ce qu'il observe encore d'un autre endroit en ce même lieu. Mais ce docte Commentateur qui tâche de justifier le texte Hebreu des Samaritains, n'a pas sù qu'ils l'avoient retouché exprès, comme il est aisé de le démontrer.

Ce docte Commentateur dit quelquefois beaucoup de choses en peu de mots ; parce qu'il fait profession dans cet Ouvrage d'abréger les interpretations de ceux qui l'avoient précédé. Par exemple sur ces mots du ch. 18. v. 2. de la Genèse, *Apparuerunt ei tres Viri.* Il observe que selon quelques-uns ces trois Hommes étoient trois Anges ; que d'autres assurent que ceux-là judaïzent, qui ne croient pas qu'un de ces trois étoit Dieu, & que les deux autres étoient véritablement des Anges. Il y en a aussi quelques-uns, ajoute-t-il, qui enseignent que cette Histoire a été le type de la Sainte Trinité ; parce qu'on dit au singulier à ces trois Personnes qui apparoissent, Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vous : ce qui insinüe trinité de personnes : & nous ne voyons point si ce n'est dans le texte Hebreu
le

le nom ineffable de quatre lettres qui ne convient qu'à Dieu seul, & qui étoit gravé sur la mitre du grand Prêtre. Voici les propres termes de Procope, comme ils sont dans la Version Latine : *Quidam perhibent tres illos Viros fuisse tres Angelos. Alii illos judaizare affirmant, qui non credunt ex tribus illis unum esse Deum, reliquos duos in Angelorum numerum esse referendos. Nec quoque desunt qui docent Historiam illam esse typum Sanctæ & consubstantialis Trinitatis; quia ad hos dicatur, Domine.... declarari unitatem substantiæ; quia tres Viri apparent, insinuari personarum Trinitatem. Neque vero in Hebraico textu poni videmus ineffabile Tetragrammaton Dei nomen, quod de solo Deo prædicatur, & inscribitur Pontificali mitræ.* En effet on ne lit point en ce lieu dans l'original Hebreu *Jehova*, qui est le grand nom de Dieu, mais *Adonai*, & dans les Septante, *κύρις*, dans le Syriaque, *mono*, qui signifie *Seigneur*.

Cela étant, direz-vous, comment Procope, qui n'a point consulté l'Original, mais seulement les anciennes Versions Grecques faites sur l'Hebreu, & principalement celle d'Aquila, a-t-il pu connoître que le grand nom de Dieu n'étoit point dans le texte Hebreu; puisque dans les endroits même où il est, les Septante & même Aquila traduisent ordinairement, *κύρις*, *Seigneur*? Ceux qui savent qu'Origene dans tous les lieux où l'Hebreu porte *Jehova*, avoit marqué ce nom à la marge de ses exemplaires Grecs des Septante, résoudront facilement vôtre difficulté. Et c'est ce qui paroît même encore aujourd'hui

d'hui dans quelques Livres imprimez, où on lit *יהוה*, qui sont les quatre lettres qui composent en Hebreu le nom *Jehova*, & qu'on lit ordinairement *יהי*, *pipi*, comme si c'étoient des lettres Grecques.

Au reste Procope a rapporté en ce lieu l'explication de Saint Cyrille d'Alexandrie, qui a remarqué sur ces paroles de la Genèse, qu'*Abraham a vu trois Anges en type de la Trinité*. Eusebe a aussi observé sur ce même passage, que les trois Anges qui parlent à *Abraham* signifient les trois hypostases de la Divinité. Cela seul est une preuve évidente que depuis très-long-tems, par ces trois Anges on a entendu le Mystere de la Trinité, au moins comme figuré: & encore aujourd'hui plusieurs Interpretes approuvent cette explication, quoique les Juifs s'en moquent, aussi-bien que les Sociniens. Je vous avoue librement que je ne voudrois pas trop insister aujourd'hui sur cette preuve, pour combattre des Heretiques aussi rusez que sont les nouveaux Antitrinitaires. Ne m'opposez point que l'Eglise qui chante dans son Office, *Tres vidit & unum adoravit*, semble ne pas permettre qu'on entende ces paroles autrement que de la Sainte Trinité, & que de l'expliquer d'une autre maniere, c'est favoriser ouvertement le Socinianisme.

Je répons à votre difficulté, qu'il n'est pas judicieux de se servir de preuves foibles contre les Sociniens, qui tournent en ridicules nos Theologiens, quand ils employent contre eux de telles armes. Vous savez que le mot, *adoravit*, est équivoque, & qu'il signifie

se le plus souvent, se prosterner devant quelqu'un pour lui faire la reverence à la maniere des Orientaux : & alors ce n'est qu'un honneur de civilité, & non point un culte religieux. Les Sociniens ne manqueront pas de vous objecter, que dans cette même Histoire au commencement du chapitre suivant, il est dit que Lot s'étant prosterné adora les deux Anges qui vinrent chez lui, *qui cum vidisset eos (duos Angelos) surrexit & ivit obvians eis, adoravitque pronus in terram.* Vous ne direz pas que Lot adora véritablement ces deux Anges, mais seulement qu'il se prosterna devant eux, en leur rendant tout l'honneur & tout le respect qu'il leur devoit. Saint Chrysostome qui n'ignoroit pas qu'on appliquoit communément ce passage au Mystere de la Trinité, n'a point cependant suivi cette interpretation, qui lui paroissoit trop éloignée. Ce savant Evêque a crû qu'Abraham adressa la parole à celui de ces trois Personnes, qui étoit le plus honorable. Pellican sur ce même passage dit après Saint Chrysostome, qu'Abraham qui crût que c'étoient trois Hommes, adresse la parole à un seul comme au plus honorable, en l'appellant Seigneur: *Tres ipsos credidit viros esse, unum tamen honorabiliorem veluti personam alloquitur communi nomine, Adonai.* Il semble que la coutume des Orientaux étoit, qu'entre plusieurs personnes il n'y avoit que le plus ancien, ou le plus qualifié qui parlât: ce que j'ai vû pratiqué par les Siamois, que nous avons vû il n'y a pas long-tems à Paris. Il n'y avoit ordinairement qu'un qui parlât au nom de tous

les autres. En quoi paroissoit leur politesse & leur civilité.

Procope expliquant les paroles de l'Exode où il est dit, que Jethro étoit le Sacrificateur de Madian, remarque doctement, que bien qu'il fût Payen il étoit Prêtre ou Sacrificateur; qu'en ces tems-là plusieurs adoroient le Dieu Souverain, par exemple Melchisedech; & que néanmoins ils ne laissoient pas d'adorer les faux Dieux: & même encore aujourd'hui, dit-il, quelques Grecs adorent le Dieu des Hebreux, & ils ne fuyent pas pour cela l'Idolatrie. Ils tiennent comme le milieu entre la vraie & la fausse Religion, & ils osent prendre le nom de *Pieux*. Les Juifs qui faisoient autrefois la même chose sous Elie, sont repris fortement par ce Prophete qui leur disoit: Jusques à quand clocherez-vous des deux côtes? *Jethro Ethnicus fuit & Sacerdos, curabat solitam eo tempore Religionem. Adorabant quidam altissimum Deum, sicuti & Melchisedech, nec tamen interim abstinabant ab idololatriâ, creaturas scilicet conjungentes & applicantes ei cultui qui soli debetur Deo. Sed etiamnum quidam Græci venerantur Hebræorum Deum, nec interim fugiunt idololatriam, & secuti medium quoddam inter veram & falsam Religionem iter, se nominare audent pios. Hunc Religionis callem cum quondam premerent Judæi, gravi increpatione incessabantur ab Helia dicente: Usquequo vos claudicatis in duas cogitationes? Ces Pieux sont apparemment ceux que les Juifs appellent *hhesidim*, & qui bien qu'ils fussent Gentils, frequentoient les Synagogues des Juifs.*

Au

Au reste je ne prétens pas copier le Commentaire de Procope. Ce que je viens de vous en rapporter est plus que suffisant, pour vous exciter à le chercher avec le plus de soin qu'il vous sera possible. Car outre les belles remarques critiques dont il est rempli, il y éclairecit plusieurs passages difficiles. Mais sur toutes choses il seroit à desirer, que ceux d'Ausbourg voulussent bien donner au Public l'Original Grec de ce docte Commentaire. Car comme je vous l'ai déjà insinué, je doute que le Traducteur ait toujours bien pris le sens de son Auteur. Car pour bien traduire ce Livre, il ne suffit pas d'entendre le Grec & le Latin, il faut de plus être exercé dans la lecture des anciens Ecrivains Ecclesiastiques, principalement des Commentateurs Grecs, & dans la Critique de l'Ecriture.

Je doute par exemple que le Traducteur ait bien compris le sens de Procope, qui rapporte la Version d'Aquila au ch. 1. v. 4 de la Genese. *Aquilas*, dit Procope, dans la Version Latine, *adjecit verbo*, vidit, *præpositionem* *αὐτῷ*, *quæ in compositione cum significat*; *ac si diceret, contuitus est, conspexit*. Ce n'est point là assurément de la Version d'Aquila, soit que la faute tombe sur Procope ou sur son Traducteur. Aquila qui dans sa seconde Version de la Bible s'est rendu ridicule pour vouloir être trop Grammatical, a tourné le *beth* des Hebreux, qui signifie en Grec *αὐτῷ* avec, quand il est préposition, par *αὐτῷ* en tous les endroits où il se trouve, sans considérer que le plus souvent il ne signifie rien, mais qu'il est seulement pour marquer que le

nom auquel il est joint est à l'accusatif. Ainsi dans le lieu allegué où ne tombe pas sur le verbe, *vidit*, comme s'il falloit traduire *con-
tuitus est* avec la préposition *cum*; mais il in-
dique qu'il faut lire le mot de *lumiere* à l'ac-
cusatif, comme il y a dans les Septante &
dans la Vulgate, & même dans toutes les au-
tres Versions : *Et vidit Deus lucem*. C'est
de cette même maniere qu'Aquila dans cette
Version barbare, avoit traduit les premiers
mots de la Genèse par ceux-ci : *Dieu crea où
où égards le Ciel* : car c'est ainsi qu'il faut lire,
& non pas *où où égards avec le Ciel*. Car *où*
ne signifie pas *avec* dans Aquila, mais il mar-
que seulement que le mot de *Ciel* est à l'ac-
cusatif. Ce sont-là à la verité des minuties
de Grammaire ; mais il arrive souvent que
pour ne savoir pas ces minuties, on tombe
dans des fautes grossieres. Je suis Monsieur,
&c.

A Paris 1685.

LET:

L E T T R E X X.

A MONSIEUR F. D. A.

L'Abbé Tritheme dans ses (1) Lettres écrites long-tems avant la naissance des Protestans , n'a rien omis pour rétablir l'étude des Livres sacrez & de la belle Literature. Son opposition aux Docteurs scholastiques. Sa grande Erudition le fit haïr de ses Moines , & passer pour un Magicien parmi les ignorans. Il attribue le renouvellement des Sciences à l'Art de l'Imprimerie qui avoit été inventé depuis peu.

NE cesserez-vous jamais , mon cher Carraite, de nous reprocher avec fierté, que ceux de vôtre Parti ont rétabli dans l'Europe l'étude des Livres sacrez qui y étoit comme abandonnée? Je conviens avec vous, ou plutôt avec Driedo Payna , Alfonse à Castro, & plusieurs autres celebres Théologiens, dont quelques uns ont assisté au Concile de Trente, que vos Gens ont donné occasion aux Catholiques de cultiver cette étude plus qu'ils ne le faisoient auparavant: mais je vous ai dit

F 6

plu-

(1) Les Lettres de Tritheme ont été imprimées à Selestat en 1536. avec le Privilège de l'Empereur Charles V. sous ce titre, *Joannis Trithemii Abbatis Spanheimii Epistolarum familiarium libri duo , ad diversos Germania Principes, Episcopos, ac eruditione praestantes Viros,*

plusieurs fois , que long-tems avant qu'il y eût aucun Protestant dans le monde, il y avoit eû de très-savans Hommes qui avoient fait tout leur possible , pour rétablir dans les Ecoles la Science de l'Ecriture & celle des belles Lettres ; & pour en bannir la barbarie qui y regnoit alors. Je mets au nombre de ces Savans Hommes le fameux Abbé Tritheme, qui aima mieux abandonner son Abbaye de Spanheim & sa belle Bibliotheque , que de vivre avec des Moines vicieux & ennemis de toute Literature.

Vous n'avez pas lû apparemment les Lettres qui ne sont point communes présentement. Il y fait une étrange peinture des Docteurs scholastiques de son tems, qui n'avoient selon lui aucune Science solide. Dans une qu'il écrivit en 1506. à son Frere qui avoit pris le bonnet de Docteur, il lui dit librement: Je n'estime guere un titre illustre sans Science, ou un grand nom qui n'est accompagné que d'une petite Erudition : mais nous cherchons des personnes doctes , parceque nous n'avons que trop de Docteurs. De quoi sert une enseigne sur la porte d'une maison où l'on ne vend point de vin ? ou que fait un sceptre Royal entre les mains d'un sot ? *Non magnifico clarum sine scientia gradum, aut magnum cum parva eruditione vocabulum : sed doctos Viros quarimus qui Doctores multos habemus. — Quid circulus ante domicilium expositus, ubi non venditur vinum ? aut quid Regale sceptrum in manu stulti ?* Quelle douleur est-ce , ajoutet-il, de voir aujourd'hui si frequemment, qu'on donne dans les Ecoles le bonnet de Docteur

à ceux qui n'ont rien de ce qui est signifié par ce bonnet ? Ce ne sont pas des faulxetez que nous vous avançons : car il est évident que le Monde est rempli de Docteurs , entre lesquels il s'en trouve fort peu de doctes ; & il y en a au contraire un grand nombre d'ignorans : *Proh dolor ! Quam frequens hodie in Scholis apud quosdam iste reperitur abusus, quo gradus Magisterii datur in signum ubi sufficiens non invenitur signatum ? Nunquid tibi non verum dixisse videmur, cum Orbis Magistris scateat simul atque Doctoribus, inter quos docti pauciores, indocti complures occurrunt ?*

Tritheme , comme vous voyez , ne pouvoit souffrir les études inutiles des Docteurs de ce tems-là. Il s'étend ensuite fort au long sur l'étude de l'Ecriture sainte , qu'il recommande sur toutes choses. Ne me dites pas , qu'avant la naissance des Protestans il n'y avoit dans l'Eglise que des ignorans. Cet illustre Abbé au contraire fait voir dans cette même Lettre à son Frere Jaques Tritheme , que par le moyen de l'Imprimerie qui avoit été inventée depuis peu à Mayence , la Littérature avoit été rétablie , & qu'on ne pouvoit plus dire qu'on manquât de Livres soit anciens soit nouveaux ; en sorte qu'on pouvoit devenir savant à peu de frais. Ecoutez Tritheme parler lui-même : *Inopiam librorum Veteres allegare potuerunt; nos verò potius inopescopia fecit; quum impressoria nostris diebus Arte apud Mogunciacum inventa, hodieque per universum Orbem dilatata, tot veterum atque novorum volumina Doctorum veniant in lucem, ut ære jam modico doctus quilibet esse possit.*

possit. Il ajoute en même tems, qu'on ne manquoit point de Maitres en toute sorte de Sciences, non seulement pour la Langue Latine, mais aussi pour la Grecque & l'Hebraïque. Il appelle son siecle un siecle d'or dans lequel les études negligées pendant long-tems avoient été rétablies: *Neque desunt hodie bonorum Præceptores studiorum; sed ubique Terrarum abundant in omni varietate Disciplinæ, non solum in Latina, sed in Græca Lingua atque Hebraica. Hæc sunt verè aurea tempora, in quibus bonarum Literarum studia multis annis neglecta refluoruerunt.*

Dites-moi, je vous prie-mon cher Carai-te, où étoit alors vôtre Secte, qui n'a tiré son origine que plusieurs années après de quelques Moines (2), qui avoient appris & le Grec & l'Hebreu dans leurs Cloîtres, & qui ont abusé des belles connoissances qu'ils avoient acquises parmi nous? Tritheme dans une autre Lettre qu'il écrit de sa nouvelle Abbaye cette même année 1506. aux Moines de son ancienne Abbaye, qu'il avoit été obligé d'abandonner, leur marque avec force, que tout son plaisir & toute son occupation pendant qu'il a vécu parmi eux, a été de se donner entierement à l'étude de l'Ecriture sainte: *Nil mibi dulcius unquam fuit quàm sacras rimari Scripturas, in illisque opportuno tem-*

(2) Sebastien Munster & Conrad Pelican, qui ont été favans dans la Langue Hebraïque & dans les Rabbins avoient fait cette etude dans leur Couvent étant Religieux Franciscains, *Minorita*. La premiere Edition du Dictionnaire de Munster imprimé à Bâle par Froben en 1523. porte ces mots dans le titre, *Sebastiano Munstero Minorita*. Il avoit étudié l'Hebreu sous Pellican du même Ordre,

tempore diebus occupari & noctibus. Et pour le prouver, il prend à témoin cette belle & riche Bibliothèque, tant de Livres imprimez & manuscrits qu'il avoit amassez de toutes parts avec beaucoup de soin & de dépenses: In testimonium studiorum nostrorum voco citoque Bibliothecam illam solemnem, quam multis laboribus, studio, & impensis comparavi, non sine vigilantia & fatigatione continua, Voluminum in omni varietate Studiorum non modicam multitudinem congregans, non solum impressorum noviter, sed scriptorum quoque manu & calamo.

Trouverez-vous parmi vos premiers Reformateurs des gens qui pûssent être comparez à ce savant & illustre Abbé ? La plupart d'eux ne sont sortis de leurs Cloîtres sous prétexte de mener une vie plus Evangelique & plus réformée, que pour se marier, & pour remplir le Monde de divisions par leurs factions. Tritheme au contraire après avoir demeuré 24 ans dans son Abbaye de Spanheim, se retira dans une autre Abbaye pour éviter les emportemens & la fureur de ses Moines, qui ne pouvoient souffrir qu'un si saint Homme fit une étude particulière des Livres sacrez. Afin de n'être plus témoin de leurs desordres, il alla chercher la paix dans un autre Couvent, où il pût continuer ses études en repos. Je ne veux point vous cacher les plaintes qu'il fait contre eux : il les apostrophe de cette sorte : Ecoutez s'il vous plaît les choses que vous avez commises contre nous, afin que vous connoissiez que je ne vous ai abandonnez que pour de très-justes

justes raisons. L'étude que je faisois de l'Ecriture sainte vous a toujours déplu ; & au lieu de respecter les Ecrits que je donnois au public, vous vous en êtes moquez. Vous avez même été plus avant : car vous ne vous êtes pas contentez de tourner en ridicule les Ouvrages que j'avois composez par l'ordre de nos Peres : vous en avez médit parmi le Peuple ignorant : *Audite capita si placeat, eorum quæ commisistis in nos, ut cognoscatis vos justissimâ ratione à nobis desertos. Sacra vobis semper displicuere studia nostra, scriptisque nostris omnibus pro reverentia cachinnos reddidistis, & nemini unquam lucubrationes nostræ minùs placuerunt, quàm Filiis nostris : nec satis fuit irrississe opuscula etiam quæ Patrum jussu conscripsimus, nisi & apud indoctam plebem detractationibus ea carperetis.*

Je serois trop long, si je voulois vous rapporter en détail toutes les plaintes que l'Abbé Tritheme fait de ses Moines, qui le haïssoient mortellement sans en avoir d'autres raisons, que parce qu'il cultivoit les Lettres, & qu'il faisoit de la dépense pour acheter des Livres : dépense qui étoit odieuse à des gens amateurs de l'oïiveté & de la bonne chere. Il n'y avoit rien à la verité de si saint que l'Ordre des Benedictins dans ses premiers commencemens. Les Princes qui les regardoient comme des gens utiles à l'Eglise & à l'Etat dans des tems d'ignorance & de barbarie, les comblèrent de biens. Ces Moines tenoient des Ecoles publiques chez eux, & ils étoient comme les Maîtres des Sciences : mais les grandes richesses dont ils jouissoient
les

les jetterent dans l'oïfiveté, & au lieu de cultiver les Sciences, ils ne pouvoient souffrir parmi eux ceux qui s'y appliquoient. Ils les regardèrent comme des gens inutiles à leur Corps. C'est ce que Tritheme fait sentir aux Moines de Spanheim, lors qu'après leur avoir reproché fortement toutes les injures qu'ils lui avoient faites, il leur apporte les exemples de Raban Maur, de Rhegino, & de Benno, qui avoient été obligez d'abandonner leurs Abbayes aussi-bien que lui, à cause de la méchanceté de leurs Moines, *Improbitate Monachorum suorum.*

On trouve dans ce Recueil des Lettres de Tritheme, celles de plusieurs Particuliers qui joüent sa grande érudition dans les trois Langues, & qui font gloire d'avoir été ses Eco-liers. Il y en a une sous le nom d'un de ses Disciples nommé Jean Centurian écrite dès l'année 1507. où il lui marque, qu'il a demeuré deux ans dans son Monastere pour y apprendre l'Hebreu, le Grec, & l'Ecriture sainte, & qu'il n'a jamais rien vû ni entendu dire de lui, que de saint & de religieux: *Bien-nio sub tuo magisterio pro discendis Græcis Hebraicisque literis, salutarique scientiâ Scripturarum hauriendâ, in tuo Monasterio conversatus, nihil unquam videre potui, nihil audire de te, quàm sanctum, integrum, & religiosum.*

Dans une autre Lettre écrite de Cologne en 1507. par Gerbellius à Tritheme, on voit des preuves évidentes, que plusieurs années avant la naissance des Protestans en Allemagne, il y avoit un grand nombre de per-
son-

sonnes illustres par leur Science en ces pais-là , entre lesquels il met cet Abbé qui étoit savant non-seulement en Latin, mais aussi en Grec & en Hebreu : *Gratulor, mibi ipse sapiensculè*, dit Gerbellius parlant à Tritheme, *me felicissimo hoc seculo progenitum, quo tot Illustres Viri nec ignobilis fame in Germania passim-prodiere, quos inter tu unus es, qui cum-literis Latinis & Hebræas & Græcas apud Germanos fecisti locupletiores.*

Mais la grande Erudition de Tritheme fut exposée à l'envie & à la calomnie. Il ne pût pas empêcher qu'on ne parlât de lui comme d'un Magicien, & d'un Homme qui avoit acquis sa Science par un art diabolique. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une de ses Lettres écrite en 1507. à Jean Cappellan Mathématicien de Paris. Celui-ci lui avoit demandé, pourquoi il ne faisoit point imprimer sa Steganographie. Tritheme dans sa réponse en marque plusieurs raisons, & entre autres celle-ci : Le peuple ignorant attribue à l'art magique tout ce qu'il n'entend point. Jusques à present je n'ai rien donné au Public, qui merite d'être admiré; je n'ai rien fait de fort extraordinaire; & cependant on fait courir le bruit, que je suis un Magicien. Je vous avoue que j'ai lû la plûpart des Livres des Magiciens, non pour les imiter, mais dans la vûë de refuter un jour & de confondre leurs très-méchantes superstitions : *Tertia verò causa est indoctæ plebis æstimatio, quâ omne quod non intelligunt malis artibus adscribunt. Nihil adhuc scripsi de quo meritò quispiam possit mirari, nihil feci stu-*
pen-

pendum ; & tamen vulgi opinionem patior , dum Magum me plerique arbitrantur. --- Libros fateor Magorum plerosque legi , non ut imitarer , sed ut eorum superstitiones pessimas aliquando redarguendo confunderem.

Je ne suis pas surpris qu'on ait soupçonné de Magie Tritheme, qui s'explique quelquefois, sur tout dans son Livre 3e. de la *Steganographie*, (3) d'une maniere à faire croire, qu'il y avoit de la *diablerie* dans son fait. Vous savez que cet Ouvrage a eû besoin d'Apologites long-tems même après la mort de l'Auteur : mais il y a lieu de s'étonner qu'encore aujourd'hui il se trouve des personnes graves & Theologiens de profession, qui tombent dans de semblables soupçons à l'égard de certaines gens dont l'érudition leur paroît trop extraordinaire, pour avoir été acquise par les voyes communes. A propos de Magie je veux vous rapporter ce que j'ai appris de Mr. Hardi que vous avez connu. Il m'a dit plusieurs fois qu'un Italien qui vint apporter le bonnet de Cardinal à Mr. Mazarin

(3) La *Steganographie* de Tritheme a été imprimée à Francfort en 1608. avec ce titre : *Steganographia , hoc est Ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa , Auctore Reverendissimo & clarissimo Viro Joanne Trithemio Abbate Spanheimense & Magia naturalis Magistro perfectissimo.* On a ajouté à cet Ouvrage la clef ou l'introduction pour l'entendre ; & l'on suppose qu'elle est de l'Auteur. Il est vrai que si l'on ne regarde que les paroles dont se sert l'Abbé Tritheme dans son Livre, il paroît superstitieux ; & dans le style de ceux qui ont écrit sur la Magie, & sur l'art d'évoquer les Genies : mais dans le fond il ne les a imitez que dans les termes. Il apporte plusieurs formules de son Art ; mais étant écrites en Aleman, elles ne peuvent être entendues, que de ceux qui savent cette Langue.

rin avoit ordre d'acheter en France tout ce qu'il pourroit trouver de Livres de Magie. On s'adressa pour cela à ivir. Hardi qui ramassa tout ce qu'il pût trouver de ces sortes de Livres dans Paris, se moquant de la credulité de quelques Romains qui étoient persuadez, qu'il n'y avoit point de lieu dans le Monde où il y eut plus de Magiciens qu'en France. Excusez cette petite digression, mon cher Caraïte. Je suis, &c.

Le Rabbaniste 1686.

LET TRE XXI.

A U M E M E.

Il seroit utile qu'on imprimât les Lettres des meilleurs Auteurs séparément du reste de leurs Ouvrages. Plusieurs observations curieuses tirées des Lettres de Reuchlin. La Sorbonne étoit autrefois un College comme sont les autres Colleges de Paris. Pic Comte de la Mirandole & Reuchlin, sont les premiers Restaurateurs de la Langue Hebraïque.

JE suis bien aise, mon cher Caraïte, de voir que vous soyez enfin revenu des préjuges où vous étiez à l'égard de vos premiers Reformateurs, qui n'ont fait que travailler sur un champ défriché par les Rabbanistes. Je
con-

conviens avec vous, qu'il seroit à desirer qu'on imprimât les Lettres des plus savans Hommes tant de l'Antiquité, que de ces derniers siècles séparément de leurs autres Ouvrages : car il arrive souvent, que les Particuliers qui ne peuvent pas faire de grandes dépenses en Livres, sont obligés d'acheter de gros Volumes qui renferment peu de choses & bien des inutilitez : au lieu qu'ordinairement dans les Lettres des grands Hommes presque tout y est choisi, & qu'on y découvre bien mieux leurs propres sentimens, que dans tout le reste de leurs Ouvrages.

Afin que vous connoissiez encore mieux quel étoit l'état de la Literature en Europe avant la naissance des Protestans, je joindrai aux Lettres de l'Abbé Tritheme, celles du fameux Jean Reuchlin, qui étoit aussi Aleman, mais il avoit beaucoup fréquenté les Ecoles de France. Je ne vous dis rien des disputes qu'il eut avec les Théologiens de Cologne & de Paris, parce que ce sont des choses que peu de gens ignorent, & que les Lettres qui regardent ces disputes ont été imprimées par Duboulai dans son Histoire de l'Université de Paris, qui est un Livre très-commun. Mais le Recueil de ses Lettres (1) est devenu rare aujourd'hui. Ce Recueil a été imprimé in 4°. à Haguenau en 1519.

Reuchlin avoit étudié la Langue Hebraïque sous un Juif, & non pas sous Jean de la Pier-

(1) Les Lettres de Reuchlin ont été imprimées in 4. sous ce titre : *Illustrium Virorum Epistola Hebraica, Græcæ, & Latine, ad Joannem Reuchlin Phorcensem, Virum nostræ ætate doctissimum, diversis temporibus missæ; quibus jam pridem additus est liber secundus nunquam antea editus.*

Pierre à Paris, comme plusieurs l'ont crû, & entre autres Genebrard. Parmi ses Lettres on en trouve une écrite en Hebreu à ce Juif, qu'il appelle son Maître, & il y a joint sa Version en Latin : *Præceptorî suo Jacobo Ichiel Loans Judæo*. Elle est datée de l'année du Monde 5261. c'est-à-dire de JESUS-CHRIST 1501. Ce Jean de la Pierre (2) Aleman & Docteur de Sorbonne lui avoit enseigné la Grammaire Latine seulement, comme il le témoigne lui-même dans une Lettre qu'il écrivit de Stutgarde en 1513. à Jaques le Févre d'Estaples, où il dit qu'étant jeune il étoit venu à Paris en 1473. & qu'il y avoit étudié la Langue Grecque sous Tiphernos, la Grammaire Latine sous Jean de la Pierre, qui l'enseignoit dans le College de Sorbonne. Il nomme pour ses Maîtres en Rhétorique, Guillaume Tordieu qui enseignoit dans la rue Sainte Genevieve, & Robert Guaguin, qui enseignoit dans la Maison des Maturins. Il ajoute dans cette même Lettre, qu'étant retourné d'Allemagne à Paris quelques années après, il avoit écouté les leçons de George Hermonyme Lacedemonien, qui y enseignoit la Langue Grecque : *Demùm post aliquot annos è Suevia rediens Parisios, Georgium Hermonymum Spartiaten græcè docentem affecutus sum.*

La Sorbonne étoit alors un College semblable aux autres Colleges de Paris, & il y avoit des Boursiers de toutes sortes de Nations, *ex omni tribu, gente, & linguâ*. On y voyoit des Alemans, des Espagnols, des Ita-

(2) Jean de la Pierre Docteur de Sorbonne est le premier qui ait fait venir d'Allemagne à Paris des Imprimeurs,

Italiens, des Anglois (3), au lieu qu'aujourd'hui *nos tres-fages Maîtres* occupent tous les postes destinez aux Boursiers qui ne les remplissoient que pendant le tems de leurs études. Les Grecs que la faim avoit fait sortir de leur pays, *Græculi esurientes*, enseignoient la Langue Grecque aussi-bien dans l'Université de Paris, que dans l'Italie : & c'est dans cette Université que Reuchlin apprit la Langue Grecque, qu'il alla porter en suite dans l'Alemagne. C'est pourquoi il se vante d'être le premier qui ait enseigné la Langue Grecque & la Langue Hebraïque en Alemagne.

Remarquez s'il vous plait, qu'il ne fait mention que de l'Alemagne : & en effet plusieurs prétendent que l'illustre Jean Pic Comte de la Mirandole, est le premier des Chrétiens qui ait eû dans ces derniers siècles la connoissance de la Langue Hebraïque. Il est certain que ces deux grands Hommes vivoient & écrivoient en même-tems.

Lorsque la grande affaire de Reuchlin contre les Théologiens de Cologne fut portée à Rome, plusieurs personnes de qualité & de merite s'y déclarerent pour lui, comme il paroît d'une Lettre de Welfer Prevôt de Cologne écrite de Rome en 1515. à Peutinger, & qui se trouve parmi les siennes. Tout ce qu'il y a dans Rome, dit Welfer, de gens qui aiment les belles Lettres, appuyent la cause de Reuchlin, *Patrocinantur illi bonarum Literarum sectatores omnes*. Or dès ce tems-là

(3) Outre la grande & belle Bibliothèque de Sorbonne, on trouve plusieurs Livres dans une chambre séparée. Parmi ces Livres il y en a quelques-uns où les noms des Boursiers de diverses Nations, qui les ont donnez, sont marquez,

même Erasme ajoute , qu'il avoit vû depuis peu le Prieur d'un ancien Monastere de Chartreux dans l'Artois , qui en lisant ses Livres avoit appris la Langue Hebraïque sans le secours d'aucun Maître. Le Prieur , dit-il , vous est tellement attaché , qu'il a même de la veneration pour vôtre nom. *Nuper in visi Monasterium pervetustum Cartusiensium apud S. Odomarum Artesia oppidum. Ejus loci Prior e suis Libris mirè literas Hebraicas affectus est nullo praeceptore , tibi verò sic deditus , ut nomen etiam ipsum veneretur.* Direz-vous encore , mon cher Caraïte , qu'on est obligé de la connoissance de la Langue Hebraïque à vos premiers Reformateurs ? Elle étoit répandue en France , en Italie , & en Allemagne , avant qu'on entendît parler de Réforme. La grande érudition de Reuchlin lui suscita à la vérité des envieux & des ennemis ; mais tout ce qu'il y avoit de gens savans & de probité en Europe , se déclarerent pour lui , & ses ennemis ne reçurent que de la confusion.

Voilà , mon cher Caraïte , ce que j'avois à vous dire sur le renouvellement des Belles Lettres & des Langues saintes dans l'Europe , long-tems avant vôtre prétendue Réforme , j'ajouterai seulement à cela , que parmi les Lettres de Reuchlin , il y en a une de Jaques Margolith Rabbín de la Synagogue de Ratisbonne , que ce Rabbín lui écrivit en Hebreu : on y en trouve quatre en Grec , dont il y en a deux de George Hermonyme , & la troisième est d'Andronic Cantoblar Grec de nation , qui lui écrivoit de Bâle en 1478. La quatrième est de Demetrius Chalcondyle A-

146 L E T T R E S C H O I S I E S
thenien écrite de Florence. Je finis ici ma Let-
tre, mon cher Caraïte, & suis &c.

LE RABBANISTE.

/ A Paris 1686.

L E T T R E X X I I .

A MONSIEUR * J S.D.R.

*D'un certain Catalogue de Livres défendus
en France depuis la revocation de l'Edit
de Nantes. Ce Catalogue a été fait
avec beaucoup de negligence. On y en a
mis quelques-uns qui au contraire de-
vroient être reimprimez. Les Commen-
taires de Grotius sur l'Ecriture n'y ont
point été compris, non plus que ses au-
tres Ouvrages.*

M O N S I E U R ,

Vous ne devez point être surpris du Cata-
logue qu'on vient de publier en France, tou-
chant des Livres, qui à l'avenir n'entreront
plus dans le commerce ordinaire des Librai-
res. Il ne s'est rien passé là-dessus qui ne
soit conforme aux Loix du Royaume. Le
Roi a donné un Edit le mois d'Août der-
nier,

* Jusfel.

nier, portant que tous les Livres faits ci-devant contre la Religion Catholique, par ceux de la Religion P. R. feroient supprimez. Le Procureur General du Parlement de Paris a remontré à la Cour, qu'il étoit neceffaire de dresser un état des Livres qui pouvoient être compris dans la disposition de cet Edit. Sur quoi est survenu un Arrêt du Parlement qui charge l'Archevêque de Paris, de faire un état des Livres qu'il juge devoir être supprimez. Et c'est ce que ce Prelat a executé dans le Catalogue que vous avez vû, & dont vous vous plaignez.

Tant que l'Edit de Nantes a subsisté en France, la Religion Calviniste y étant tolérée, on y a aussi toléré les Livres qui regardoient cette Religion, parceque ceux qui la professoient y étoient toujours considerez comme sujets du Prince. Il est vrai que Mr. le Chancelier n'accordoit pas de privilege au nom du Roi pour l'impression de ces Livres; mais le Lieutenant Civil en qualité de Juge de Police donnoit une simple permission, pour qu'ils fussent imprimez. Mais depuis que l'exercice de cette Religion a été défendu absolument par la revocation de l'Edit de Nantes, ç'a été comme une suite neceffaire d'abolir tout ce qui y avoit quelque rapport. Vous ne devez donc pas vous recrier si fort contre ce Catalogue, qui est conforme aux Loix Civiles & Ecclesiastiques du Royaume, & même à toute l'ancienne Jurisprudence. Ce n'est point introduire en France une Inquisition. Le Calvinisme y étant presentement regardé comme une herésie non tolérée,

rée, il doit être sujet à toutes les Loix portées de droit contre les heresies ; & il ne peut plus être permis à qui que ce soit de la professer sous les peines portées par les Loix Civiles & Canoniques. Ce qui au reste n'empêche point les Catholiques qui ont de l'érudition de les garder & de les lire pour en faire un bon usage. Il n'y a aucune recherche là-dessus : mais on empêche seulement les Libraires de les vendre publiquement, & l'on tient la main pour qu'ils n'entrent point dans le Royaume.

Au reste ce Catalogue a été dressé avec beaucoup de negligence. Je n'ai pû m'empêcher dans l'occasion d'en marquer quelque chose à Mr. l'Archevêque de Paris *, qui m'a avoué qu'il avoit été fait avec trop de précipitation. Ce Prelat s'est servi pour cela de quelques Docteurs de Sorbonne, & principalement de Mr. le Févre de Coutance. Mais ce Docteur qui a fait paroître quelque habileté dans l'étude des matieres de Controverse, ne paroît pas avoir une connoissance assez étendue dans cette sorte de literature, ni même dans les bons Livres qui appartiennent à la Controverse. En voici un exemple considerable. Il a mis dans la classe des Livres défendus cet excellent Ouvrage qui a pour titre, *Acta & Scripta Theologorum Wirtembergensium & Patriarchæ Constantinopolitani D. Hieremie*. Loin que ce Livre qui a été imprimé en Grec & en Latin à Wirtemberg 1586. doive être défendu & ôté du commerce des Libraires, il y a long-tems qu'on de-

* Mr. de Harlai.

devoit en avoir fait une nouvelle Edition , étant devenu très-rare. Nous n'avons rien de plus fort contre les Protestans , que les Réponses de ce Patriarche de Constantinople.

Il n'y a gueres d'apparence que les Auteurs du Catalogue ayent lu , ou au moins ayent examiné cet Ouvrage. Le nom des Theologiens de Wirtemberg qui est à la tête leur aura sans doute imposé : mais ils devoient considérer , que la Pièce principale consiste dans les Réponses du Patriarche à ces Théologiens , où il leur prouve d'une maniere docte & judicieuse , que la Confession de Foi des Protestans d'Allemagne est opposée à la Croyance de l'Eglise Grecque. Les Theologiens de la Confession d'Ausbourg , qui ont donné ce Livre au Public , y ont été comme forcez , ayant auparavant caché les Réponses du Patriarche Jeremie autant qu'il leur fut possible ; parce qu'ils étoient convaincus , que loin de leur être favorables , comme ils l'avoient espéré , elles étoient entierement contraires à leur doctrine. Stanislaus Socolovius ayant recouvré un exemplaire de cet Ouvrage , traduisit en Latin les Réponses du Patriarche , qu'il fit imprimer séparément. Les Théologiens de Wirtemberg , qui jugèrent que cette édition nuisoit beaucoup à leur cause , firent imprimer en Grec & en Latin l'Ouvrage entier , c'est-à-dire , tant ce qui venoit d'eux que ce qui venoit du Patriarche. En quoi les Catholiques leur ont beaucoup d'obligation. Socolovius Théologien Polonois avoit mis au commencement de sa Traduction une Preface,

dans laquelle il attaque vivement la Confession de ces Lutheriens qui s'étoient faussement imaginé, que leur doctrine n'étoit pas beaucoup éloignée de la croyance de l'Eglise Orientale. Ce fut pour repousser l'injure qu'ils croyoient leur avoir été faite par Socolovius, & pour répondre à quelques Docteurs Catholiques qui leur opposoient les Réponses du Patriarche, qu'ils jugerent à propos de donner ces Actes au Public en Grec & en Latin, auxquels ils ont joint une longue Preface pour leur tenir lieu d'apologie. Mais cette Preface ou Apologie, qui est pleine d'emportemens contre l'Eglise Romaine, ne touche gueres le fait dont il étoit question. Car on voit manifestement par les Réponses du Patriarche, que l'Eglise Grecque ne s'accorde nullement avec les Protestans; qu'au contraire elle convient presque en toutes choses avec l'Eglise Romaine.

Ce que j'admire le plus dans les Réponses de ce Patriarche, c'est d'y voir, que les Grecs dans la misere où ils sont presentement, ne sont pas si ignorans que la plupart de vos Ministres le croient. Il n'y avance rien qu'il n'appuye sur de bonnes autoritez. Et ce qui rend ses Réponses tout-à-fait authentiques, c'est qu'elles ne viennent pas de son seul fonds, mais elles ont été faites Synodalement dans Constantinople, & avec l'assistance de son Clergé. Je suis sûr que si les Gens de Port-Royal s'étoient avisez de donner au Public une nouvelle édition de ces Actes avec quelques notes, par rapport aux disputes du tems, cet Ouvrage auroit été plus utile,

utile, que leurs gros Livres que peu de personnes lisent. Cela seul auroit été capable de fermer la bouche à vôtre Ministre Claude, qui s'est chargé mal à propos, d'une cause qui ne se pouvoit défendre honnêtement, & dans laquelle les Lutheriens même lui sont contraires, comme vous l'allez voir.

Il leur faut rendre cette justice, qu'ils ont procédé de bonne foi dans la Version Latine qu'ils ont publiée de ces Actes. Au chap. 10. de la 1. Réponse pag. 86. où il est parlé de l'Eucharistie, le Patriarche dit, que *l'Eglise Catholique enseigne, qu'après la Consécration le pain est changé au Corps de JE US-CHRIST, & le vin en son Sang.* Quoique ce Patriarche ne se soit servi, comme font ordinairement les autres Grecs, que du mot, *μεταβάλλεται*, est *changé*, les Théologiens de Wirtemberg ont mis à la marge du texte Grec, *μετεσίνσις*, & à la marge de leur Version Latine; *Transubstantiatio*. Ils ont été persuadés par toute la suite du Discours, que les Grecs assembles dans un Synode, ont reconnu par cette expression la Transubstantiation telle qu'elle est établie dans l'Eglise Latine. Forbesius Evêque d'Edimbourg, Grotius, & quelques autres Protestans sinceres avouent la même chose. Il n'est pas besoin que je m'étende davantage sur un Livre qui ne vous est pas inconnu, & sur lequel je vous ai entretenu autrefois en particulier, ayant alors dessein d'en donner une nouvelle édition, où je retouchois quelques endroits de la Traduction Latine, & où j'ajoutois quelques remarques tirées de plusieurs Manuscrits. Ce fut dans

cette vûë que je vous priaï de faire venir de la Bibliorheque Vaticane, des extraits du Livre de Simcon de Theſſalonique, qui n'eſt pas moins contraire à vos Proteſtans, que le Patriarche Jeremie.

Avant que de finir ma Lettre ſur ce Catalogue, qui vous choque ſi fort, j'ajouterai encore deux mots. Il arriva une grande conteſtation au ſujet des Commentaires de Grotius ſur l'Ecriture, & de ſes Ouvrages Théologiques. Mr. Faure ſavant Docteur de Sorbonne, & quelques autres zelez Auguſtiniens, firent toût leur poſſible pour qu'ils fuſſent mis dans le rang des Livres proſcrits. La raiſon qu'ils en apportèrent fut que cet Auteur ſe déclaroit par tout ouvertement contre Saint Auguſtin. Quelques-uns d'eux ajouterent qu'il étoit Arminien, & même un franc Sôcinien : mais les Libraires qui eurent avis de cela, & qui en qualité de Marchands étoient intereſſez dans l'affaire, à cauſe du grand debit qu'ils font de ces Livres de Grotius, repréſentèrent, qu'une partie des Commentaires de cet Auteur avoit été d'abord imprimée dans Paris, & que les Hollandois les avoient réimprimez enſuite. Ils obtinrent que les Livres de Grotius reſteroient comme auparavant dans le commerce ordinaire de la Librairie. Ce qui chagrina un peu le Parti de nos zelez Auguſtiniens. Mais il en fallut paſſer par-là. Le Prélat crût, qu'il y avoit un peu de Janſeniſme mêlé dans la demande de ces Auguſtiniens. De plus on lui avoit donné un memoire particulier, où on lui faiſoit voir, que

que les Opuscules Theologiques de Grotius , qui avoient été imprimez par les Libraires d'Amsterdam en 1679. *in folio*, & qui étoient joints à la nouvelle édition de ses Commentaires , étoient remplis d'une infinité de choses qui ruinoient le Calvinisme. On marquoit aussi au Prelat dans ce memoire, que Grotius dans ces mêmes Opuscules avoit établi un grand nombre de principes & de maximes , qui appuyoient non seulement la Religion Catholique contre les nouveautez des Protestans ; mais aussi le pouvoir des Rois dans leurs États ; qu'en un mot si l'on pesoit le bien & le mal que pouvoient causer le Livre de Grotius , le bien l'emporteroit de beaucoup sur le mal , & qu'enfin d'empêcher le commerce libre des Ouvrages de ce grand Homme, c'étoit faire plaisir aux Calvinistes & aux Théologiens de faction. Je suis &c.

A Paris Janvier 1686.

L E T T R E X X I I I .

A MONSIEUR ***.

De la grande érudition de Mr. Gaulmin dans les Langues Orientales. On trouve dans la Bibliothèque du Roi des notes écrites de sa main sur les Evangiles, qu'il a mises aux marges d'un Exemplaire du nouveau Testament Arabe publié par Erpenius.

M O N S I E U R ,

Vous avez raison d'admirer la grande érudition de Mr. Gaulmin dans les Langues Orientales. Mais cette érudition a plutôt nuï à son avancement, qu'elle n'y a servi. Il est vrai qu'elle lui réussit d'abord pour le faire connoître au Cardinal de Richelieu, & à le faire sortir plus facilement de sa Province, pour entrer dans une charge de Maître des Requêtes. Mais vous m'avouerez que tous ces Auteurs Grecs, Hebreux, Arabes, Persans, & autres de cette nature, qu'il cite si souvent dans ses Ouvrages, ne convenoient gueres à un Homme de sa profession, qui devoit plutôt s'appliquer aux affaires Civiles & à l'étude des Loix, qu'à déterrer de vieux Ma-

Manuscrits Orientaux , pour en faire part au Public. Aussi peut-on dire de lui ce que j'ai entendu dire d'un autre Savant : *Studuit libris, non liberis*. Il a en effet laissé très-peu de bien à ses enfans qui n'ont pû heriter de sa science. Ses Livres qui étoient en assez grand nombre, au moins les plus rares & les plus curieux, soit imprimez soit manuscrits , sont presentement dans la Bibliotheque du Roi.

Il y a peu de jours qu'étant dans cette Bibliotheque, je tombai sur un exemplaire du nouveau Testament Arabe d'Erpenius , qui a été à l'usage de Mr. Gaulmin. On lit aux marges de cet exemplaire plusieurs Notes savantes écrites de sa main, qui peuvent être d'une grande utilité pour l'intelligence des Livres sacrez, & principalement pour entendre le style de l'Evangile. Au chap. 2. de Saint Matth. v. 1. sur le mot de *magous* , qui est dans l'Arabe, & qui est le même que *μάγος*, dans le Grec, & *magi* dans le Latin, il accuse d'ignorance les Juifs qui ont traduit dans l'Arabe *mecasephim*. En effet le mot de *mecasephim* signifie des Enchanteurs , & ceux que le vulgaire nomme Sorciers. Il ajoute que l'Interprete Syriaque & l'Ethiopien ont conservé le mot de *magos* qui est dans le Grec, & qui selon le témoignage du Geographe Arabe, signifie *Ignis cultores*, c'est à dire, ces anciens Adorateurs du feu qui étoient parmi les Persans. Il observe en ce même lieu , que la Version Persane de l'Evangile a été faite par un mal-habile Homme, *ab imperito Homine*, à la sollicitation des Jesuites.

Sur le vers. 23. du chap. 4. de S. Matthi. où il est dit que JESUS-CHRIST allant par toute la Galilée, prêchoit dans les Synagogues. L'Evangile du Royaume, il cite le *Seder olam zecta*, autrement la petite Chronique des Juifs, où l'on rapporte qu'un certain Rabbín Chanina, ayant voulu prêcher dans une Synagogue, fut refusé, parceque cela ne se faisoit point, qu'on n'en eût obtenu auparavant la permission du Chef de la Synagogue: mais chacun pouvoit proposer des questions. Ce qu'il prouve par le Livre intitulé, *Juchasin*, où l'on donne l'exemple d'un Juif, qui étant venu d'Orient en Espagne fut fait Chef d'une Synagogue, parce qu'il leur avoit enseigné doctement plusieurs choses que les Juifs d'Espagne ignoroient alors.

Gaulmin, sur ces mots du ch. 5. v. 14. *Vous êtes la lumière du monde*, remarque dans sa note, que c'est une façon de parler des Juifs, qui est encore en usage aujourd'hui parmi eux. Lors qu'ils veulent parler de quelque grand Homme, ils disent, *c'est la lumière du monde, c'est la lumière de la captivité, nehora bagaluth*, on donne ce nom à un Chef de Synagogue dans le *Juchasin*.

Il observe sur le même verset, que ces mots, *Une Ville qui est sur une montagne ne peut être cachée*, & ces autres du v. 15. *On n'allume point une lampe pour être mise sous le boisseau*, sont des façons de parler proverbiales qui sont en usage parmi les Juifs. Il ajoute qu'on doit aussi rapporter à ces façons de parler proverbiales, ce qui est dit des beatitudes dans ce même chapitre, comme on le voit

voit dans le Talmud & dans quelques autres Livres Juifs. On y loue par exemple la douceur *mansuetudo* de Hillel; dans les autres & principalement dans les Pharisiens. on loue la pauvreté.

Sur ces paroles du ch. 6. v. 5. *Quand vous priez n'imitiez point les Hypocrites qui aiment à prier debout dans les Assemblées & aux Carrefours &c.* il observe que les Juifs dans la priere se tiennent debout; & que le mot *amida* qui signifie *station*, est un des sept noms qu'ils donnent à la priere. Ce qu'il prouve par un de leurs anciens Commentaires, sur une partie de la Loi intitulé *Pesikta*.

Ce savant Homme remarque judicieusement dans cette même note, que JESUS-CHRIST a pris la formule de l'Oraison Dominicale des anciennes prieres Juives, en y changeant seulement peu de choses, afin de ne leur enseigner rien qui fût hors de l'usage ordinaire. Il éclaircit encore ces mots de l'Oraison Dominicale v. 12. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, par une locution semblable qu'on lit dans le Traité intitulé, *Pirke-avoth, Chapitres des Peres*, qui est un de leurs plus anciens Livres de Morale, où sont contenus les Apophthegmes ou Sentences de leurs Docteurs. Ils ont tant d'estime pour cet Ouvrage, qu'ils l'ont inséré dans leur Talmud. Ainsi cette belle Sentence étoit en usage dans leurs anciennes Synagogues.

Les versets 9. & 10. du ch. 7. où on lit:
Qui d'entre vous donnera une pierre à son fils

s'il lui demande du pain ? &c. selon Mr. Gaulmin sont des proverbes qui étoient communs parmi les Juifs, & répandus parmi tout le Peuple de la Syrie. Il porte le même Jugement sur les versets 15. & 16. *Gardez-vous des faux Prophetes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis &c.* C'est selon lui une façon de parler proverbiale, qui se trouve souvent dans les Livres des Juifs pour désigner les Hypocrites : en sorte que JESUS-CHRIST se sert des manieres de parler qui étoient communes parmi les Juifs.

Il seroit inutile de parcourir le reste des notes de ce savant Homme, sur l'Evangile de Saint Matthieu : ce que je viens de vous en rapporter est plus que suffisant, pour vous faire connoître de quelle utilité peut être la connoissance des Langues Orientales, & principalement de l'Hebraïque, pour entendre les Livres du nouveau Testament. JESUS-CHRIST & les Apôtres étoient nez Juifs, & ils parloient à des Juifs ; & par conséquent ils devoient parler leur langage. Cette Nation, quoique dispersée dans toute la Terre, a toujours conservé, principalement dans les Livres de ses Docteurs, de certaines locutions & de certains usages qui lui sont particuliers. Les paraboles & les proverbes ont eû de tout tems un grand cours dans la Syrie, & même parmi les autres Peuples d'Orient. Ainsi Mr. Gaulmin a eû raison dans ses notes, d'avoir recours aux façons de parler proverbiales des Juifs, pour expliquer les paroles de JESUS-CHRIST. Je sai que ces sortes de reflexions ne sont pas du goût de

de la plupart de nos Docteurs, parce qu'ils ne cultivent point l'étude des Langues. Je pourrois dire aujourd'hui avec plus de raison ce que le docte Mr. Gaulmin dit dans l'Epître dedicatoire d'un de ses Ouvrages, qu'on est malheureux de savoir ce que plusieurs ne savent point, & qu'il est même dangereux de savoir ce que tout le monde ignore: *Infelix eruditio est scire quod multi nesciunt, etiam periculosa scire quod omnes ignorant.* Je pourrois justifier cela par plusieurs exemples, Mais vous n'en avez pas besoin. Je suis Monsieur &c.

1686.

L E T T R E XXIV.

A MONSIEUR l'Abbé G. de la Maison de Sorbonne.

Remarques sur la Bible Armenienne imprimée en Europe par les Armeniens, & sur leur Liturgie. Qui est l'Auteur de cette Version & des Caractères Armeniens. Reflexion sur la vie de Mesrop Ermite Armenien, qui vivoit sous l'Empereur Théodose le Jeune, & sur les Livres Ecclesiastiques des Armeniens.

MONSIEUR,

Quand j'ai remarqué dans mon Histoire Critique (1) du Vieux Testament, que Uscan Evêque Armenien a fait imprimer fidèlement & sur de bons Exemplaires la Bible de ceux de sa Nation, je n'ai dit que ce que j'ai appris de la bouche même de cet Evêque. Et en effet il n'y a guères d'apparence qu'il en ait usé autrement : car tout son but dans cette Impression a été de porter dans son pays sa

(1 Voyez l'Histoire Critique du Vieux Testament liv. 2. chap. 16. où il est parlé au long de la Version Armenienne de la Bible.

la marchandise, & de la bien vendre. Ainsi il a été de son intérêt de ne la pas alterer; autrement elle auroit été décriée comme une marchandise de contrebande. Cependant j'apprens, qu'elle n'a pas été si bien reçue qu'il se l'étoit imaginé. Je l'ai vû souvent pendant tout le tems qu'il a été à Paris, & il m'a même rendu quelques visites en reconnaissance d'un petit service que je lui avois rendu. Il a mangé plusieurs fois dans la Maison des Peres de l'Oratoire avec deux Prêtres qui l'accompagnoient ordinairement. Le Pere de Sainte Marthe, qui esperoit tirer quelques secours d'eux pour son *Orbis Christianus*, leur faisoit de grandes caresses, & j'étois chargé de les entretenir: ce sont de bonnes gens qui ne se mêlent gueres de Théologie; mais ils ont beaucoup de Religion pour tout ce qui regarde l'exterieur & les Ceremonies. Ils vivent dans une si grande sobriété, qu'ils ne mangent que du fruit ou des legumes pendant la plupart de l'année. Aussi ont-ils plusieurs Carêmes outems de jeûne, qu'ils observent fort exactement.

Il ne m'a pas été difficile de connoître dans les entretiens que j'ai eûs avec eux, que bien qu'ils ne conviennent pas tout-à-fait avec nous sur de certains points de Religion, ils n'en diffèrent gueres, que pour les termes. Aussi ne sont-ils pas obligez d'étudier dans nos Ecoles qui ont introduit dans la Théologie de merveilleuses subtilitez. En un mot, les Armeniens sont de bons Marchands qui s'appliquent à leur negoce, & qui se moquent de tous nos raffinemens en matiere de Religion. Mais

Mais, dites-vous, ils ont souffert que leurs Liturgies aient été imprimées avec quelques changemens qui y ont été faits par les Inquisiteurs de Rome. Vous ne considerez pas, comme il me l'a dit lui-même, que la Liturgie Armenienne retouchée n'est point en usage chez eux, si ce n'est parmi quelques Missionnaires & parmi ceux qui font profession ouverte d'être réünis avec Rome. Dans le fond, il n'approuve point cette correction qui a été en effet trop précipitée; puisque les mêmes choses qu'on a corrigées dans la Liturgie Armenienne se trouvent la plupart dans la Liturgie Grecque qui se celebre par les Grecs dans Rome, sans qu'on y trouve à redire: cependant le bon Evêque qui est sage & prudent, fait passer pour une simple diversité de leçon cette variété, comme vous le pouvez voir dans la Réponse qu'il fit d'Amsterdam aux gens de Port-Royal (2) qui lui avoient proposé quelques questions sur l'Eucharistie.

Votre seconde difficulté sur les changemens que vous prétendez avoir été faits dans leur nouveau Testament imprimé en Europe, me paroît un peu plus considerable. Le verset 7. du chap. V. Epist. 1. de Saint Jean, *Sunt tres qui testimonium dant in cælo, Pater, Verbum, & Spiritus sanctus*, s'y trouve, dites vous, quoi que j'aye remarqué moi-même, que ce passage des trois Témoins célestes, n'est dans aucun exemplaire Grec manuscrit, ni dans aucune des Versions Orientales.

(2) Les gens de Port Royal ont fait imprimer dans un de leurs Tomes de la *Perpetuité défendue* cette Réponse de l'Evêque Armenien parmi leurs Attestations.

tales. Vous pourriez encore ajouter que depuis la composition de mes Histoires critiques, j'ai lû plusieurs autres Exemplaires Grecs manuscrits, & il ne s'en est pas trouvé un seul où ce Verset fût. Vous intérez de là, qu'il ne peut avoir été ajouté dans la nouvelle Edition du nouveau Testament Armenien, que par l'Evêque Uscan, sans qu'il fût dans son Exemplaire manuscrit.

Je veux bien supposer avec vous qu'il ne se trouve aucun nouveau Testament imprimé en Armenien avant celui d'Uscan. Il ne s'en suivra pas de là qu'il soit le premier Auteur de cette addition. Les Grecs, quoi que ce passage des trois Témoins celettes ne soit dans aucun de leurs Manuscrits mêmes les plus nouveaux, ne laissent pas de le lire depuis longtems dans leurs Livres imprimez, parce qu'ils l'ont lû dans nos Editions Greques & Latines du nouveau Testament: ne peut-on pas dire la même chose des Armeniens? Après tout, je ne suis point éloigné de croire que Uscan, qui sait médiocrement le Latin, & qui a lû nôtre Bible Latine ait ajouté à sa Version Armenienne ce passage des trois Témoins celestes, & quelques autres qu'il a crû y manquer véritablement, mais les Inquisiteurs de Rome n'ont eû aucune part à cela, puisque toute la Bible Armenienne a été imprimée à Amsterdam. De plus Uscan n'est point de ces Armeniens, qui font profession d'être réunis avec Rome.

J'avoue qu'on lit dans la Bible Armenienne quelques Versets du nouveau Testament, qui n'y étoient point autrefois. Je mets dans
ce

ce nombre les Versets 43. & 44 du chap. 22. de Saint Luc, où il est parlé de l'Ange qui descendit du Ciel pour fortifier JESUS-CHRIST. C'est ce que leur a reproché Niccon dans son Livre intitulé, *De pessimorum Armeniorum pessimâ Religione*. Ce même Controversiste Armenien reproche encore aux Armeniens, d'avoir ôté de leurs Exemplaires du nouveau Testament l'Histoire de la Femme adultère. Voici ses propres termes : *Asacris quoque Evangelii abstulerunt vocem quæ dicit, Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis in terram descendentes, hoc esse imbecillitatis existimantes, non divinæ Majestatis : sed etiam historiam quæ nos docet, quod mulier ad illum tanquam adultera adducta est ejiciunt, hanc auditionem multis esse perniciosam dicentes.*

Mais le Controversiste Armenien n'a pas eû raison de faire tomber en particulier sur ceux de sa Nation un reproche qui pouvoit être fait également à plusieurs Grecs & à plusieurs Latins ; puisque dès les premiers siècles du Christianisme, ce qu'on objecte ici ne se trouvoit point dans un assez grand nombre d'Exemplaires Grecs & Latins. On ne pouvoit donc accuser les Armeniens d'autre chose, que d'avoir suivi dans leur Version quelques anciens Exemplaires où ces deux Histoires n'étoient point. Si elles y sont aujourd'hui, comme vous le dites, loin que Uscan ou d'autres Armeniens avant lui soient blâmables pour les y avoir ajoutées, ils sont louables au contraire d'avoir réparé ce défaut sur de bons Exemplaires. Il se peut fai-
re

re que Uscan ait suivi cette methode en quelques autres endroits sur nôtre Version Latine, qu'il lisoit souvent, & qu'il estimoit.

A l'égard des Auteurs de la Version Armenienne & des Caracteres Armeniens, je n'ai aussi rien dit là-dessus que je n'aye appris de l'Evêque Uscan, & qui ne m'ait été depuis confirmé par plusieurs autres Armeniens. Ils ont en leur Langue aussi-bien que nous la Vie des Saints, où il y a des choses curieuses & peu communes sur leurs Saints particuliers. Ce Livre Armenien se trouve dans la Bibliothèque du Roi en langage Armenien, & d'une très-belle écriture. L'Evêque Uscan a bien voulu m'en donner plusieurs endroits qu'il a mis en Latin. Il a dicté en cette Langue à Mr. la Croix la Vie de Saint Mesrop, dont je parle dans mon Histoire Critique, & que tous les Armeniens croient être le premier Auteur des lettres Armeniennes. Cette Vie est à la vérité du style des Faiseurs de legendes. L'Auteur qu'on dit avoir été un des Disciples de Mesrop, n'y épargne pas le merveilleux. Car comme les Tables de la Loi furent écrites de la main de Dieu, ce fut aussi ce même doigt qui traça à Mesrop les Caracteres Armeniens; & de peur qu'on ne croye, que c'est une fable ou une vision qu'il rapporte, il prévient ses Lecteurs assurant, que ce qu'il dit est la pure vérité: mais si l'on ôte un peu de cette broderie qui se trouve dans la plupart des Vies des Saints, tout le reste est historique, & digne de foi. Voici les propres termes de l'Auteur selon la traduction d'Uscan: *Mesrop*

rop fide in Deum confidens orationes lacrymosas Deo obtulit, & precatus est Dominum die ac nocte, ut sibi ostenderet desiderabiles characteres, & vidit non in somno somnii, aut falsâ visione, sed corde operanti apparatus spiritum, & oculis manum dextram scribentem super saxum; ita ut manu fines linearum haberet lapidis. Id non solum apparuit, sed visæ etiam qualitates omnium literarum, sicut omnino in mente ejus congregatæ erant: & surgens ex oratione formavit characteres nostros cum Ruphano Discipulo qui in Samra erat Religiosus, qui elaboravit eos secundum præceptum Mesropæ Magistri beati, transmutando secundum Armenos sine obliquitate syllabarum ex Græcis, & in eadem interpretatione inchoans consultè incepit à proverbii Salomonis sapientis, apud se statuens viginti duos Libros veteris Testamenti transferre in Armenicum sermonem; cui Discipuli sui Joannes & Joseph in eo auxilium dabant, & ille artem literaturæ docuit adolescentes Discipulos. Si vous ne trouvez pas une construction exacte dans ce discours Latin, vous devez excuser un Armenien qui traduit sur le champ de l'Armenien en Latin.

Du reste si l'on excepte la fiction dont je vous ai parlé, & qui étoit comme nécessaire pour relever la dignité des Caractères Armeniens, presque toute cette Vie est un tissu d'histoires assez bien circonstantiées. Il feroit à souhaiter que nos Faiseurs de Vies des Saints eussent été aussi exacts. L'on y dit que cela arriva sous l'Empereur Théodose le Jeune. Le Saint homme Mesrop apporta les Caractères Armeniens à Isaac qui étoit leur

Pa-

Patriarche, & à Vramscaphu alors Roid'Armenie. Ce fut en ce tems-là qu'on établit dans toute l'Armenie des Ecoles pour ces lettres Armeniennes.

On remarque dans cette même Vie, que lorsque Mesrop inventa les Caractères Armeniens, le Patriarche Isaac travailloit à traduire en Armenien les Livres Syriaques; parce que tous les Livres Grecs qui étoient dans l'Armenie avoient été brûlez par les Gouverneurs Persans, qui ne souffroient point le parti des Grecs, ni qu'on s'appliquât à l'étude de la Langue Grecque: *Reversus est (Mesrop) in Armeniam, & invenit Sanctum Isaac Patriarcham translationi vacantem Librorum Syrorum: non enim erant Græci, quia à Merusam incensi erant Græcorum libri cunctæ Regionis. In divisione enim regionis Armenorum non patiebantur Persarum Gubernatores, Græcos incumbere studio suæ partis sed solum Syrorum.* Je vous dirai à cette occasion, que j'ai vû il y a plusieurs années dans la riche Bibliothèque de Sorbonne une Liturgie Syriaque (3), où il étoit marqué qu'elle étoit à l'usage des Armeniens. Ce qui me fait juger, que ces peuples, aumoins une partie d'entre eux ont fait autrefois l'Office Ecclesiastique en Langue Syriaque; & je doute même que leurs livres en Armenien & en Caractères Armeniens, soient aussi anciens qu'ils

le

(3) Cette Liturgie Syriaque à l'usage des Armeniens, qui est dans la Bibliothèque de Sorbonne, est un abrégé de la Liturgie Grecque de S. Jaques. Elle est écrite en ces caractères Syriaques communs dont se servent les Jacobites & les Maronites dans leurs Livres.

le prétendent. C'est ce que je vous laisse à discuter.

Il ne faut pas chercher beaucoup d'ordre dans cette Vie de Mesrop, tant pour la suite du discours, que des faits qui y sont marquez. Il suffit pour l'éclaircissement de la difficulté que vous me proposez sur leur Version, de savoir qu'elle a été faite sur le Grec des Septante, & non pas sur la Version Syriacque. Il est vrai que les Armeniens avoient bien plus de commerce avec les Syriens leurs voisins, qu'avec les Grecs qui étoient éloignez d'eux. Mesrop même qui fut fait un des Officiers du Roi Vramscaphu, alla avec ses Disciples dans la Mésopotamie des Syriens, où il eut des entretiens avec les plus sçavans de ce pays-là, & principalement avec un Evêque nommé Daniel. Le même Mesrop & Isaac son Patriarche envoyèrent deux Armeniens, dont l'un s'appelloit Eznac, & l'autre Joseph à Edesse, afin de traduire toute la Bible en leur Langue Armenienne sur la Version Syriacque. Ces deux Armeniens envoyèrent de ce pays-là plusieurs Livres Syriens au Patriarche Isaac & à Mesrop, & ils passèrent plus outre, & allèrent jusques à Constantinople, où ils apprirent la Langue & la Philosophie des Grecs, & ils devinrent interpretes de la Langue Grecque, *Et intelligentes facti sunt Interpretes secundum Græcam Linguam.*

Il est encore parlé dans cette Vie de quelques autres Armeniens, qui étant joints à ceux-ci traduisirent les Livres Ecclesiastiques & quelques Conciles en leur Langue Armenienne avec leur Patriarche Isaac & le Saint
Hom-

Homme Mesrop. Tout le but de ce discours semble ne tendre à autre fin, qu'à faire connoître, que les Armeniens ont pris leurs Livres des Grecs, & non pas des Syriens, & montrer leur orthodoxie dans la Foi. C'est pourquoi il y est observé que quelques partisans de Nestorius accusez dans le Concile d'Ephese, étant venus dans l'Armenie pour y semer leur doctrine, le Patriarche Isaac & Mesrop en donnèrent avis par Lettres à ce Saint Concile, & qu'ils les obligèrent de sortir de l'Armenie, qui ne fut point infectée de leur heresie. En effet les Armeniens se déclarèrent si fort contre le Nestorianisme, qu'ils passèrent à une faction toute opposée, qui est celle des Monophysites. Au moins c'est de quoi ils ont été toujours accusez.

Enfin l'Auteur de la Vie de Mesrop rapporte la mort du Saint Patriarche Isaac à l'année 1. de Jazdigeid second Fils de Vrama Roi de Perse. Il mourut dans la Province de Bagrevan dans un lieu appelé Blur sur la fin du mois Nabasard. Il décrit aussi la pompe funebre & toutes les ceremonies qu'on observa dans la sepulture de leur Docteur Mesrop, en l'honneur duquel ils bâtirent une Eglise trois mois après sa sepulture. Voici la description de cette pompe funebre & de son apothéose, s'il m'est permis de me servir de ce terme: *Animam commendavit in gloriam Sanctæ Trinitatis, quem assumptes Hemaicac & Vahan cum ornamentis defunctorum, coactâ regione & congregatis turmis, cum psalteriis & laudatione & canticis spiritualibus, cereis accensis & candelabris candidis, suavis effu-*
 Tome IV. H sis

sis odoribus, antecedente cruce, aliisque insignibus in Joscacan ascenderunt, & ibi in Martyrum Tabernaculo sanctum virum Dei in requie posuerunt, festumque ordinarunt & celebrarunt in memoriam Beati. Deinde illâ cruce ablata singuli in loca reversi sunt glorificantes & benedicentes Deo supra mirabilia quæ Dominus ostendit supra Doctorem. Post tres menses secundum datam à Deo prosperitatem Vahana Amatunu Christum amans suscepit Templum ædificare gloriæ Dei in nomine sancti Magistri ex lapidibus excisis, & Tabernaculum pulcherrimum construere, & in interiore tabernaculo sepulcrum Sancti facere: unde & congruentibus vasibus, tam ex auro, quàm ex argento, & gemmis pretiosis, domum Dei, & altare Corporis & Sanguinis Christi exornavit, Discipulumque suum sobrium & bonum cultorem Thordic Ministrum Templi constituit, & alios subinde Fratres, qui cultum assiduò perficerent, & quos Præceptores populi secundum revelationem Sanctorum Patrum nempe Josephum & Joannem statuit: erant Viri veritatem amantes, & sana cogitantes.

Vous voyez par cet exposé que je vous ai rapporté entier, quel étoit dès ces anciens tems l'usage de l'Eglise, lorsqu'on enterroit les Morts: on y chantoit les Pseaumes & d'autres Cantiques Spirituels: on y allumoit des Cierges en plein jour, & l'on y portoit la Croix. Pour ce qui est des Temples, on en bâissoit qui étoient consacrez à la gloire de Dieu pour honorer la memoire des Saints. Faites attention à ces mots, *Templum ædificare gloriæ Dei in nomine Sancti.* Ce n'est donc

donc point aux Saints proprement, qu'on dédie ou consacre les Eglises, mais à Dieu au nom de tel & tel Saint. Enfin les Eglises étoient ornées & parées magnifiquement: on y voyoit des vases d'or & d'argent & de pierres pretieuses, principalement sur l'Autel qu'on appelloit l'Autel du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST. J'ai crû que vous seriez bien aise de lire cet extrait d'un Livre écrit en une Langue qui n'est presque connue que des Armeniens. Je suis Monsieur &c.

A Paris 1687.

LETTRE XXV.

A MONSIEUR B.

Du Livre de Guillaume Schickard intitulé Bechinath happeruschim, qui est devenu très-rare. Analyse de ce Livre avec des Reflexions.

P Uisque c'est tout de bon, Monsieur, que vous voulez devenir Rabbín & à peu de frais, je vous indiquerai un petit Livre qui vous servira de Pilote pour naviger sur cette grande mer Rabbínique. C'est le *Bechinath happeruschim* (1) de Schickard savant Allemand

H 2

&

* C'est-à-dire, la pierre de touche des Interpretations Rabbíques. Voici le titre entier de l'Ouvrage: *bechinath happeruschim*, id est *examinis commentationum Rabbínicarum in Mosen Prodomus, vel sectio prima in generalem protheoriam de textu Hebraico, Targum Chaldaico, Versione Græcâ, Masoreth, Kabbalah, Peruschim,*

& Professeur en Hebreu, qui a été imprimé à Tubinge en 1624. Vous aurez à la verité de la peine à trouver cet Ouvrage dans les meilleures Bibliothèques de Paris. Mais si Moëtte ne vous le déterre point, je vous en enverrai un Exemplaire que j'ai à la campagne. L'Auteur s'étoit appliqué avec beaucoup de soins à la lecture des Rabbins; & ce qui est assez rare aux Allemans, il dit bien des choses dans un petit Volume. Il donne des extraits de plusieurs Rabbins qu'il cite en leur Langue, & il y joint toujours sa Version en Latin. Les matieres qu'il traite sont divisées en diverses Disputes ou Theses; & quoi qu'il ne soit pas long dans chaque Dispute, il en dit assez pour instruire suffisamment ses Lecteurs.

Dans sa premiere These ou Dispute, il traite de l'autorité interne du texte Hebreu parmi les Juifs, & de la veneration extérieure & superstitieuse qu'ils ont pour les cinq Livres de la Loi: *de textûs Hebraei auctoritate interna apud Judæos. De illius externo superstitionisq; honore.* A grand' peine, dit-il, peut-on s'imaginer avec quelle curiosité & avec quelle exactitude superstitieuse, ils décrivent le Volume de la Loi qui est destiné aux usages de leurs Synagogues: *Hic primò dici credive vix potest, quâ curiositate quâ sollicitâ superstitione Volumen Legis illud quod in Synagogarum Archivis ad solennes tantùm Lectiones & publicos usus asservant describi curent.* C'est ce qu'il représente au long, & il ne produit pour Témoins de ce qu'il avance, que les Juifs mêmes;

mes: puis il ajoute, que (2) bien que ce qu'ils observent tant à l'égard des parchemins sur lesquels ils écrivent la Loi, qu'à l'égard de l'encre, soit ridicule, ils font voir par-là aux Chrétiens, qu'on ne peut pas les soupçonner d'avoir corrompu leurs exemplaires de la Loi.

Il dit aussi dans cette même Dispute quelque chose des Thargumin ou Paraphrases Chaldaïques; dont il fait remonter l'origine jusqu'aux tems qui ont suivi la captivité de Babylone; parce que le peuple commença alors à parler une autre Langue, *Occasionem huic translationi præbuit mutata Populi Lingua.* Il avoue néanmoins, que l'usage de la Langue Hébraïque ne cessa pas entièrement après la captivité, qu'elle se conserva parmi les Savans & les Docteurs; mais qu'au regard des Assemblées publiques on considéra davantage la multitude & le simple Peuple: ce qui donna lieu à la composition de ces Paraphrases sur la meilleure partie de la Bible, afin de rendre l'Écriture intelligible à tout le monde, *Ut ergo promiscuum quoque Vulgus haberet S. Scripturam sibi intelligibilem, adornata sunt Chaldaica Thargumin in plerosque Libros Biblicos.* Il observe en même tems que ces Paraphrases ne sont pas toutes de la même main, ni du même tems: ce qui se connoît visiblement par le style & par quelques autres marques.

H 3

Schic-

(2) *Sed ut ridicula sint hæc, nihilque præterea possint, nos tamen Christianos à textualis corruptionis liberant suspitione, cumque immerito à quibusdam insinuantur Judæi ab hoc facinoroso omnino alienissimi.*

Schickard dans sa seconde These ou Dispute examine en particulier chaque Paraphrase. Il attribue la premiere qui n'est que sur le Pentateuque à Onkelos avec les Thalmudistes. Cet Onkelos vivoit selon lui au tems de JESUS-CHRIST. Il rejette l'opinion de ceux qui à cause de la ressemblance des noms, confondent Onkelos avec Aquila, qui a traduit toute l'Ecriture d'Hebreu en Grec. Il s'étend beaucoup plus au long sur le second Thargum, dont il fait Jonathan Auteur suivant en cela le sentiment des Juifs : mais il ne peut souffrir l'opinion de ceux qui croient, que ce Jonathan est le même que Theodotion, sous prétexte que le nom Grec de Theodotion est le même que celui de Jonathan en Hebreu. L'on ne peut rien voir de plus foible, dit-il, que ce raisonnement tiré de l'étymologie des noms : autrement on pourroit dire avec autant de vrai-semblance, que l'Empereur Theodose seroit l'Auteur de cette Paraphrase, parce que ces deux noms signifient également *don de Dieu*. Il embrasse l'opinion des Juifs, qui font ce Jonathan Disciple du celebre R. Hillel, qui vivoit un siecle avant la destruction entiere de Jerusalem par les Romains.

Comme Schickard fait profession de copier les Livres des Rabbins, il rapporte en ce lieu tout ce que les Talmudistes disent de merveilleux touchant ce Jonathan, auquel ils attribuent la Paraphrase qui est sur les Prophetes prieurs & sur les posterieurs, comme parlent les Juifs, c'est-à-dire sur Josué, les Judges, les deux Livres de Samuël, & les deux

Livres

Livres des Rois. Ce sont là les Livres auxquels ils donnent le titre de Prophetes prieurs, à cause de leur inspiration Prophetique. Les autres sont Isaïe, Jeremie, Ezechiel, & les douze petits Prophetes. Car ils ne donnent point à Daniel le titre de Prophete.

Pour ce qui est du Thargum sur la Loi, lequel porte aussi le nom de Jonathan, il le regarde comme un Ouvrage rempli de fables & de rêveries, & qui par consequent est indigne du veritable Jonathan, outre qu'il y est fait mention de plusieurs choses nouvelles, & posterieures à ce Jonathan, *Quæ sanè nunc in hoc Thargum frequentes, tanti viri gravitate videntur indignæ, & quod potissimum est quarundam rerum meminit quæ omnino recentiores sunt, & post magni illius Jonathani tempora demum natæ.* Mais après tout il ne laisse pas d'apporter en même tems les raisons des Juifs, & de quelques Chrétiens, qui soutiennent après eux, que ce dernier Thargum n'est pas moins de Jonathan que le premier. Il parle aussi en ce même lieu du Thargum de Jerusalem, dont l'Auteur a été inconnu jusques à present, même aux Juifs.

Dans la troisiéme Dispute, l'on y traite de la Version Grecque des Septante: mais cet Auteur qui est beaucoup plus savant dans les Rabbins, que sur cette autre matière, suppose faussement que l'exemplaire Grec qui nous est resté de cette ancienne Tradition, n'est point le veritable, *nec vulgarem Legis Versionem quam hodie tenemus, illorum esse genuinam.* Il est plus exact sur la Massore, dont il traite aussi dans cette même Dispute; parce qu'il

a copié Elias Levita, savant Juif, qui en a parlé doctement & en habile Critique.

Schickard s'étend encore sur la Massore dans sa quatrième Dispute, où il examine son origine, qu'il fait remonter bien plus-haut que n'a fait Elias Levita. Il prétend que la celebre Ecole de Tiberiade, à qui celui-ci l'attribue, ne lui a pas donné sa naissance; que cette Ecole fameuse n'a fait autre chose que rétablir une étude qui étoit entièrement tombée: *Tandem anno post Templi eversionem 436. vel circiter, in Urbe Tiberiade celebres quidam eruditorum illius seculi conventus instituebantur, qui collapsum Masoræ studium de novo restaurarunt.* En quoi il se déclare pour le sentiment de Buxtorf le Pere qui a été suivi, que la plupart des Protestans du Nord ont embrassé. Il avouë cependant que Munster (3) & plusieurs autres savans Hommes ont approuvé l'opinion d'Elias, & que Buxtorf même n'en étoit pas éloigné dans le tems qu'il composa son Dictionnaire Hebreu.

Dans cette même Dispute quatrième, il est parlé au long de la Cabbale que Rabbin Elias définit: *les Secrets de la Loi & des Prophetes; lesquels Secrets ont été reçus de main en main: & c'est delà qu'est venu le mot de Cabbale qui signifie reception.* Selon ce Rabbin elle est divisée en deux especes, savoir en speculative & en pratique. Nôtre Auteur qui n'a pas cru

(3) *Hanc erroneam Elia opinionem, qua Munsterum & alios magnosque in Hebraismo Viros decepit, solidè multisque argumentis refutat D. Buxtorfius in Commentario Masor. quamvis & ipse olim, dum Lexicon ederet, in præfatione illius aliter sensisset, nunc verò, ut semper posterior diss. præcedentem docet, in melius mutasse videtur.*

est. que cette définition d'Elie, qui avouë qu'il n'est pas exercé dans cet Art, fût assez exacte; en donne une autre ou plutôt une longue description: *Dabo igitur, dit Schickard, planiorem ejus descriptionem talem, quod sit abstrusior doctrina Hebræorum de Dei & Angelorum naturis, atque mutuo consortio, de Religionis præsertim Christianæ mysteriis in veteri Testamento latentibus, de morum disciplinâ, item Philosophiæ & bonarum Artium arcanis olim clam habita, nec cuivis concedita, multò minùs scriptis in vulgus prodita, sed orali tantum traditione inter sapientes diversorum sæculorum continuâ successione propagata; partim variis literarum combinationibus, abbreviaturis, & permutationibus constans, & plerumque per ejusmodi secretiores modos à divinis scriptoribus Mosis & Prophetarum elicitæ.* Cette longue description de la Cabbale en donne une idée assez juste, par rapport même à la Religion Chrétienne; mais on pourroit dire, qu'elle ne consiste que dans l'Imagination de certaines gens, qui ont abusé du nom de Cabbale pour débiter leurs rêveries.

Schickard ajoute encore en cet endroit, que quelques Juifs superstitieux abusent de cet Art nommé Cabbale, qu'ils ont changé en des mystères vains & ridicules, pour faire des opérations de médecine & de magie. Il montre qu'elle n'a pas été inconnue à Plin, qui dit, que c'est une faction de l'Art magique, laquelle dépend de Moïse & des Juifs, mais qui est postérieure à Zoroastre de plusieurs siècles: *Asserens (Plinius) esse quandam Magicæ factionem à Mose & Judæis penden-*

tem, multis tamen millibus annorum Zoroastre juniorem &c. Il croit que le mot de Cabbale n'a point été connu aux Chrétiens avant Pic Comte de la Mirandole, qui en parle dans ses fameuses Theses soutenues à Rome, & qui firent tant de bruit. Ce Discours sur la Cabbale est trop étendu pour le dessein que l'Auteur s'étoit proposé dans ses Theses ou Disputes. Il a eû apparemment en vûe les controverses d'alors sur la Cabbale; & peut-être même songeoit-il à Reuchlin, qui avoit été son Prédecesseur dans l'Ecole de Tubinge. Du reste cet endroit est un des plus curieux de son Livre.

Il traite encore de la Cabbale dans la Dispute suivante, où il fait cette remarque judicieuse. Si l'on veut faire passer pour des articles de Foi tout ce que j'ai avancé sur ce sujet, je m'y oppose; mais si on le veut prendre pour un jeu d'esprit, je le reçois. *Hæc præcedentia, si pro Fidei articulis venditant, omnino avversamus, si pro ingenio ingenii usu admittimus.* Il éclaircit même ces jeux d'esprit par la Langue Latine & par la Langue Grecque; & il fait venir ici les Caracteres Samaritains, qu'on croit communément être les premières lettres des Hebreux; mais il n'appuye pas ce sentiment. Il ajoute plusieurs autres observations doctes & curieuses sur cette même matiere, dont il a pris la meilleure partie du Comte de la Mirandole, qui se van-toit d'avoir vû les Livres qu'Esdras avoit écrits, sur la Cabbale, & qui lui avoient été communiquez par un Juif de Sicile. C'est ainsi que les Juifs, qui de leur naturel sont de

de grands Impositeurs, abusèrent de la trop grande credulité de ce jeune Seigneur, qui étoit entêté de la Cabbale jusqu'à la folie.

Au reste il faut rendre cette justice à Schickard, que loin d'approuver la Cabbale pratique, qui consiste en des enchantemens, & à guerir les maladies par la prononciation de certains mots tirez de l'Ecriture, & principalement des Pseaumes, il la condamne absolument. Il reprend même avec force Reuchlin, qui avoit ajouté foi à ces prétendus secrets de la Cabbale pratique. Bannissons, dit-il, cette impiété très-loin de nous, qui ne connoissons la Cabbale pour d'autre fin, que pour nous en servir contre les Juifs, qui sont grands admirateurs de ces rêveries: *A nobis quidem facessat, & longissimè facessat hæc impietas, qui Cabbalam non alio fine cognoscimus, quàm ut eâ contra Judæos harum nugarum admiratores maximos utamur.*

Dans la Dispute sixième Schickard à l'occasion de la Cabbale, parle de la Secte des Caraites parmi les Juifs. Ces Sectaires, qui ne reconnoissent pour principe de la Religion que le seul texte de l'Ecriture, sont entierelement opposez à la Cabbale & aux traditions fabuleuses des Juifs, ne reconnoissant point l'autorité de leur Thalmud, qui est comme leur Droit canonique. Il observe qu'il y a un assez grand nombre de Caraites en Pologne, en Russie, & en Turquie, *Frequens (secta) in Polonia, Russia & Turcia.* Après quoi il revient encore une fois à la Cabbale, qui de son tems avoit fait illusion à plusieurs Chrétiens, comme il le remarque en ce lieu.

L'Auteur dans cette même Dispute fixième s'étend assez au long sur les Commentaires des Rabbins. Il examine d'abord, si on doit lire les Livres des Juifs, & s'ils doivent être tolerez parmi les Chrétiens. Cela lui donne occasion de parler du grand procès qui avoit été sur ce sujet entre Capnion ou Reuchlin, & les Universitez de Cologne & de Paris. Il met une grande distinction entre les Commentaires allegoriques appellés *Madraschim* par les Juifs, & les veritables Commentaires qu'il nomme avec eux *Peruschim*. Les premiers sont diffus & remplis de fables, sans qu'il y ait presque rien qui vienne à propos. Les autres au contraire s'attachent au texte de l'Ecriture: l'on y examine en particulier chaque mot pour en tirer le veritable sens. *Hi verò textum pressius sequuntur, singula verba excutiunt, linguæ idiotismos explicant, parallelas phrasas adducunt, per illas genuinum contextûs sensum eliciunt.* Ce sont ces sortes de Commentaires Juifs dont Schickard recommande la lecture; & en cela il ne se trompe point.

Enfin dans sa These ou Dispute septième, qui est la dernière, il parle des Paraboles & de quelques autres fictions qui sont d'un grand usage chez les Juifs, & il en donne plusieurs exemples tirez de leurs Livres. Loin de blâmer ces fictions, il dit (4) après Aben-Esra, que

(4) *Id docendi genus non proveciores tantum propter juvenilitatem amant, sed & rudioribus omnino accommodatissimum esse censet Abraham Aben-Esra in præfatione rythmica in Legem, ubi de Draschim hoc est vagis illis & mysticis Scripturarum expositionibus quæ à literalis sensu longius abscedunt loquitur & illorumque varias occasionet, causas & usus recenset,*

que cette maniere d'instruire est non seulement agreable aux personnes avancées en âge, mais qu'elle s'accommode parfaitement au genie de ceux qui n'ont point de Literature. La reflexion d'Aben-Esra sur le Drasch merite d'être lûë. Schickard rapporte encore en cet endroit assez au long, ce que le même Rabbín a remarqué sur les cinq manieres d'interpreter l'Ecriture.

La premiere comprend ces longs Commentaires pleins de digressions : methode qu'Aben-Esra condamne, & qu'il observe être principalement en usage parmi ceux de sa Nation, qui sont répandus dans l'Empire Turc ; & il en apporte divers exemples.

La seconde maniere qui est opposée à la premiere, est celle des Juifs Caraites, & des autres Heretiques, qui sans avoir égard aux sentimens reçûs & approuvez, expliquent l'Ecriture selon leurs propres idées. Schickard n'a point entendu les paroles d'Aben-Esra, & il les a même estropiées, ou plutôt il a suivi l'Edition de la Bible Rabbinique de Buxtorf où elles sont estropiées. Le terme de Saducéen dans Aben-Esra ne signifie pas les anciens Saducéens, comme Schickard l'explique, mais les Sectaires Caraites, que la plupart des Juifs confondent avec les Saducéens sous le nom de *Minim* Heretiques. Aben-Esra comprend aussi les Chrétiens sous ce nom. Il faut necessairement retoucher la preface de ce Rabbín sur les exemplaires Manuscrits, dont il y en a quelques-uns dans les Bibliothèques de Paris, ou sur l'Edition de

Constantinople, qui n'a point été corrigée par les Chrétiens.

La troisième Classe renferme ceux qui tournent toute l'Ecriture en allegories, comme si le sens literal étoit trop simple & trop grossier. Aben-Esra appelle cette maniere d'interpreter les Livres sacrez, *une voye de tenebres & d'obscurité*. Du reste il ne rejette pas absolument les sens allegoriques; mais il veut qu'on ne les employe, que dans les endroits où les paroles du texte ne peuvent s'entendre à la lettre.

La quatrième maniere d'interpreter l'Ecriture sainte, regarde ceux qui veulent trouver par tout les mysteres de la Cabbale, & s'arrêtent aux caracteres sur lesquels ils forment de certains nombres mystérieux. C'est de là qu'une infinité d'interpretations paradoxes & allegoriques, qui ne consistent le plus souvent qu'en de vaines subtilitez, tirent leur origine. Aben-Esra donne plusieurs exemples de ces explications Cabbalistiques & mystérieuses, commençant par la lettre *beth* qui est la premiere lettre du Pentateuque. Il est aisé de voir qu'il ne les approuvé point; mais étant Juif il n'a pas osé les rejeter entièrement: il se contente de leur donner de certaines bornes, en ne recevant que les sens allegoriques & Cabbalistiques qui se trouvent dans leurs anciens Docteurs. A l'égard même des Anciens, il observe judicieusement, qu'un sens mystique paroît souvent contraire à un autre sens mystique, & qu'il renferme même quelquefois un secret inexplicable. Il donne pour exemple, que la Loi est de mille
ans

ans plus ancienne que le Monde. Ce qui est vrai, dit-il ; mais seulement d'une maniere mystique & cachée, qui est connue de peu de personnes. Ce Rabbin produit plusieurs autres exemples d'interpretations Cabbalistiques & mysterieuses, dont il fait voir en même tems le ridicule.

La cinquième maniere d'expliquer l'Ecriture, & qui est celle qu'Aben-Efra a suivie, consiste à s'attacher entierement aux paroles du texte, & à en rechercher avec soin la signification propre & veritable. Quoique la Massore, qui est la Critique du texte de la Bible, & qui en fixe les Leçons, soit d'une grande autorité parmi les Juifs, ce Rabbin semble ne l'avoir pas beaucoup estimée. Il juge que de certains mots qui sont écrits, comme ils parlent, *pleinement & defectivement* avec les lettres *jod & van*, ou sans ces lettres, ont été écrits ainsi plutôt selon la volonté des Copistes, que par une tradition constante. Et en effet la presence ou l'absence de ces lettres, ne change le plus souvent rien dans ce qui regarde le sens. Enfin Aben-Efra fait le procès aux Juifs Caraïtes : mais après tout si l'on examine avec quelque soin la methode que ce Rabbin a suivie dans ses Commentaires sur la Bible, elle paroît peu differente de celle de ces Sectaires, dont il avoit lû les Commentaires qu'il cite & qu'il refute quelquefois.

Schickard finit son Livre *Bechinath happeruschim*, par la description qu'il fait des Commentaires de *Rasci*, c'est-à-dire de R. Salomon Jarchi & d'Aben-Efra, qu'il préfere à tous

tous

tous les autres. Il observe que *Raschi* a été ainsi nommé du mot *jareach* qui signifie *Lune*, comme si l'on disoit *Lunaire*: d'où quelques-uns ont inferé, que ce Rabbín étoit de *Lunel* en Languedoc. Mais presque tous nos Ecrivains Rabbínizans se trompent, lors qu'ils l'appellent *Jarchi*: son véritable nom est *Salomon Isuaci*, c'est-à-dire Salomon Fils d'Isaac, comme les Juifs le nomment ordinairement. Il étoit de Troye en Champagne, ainsi que Schickardus l'a très-bien remarqué, & en ce tems-là les Juifs de France s'appliquoient beaucoup à l'étude du Talmud. Au reste quoique les Juifs préfèrent ce *Raschi* à tous leurs autres Commentateurs, parce qu'il étoit savant dans le Talmud, nôtre Auteur donne la préférence à Aben-Esra, & il a raison en cela. Il y auroit bien d'autres choses à vous dire sur les Commentaires des Rabbins; mais mon dessein a été seulement de vous faire connoître un Livre, qui depuis long-tems est devenu rare parmi nous. Je suis, Monsieur.

1688.

LET:

L E T T R E XXVI.

AU R. P. B. * DE L'ORATOIRE.

Le Generalat du Superieur General de l'Oratoire est à perpétuité. Dessein de Mr. Arnauld de faire réimprimer en Hollande tout ce que son Parti a écrit sur les matieres de la Grace & de la Morale, en y ajoutant des notes.

Vous êtes heureux, mon R. P. de ne plus craindre que le P. de Sainte Marthe vous envoie encore une fois à Toulouse pour y être *Capellan de la Dalbade*. Il est fâcheux que votre Congregation soit dans une espece d'anarchie par l'éloignement de son General. Mais il ne faut pas pour cela songer à l'obliger de se démettre de son Generalat; car outre qu'il n'y consentiroit pas facilement, cette démission forcée seroit contre le bon ordre: elle pourroit donner atteinte dans la suite à la dignité de vos Superieurs Generaux qui sont à vie: & on ne les peut déposer, que pour des raisons canoniques. Aussi Mr. l'Archevêque † de Paris à qui vous en avez parlé, n'a-t'il pû goûter cette resolution. Lorsque j'étois encore dans l'Oratoire de Paris, Mr. Saillant qui étoit alors nôtre Superieur, & qui n'auroit pas été fâché alors de remplir la place de General m'entretint plus d'une fois là-

* Bordes. — † Mr. de Harlay.

là-dessus : mais je lui fis connoître, qu'on ne devoit point venir à cctte extremié. Je lui representai l'exemple des Jesuites, qui en ces sortes d'occasion élisent un Vicaire General. C'est de la sorte que le P. Oliva qui étoit un Jesuite de merite & Prédicateur celebre dans Rome, fût élu Vicaire General à la place de son Prédecesseur qui n'étoit plus en état de faire ses fonctions.

Soyez persuadé, que je ne vous ai rien dit sur la nouvelle Bibliotheque des Jansenistes, qui ne soit très-vrai. Voici la Lettre que Mr. Arnauld a écrite sur ce sujet à mon Libraire de Rotterdam : „ Nous apprenons que
 „ Mademoiselle Schipper se dispose à vendre
 „ son fonds. Ce qui nous fait croire, qu'elle
 „ le pense à quitter son commerce, & à vi-
 „ vre en repos ; & qu'ainsi elle ne continue-
 „ ra plus dans le dessein qu'elle avoit pris
 „ d'imprimer en cinq ou six Volumes in fo-
 „ lio, le Recueil des plus beaux Ouvrages
 „ de ce tems touchant la Grace & la Mora-
 „ le, dont la moitié qui regarde la Grace est
 „ déjà toute prête à imprimer, & l'autre le
 „ sera quand on voudra. Il n'y a point de
 „ Bibliotheque en Europe, où on ne voulût
 „ avoir ces Livres-là. Et on achete à Paris
 „ six ou sept cens livres ce qu'on pourroit
 „ donner pour vingt écus. Voyez, Mon-
 „ sieur, si vous auriez quelque pensée d'en-
 „ treprendre ce travail. Mais quelque réso-
 „ lution que vous preniez sur cela, je vous
 „ supplie de n'en parler qu'à Mr. Nicole,
 „ & si quelques raisons vous empêchent d'y
 „ penser, de ne dire à personne que l'on vous
 „ l'ait

„ l'aît proposé. Je suis, Monsieur, vôtre
 „ très-humble & très-obligé serviteur A. A.
 „ 11. Mars 1686.

Quand Mr. Arnauld écrivit cette Lettre au Libraire de Rotterdam, ce Libraire songeoit à un voyage de Paris, qu'il fit en effet. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il me vint voir, & il me consulta sur ce grand dessein, pour savoir s'il pouvoit lui être de quelque utilité. Il me montra en même tems une autre Lettre que Mr. Arnauld écrivoit à Mr. Nicole, où il lui marquoit plus au long les raisons de cette entreprise. Le Libraire sortant de ma chambre pour aller s'entretenir là-dessus avec Mr. Nicole, & lui remettre en main propre la Lettre dont il étoit chargé, laissa sur ma table celle qu'il avoit reçûe de Mr. Arnauld; & c'est sur cet original que j'ai fait la copie que je vous envoie.

Comme je trouvai beaucoup de difficulté à l'entrée de tant de Volumes *in folio* dans Paris tout à la fois, je me servis de cette raison pour détourner le Libraire de cette entreprise. Je lui dis de proposer à Mr. Nicole, que Mr. Arnauld laissoit le maître de l'accommodement, d'en prendre deux cens exemplaires: à quoi Mr. Nicole ne pût consentir. Sans cela l'impression de l'Ouvrage seroit presentement achevée: car le Libraire en avoit déjà chez lui une partie avec les notes de Mr. Arnauld, qui semble ne s'être retiré en Hollande, que pour ce sujet. Il étoit souvent chez des Religieuses de Delft dans le voisinage de Rotterdam, & il avoit quelque commerce avec le Sieur Leers par le moyen

moyen du Chappellain de ces bonnes Filles, qui ne font pas scrupule d'être Jansenistes. Je crois que de tous les Ecclesiastiques qui sont dans la Hollande, où il y en a un grand nombre, il n'y en a pas un qui ne soit Janseniste, si vous en exceptez les Jesuites, qui ont une Maison à Rotterdam connue de toute la Ville.

Du reste j'ai appris depuis peu, que ce dessein n'étoit pas tout-à-fait rompu : mais comme l'entreprise paroissoit trop grande pour un seul Libraire, Mr. Arnould a trouvé le moyen de partager l'Ouvrage entre cinq ou six. Les deux Leers dont l'un demeure à la Haye & l'autre à Rotterdam, prennent chacun un Volume, deux Libraires d'Amsterdam se sont chargez de deux autres Volumes, & le reste s'imprimera à Bruxelles. J'ai écrit là-dessus au Libraire de Rotterdam, de ne se charger que des Ouvrages qui regardoient la Morale, dont le debit seroit sans doute meilleur & plus prompt, que de ceux qui sont sur la Grace. Je lui ai marqué qu'on étoit las présentement, sur tout en France, de ces sortes de matieres, & que même les gens de bien ne seroient pas aises qu'on réveillât des choses, qui pourroient causer de nouveaux troubles dans l'Etat & dans la Religion. Je suis sûr que si les Jansenistes n'avoient attaqué les Jesuites que sur la Morale, ils auroient eû presque tout le monde de leur côté. Il n'y a personne, quelque méchant qu'il soit, qui ose se déclarer en faveur de la méchante Morale. Vous savez que Messieurs de Saint Sulpice font profession ouverte de n'être point Jan-

Jansenistes pour la doctrine: cependant pour ce qui est de la Morale, ils en usent tout autrement; & je crois qu'en cela ils ont pris le bon parti. A vous dire la verité, quant aux dogmes de la Grace efficace par elle-même, ou victorieuse, comme ils l'appellent, je ne vois gueres de difference entre les Jansenistes & les Calvinistes. Il y a peu de tems que je donnai à lire à un de mes Amis, qui étant jeune avoit été élevé dans ce Parti là, l'Ecrit de Calvin contre Pighius; il ne l'eût pas plutôt lû, qu'il m'avoüa librement, qu'il ne voyoit non plus que moi aucune difference entre ce Traité de Calvin, & les Livres des Jansenistes qu'il avoit lûs. Aussi quelques-uns d'entre eux qui ont de la sincerité, disent nettement, qu'on a condamné mal à propos Calvin sur cette matiere; mais que son nom étant odieux il y auroit de l'imprudence à le vouloir défendre. Je suis mon R. P. &c.

A Dieppe Janv. 1692.

LET.

L E T T R E XXVII.

A MONSIEUR I. B.

De la forme des anciens Rouleaux, qui sont encore aujourd'hui en usage parmi les Juifs dans leurs Synagogues. Ces Rouleaux sont beaucoup plus exacts, que les Bibles communes des Juifs.

M O N S I E U R,

Je vous adresse une Personne que vous ferez bien aise de voir. C'est Monsieur Marchais, dont le nom est à la verité plus connu parmi les Traitans ou Gens d'affaire, que dans la Republique des Lettres: mais il se trouve chargé, je ne sai par quelle aventure, d'une Piece fort curieuse, & dont il veut faire de l'argent. Comme il a sù que j'avois été consulté pour la vente de ce beau Rouleau de la Synagogue de Damas, qui est presentement dans la Bibliotheque *du Roi*, il m'est venu trouver pour lui en faire vendre un semblable (1), & qui vient aussi de quel-
que

(1) Plusieurs personnes ont vû ce Rouleau de tout le Pentateuque Hebreu dans la Chambre de Mr. Barât, que Mr. Marchais y fit porter. Il est écrit sur des peaux de marroquin aussi bien que celui de la Bibliotheque du Roi. Il est surprenant que jusqu'à ce tems-ci, il n'y ait eû aucun Rouleau dans Paris, où il y a des Bibliotheques si riches en toute sorte de Manuscrits. J'y en ai vû seulement quelques-uns fort petits, qui contiennent quel-
que *exemplaire des Mequils.*

que Synagogue du Levant, mais qui est beaucoup inferieur au premier, tant pour la grandeur des peaux de maroquin, sur lesquelles l'un & l'autre sont écrits, que pour la beauté & la magnificence des caracteres. Ce dernier Rouleau, qui est un peu en desordre, a besoin de vôtre main pour qu'il soit remis dans sa premiere forme.

Une partie du fil ou des nerfs qui ont servi à joindre ensemble les diverses parties dont il est composé, ayant été pourrie, il faut les rétablir chacune dans leur ordre: autrement il y auroit des transpositions dans le discours. C'est à ce dérangement de parties ou morceaux qui composent le corps des rouleaux, que j'ai attribué quelques-unes des transpositions qui semblent être dans le Pentateuque de Moÿse, soit dans l'Original Hebreu, soit dans la Version Grecque des Septante. Il est certain que cette ancienne Version, qui est différente du texte Hebreu en plusieurs endroits, pour ce qui est de l'ordre des matieres, a été faite sur ce Texte. Ainsi cette diversité ou transposition, ne peut gueres tomber sur d'autre chose, que sur le divers arrangement des parties de ces anciens Rouleaux. Ces mêmes transpositions se trouvent aussi dans les autres Livres manuscrits dont les feuilles ont été transposées.

Le Rouleau qui est entre les mains de Mr. Marchais a encore un autre défaut, auquel il n'est pas si aisé de remedier: il y manque quelques parties ou morceaux qui ont été perdus. Les peaux de maroquin dont ce Rouleau est composé ont été préparées d'une cer-

certaine maniere, qu'il sera difficile d'en recouvrer ici de semblables. Je crois qu'en la place de ces maroquins, il faudra se servir de nos parchemins. Et en effet les Rouleaux qui sont à l'usage des deux Synagogues d'Amsterdam, & dont il y en a quelques-uns assez beaux, comme je l'ai appris de quelques personnes qui les ont vûs, sont écrits sur des parchemins. J'ai indiqué à Mr. Marchais vos voisins qui en ont de toutes les sortes & de tout âge: mais il m'a fait réponse, qu'il savoit un lieu où il en trouveroit de toutes les façons, & en grand nombre. Ces Faufaires, m'a-t'il dit, qu'on a mis depuis peu à la Bastille en avoient un cabinet tout plein. Mr. du Baillon qui est leur Juge, & que je connois particulièrement, souffrira volontiers que je choisisse ceux qui m'accommoderont. En effet ces parchemins suffiront. L'écriture du Rouleau dont il est question n'est point ancienne; & ainsi l'on n'aura point besoin de ces vieux parchemins grates & enfumez, dont vos Voisins font un si bon usage.

Il ne reste plus qu'à imiter la figure des Caractères Hebreux: ce qui ne vous sera pas mal aisé pour peu que vous vouliez vous y appliquer. Vous étiez né pour faire l'Office de Titrier. Prenez seulement garde à de certaines lettres qui ont des pointes ou cornes que les Juifs appellent *taghin*, *Couronnes*. Ces *Couronnes* dont ils font Dieu Auteur, lorsqu'il donna la Loi à Moïse sur la montagne de Sinai, ne se trouvent guères dans les Bibles Hebraïques ordinaires. Mais ils les peignent avec beaucoup d'exaëtitude ou plutôt

plûtôt de superstition, dans tous leurs Rouleaux.

Il y auroit aussi quelque chose à observer sur la composition & les qualitez de l'encre, dont les Juifs se servent pour écrire leurs Rouleaux; mais comme il ne s'agit, que de mettre en vente le Rouleau de Mr. Marchais, qui n'est point destiné à l'usage d'aucune Synagogue, vous ne devez point être scrupuleux sur la nature de l'encre: il suffira qu'elle soit de la même couleur que celle de ce Rouleau, afin qu'il ne paroisse pas qu'il est de deux mains différentes. Songez seulement à l'intention du vendeur qui a pour devise, *Fate denari*. Ce qui vous embarrassera le plus, c'est l'exactitude qu'il faut garder à marquer les compartimens des petites pages ou colonnes. Il y a une certaine proportion à garder tant pour la hauteur du Rouleau, que pour chaque page, & même pour la mesure des lignes. Il y a aussi de certaines proportions à observer dans l'espace qui doit être entre chaque section. Les Juifs qui sont mystérieux en toutes choses, donnent des raisons superstitieuses de tout cela: mais je suis persuadé, que les Auteurs de ces proportions ou mesures ne les ont inventées, que pour rendre la face de leurs Rouleaux plus belle & plus proportionnée. Il sera nécessaire, que vous vous regliez sur le Rouleau qui est présentement dans la Bibliothèque du Roi.

L'avantage que ces Rouleaux destinez aux usages des Synagogues ont sur les Bibles Hébraïques communes, c'est qu'ils sont écrits avec une bien plus grande exactitude que les

Bibles communes. Je vas vous en donner un exemple considerable. Au chap. 4. de la Genese vers. 8. on lit dans nôtre ancienne Edition Latine, aussi-bien que dans la Version Grecque des Septante: *Egrediamur foras, Al-
lons dans le champ.* Ces mots ne sont point dans le texte Hebreu des Juifs; mais on y a laissé, même dans leurs meilleures Editions, un espace vuide; comme s'il y falloit suppléer ce manquement. Le P. Morin qui a fait tout son possible dans ses Exercitations sur le Pentateuque Hebreu des Samaritains, pour diminuer l'autorité du texte Hebreu des Juifs, a fait cette remarque. (2) *Les Juifs mêmes reconnoissent qu'il y a une lacune en ce lieu: c'est pourquoi les Massorettes ont laissé un grand espace vuide au milieu de ce verset, pour marquer qu'il y manquoit quelque chose. Et n'étant pas contents de cela, ils ont observé à la marge, qu'il y a dans l'Ecriture 28 versets qui finissent au milieu du verset.*

Si ce savant Homme avoit consulté les bons Rouleaux du Pentateuque, ou même les bons Exemplaires manuscrits Hebreux de la Bible, qui sont dans la Bibliotheque du Roi, il n'auroit point parlé de la sorte. Car on n'y trouve aucun vestige de cet espace vuide. A l'égard de la note marginale qu'on suppose être de la Massore, c'est une erreur du Rabbín Jacob Ben Haiim, qui a fait im-
primer

(2) *Judai ipsi lacunam esse hoc in loco fatentur. Ideò Massoreta in medio illo versu magnum spatium vacuum reliquerunt, ut scilicet aliquid deesse significarent: nec hoc re contenti ad marginem annotarunt. 28. sunt versus qui desinunt in medio versus. Mor. Exercit. 3. In Pent. Samar. c. 1.*

primer la Massore: & cette erreur du Rabbin Jacob a été remarquée avec soin par R. Menahem de Lonzano dès le commencement de son Livre critique qui a pour titre *Lumière de la Loi*. Il y dit en termes exprès, que cette *pause* ne se trouve point dans tous les Exemplaires qu'il a lûs, ni dans celui de Hillel: ce qu'il confirme par l'autorité de R. Moysè & de R. Meir, qui n'ont point aussi mis de *pause* en cet endroit. Pour ce qui est de ces 28 versets, le P. Morin se trompe dans le nombre: Il faut lire 25 dans la note de la Massore, comme Buxtorf le Fils l'a remarqué doctement dans sa réponse à Louis Cappel. Mais il est dans l'erreur aussi-bien que le P. Morin, lorsqu'il avoue, que cet endroit de la Genèse est un de ceux où les Massorettes ont laissé un espace vuide, bien qu'il veuille que ce ne soit point une véritable *lacune* dans tous les lieux où est cet espace vuide. Cette faute étoit pardonnable aux deux Buxtorfs, qui n'ont point eû la connoissance des bons manuscrits Hebreux de la Bible, lesquels ne se trouvent point chez les Juifs du Rit Tudesque ou Allemand. Le Rouleau de Mr. Marchais m'a mené un peu loin; mais je ne pouvois pas être plus court sur un fait qui est connu de peu de personnes. Je suis Monsieur, &c.

A Paris 1699.

L E T T R E XXVIII (1).

A MONSIEUR PELISSON Conseiller du Roi en ses Conseils, & Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel.

L'opinion de quelques Théologiens touchant le salut des anciens Philosophes & de plusieurs autres Gentils, n'est point seulement de ces derniers tems, étant autrefois assez commune. Les Zuingliens l'ont défenduë après Zuingle. Mais l'Abbé Tritheme l'a combatuë fortement. Défense de Payna.

MONSIEUR,

Il semble par vôtre dernière Lettre, que vous vouliez rejeter la prétenduë erreur de Payna sur les Jésuites, dont il a été le Disciple, comme si dans ses *Questions orthodoxes* (2) il avoit copié la Doctrine de ses Maîtres, que

(1) Cette Lettre est une suite de la Lettre XXIV. du Tome III. de ces *Lettres Choiesies*. La question qui regarde le salut des Gentils a été renouvelée par les Docteurs de Paris contre les Jésuites, que quelques-uns d'eux ont voulu faire passer pour des Pelagiens.

(2) Le titre du Livre de Payna porte tous ces mots qui en marquent le dessein: *Orthodoxarum explicationum libri decem, in quibus omnia ferè de Religione capita, quæ hactenus peribant ab Hæreticis in controversiam vocantur, à eris & dilucidè*

que vous regardez comme Pelagienne. Je vous avoue que ce savant Théologien qui a assisté au Concile de Trente a étudié sous les Jésuites de Portugal. Je vous avoue encore, que dans son Livre, il a voulu soutenir la censure des Théologiens de Cologne qui étoient la plupart Jésuites. Il n'est pas surprenant, que Chemnitius ait traité de Pelagiens le Docteur Payna & les Jésuites: mais je ne saurois souffrir que vous parliez en cette occasion le langage de Chemnitius outré Protestant. Il y a eû plusieurs Théologiens qui ont été du sentiment de ce savant Portugais sur le salut des anciens Philosophes avant la naissance de la Compagnie de JESUS, qui n'a rien avancé de nouveau sur cette Question. Il semble même que Saint Chrysostome n'a pas été beaucoup éloigné de cette opinion, comme Sixte de Sienné le prouve assez au long dans sa *Bibliothèque sainte*.

Saint Chrysostome (3) parlant de cette matière dans son Homélie 37. sur St. Matthieu, dit

cidi explicatur, præsertim contra Martini Chemnitii petulantem censuram, quam à Viris Societatis Jesu composuam esse ait, unâ cum ejusdem sanctissimæ Societatis vitæ ratio e temerè calumniandam suscepit. Auctore Jacobo Payna Andradio Lusitano, Doctore Theologo. Comme cet Ouvrage se trouve en très-peu de Bibliothèques, même dans Paris; on a jugé à propos d'en rapporter le titre au long tel qu'il se trouve dans l'Edition de Cologne en 1564. Cholinus qui a publié cette Edition, témoigne qu'il l'a faite sur l'édition de Venise qui paroissoit depuis peu de mois.

(3) *Chrysostomus Homiliâ 37. in Matth. super his disputans, videtur opinari, quod Gentilibus & Judæis ante Christum bene viventibus, nulla in Christum fides, nulla Christi cognitio necessaria fuerit ad salutem.* Sixt. Sen. Bibl. S. lib. 6. annot. 51.

dit Sixte, semble être de ce sentiment, que les Juifs & les Gentils qui vivoient en gens de bien avant JESUS-CHRIST, n'ont point eû besoin de croire en lui, ni de le connoître, pour être sauvez. Il produit là-dessus de longs extraits de ce Pere, qu'il seroit inutile de vous rapporter. De plus il joint à Saint Chrysostome Saint Justin Martyr, & Clement d'Alexandrie: mais il témoigne en même tems, que les autres Docteurs, & principalement Saint Augustin, semblent être contraires à cette Doctrinne. *Huic assertioni videntur reclamare ceteri Theologi, præ aliis verò Augustinus.* Il est à propos que vous remarquiez le sens que Sixte de Sienne donne aux paroles de S. Chrysostome. Je crois, dit-il, que ce Saint Docteur a eû devant les yeux quelque chose de semblable à cette connoissance ou foi que les Theologiens appellent explicite, c'est-à-dire une connoissance claire & distincte de chaque Mystere de JESUS-CHRIST, & en particulier, que tous les Justes n'ont pas eû avant son avènement. Car il suffisoit au (4) commun des Juifs d'avoir une connoissance du Redempteur cachée sous les voiles des Sacrifices & des Ceremonies. Et à l'égard des Gentils, si quelques-uns ont été sau-

(4) Sufficiebat enim Judæis simplicioribus & minoribus Redemptionis humanæ cognitionem habere; velaminibus sacrificiorum & ceremoniarum involucribus implicitam; Gentilibus verò, si qui absque Mediatoris notitiâ salutem sunt consequuti, satis fuit eandem habere fidem in unius Dei credulitate inclusam, hoc est, ut Deum esse crederent humani generis Servatorem juxta ordinem in sua mirabili Providentiâ occultum, & aliquibus ipsorum Varibus ac Sibyllis peculiari privilegio revelatum. Sixt. Sen. ibid.

savez sans la connoissance du Mediateur, ç'a été assez qu'ils eussent cette même foi renfermée dans la connoissance d'un seul Dieu, c'est-à-dire qu'ils crûssent, que Dieu est le Sauveur du genre humain selon l'ordre caché de son admirable Providence, & qui a été revelé par un privilege particulier à quelques-uns de leurs Prophetes & aux Sibylles. Cette remarque de Sixte de Sienne ne me paroît point différente du sentiment de Payna.

Robert Holcote Religieux Dominicain, qui vivoit au milieu du 14. siecle a traité cette Question assez au long dans ses Commentaires sur le Maître des Sentences. Il y dit ouvertement que les Philosophes Payens n'ont jamais nié la Divinité, ainsi qu'on le voit dans leurs Livres; qu'ils ont crû, au moins plusieurs d'entre eux, qu'il n'y avoit qu'un Dieu, ayant apporté plusieurs raisons pour le prouver; qu'ils ont reçu la Foi, parce qu'il y a toujours eû dans le Monde & avant & après le Déluge des Personnes qui ont adoré Dieu, & qu'il y a même eû une succession continue de Prophetes qui ont enseigné son véritable culte; que le bruit de ces Propheties est venu jusques aux Philosophes Egyptiens, Arabes, Syriens, & Caldéens; en sorte que les Prophetes ont été avant tous les Sages du Monde, ainsi qu'il le prouve par les paroles de Saint Augustin, Liv. 18. de la Cité de Dieu ch. 37. Il ajoute, que selon le même Saint Augustin, les plus anciens Poètes & Theologiens des Grecs, sont posterieurs à Moyse, ou plus anciens; que c'est par rapport à ces plus anciens, qu'il est dit dans l'E-

criture, que Moÿse a été instruit de toute la Sageſſe des Egyptiens. D'où il infere, que la Prophetie a été avant Moÿse chez les Egyptiens. Mais il prouve par le même endroit de Saint Augustin, que toute la Sageſſe des Egyptiens est postérieure à Abraham, qui a vécu long-tems après Noë & Enoch. D'où enfin il conclut, qu'il est assez manifeste, que la connoissance du culte de Dieu est venue jusqu'à ces anciens Philosophes par le moyen des Patriarches & des Prophetes.

Pour vous épargner la peine de faire chercher dans les Bibliothèques cet ancien Scholastique Anglois, dont les Commentaires ont été imprimez en vieux Gothique, je vous rapporterai ses propres paroles. Voici ce qu'il dit. *In 3. Sent. quest. un. Dico primò, quòd Philosophi Gentiles nunquam negarunt Deum esse, sicut patet in libris eorum. Secundò, quod ipsi crediderunt unum Deum esse, saltem multi ex eis, & ad hoc fecerunt persuasiones, sicut in libris eorum patet. Tertio dico quod Fidem acceperunt ex hoc quòd ab initio Mundi aliqui coluerunt Deum, sicut Adam, & quidam de Filiis suis, & Noë cum Filiis suis. Post diluvium fuerunt etiam Prophetæ docentes cultum divinum continuè, quorum rumor pervenit ad Philosophos Ægyptios, Arabicos, Syrios, & Chaldaeos. Unde Prophetæ Dei omnem sapientiam humanam & mundanam præcesserunt. Sicut declarat Augustinus 18. de Civ. Dei c. 27. ubi ostendit quòd Thales Milesius, qui præcessit Pythagoram, Socratem, ac Platonem, imò Anaximandrum, & Anaximenem, & Anaxagoram, floruit tempore Romuli. Similiter illi Poëtæ*

Poëta & Theologi qui antiquissimi apud Græcos habentur, Orpheus, Linus, & Musæus inveniuntur Moysè tardiores seu antiquiores, secundum quod Moyses instructus fuisse dicitur omni sapientia Ægyptiorum. Ex quo potest argui ante Moysen inter Ægyptios prophetiam viguisse. Imò deduxit Augustinus, quod apud Ægyptios tempore Isidis Reginae, quam post mortem sicut Deum coluerunt, primò incepit sapientia mundana. Isis autem filia fuit Inachi, qui primus regnare cœpit Argivis, cui contemporanei fuerunt Nepotes Abraham. Itaque Abraham longè præcessit Isidem. Igitur Abraham longè præcessit sapientiam Ægyptiorum, quem longè antea præcessit Noë, & illam Enoch septimus ab Adam. Unde constat satis notitiam cultûs Dei per Patriarchas & Prophetas cum vita & ritu eorum, ad notitiam Philosophorum, qui post multa millia annorum successerunt, devenisse.

Il n'est point besoin que je vous avertisse de redresser sur Saint Augustin quelques mots de ce long passage qui est allégué par Holcoth. Du reste tout le Discours de cet ancien Scholastique ne tend qu'à faire voir, que la connoissance que les anciens Philosophes ont eue du véritable culte de Dieu n'a pas été naturelle; mais qu'ils l'ont reçûe comme par une tradition successive depuis les premiers Patriarches. C'est pourquoi il ajoute, que quelques-uns de ces anciens Philosophes, qui ont persisté dans cette croyance, ont été sauvés. Il donne pour exemple Job, Socrate, Platon, Aristote, & plusieurs Stoïciens.

On peut mettre au nombre de ces Adorateurs

teurs des anciens Philosophes, le fameux Erasme, qui dans sa Préface sur les Tusculanes de Cicéron, compare cet Orateur aux plus grands Saints de l'ancien Testament. Si une croyance confuse des choses divines, dit ce savant Homme, suffisoit aux Juifs avant l'Evangile pour être sauvés, pourquoi ne dirons-nous pas, que Cicéron tout Payen qu'il étoit, a aussi pu obtenir son salut avec une pareille connoissance, sur tout ayant mené une vie irréprochable, & même sainte? Si l'on écoute ce Critique, il y a eû très-peu de Juifs avant JESUS-CHRIST qui ayent connu le Mystere de la Trinité. Plusieurs d'entre eux ne croyoient point la Resurrection. Nos anciens Peres n'ont pas pour cela désespéré du salut des Juifs, *Nec tamen de illorum salute desperatum est à Majoribus*. Erasme semble accorder la même grace aux Payens qui ont connu un Dieu Tout-puissant, très-sage, très-bon, & qui doit récompenser les bons & punir les méchans. Il avouë néanmoins qu'on ne peut pas excuser l'Idolatrie de Cicéron. Mais il ajoute, qu'il n'y est peut-être tombé, que pour s'accommoder aux Loix & aux usages de sa Republique, qui ne pouvoient être arrachés. *Id fortasse fecit, sed non ex suo judicio, verum ex consuetudine publicâ, quæ quoniam Legibus etiam erat confirmata, non poterat convelli.*

Les premiers Protestans qui faisoient profession de suivre Saint Augustin s'opposèrent à ce sentiment, qui sembloit établir l'indifférence des Religions. Cependant le parti Zuinglien qui fut contraire en beaucoup de choses

à celui de Luther, se déclara fortement pour le salut de ces anciens Philosophes. Zuingle leur Chef alla si avant, qu'à la tête d'un de ses Ouvrages dédié au Roi très-Chrétien, il place parmi les Patriarches, les Prophetes, & les Martyrs, Socrate, Aristide, Numa, les Catons, les Scipions, & les anciens Rois de France. Rodolphe Gautier un de ses Disciples fut obligé d'ajouter au commencement des Ouvrages de son Maître, une Apologie pour le mettre à couvert de plusieurs impietez dont on le chargeoit, & entre autres de celle-là.

Gautier prétend, que cette Parole de Dieu dont il est dit dans Isaïe *, qu'elle se repandra sur la Terre, comme la pluye & la neige qui descendent du Ciel, ne doit pas s'entendre seulement de la Loi de Moyse, mais généralement de tous les moyens tant intérieurs qu'extérieurs, qui peuvent attirer les Hommes à la connoissance de Dieu. Il cite les Questions Tusculanes de Cicéron, les Sibylles, & Saint Augustin, Liv. 18. de la Cité de Dieu, pour montrer que plusieurs d'entre les Gentils se sont sauvés. En effet ce Saint Docteur assure en ce lieu, que les Juifs n'oseroient soutenir, qu'il n'y ait eû que les Israélites qui ayent appartenu à Dieu: *nec ipsos Judeos existimo audere contendere, neminem pertinuisse ad Deum præter Israëlitas.* Car on pourroit les convaincre du contraire par l'exemple du St. Homme Job, qui n'a été ni Israélite, ni Profelyte, mais Etranger, étant né:

* Is. 4. 5. v. 10. 11.

né dans l'Idumée, où il est aussi mort. D'où ce Saint Evêque conclut, qu'il s'est trouvé parmi les Gentils plusieurs personnes qui appartenoint à la Jerusalem spirituelle, *pertinentes ad spiritualem Jerusalem*. Mais il ajoute en même tems, que ce privilege n'a été accordé qu'à ceux à qui JESUS-CHRIST nôtre unique Mediateur a été divinement revelé : *quod nemini concessum fuisse credendum est, nisi cui divinitus revelatus est unus Mediator Dei & Hominum Christus Jesus*.

Une des plus fortes preuves qu'on opposa à Zuingle, fut ces paroles de JESUS-CHRIST dans Saint Marc* : *Ceux qui ne croiront point seront condamnés*. Mais il répondit, qu'elles ne devoient s'entendre, que de ceux qui après avoir entendu l'Evangile avoient refusé de croire. Les Disciples de Zuingle ont tous défendu l'opinion de leur Maître. Ils ont prétendu l'appuyer sur plusieurs passages de l'Ecriture, comme vous pouvez le voir dans les Commentaires de Pellican sur l'ancien Testament. Ce Sectaire Zuinglien expliquant les paroles de la Genèse ch. 20. v. 6. où Dieu louë la droiture d'Abimelech Roi de Gerar, fait cette remarque (5) : Dieu ne rejette point ceux que nous appellons Gentils & Infidèles : il témoigne sa bonté à ce Prince, afin que nous sachions que les Gentils n'étoient pas tous alors Idolâtres.

Ce

* Marc. c. 16. v. 16.

(5) *Non averatur etiam Deus Alienigenas & Infideles quos nos putamus. Hic benigne alloquitur Deus Abimelech, ut sciamus non omnes fuisse Idololâtras. Conrad. Pellic. Comm. in Gen. c. 20.*

Ce même Commentateur Zuinglien sur le ch. 18. de l'Exode v. 10. où Jethro benit le Seigneur de ce qu'il a délivré les Israélites de la main de Pharaon, fait cette autre remarque: (6) Nous voyons ici, que les Gentils ont eû la connoissance de Dieu, & peut-être même plus claire qu'elle n'est parmi les Chrétiens depuis quelque tems, bien que de toutes les Nations il n'ait choisi pour son Peuple en particulier, que les Juifs de qui le Messie devoit naître. Pellican repete la même chose en plusieurs autres endroits, comme sur le chap. 23. du Liv. des Nombres, où il prouve par les ceremonies que Balaam observa dans le Sacrifice qu'il offrit à Dieu, & par quelques autres circonstances marquées en cet endroit, que Balaam adoroit le seul & veritable Dieu, & que beaucoup d'autres faisoient la même chose parmi les Payens. Il donne encore pour exemple Melchisedech & Jethro Prêtres des Madianites. Ce qu'il confirme par un passage * des Actes des Apôtres, où Saint Paul dit, que *tout est égal devant Dieu, & que de toute Nation celui qui le craint & vit bien, lui est agreable.*

Je pourrois joindre à Pellican un autre fameux Zuinglien; je veux dire Bullinger. Celui-ci dans son Commentaire sur le nouveau Testament observe, que les Gentils ont
eû

(6) *Videmus hic etiam apud Gentiles Dei cognitionem fuisse, & fortè clariorem quàm aliquot jam annis apud Christianos, tanetsi ex omnibus Gentibus peculiariter elegerit Judæos, ex quibus secundum carnem nasciturus erat Christus. Id, Pell. in c. 18: Exod.*

* *Act. 10, 34.*

- eû une connoissance du Souverain Dieu, & qu'ils l'ont adoré: mais il ajoute en même tems, qu'ils ne l'ont pas adoré seul, y ayant associé le culte des creatures. C'est par rapport à cette idée, qu'au ch. 1. v. 5. de l'Épître aux Rom. où il y a dans nôtre Vulgate. *Ils ont servi la creature plutôt que le Createur*, il a traduit avec Erasme, ont servi la Creature plus que le Createur, *Coluerunt Creaturam plusquam Creatorem*. On lit dans le texte Grec la préposition *παρά*, qui selon Erasme ne signifie point en cet endroit *au dessus*, ou *par preference*, mais *oultre*, comme le remarque Ecolampade*: *Annotavit hoc loco D. Joannes Oecolampadius præpositionem παρά non tam super significare, quam præter*.

On ne sauroit nier, qu'il n'y ait eû plusieurs Nations, même au tems de Salomon, qui ont adoré le veritable Dieu: car ce Prince le suppose manifestement au Liv. 3. des Rois ch. 8. dans une Prière qu'il fait à Dieu, le suppliant de les exaucer lors qu'elles viendront adorer dans le Temple. Cette Prière est si claire en faveur des Gentils, que les Juifs mêmes qui se vantent d'être seuls le Peuple de Dieu, reconnoissent que ce Privilege ne consiste, qu'en ce qu'ils ont seuls reçu la Loi à laquelle les autres Nations n'étoient point obligées. Cependant quand quelque Gentil venoit à Jerusalem pour adorer le Dieu d'Israël, il n'entroit pas proprement dans le Temple, mais seulement dans un lieu qui leur étoit destiné, & qui s'appelloit le parvis

* Bulling.

vis des Nations, *atrium Gentium*. Les Juifs reconnoissent aussi, que les Nations ont eû leurs Prophetes, au nombre desquels ils mettent Balaam, Job, Eliphaz, Baldad, Sophar, Elihu, & Barachiel : mais ils prétendent, que la Prophetie n'a été chez les Nations, que jusques à la Loi de Moyse. Alors, disent-ils, elles cessèrent d'avoir des personnes inspirées. C'est ce qu'on lit au ch. 21. de leur grande Chronique intitulée. *Seder olam rabba*. Je me suis étendu un peu au long, comme vous le voyez, sur la question qui regarde le salut des Gentils, afin de vous faire connoître, que Payna n'a point eû de sentiment singulier. Je vous avouë, qu'il m'a paru qu'Erasme & Zuingle ont outré la matiere : car selon eux l'on pourroit faire des Litanies de ces Saints prétendus du Paganisme, & chanter : *Sancte Socrates, Sancte Plato* &c.

Cette opinion étoit fort répandue avant la naissance des Protestans, comme nous l'apprenous de l'Abbé Tritheme, qui traite (7) ceux qui la suivoient, de demi-savans dans une Lettre écrite dès l'année 1505. Il les appelle des temeraires & des présomptueux qui osent assurer, que Socrate a été durant sa vie

&c.

(7) *Sunt inter Christianos alioquin Scioli, qui nimis securitate presumptiosi ausint affirmare, Socratem Philosophum tam in vita quam in morte atque doctrina, Salvatori nostro præstisse figuram, comparisonem illius facientes nimis absurdam, proterviam, & Christianis auribus nullatenus tolerandam, quasi à culturâ Idolorum fuerit alienus, qui jam moriturus, ut Plato in Phædone meminit, ultimum verborum suorum tale dixit : O Crito, Æsculapio gallum debemus, quem reddite, neque negligamus, Trith. Epist. ad Jacob, Xymol.*

& en sa mort la figure de JESUS-CHRIST. Ce qu'il rejette comme une pensée absurde, & qui ne doit point être soufferte dans la Religion Chrétienne, parce qu'il est constant que Socrate avant que de mourir recommanda à Criton d'offrir pour lui un coq à Esculape. Ce savant & pieux Abbé auroit pû ajouter, que Socrate n'a pas été exempt des vices qui lui ont été reprochez. Tritheme dit encore dans cette Lettre qui a été écrite à son ami Kymolanus : Cherchons la véritable Sagesse, qu'on ne peut avoir sans la Foi en JESUS-CHRIST, qui seul peut nous rendre heureux selon Saint Augustin : car celui qui veut se sauver sans JESUS-CHRIST, qui seul est nôtre Sauveur & la véritable Sagesse, est malade & insensé, & il demeurera éternellement dans les tenebres de l'ignorance.

Je finirois ici ma Lettre qui n'est déjà que trop longue ; si je n'avois jugé à propos d'ajouter encore quelques mots pour la défense de Payna contre Chemnitius qui le traite de Pelagien. Il prétend, * que ce docte Theologien Portugais est entièrement opposé à St. Paul, & à St. Augustin, & que cette Foi des Philosophes, *Fines Philosophica*, de la manière que Payna l'a expliquée assistant au Concile de Trente, est un blasphème & une impiété contraire à la Parole de Dieu : *Hæc in medio Concilio Tridenti*, dit ce Lutherien emporté, *scripsit Andræus, quæ convenientius in Turcica barbarie disputarentur. Et quid est, si hoc non est verbum Dei proculcare, fidem* justifi-

* Chemnit, Exam. Conc. Trid. p. 109.

justificantem ludificare, & judicia Dei blasphemare? Si nous écoutons Chemnitius (8) l'opinion de Payna d'Andrada, touchant le salut des anciens Philosophes est tout-à-fait nouvelle, n'étant point avant le Concile de Trente.

Enfin le même Chemnitius faisant gloire après son Maître Luther de suivre Saint Augustin, ajoute, que le sentiment de Payna (9) soutenu publiquement au milieu du Concile de Trente, a été réfuté expressément & condamné par ce Saint Docteur. Mais ce Protestant attribué à Payna une croyance dans laquelle il n'est point. Ce docteur Portugais n'a jamais prétendu, que les Philosophes ayent été sauvez par la seule Loi de Nature. Il n'a point eû d'autre opinion sur ce sujet, que celle de plusieurs savans Hommes qui ont écrit la même chose avant lui, comme vous venez de le voir. Je vous ai aussi allegué dans ma Lettre précédente un Synode national de Pologne tenu en 1551. où la même chose est déclarée en termes précis.

Chemnitius même est obligé d'avouër, que Payna a reconnu *, que ces anciens Philosophes ont eû une connoissance implicite de

(8) *Nunc verò, ô flagitiosam postremi seculi labem ! Tridenti in medio Concilio, Andræus Philosophis, qui nec sacras Litteras nec divina oracula habuerunt, tribuit veram fidem, justitiam fidei, salutem eternam.* Chem. Exan. Conc. Trid.

(9) *Illam vero sententiam quam Andræus in Concilio Tridentino publicè profiteri non veritur, Augustinus disertè refutat & damnat ut Pelagianam, salvatos scilicet fuisse aliquos sine agnitione & fide Evangelii solâ lege natura.* Chemn. ibid.

* Payn. ap. Chemn. ibid. p. 109.

de la Redemption du Genre humain, laquelle connoissance étoit renfermée dans la Providence generale de Dieu, & qu'ainsi on ne peut pas dire qu'ils ayent entierement ignoré JESUS crucifié, quoi qu'ils n'ayent point sù la maniere dont Dieu sauvéroit le Genre humain : *Atque ita non prorsus ignorasse Christum Jesum crucifixum dicendi sunt; etsi rationem quam Deus initurus esset humanæ salutis curande, compertam minimè habuerint.* C'est ce même sentiment que l'Eglise de Pologne avoit soutenu long-tems avant lui. Et cependant Chemnitius a l'impudence de traiter d'inouïe & de diabolique, une doctrine qui a été défenduë par plusieurs Théologiens* Orthodoxes, avant que Payna d'Andrada eût composé son Ouvrage dans le Concile de Trente. Ce n'est point ici le lieu d'examiner, si la doctrine de Saint Augustin sur ce sujet, est opposée à celle de Saint Justin Martyr, de Clement d'Alexandrie, de Saint Chrysostome, & de quelques autres Ecrivains Grecs. Il suffit, que je vous fasse observer, que le Docteur Portugais n'a rien avancé de son chef, & que Chemnitius a eu grand tort d'appeller diabolique, *diabolica*, une opinion qui est très-ancienne, & qui a des Saints & des Martyrs pour Défenseurs. Je suis Monsieur &c.

A Paris 1691.

LET-

L E T T R E XXIX.

AU R. P. J. C. J.

Nicolas de Lire ce savant Interprète de l'Ecriture étoit Normand. Du Proverbe, Armoirie de Bourges, un âne en chaire.

M O N R. P E R E.

Je ne connois Mr. Chevreau, que par les Lettres critiques de Mr. le Fèvre, qui lui en a écrit plusieurs. Car pour ce qui est de ses Ouvrages, je vous avouë que je n'en ai vû aucun. Ainsi je veux bien m'en rapporter entièrement à vous, sur ce que vous m'avez marqué touchant son érudition. Permettez-moi néanmoins de vous dire, que dans l'entretien que vous avez eû avec lui à Loudun, où il s'est retiré pour vivre plus en repos, il s'est trompé sur un fait qui est connu de tout Paris. Il a été surpris, m'avez-vous dit, que j'eusse avancé dans mon Histoire critique du vieux Testament, que Nicolas de Lire savant Cordelier étoit de Lire près de Verneuil dans le Perche. Il vous demanda d'où j'avois appris cette particularité. Quelques savans Critiques ont crû à la vérité, que de Lire n'a point été François, sous prétexte qu'il y a d'autres lieux hors de France qui portent le
nom

nom de *Lira*. Mais outre que ce sont des Etrangers qui ignorent que son Epitaphe est dans le grand Couvent des Cordeliers de Paris, ils se sont mis peu en peine d'approfondir ce fait qui est peu important. Je ne vous en parlerois pas, si ce n'est pour vous faire voir, que l'estime particuliere que vous avez pour Mr. Chevreau vous a fait croire trop facilement, que je n'avois fait de Lire Normand, que parce qu'étant moi-même Normand, j'avois jetté les yeux sur *Lire* de Normandie. Quand vous ferez à Paris, mon R. P. vous y verrez de vos propres yeux, que c'est de Lire lui-même qui fait gloire d'être Normand. En attendant cela voici son Epitaphe de la maniere qu'elle se trouve dans les Inscriptions de Swertius au titre des Inscriptions de Paris, p. 792. & 793.

*Lyra brevis vicus Normanna in gente celebris
 Prima mihi vite janua forsque fuit..
 Nulla diu mundi tenuit vesania natum
 Protinus evasi Religione Minor.
 Vernolium admisit currentem ad Sacra tyro-
 nem,
 Et Christi docuit me domitare jugo.
 Ut tamen ad mores legis documenta beatæ
 Abdita planaret simplicitatis iter,
 Artibus ipse piis, & Christi Dogmate fretus
 Parisiis cepi Sacra Magisterii.
 Et mox quæque vetus, & quæque recentior as-
 fert
 Pagina Christicolis, splendidiora dedi.
 Litera nempe nimis quæ quondam obscura jace-
 bat,
 Omnis*

*Omnis per partes clara labore meo est.
 Et quos sæpe locos occidens litera tradit,
 Hos typicè humanis actibus exhibui.
 Extat in Hebræos firmissima condita turris
 Nostrum opus, haud ullis comminenda pe-
 tris.
 Insuper & nostri releguntur sæpe libelli,
 Quos in sensa Petri quatuor arte tuli.
 Est quoque quodlibetis non irrita gloria nostris,
 In qua tu justus arbiter esse pòtes.
 Non tulit hæc ultra vitam proferre merendo
 Omnipotens Dominus, quo sumus & mo-
 rimur.
 A Cruce tu cujus numeres si mille trecentos,
 Adjungens unâ quatuor & decadas,
 Illo me rapuit mors omnibus æmula seculo
 Cum micat Octobris terna vigena dies.
 Jam quò tendis Nicolai pellectus amore?
 Quo Doctore tibi Lex reserata patet.*

Vous voyez par-là, que Nicolas de Lire qui a été si savant dans la Langue Hébraïque, & dans l'étude des Rabbins, dans un tems où la barbarie regnoit encore parmi nous, est né à Lire qui est du Diocèse d'Evreux ; qu'il se fit Cordelier étant encore jeune dans le Couvent de Verneuil, où il demeura quelque tems ; qu'il a étudié dans l'Université de Paris, où il prit le bonnet de Docteur. Ainsi il n'est ni Anglois, ni Brabantin ; mais Normand.

Vous voulez bien, que je vous demande à mon tour, quel Auteur vous avez pour prouver ce que vous m'avez dit, que le premier qui ait entré dans la Chaire de Droit à Bourges

Bourges se nommoit *l'Ane*, & que de-là est venu le proverbe commun : *Armoiries de Bourges, un âne en Chaire*. J'ai consulté là-dessus un Avocat de Paris qui est de Bourges aussi-bien que vous : mais il m'a avoué, qu'il ne connoissoit point ce Professeur *l'Ane*. N'y auroit-il point plus d'apparence, que cette Ecole de Droit qui étoit autrefois fameuse, ayant entierement dégénéré pour la trop grande facilité qu'elle avoit d'accorder des Lettres à tous ceux qui y envoyoit leur argent, a donné lieu au proverbe ? Cependant je suspens mon jugement là-dessus jusques à ce que vous m'ayez appris plus particulièrement, si le Professeur *l'Ane* est réel : mais soit qu'il soit réel, ou imaginaire, il a donné son nom à bien des Docteurs : car il se trouve par tout presentement des *Docteurs de Bourges*. Je suis &c.

A Paris 1692.

L E T T R E X X X.

A MONSIEUR D*. Docteur de la Maison
de Sorbone.

*De la Theologie Morale de Henri Hen-
riquez savant Jesuite Portugais. Re-
flexions sur ce Livre, & sur l'Auteur,
qui étoit zélé pour la Doctrine des Do-
minicains.*

M O N S I E U R,

Vous ne devez pas être surpris, que Hen-
riquez, tout Jesuite qu'il étoit, ait paru de
son tems si fort attaché à la Doctrine des
Thomistes. Comme les premiers qui ont
entré dans cette Compagnie, sur tout en Es-
pagne, avoient appris la Théologie dans les
Ecoles des Dominicains, ils suivoient ordi-
nairement la Doctrine de leurs Maîtres: je
vous dis *ordinairement*; car il s'en est trouvé
quelques-uns qui ont crû devoir les quitter.
Le fameux Jean Maldonat qui avoit étudié
la Théologie sous Dominique Soto celebre
Dominicain, a pris une route tout-à-fait dif-
férente de celle de son Maître, parce qu'il
reconnut que la Théologie des Thomistes
n'étoit pas assez propre à réfuter les nouveaux
Heretiques: & en cela il a suivi sagement une
des maximes de sa Société, savoir d'accom-
moder sa Doctrine aux lieux & au tems ad
ma-

* Dallo.

majorem Dei gloriam. Je vous ferai voir quand il vous plaira une bonne partie des Ecrits que Bellarmin a dictés avant qu'il les fit imprimer. J'en ai une copie écrite d'une main Flamannde. Ce docte Cardinal y paroît tout-à-fait Thomiste. Sans même qu'il soit nécessaire de remonter si haut, vous avez connu le Pere Garnier, qui a enseigné long-tems la Theologie dans le College de Clermont : il faisoit profession d'être Thomiste, au moins de ces Thomistes mitigez, tel qu'est nôtre Ami (1) le P. Goudin, qui a emprunté exprès depuis peu les Ecrits de ce Jesuite, qu'il prétend mettre au nombre des Disciples de Saint Thomas, dans un Ouvrage qu'il doit bien-tôt donner au Public sur la premiere partie de la Somme de Saint Thomas.

Je viens maintenant à Henriquez : son Livre n'est pas si rare que vous le faites : J'en ai un exemplaire dont voici le Titre : *Summa Theologicæ moralis, tomus primus Doct. Henrico Henriquez Societatis Jesu Auctore, in Academia Salmanticensi sacræ Theologiæ Professore, Superiorum permissu. Venetiis (2) anno magni Jubilæi*

(1) Le Pere Goudin savant Religieux Dominicain est mort Prieur du grand Couvent de Paris en 1696. Il refutoit au long dans son Ouvrage qui n'a point paru la doctrine de Molina sur la Science moyenne.

(2) Avant cette édition qui est de 1600. il y en a eue une en 1596. à Venise. Sotuel dans sa Bibliothèque des Ecrivains de la Société dit, que la Somme morale des Sacremens composée par le P. Henriquez, a été censurée à Rome par le Maître du Sacré Palais jusqu'à ce qu'elle fût corrigée, *Ex his Libris prohibita olim fuit Roma a Magistro Sacri Palatii. Summa moralis Sacramentorum donec emendetur.*

Jubilai 1600. Apud Heredes Melchioris Sessæ.

Il contient 895 pages d'un in folio en petits caractères, & outre cela le dernier Livre qui a pour titre, *De fine Hominis*, en contient séparément 118. L'Auteur a dédié son Ouvrage à l'Archevêque de Grenade qui avoit été son Ecolier; & il témoigne dans son Epître dédicatoire, qu'il enseignoit depuis 30 ans la Théologie, & qu'il y avoit 20 ans qu'il expliquoit tant dans Salamanque, que dans d'autres Ecoles celebres, les Questions les plus difficiles & les plus abstruses des Ouvrages de Saint Thomas: *In exponendis abstrusis ac reconditis B. Thomæ Questionibus, per annos viginti Salmantica, & aliis celebribus locis operam & industriam collocavi.*

Il a été nécessaire que je vous fisse ce petit détail, parce qu'on prétend que ce Jesuite a quitté sa Société pour se faire Dominicain, & qu'il rentra ensuite chez les Jesuites. Si cela est, ce ne fut qu'au sujet de quelques brouilleries qu'il eût avec son General Aquaviva, qui étoit même alors brouillé avec plusieurs autres Jesuites non seulement d'Espagne, mais aussi avec ceux d'Allemagne, de France, & d'Italie. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Henriquez a composé sa *Théologie Morale*, lors qu'il étoit Jesuite, & il s'en est fait deux Editions de son vivant. Soruel dans le Catalogue des Ecrivains de la Société parle de lui avec de grands éloges: il y dit que ce Jesuite a enseigné publiquement avec une grande reputation dans les Colléges de Cordoue & de Salamanque la Philosophie & la Théologie, *magna doctrinæ opinione fuisse professum*

seffum publicè Philosophiam ac Theologiam; qu'il a été très-habile dans tout ce qui regarde la Philosophie & la Théologie, *in Philosophicis ac Theologicis Disciplinis fuisse perfectè eruditum*. Le même Sotuel divise la Théologie morale de Henriquez en trois Tomes.

On ne peut rien voir de mieux sensé, que ce que cet Auteur remarque dans sa Préface touchant les qualitez nécessaires à ceux qui se mêlent d'écrire sur la Théologie morale. Il veut qu'ils soient exercez dans la Philosophie, dans le Droit canon & civil, & dans les Loix qui sont propres à chaque Etat: *Theologus moralis, in Philosophia, Jure canonico & civili, & propriis cujusque Regni Legibus versatus esse debet*. Il ne sauroit approuver ces Théologiens qui n'ayant aucune connoissance du Droit, croient que cette connoissance n'est propre que dans le Barreau, & qui cependant prononcent facilement & avec une conscience large sur toutes sortes de cas qui se présentent: *Nec probandus est Theologus Juris imperitus, qui omnes leges ac canones ad strepitum fori contentiosi referendos esse putet, & amplà quâdam conscientia facile in omnibus pronunciat*. Il n'est pas mal aisé de deviner à qui il s'adresse quand il parle de la sorte.

Enfin Henriquez dans sa Préface n'approuve point la methode de certains Théologiens, qui traitent les choses d'une manière, que chacun trouve son compte dans les décisions d'une affaire, choisissant ce qui l'accommode le mieux; parce qu'il y a des raisons probables de part & d'autre. Il juge que cette methode, quoi qu'elle soit d'un grand travail par
le

le recueil pénible qu'on fait des raisons qu'on peut apporter de part & d'autre, n'est point sûr dans la pratique: *Nec enim contrariae sententiae sunt passim censendae in praxi tutae*: mais un homme docte & habile doit selon lui bien peser toutes les autoritez & toutes les raisons, & enfin prendre son parti. Il n'est pas avantageux dans une cause qui n'est point douteuse d'accumuler doute sur doute: *nec gloriosum est in causa dubia dubia cumulare*. Si l'Auteur n'a pas tout-à-fait executé le plan qu'il vient de proposer, au moins est-il louable de l'avoir donné comme une regle que tous les bons Casuistes doivent suivre. Il semble condamner par-là le *probabilisme* qui plait à tant de Casuistes de nôtre tems. Dès le commencement de son Ouvrage il fait l'éloge de Saint Thomas, dont il veut suivre la doctrine: qu'il croit être préférable à celle de tous les autres Théologiens. Ce n'est pas après tout, qu'il n'embrasse quelquefois de certaines opinions qui sont communes aux Théologiens ultramontains, sans les avoir beaucoup examinées. Pour ce qui regarde les matieres qui sont de pure speculation dans la Théologie, ou qui demandent quelque étude de la Critique, il n'y est pas fort exact. Par exemple lors qu'il parle de l'Ecriture Sainte, il suit de certaines opinions reçues communément parmi les Canonistes, qui n'entendent gueres ces sortes de matieres. Il reconnoît cependant, que lors qu'il se presente quelque difficulté dans les Livres de l'Ancien Testament, il faut avoir recours au Texte Hebreu, qui n'a point été corrompu ex-

près, si ce n'est en un bien petit nombre d'endroits qui sont connus : & pour ce qui est du nouveau Testament, il veut que l'on consulte l'Original Grec, quoique les exemplaires Grecs ne soient pas tout-à-fait exemts de corruption. Il semble néanmoins avoir préféré à ces Originaux l'ancienne édition Latine, lors qu'il ajoute, que la Vulgate a une autorité indubitable en toutes choses.

Au reste cet Auteur dépend presque en toutes choses des Ecrivains qu'il allegue, & dont il met les noms aux marges de son Livre qui est rempli de citations. Il dit par exemple, que Saint Pierre est le premier qui ait dit la Messe privée dans Antioche ; & il cite là-dessus l'autorité de Demochares, autrement du Mouchi : *Petrus Apostolus dixit primus Missam privatam in Antiochia*. Il me paroît plus exact dans les matieres qui regardent purement la pratique. Il y suit les sentimens qui lui paroissent fondez sur de bonnes autoritez & sur des raisonnemens solides. Lors que ces matieres sont de quelque importance, il rapporte les opinions des plus graves Théologiens & il les examine.

C'est sur ce pied-là, que dans son Livre où il traite du *Sacrifice de la Messe*, il examine au chap. 23. l'obligation qu'ont les Prêtres de la célébrer. Son opinion est qu'en general les Curez sont obligez de la célébrer plus souvent que les simples Prêtres, & que ceux-ci même ne sont point obligez absolument de la célébrer à Pâques ; mais qu'il suffit qu'ils le fassent trois fois par an en d'autres jours ; & il rapporte là-dessus l'autorité de Soto.

Soto. De plus il ajoute en ce même endroit, qu'un simple Prêtre n'est point obligé de communier ou de dire la Messe le jour de Pâques dans sa Paroisse; parce que ce Précepte ne regarde que ceux qui reçoivent la Communion de la main d'un autre, & non pas les Prêtres : *Consuetudo enim interpretatur jus communicandi in parochia tempore Pasche circa illos tantum qui de manu alienâ communicant.* Enfin l'autorité de Saint Bonaventure, de Caietan, de Soto, & de plusieurs autres graves Théologiens qu'il nomme, lui fait tenir pour probable qu'un simple Prêtre qui ne célèbre jamais la Messe ne pèche point mortellement, pourvu qu'il satisfasse au précepte de la Communion, & qu'il n'y ait point de sa part en cela de mépris ni de scandale. La raison qu'il en apporte, c'est qu'il ne paroît aucun Précepte ni divin ni humain, qui oblige les simples Prêtres en particulier de célébrer. Il auroit encore pu ajouter, que ce grand nombre de Messes qui se célèbrent tous les jours par ces simples Prêtres qui n'ont aucun titre ou office dans l'Eglise, n'est point un usage fort ancien, & qu'il ne se trouve établi que dans l'Eglise Latine. Ainsi Henriquez a raison de dire, qu'il n'y a aucun Précepte qui les oblige en particulier de célébrer la Messe. Peut-être même seroit-il à souhaiter, que plusieurs d'entre eux ne la célébrassent pas si souvent, & que parmi nous la Prêtrise ne fût pas devenue comme une espèce de métier pour gagner sa vie. Je ne voudrois pas cependant leur donner le nom de *missificantes* avec Cellot, qui a été relevé là-

dessus par Mr. Arnaud. Au moins c'est ce que ce Docteur lui reproche. Outre les Questions de pure pratique, & qui regardent la Théologie morale, Henriquez en traite plusieurs qui appartiennent à la Théologie speculative. Comme il fait profession d'être entièrement attaché à la Doctrine de St. Thomas, il se déclare ouvertement contre ceux de sa Société qui ne la suivent point, & principalement contre Molina, dont les opinions particulieres commençoient à faire bruit & à Rome & en Espagne dès ce tems-là. Il en parle au ch. 4. dans son dernier Livre, qui a pour titre, *De fine Hominis*, où il traite de *futuris conditionatis*. Il y explique aussi les opinions de Catharin, de Suarés, & de quelques autres Théologiens, qu'il rejette comme étant contraires à Saint Thomas. Il s'étend fort au long sur la prescience de Dieu, sur la prédestination, sur le libre arbitre, & sur quelques autres matieres semblables, parce qu'elles étoient alors fort agitées.

Le chap. 6. de ce dernier Livre, *De fine Hominis* a pour titre, *Cum efficaci prædeterminatione boni, aut præscientiâ mali stare usum libertatis*. Il prétend y faire voir que la volonté efficace de Dieu & sa Providence, n'impose point à l'Homme une nécessité d'agir, puis qu'elle n'est qu'une cause externe & éloignée. Voici ses propres termes: *Dei voluntas & providentia non imponit homini necessitatem simpliciter, cum sit causa extrinseca & remota, quæ finem quidem attingit fortiter, sed sapientia disponit suaviter executionem mediorum, ut immediatè per causam liberam fiant.*
Nam

Nam Homini ita aptè & opportune proponitur bonum privatum, ut cognitio objecti sibi proportionati & convenientis, ut omnino velit nunc eligere, & tamen liberè eligat cum pleno dominio. Il prouve cette opinion par plusieurs autoritez de Saint Thomas qu'il explique, & il répond en même tems aux objections contraires.

Je me souviens d'avoir lû depuis peu dans l'Ouvrage (3) que le P. Goudin doit publier bien-tôt sur cette matiere, la même chose & les mêmes expressions. Il y fait profession de n'être pas de ces Thomistes rigoureux, qui font tout dépendre de la Toute-puissance de Dieu & de son Decret absolu. Henriquez me paroît aussi très-éloigné du sentiment de ces Thomistes rigoureux, qui semblent en quelque maniere admettre une espece de *fatum* ou destinée dans la Nature. Mais comme l'on pouvoit opposer à Henriquez qu'il suivoit l'opinion de Baïus qui avoit été censurée, il ajoute dans ses notes, que Michel Baïus, qui-soutenoit que la liberté étoit compatible avec la necessité de l'action, a été condamnée par les Papes Pie V. & Gregoire XIII. *Michaël Baïus dicens libertatem stare cum actu necessario, damnatus est à Pio V. & Gregorio XIII.* Mais à vous dire la verité, quelque couleur que puisse donner Henriquez à son opi-

(3) Les Dominicains de Rome, sur tout le P. Maf-foullié Compagnon de son General, se sont opposez à la publication de cet Ouvrage, à moins qu'il ne fût retouché & accommodé au Thomisme rigoureux, parce que le P. Goudin leur a paru approcher trop des Suarez-ziens,

opinion, je ne la vois gueres distinguée de celle de Baius, qui ne reconnoit aucune nécessité de contrainte, mais une simple spontanéité, qui ne me paroît pas fort éloignée de ce que nôtre Jesuite ajoute en ce même lieu, sur la maniere que la Volonté est poussée de Dieu.

La principale application d'Henriquez dans ce chapitre 6. est de mettre au jour les sentimens de Molina dans sa Concorde, & de montrer qu'ils sont contraires à Saint Augustin & à Saint Thomas. Molina, dit-il, prétend que de certaines prédeterminations que quelques Théologiens Espagnols ont inventées depuis 20 ans, détruisent nôtre liberté, & il nie que nos actes libres soient prédeterminez de Dieu, avant qu'il connoisse par sa prescience la cooperation de nôtre Libre-arbitre; & quelques nouveaux Théologiens (il indique Molina) rapportent cela à la prescience des futurs conditionnez. Mais cette opinion est tout-à-fait contre Saint Augustin & contre Saint Thomas. *Addit Molina*, dit Henriquez, *prædefinitiones quasdam quas quidam Hispani à 20. annis invexerunt, repugnare nostræ libertati, & hic negat. actus nostros liberos prædeterminari à Deo antequàm præsciat futuram nostri arbitrii cooperationem, & quidam recentiores id referunt in præscientiam futurorum conditionatorum, de quibus supra c. 4. §. 1. Lit. C. At hæc sententia est planè contra Augustinum & D. Thomam.*

Vous voyez par-là, que Molina reprochoit aux Thomistes, que leur opinion touchant les prédeterminations qu'ils avoient introdui-

tes

tes dans les Ecoles, n'avoit que 20 ans d'antiquité. Ceux-ci de leur côté reprochoient à Molina, que son sentiment touchant la prescience de Dieu étoit nouveau, & contraire à Saint Augustin & à St. Thomas. Henriquez qui jugeoit qu'on leur pouvoit opposer, que la doctrine de St. Augustin & de St. Thomas ne s'accordoit point avec toute l'Antiquité, tâche de prévenir cette objection, en conciliant la doctrine de St. Augustin avec celle des Peres Grecs : mais cela lui est inutile. Je suis sûr que si Molina s'en fût tenu aux expressions des anciens Ecrivains Ecclesiastiques qui ont précédé St. Augustin, & qu'il ne se fût point avisé d'en inventer de nouvelles, pour paroître original, il n'auroit point donné prise sur lui, comme il a fait. Il auroit pu se défendre par l'autorité de ces Anciens, contre les Thomistes qui l'ont traité de Novateur. Il auroit pu leur répondre avec force, que loin que sa doctrine fût nouvelle, elle étoit antérieure de plusieurs siècles à St. Augustin. Je me trompe fort si Henriquez n'auroit pas mieux fait de prendre ce parti-là, comme Maldonat & quelques autres Jesuites l'ont pris, que de s'entêter si fortement des opinions qu'il avoit apprises dans les Ecoles des Thomistes. Il est vrai que l'autorité seule de St. Augustin qu'il allegue souvent est d'un grand poids. *In hac re, dit-il, de prædestinatione & gratiâ Dei, unus Augustinus valet pro mille testibus, cum in ea Patres in Concilio Milevitano, Arausicano, & Tridentino mutantur illius non tantum sententias sed verba.* Mais quelque respectable que soit

l'autorité de St. Augustin & de ses Disciples, Maldonat & quelques autres savans Jesuites n'ont fait aucune difficulté de l'abandonner.

A l'égard des brouilleries qu'Henriquez eût avec son General, Mariana qui en a été témoin en parle de la sorte au chap. 4. de son Traité des défauts du Gouvernement de la Compagnie de JESUS: *L'émence du P. Henriquez prit son sujet d'une chose bien légère, de je ne sai quelle parole qu'il dit en la profession de deux des nôtres, dont ni eux ne se devoient tant ressentir, ni le General en faire état. Sur le sujet de cette niaiserie, s'émût la mêlée & estrif que nous vîmes, & qui réduisit la Compagnie à la nécessité de proceder envers lui comme elle fit, & du bruit de tant d'années qui s'en est ensuivi au Conseil Royal, en l'Inquisition, & devant le Pape. Je sai que si on y eût procedé avec plus de charité & de retenue, le scandale ne seroit jamais passé si avant. J'ai suivi la Version Françoisé imprimée en 1624. avant que l'original Espagnol fût public.*

Ces brouilleries comme vous voyez, regardent des querelles particulieres. Henriquez n'étoit point apparemment content, de ce que son General faisoit profés des gens qui n'avoient pas assez de mérite pour cela. Ce General qui étoit Aquaviva se brouilla si fort avec ceux de sa Societé, qu'il fut obligé par deux Congregations generales, de rendre compte de sa conduite, & de se purger publiquement des choses dont on l'accusoit. Vous pouvez voir dans le petit Livre de Mariana,

riana, la peinture qu'il fait d'Aquaviva & de son Gouvernement. Il étoit à la vérité un de ces Jesuites mécontents : mais après tout, la maniere dont il circonftancie les faits qu'il rapporte, & qui fe paffoient dans fa Province, merite qu'on l'écoute fur ces plaintes. Il feroit inutile d'entrer plus avant dans une chofe qui ne regarde point l'Ouvrage du Jefuite Henriquez (4). Je fuis Monsieur, &c.

A Paris 1694.

(4) Ceux qui voudront être inftruits plus à fond des raifons que les Jefuites avoient de fe plaindre de leur General Aquaviva, doivent confulter un affez grand nombre de Lettres que plusieurs d'entre eux écrivirent, étant même aflemblez dans leurs Chapitres Provinciaux, au Pape Clement VIII. lorsqu'on alloit tenir une Affemblée Generale de toute la Société en 1593.

L E T T R E XXXI.

Au R. P. G. D. (1)

D'un excellent Ouvrage composé par un Religieux Dominicain, que ceux de son Ordre ont fait supprimer, empêchant qu'il n'ait été publié. Reflexion sur le Livre de Bradwardin Archevêque de Cantorberi intitulé, de Causa Dei contra Pelagianos.

MON R. PERE.

La perte que je viens de faire (2) est à la vérité très-grande. Vous savez par votre propre expérience, l'estime que cet illustre Prélat faisoit des Personnes de Lettres. Pour ce qui est de ce Livre si rare dont vous voulez inserer quelques extraits dans votre nouvelle composition; je ne manquerai point de vous

(1) Cette Lettre a été écrite au P. Goudin savant Religieux Dominicain, qui étoit alors Prieur du grand Couvent de Paris, & dont Mr. Simon étoit fort Ami.

(2) Mr. Simon parle apparemment de Monsieur de Harlai Archevêque de Paris qui le considéroit, & qui vouloit que ses Histoires critiques de la Bible fussent ré-imprimées dans Paris. Ce qui auroit été fait du vivant de ce Prélat, si l'Auteur ne lui eût représenté, qu'il falloit qu'auparavant le Libraire de Rotterdam fût remboursé des frais qu'il avoit faits pour l'impression de ces Livres.

vous le donner aussi-tôt que je serai de retour à Paris. N'en parlez cependant à personne, de peur que vos Voisins ne demandent aussi à le voir; & s'il étoit une fois entre leurs mains, il ne seroit pas facile de le retirer. Au reste, je me ferai un plaisir de consulter pour vous dans la Bibliothèque du Collège des Jésuites, les Théologiens Espagnols que vous avez citez, sans les avoir lûs dans la source. Il est surprenant que vous n'osiez pas aller vous-même les lire dans cette Bibliothèque. Vous craignez, dites-vous, que vos Pères n'ayent cette visite pour suspecte, & qu'ils ne vous fassent passer pour un Fauteur des Molinistes; parce que les Juifs ne doivent avoir aucun commerce avec les Samaritains. Cela étant, je ferai en sorte que le P. Hardouin, qui est de mes amis, & qui est de lui-même fort obligeant, vous enverra tous les Livres dont vous aurez besoin, afin que vous puissiez les lire commodément dans votre chambre. Je l'ai pressenti là-dessus. Vous verrez, que tout Samaritain qu'il est, pour me servir de vos termes, il ne refuse pas d'avoir commerce avec les Juifs, & même de leur rendre service, lorsque l'occasion s'en présente.

Il faut avouer, que ceux de votre Ordre sont d'étranges gens. Ils veulent, que tout le Monde se soumette aveuglément aux opinions de leur Ecole, comme si c'étoient des Décisions de quelque Concile general. Vous savez vous-même, qu'il n'est pas aisé de marquer précisément sur plusieurs articles, en quoi consiste le pur Thomisme. Il y a de la

varieté là-dessus, même parmi les Vôtres. Je vous louë d'avoir bien voulu adoucir quelques sentimens durs de vos Thomistes sur la Prédestination & la Grace efficace. Ils prétendent, que cette Grace tire son efficace de la seule Toute-puissance de Dieu: ce qui me paroît fort dur. Et en effet dans les Ecrits que vous m'avez communiquez, vous tirez cette efficace de plusieurs autres moyens dont Dieu, qui par sa Science infinie connoit tout ce qui se passe dans le cœur de l'Homme, se sert, sans que vous favorisiez pour cela les sentimens de Suarez ou de Molina. Cette opinion est d'autant plus raisonnable, que vous l'avez appuyée sur des textes formels de St. Thomas.

Mais après tout, j'ose vous dire, que vous n'avez encore fait que la moitié du chemin. J'aurois souhaité qu'en parlant de la Grace efficace, vous n'eussiez point ajouté *par elle-même*, terme qui est de ces derniers siècles, & qui est inconnu à toute l'Antiquité. Ce terme renferme je ne sai quoi qui semble détruire nôtre liberté, aussi-bien que le mot de *physique* ajouté à celui de *prédetermination*. Je vous communiquerai là-dessus un petit Livre fort rare & curieux, qui a pour titre, *de Religione bestiarum*. C'est un Dialogue où l'on met en évidence les sentimens de ces Thomistes rigoureux, qui font agir les Hommes en bêtes. L'Auteur est Theophile Raynaud fameux Jesuite, que vous avez connu particulièrement. Quoi qu'il y fasse le plaisant à son ordinaire, il y dit de très-bonnes choses: *Ridendo dicere verum quid vetat?*

J'ai

J'ai appris de plusieurs endroits, que vos Peres de Rome, qui font profession d'être du nombre de ces rigoureux Thomistes, s'opposent à la publication de votre nouvel Ouvrage (3), & qu'ils ont nommé un de vos Théologiens de Paris, pour l'examiner & leur en rendre compte. Le P. Massoulié qui a publié depuis peu à Rome un très-gros Ouvrage sur cette matiere, ne vous sera pas favorable. Il est persuadé, dit-on, que de s'opposer aux opinions des Jesuites sur la Prédestination & sur la Grace, c'est rendre un grand service à l'Eglise. En verité je vous plains. Votre habit & votre profession ne vous permettent pas de publier librement vos pensées. Le seul remede que je trouve pour vous tirer de cet esclavage, est de faire imprimer votre nouvel Ouvrage sans mettre votre nom à la tête. Je me chargerai volontiers du soin de cette Impression. L'on feroit ensuite connoître par le moyen des Journaux le nom de l'Auteur & son dessein. L'avis que j'aurois à vous donner dans cette conjoncture, seroit de ne rien dire en particulier de l'Ouvrage du Pere Massoulié, tant à cause du rang qu'il tient à Rome auprès du

P. Cloche

(3) Le P. Goudin qui est mort en 1696. au mois d'Octobre, a laissé son Manuscrit entre les mains du P. Maisonneuve, Religieux de son Ordre & son Ami. Celui-ci s'étant mis en état de le faire imprimer, a reçu ordre du Conseil de son General de n'en rien faire, à moins qu'il ne fût revu & corrigé très-exactement sur le pied du bon Thomisme, & conformément au Livre du P. Massoulié, qui fait gloire dans Rome d'être de ces rigoureux Thomistes si opposés à la doctrine des Jesuites.

P. Cloche vôte General, que parce qu'il y est estimé. Ce qui ne vous empêchera pas de le réfuter, comme vous avez fait, mais sans le nommer.

Le parti qu'il seroit à propos de prendre dans cette occasion, pour rendre vôte Ouvrage plus specieux & plus utile au Public, seroit d'attaquer vivement Bradwardin Archevêque de Cantorberi outré Thomiste, s'il en fut jamais. Les Vôtres le mettent dans le rang de vos Ecrivains: mais je me souviens de vous avoir fait voir qu'il n'avoit jamais été de vôte Ordre; & vous m'avez avoué plusieurs fois, qu'il n'avoit pas gardé assez de moderation dans son Livre, que vous avez en manuscrit dans vôte Bibliotheque. Les Calvinistes d'Angleterre, qui ont regardé cet Archevêque comme un des Heros de leur Parti; l'ont fait imprimer à Oxford en 1618. (4)

Cet Auteur a pris plusieurs choses des Philosophes Arabes qu'il lisoit, & qui de son tems étoient à la mode, aussi-bien que du tems de St. Thomas, qui les cite souvent. Vous savez que la connoissance de la Philosophie dont on a fait un mélange avec la Théologie scholastique, est venuë dans l'Occident de ces Philosophes Arabes, qui ont été traduits en Latin. Il ne paroît pas que St. Thomas & Bradwardin ayent lû la Philosophie

(4) Voici le titre de cet Ouvrage que Henri Savill a donné au Public: *Thomæ Bradwardini Archiepiscopi olim Cantuariensis de causa Dei contra Pelagium, & de virtute causarum*. Cet Auteur qui a aussi écrit quelques Ouvrages sur les Mathématiques, vivoit à Oxford au milieu du quatorzième siècle,

phie d'Aristote dans d'autres Livres, que dans des Versions Latines faites sur l'Arabe ou sur l'Hebreu: car les Juifs ont mis en Hebreu de Rabbins ces traductions Arabes. L'Ecole de Paris a été long-tems dans cette barbarie. Le fameux Jaques le Févre d'Estaples est le premier, au moins un des premiers, qui ait traduit sur le Grec quelques Livres d'Aristote. Bradwardin qui n'étoit pas seulement Philosophe & Théologien, mais qui étoit aussi Mathématicien, avoit plus d'occasion que les autres Théologiens de lire les Livres de ces Ecrivains Arabes traduits en Latin, & qui ont fait quelque impression sur son esprit. Il cite Averroës, Avicenne, Algazel, Albumasar, & quelques autres Arabes. Ils l'ont jetté dans l'erreur sur de certains Livres qu'il a crû trop facilement être d'Aristote, & qui assurément n'en sont point. C'est sur ce pied-là qu'il soutient, que ce Philosophe a connu les Prophetes; & il le prouve par un Livre intitulé, *le secret des secrets*, qu'il croit être d'Aristote, parce que les Arabes l'avoient en leur Langue sous le nom d'Aristote, d'où il avoit été traduit en Latin.

Si l'on écoute Bradwardin, il étoit difficile de trouver de son tems aucun Théologien qui ne fût Pelagien. Presque tout le monde, dit-il, a embrassé l'erreur après Pelage *, *Totus enim mundus post Pelagium abiit*. Ne seroit-il point à propos de réfuter ce Thomiste outré, pour ne pas dire ce Fauteur des opinions Mahometanes? Les premiers Luthé-
riens

* Bradw. *præfat.*

riens qui l'ont pris pour leur Patron, ont fait imprimer la Preface de son Livre. Les Calvinistes d'Angleterre qui ont fait imprimer l'Ouvrage entier, lui donnent de grands éloges. Dites-moi, je vous prie, que deviendra la Tradition de l'Eglise, s'il est vrai, que presque toutes les Eglises étoient alors infectées de Pelagianisme? Il n'épargne pas même en quelques endroits le Maître des Sentences, qu'il met aussi dans le nombre des Fauteurs du Pelagianisme; bien que d'ailleurs il reconnoisse, que ce grand Maître des Théologiens de l'Ecole, a été un des principaux Sectateurs de St. Augustin: *Procul dubio mirror non modicum*, dit-il *, *Magistrum bonum* (Lombardum) *Doctorem Catholicum, sectatorem Augustini præcipuum, ejus verâ doctrinâ contemptâ ad Pelagianas fallacias in hac parte devolutum*. La Théologie Augustinienne de l'Evêque d'Ypres paroitra modérée, si on la compare avec celle de l'Archevêque de Cantorberi.

Comme Bradwardin rapporte tout à l'autorité de St. Augustin, laquelle selon lui est conforme à celle de St. Paul, il se met peu en peine de l'autorité des autres Peres. Il abandonne facilement St. Chrysostome, St. Jérôme, & St. Jean de Damas, qu'il croit être favorables aux Pelagiens. Il établit d'étranges principes, qui font connoître qu'il n'étoit gueres exercé dans la lecture des anciens Docteurs de l'Eglise. Il soutient, qu'on ne doit faire aucun scrupule de les abandon-

ner,

* Bradw. lib. 2. c. 10.

ner, parce qu'ils sont contraires les uns aux autres, & même quelquefois à eux-mêmes: ce qu'il confirme par l'autorité de St. Augustin, qui en plusieurs endroits de ses Ouvrages a établi pour maxime, qu'il ne devoit donner son consentement, qu'aux seules Ecritures canoniques, *solis Scripturis canonicis se debere consensum*.

Cet Auteur que quelques-uns pourroient nommer le Précurseur des Protestans, pousse plus avant son principe. De peur qu'on ne l'accuse de temerité parlant de la sorte des anciens Docteurs de l'Eglise, qui selon lui ne s'accordent point avec la Doctrine de St. Augustin, il ajoute que qui que ce soit, Pere, Frere, ou même un Ange du Ciel, qui soutiendrait le Pelagianisme, il ne craindrait point de le reprendre: Car je suis très-certain, dit-il, que toute l'Ecriture, JESUS-CHRIST, St. Paul, St. Augustin, & les autres Docteurs de l'Eglise, & tant de Conciles, tant de Papes, & de Saints, ne se sont point trompez: *Quisquis enim fuerit Pater vel Frater, etiam Angelus de Cælo, qui Pelagianam hæresim dixerit, scripserit, tenuerit, sive docuerit, ipsum intrepidus reprehendam, certissimus enim sum, nec in minimo hæsito, vetus & novum Testamentum, Christum, Paulum, Augustinum, Gregorium, cæterosque Doctores, Ecclesiam Sanctam Dei in tot Synodis & Conciliis, tot Papas & Sanctos, ac tot & tam validas rationes in destructione hujus hæresis non errasse, non cecos fuisse, nec cecos in foveam adduxisse.* Mais tous ces anciens Docteurs, dont il rejette l'autorité, n'ont pas prétendu s'opposer
aux

aux divins Ecrits de l'ancien & du nouveau Testament sur la Grace & sur la Prédestination. Au contraire ils ont combattu par l'Ecriture Sainte les erreurs des Gnostiques & des Manichéens sur ces matieres. Il est bon que vous observiez, que l'Archevêque de Cantorberi, aussi-bien que les Jansenistes de nôtre tems, ne commencent la Tradition de l'Eglise, que par St. Augustin; après lequel suivent ses Disciples: comme si St. Chrysostome & toute son Ecole, ou plutôt toute l'Eglise-Orientale devoient être comptez pour rien, lorsqu'il s'agit de Tradition. Bradwardin est assez hardi, pour ne pas dire temeraire, d'abandonner aux Pelagiens les quatre premiers siècles de l'Eglise. Je souhaite, que dans vôtre nouvel Ouvrage, vous examiniez ce fait, qui est d'une bien plus grande importance, que la Science moyenne de Molina, sur laquelle vous vous êtes étendu fort au long. C'est un Jesuite particulier qui n'a pas été même avoué de sa Société: au lieu qu'ici il s'agit de la croyance de l'ancienne Eglise sur des matieres très-importantes. Je suis &c.

A Rouen 1695.

LET-

L E T T R E XXXII.

A U M E M E.

Leon de Juda fameux Zuinglien n'est point de race Juive, comme plusieurs Savans Ecrivains l'ont crû. Caractere de cet Ecrivain. De la methode qu'il a suivie dans sa Version de l'ancien Testament. Jugement des Théologiens d'Espagne sur cette Version, qu'ils citent souvent dans leurs Commentaires sur l'Ecriture Sainte.

VOUS me demandez, mon R. Pere, pourquoy dans mon Histoire critique de l'ancien Testament, lorsque j'ai parlé de Leon de Juda, je n'ai point remarqué, qu'il étoit Juif de naissance. Vous avez, dites-vous, fait cette découverte depuis peu, en lisant l'*Histoire des variations* publiée par Mr. l'Evêque de Meaux, qui dit, parlant de cet Auteur qui s'est rendu fameux dans le Parti Zuinglien: (1) *Ce fameux Juif qui embrassa le Parti des Zuingliens.* Détrompez-vous, s'il vous plait, Leon Juda ou de Juda n'a jamais été Juif, ni d'origine Juive, comme un grand nombre de nos meilleurs Ecrivains l'ont crû avant Mr. l'Evêque de Meaux. Le Jesuite Gretzer,

(1) Hist. des Variat. lib. 6. n. 13.

zer, qui devoit être mieux informé de ce fait, puisqu'il vivoit en Allemagne, & qu'il a écrit contre la Version de Zurich, a été fortement relevé là-dessus par un Sectaire Zuinglien, qui a pris contre lui la défense de cette Version. Son Livre a été imprimé à Zurich en 1616. sous ce titre : *Vindiciæ pro Bibliorum translatione Tigurina, adversus Jacobi Gretzeri Monachi à Sodalitio Jesuitico Ingolstadiani admonitionem.* L'Auteur qui est croyable sur ce fait qui est de son ressort, assure (2) que Léon de Juda n'est point Juif d'origine, mais que son Pere appelé Jean de Juda étoit Curé de Germeren, lequel, dit-il, selon une coutume assez ordinaire aux Prêtres en ces tems-là, avoit pris une concubine nommée Elisabeth Hochiengerin d'une bonne famille de Soleure, de laquelle il eut Léon de Juda en 1482.

Voilà, comme vous voyez, une Genealogie bien circonstanciée. Cet Ecrivain n'a point de honte de publier qu'un des Patriarches de sa Secte est fils de Prêtre, né d'un mariage illegitime, ou plutôt d'une concubine, quoiqu'il arrivât quelquefois que ces Prêtres n'avoient point de honte dans ces tems de desordre, de se marier publiquement & dans les formes ordinaires avec des concubines. Je me souviens d'avoir lu un contract de cette sorte passé en Lorraine. Ce même

(2) *Illius (Leonis Juda) Pater fuit Joannes Juda Plebanus Gemenensis, qui concubinam communi Sacerdotum consuetudine sibi adsiiverat Elisabetham Hochiengerin Salodorensem e familia senatoria ortam, ex qua genuit Leonem Juda an. 1482.*

même abus a aussi été autrefois en France, en Allemagne, en Angleterre, & ailleurs. On peut donc dire de Leon de Juda ce qu'on a dit d'Erasmé qui étoit aussi Fils d'un Curé; que bien qu'il ne fût point fils de Roi, il étoit néanmoins fils d'un Homme qui portoit la Couronne: *Erasmum*, dit Theophile Raynaud, *si joculari de joculari homine in scelere licet, non fuisse Filium Regis, licet is qui cum genuit fuerit coronatus, ut de alio quodam dixit Petrus*. Cette plaisanterie, comme vous le voyez, a été imitée de Pierre de Blois, qui dit la même chose dans une de ses Epîtres en une semblable occasion. J'aurois souhaité que ce Jésuite par une médisance très-noire, n'eût point dit la même chose du Docteur de Launoi dans un Libelle qu'il a publié contre lui au sujet de la Sainte Baume de Provence. André Rivet fameux Ministre du parti Calviniste en France, & qui fut depuis Professeur en Théologie dans l'Université de Leide, reprend aussi Bonfrerius savant Jésuite pour avoir avancé que Leon de Juda s'étoit fait de Juif Zuinglien. Il est, dit-il, né de Parens Catholiques Romains; il avoit pris les Ordres sacrez, & il avoit même été Prieur d'un Couvent de Moines; & enfin il fut appelé à Zurich par le Magistrat, où il fut fait Pasteur après avoir renoncé à l'Eglise Romaine. * *Qui (Leo Judæ) ex parentibus Pontificiis natus, ipse sacris initiatus, & Monachis in eremo præfectus, tandem Tigurum à Magistratu vocatus, ibidem superstitionibus ejuratis Pastor factus fuit.*

Je

* *Andr. Rivet, Isag. ad sac. Script.*

Je me suis un peu étendu sur ce fait, parce que vous avez souhaité d'en être informé, & que vous avez crû que Mr. l'Evêque de Meaux dans un Livre de Controverse, tel qu'est son Histoire *des Variations*, ne pouvoit pas s'être trompé sur un fait de cette nature. Ribera dans son docte Commentaire sur les petits Prophètes, a fait la même faute en une infinité d'endroits, où il cite ce Traducteur Zuinglien sous le nom de *Léon Hebreu*. C'est ce que vous pouvez voir dès le commencement de son Commentaire sur Osée où il dit : *Leo Hebraeus: Is enim interpres est Prophetarum qui cum scholiis Vatabli circumferuntur &c.* Il dit encore un peu plus bas alleguant le même Leon de Juda : *Leo Hebraeus qui constanter sequitur Hebraeos*. On ne voit autre chose dans la plûpart des Commentateurs Espagnols que le nom de ce Zuinglien, parce que sa Traduction, à laquelle sont jointes les notes littérales attribuées à Vatable, étoient fort estimées dans toute l'Espagne, où elle avoit été imprimée en y faisant quelques corrections. En quoi ils parurent plus seneuz que vos Docteurs de Paris, qui firent le procès à Robert Estienne pour avoir donné au Public cet Ouvrage. Quelques Théologiens Espagnols, & entre autres Didacus Stunica dans son Commentaire sur Job, la cite aussi sous le nom d'*Estienne*. Il est bon, que je vous avertisse qu'Erasme appelle quelquefois Leon de Juda, *Leo Judæus* : ce qui ne signifie pas *Leon Juif*, comme d'abord le terme de *Judæus* semble l'insinuer, mais simplement *Leon de Juda*, c'est-à-dire d'une famille qui portoit

le nom de *Juda*, comme l'on me nomme *Simonius* qui est aussi un nom de famille. Personne n'a mieux connu qu'Erasme Leon de Juda avec qui il a été lié d'amitié pendant un très-long-tems : mais ils devinrent ennemis, & ils écrivirent même l'un contre l'autre avec chaleur, lorsque Leon de Juda se fut jeté dans le Parti des Zuingliens.

Comme vous estimez cet Ouvrage que Robert Estienne fit imprimer sous le nom de Vatable, sans parler de Léon de Juda dont le nom étoit odieux, je suis sûr que tout ce petit détail ne vous déplaira pas. Je n'en ai dit que fort peu de chose dans mon Histoire critique, parce que je ne donnois alors qu'un simple abrégé, me réservant de m'étendre plus au long sur tout ce qui regarde l'Ecriture Sainte & les Interpretes dans un grand Ouvrage, que j'aurois publié sous le titre de *Bibliothèque Sacrée, Ecclesiastique, & Rabbinique*, & dont feu Monsieur de Harlai Archevêque de Paris devoit être le Protecteur, comme vous l'avez su, parce qu'il avoit jeté les yeux sur vous, pour m'être un des Approbateurs.

Pour revenir à la Bible Zuinglienne, on a mis au devant une Préface qui me paroît bien sentée. Elle ne contient rien d'outré & qui sente le Parti. En effet l'Ecole de Zurich qui a eu de savans Hommes, a été plus modérée que celle de Wirttemberg, dont Luther a été le Perc. On avertit dans cette Préface (3),

Tome IV.

L

que

(3) Porro in vertendo non fuit superstitiosus. Sensus enim reddidit quam fidelissime: verbis non nimium affixus inhaesit.
Rursus

que le Traducteur ne s'est point attaché superstitieusement aux mots ; mais qu'il a rendu le sens fidèlement ; deplus, qu'il ne s'est point donné la liberté qu'il pouvoit prendre en qualité d'Interprete, parce qu'il étoit persuadé, qu'il falloit être plus religieux dans une Version de l'Ecriture Sainte, que dans celles des Livres profanes ; que cependant il avoit évité la barbarie ; & qu'il avoit tâché par tout de se servir d'expressions reçues & claires, si ce n'est en de certains termes qui sont comme consacrés. Vous m'avouerez qu'une Version de l'Ecriture, qui répondroit exactement à ce plan doit être du goût de tout le Monde.

Comme Robert Estienne n'a pas mis cette Préface dans son Edition, *ne irritaret crabrones*, je vas vous en marquer quelques endroits, parce que l'Edition de Zurich est devenue rare. Cela vous fera mieux connoître le caractère & la methode du Traducteur de Zurich. On y observe (4) qu'il a traduit exactement

Rursus non abusus est libertate Interpretis, majorem religionem in Sacris adhibendam ratus, quam in profanis. Unde à verbis, quoties ipsa res ferebat quam minimum recessit. Interea vero orationis incommoda & salebras scissit & complanavit, hiatus explevit, scabritiem expolivit, brevitatemque mediocri illustravit copia. Curavit ubique, ut oratio sive Versio esset simplex & quantum potuit Latina, exceptis verbis aliquot & Idiomatis quæ receptiora & notiora sunt, nōpote & ab Apostolis usurpata, quam ut mutari conveniat, aut necesse sit: cujus generis sunt fides pro fiducia; fidelis pro fidenti & veraci; benedictus pro laudandus, prædicandus, aut laudatus; benedicere pro fortunare &c. præfat. vers. Bibl. Tigur.

(4) *In transferendo usus est Leo Hebraico exemplari, eoquæ emendatissimo, quod religiosissimè sequutus est, & quanquam neque ex Græcis, neque ex variis Latinorum editionibus lectio-*

nis

actement sur l'Hebreu; que bien qu'il n'ait pas crû qu'on dût établir des varietez de leçon sur les anciennes Editions Grecques & Latines de l'Ecriture, il n'a pas laissé de les consulter souvent; qu'il n'a pas non plus négligé ce que les Interpretes orthodoxes de l'Eglise ont remarqué en plusieurs endroits tant sur les véritables leçons, que sur le véritable sens.

Quelques-uns diront sans doute, que Léon de Juda doit être absolument rejeté, comme un Interprete qui a puisé dans une source empoisonnée, qu'il a été le Disciple de Pellican & de quelques autres Sectaires Zuingliens Ennemis de nôtre Sainte Religion. Sur ce pied là Origene, St. Jérôme, & plusieurs autres anciens Docteurs de l'Eglise, auroient eû grand tort d'associer aux anciennes Versions reçues & approuvées par les Fidéles, les Traductions d'Aquila, de Symmaque, & de Theodotion, Ennemis déclarez de la Religion Chrétienne. Ce n'est point par rapport aux personnes qu'on doit juger de la fidélité & de l'utilité d'une Version de l'Ecriture. Je me souviens d'avoir lû dans Driedo savant Théologien de Louvain, qu'un Juif savant dans la Langue Hebraïque est plus capable de faire une bonne Version de l'ancien Testament, qu'aucun Interprete Chrétien. Aussi les Théologiens d'Espagne plus sages & plus judicieux que ceux de Paris, ne firent-ils aucun scrupule de réimprimer chez eux, non-

obstant

mis veritatem putavit esse petendam, consuluit tamen illas non infrequenter, neque neglexit qua de genuina lectione & germano sensu passim tradiderunt orthodoxi Ecclesia Interpretes, ibid.

obstant la rigueur de l'Inquisition, la Version de Zurich avec les Notes attribuées à Vatable, quoi qu'il y en ait quelques-unes qui sont de Calvin. Il n'y a que de faux délicats, & des gens animez d'un faux zele, qui puissent dire qu'une telle Bible ne doit point être mise entre les mains des Catholiques, parce que ce seroit allier JESUS-CHRIST avec Belial.

Je vous avouë, que la Version de Léon de Juda est l'Ouvrage de toute l'Ecole de Zurich, comme on le reconnoit dans cette Préface. L'on y dit pour rendre plus recommandable cette Version (5), que l'Auteur a été beaucoup aidé par des Personnes très-savantes dans les Langues & dans l'étude des Livres sacrez, & qui avoient fait des Leçons depuis plus de dix-huit ans dans l'Eglise de Zurich sur l'ancien Testament. On ajoûte, qu'il avoit appris d'eux tout ce qu'ils avoient observé sur la propriété des mots Hebreux tiré

(5) *Adjutus est autem plurimum operâ & diligentia clarissimorum Virorum, qui linguarum & rerum peritissimi, ab annis jam 18 & amplius, vetus Testamentum ex veritate Hebraica & à linguarum collatione, à doctissimorum item Interpretum traditionibus, in Ecclesia Tigurina fidelissimè exposuerunt. Horum ipse Auditor assiduus & diligentissimus, ex ore ipsorum excepit quaecunque ex proprietate & ingenio Hebraicae linguae, ex Hebraeorum Rabbini sen Interpretibus, & Ecclesiasticorum Virorum veterum & notericorum enarratione, à collatione Exemplarium & diversâ lectione, incredibili eruditione & industria protulerunt; qua demum domi recolligens, & cum ipsis Auctoribus, Librisque authenticis conferens, divinâ haud dubiò providentiâ sic praordinante, veluti silvam futuro huic operi preparavit. His inquam omnibus adjutus, his denique consultis omnibus, Latinam suam Translationem sincerè ad veritatem Hebraicam formavit atque composuit. Ibid.*

ré des Rabbins, & sur les explications tant des anciens, que des nouveaux Interpretes de l'Ecriture, & sur la diversité des Exemplaires. Si l'on en veut croire ces Docteurs Zuingliens, la Version de Léon de Juda est un effet de la Providence Divine. Il y a de l'exageration dans ce Discours; car quoique la Version Latine de Zurich soit louable, elle n'est pas néanmoins sans défauts: mais ces Docteurs en faisant l'éloge de leur Confrere, ont voulu faire en même tems leur propre éloge.

Vous savez ce qui a été dit en fait de Versions de l'Ecriture, que si même un Ange entreprenoit d'en faire une, l'on y trouveroit encore quelque chose à redire: Tant il est difficile de réussir sur cette matiere, qui est un abîme de difficultez. Les Zuingliens ayant reconnu, que les Versions Lutheriennes avoient un grand cours, parce qu'elles étoient claires & intelligibles, tâchèrent d'en donner une qui ne fût point obscure. Mais parce que les habiles Gens regardèrent la Version de Luther, même dans son parti, comme une paraphrase, & non comme une veritable Traduction, ceux de Zurich résolurent de garder le milieu entre les Versions trop litterales, & celles qui sont trop libres: la difficulté étoit de savoir prendre ce milieu. Je vous dirai en general, que le Traducteur de Zurich s'est trop émancipé en quelques endroits, & qu'en d'autres il n'a point entendu la signification propre des mots Hebreux. De plus étant accablé du poids d'un travail si pénible, il mourut avant que d'avoir mis la dernière main à

son Ouvrage. qui demeura imparfait.

Je ne ferai pas encore long-tems dans la Province. Tâchez de vous bien porter, sur tout mettez vos papiers en sûreté. Si je puis vous rendre quelque service en cela, foyez persuadé, que je ferai de mon mieux.

*A S. Crespin dans la forêt
de Lions 1695.*

LETTRE XXXIII.

A MONSIEUR (1) D. H. de l'Académie
Royale des Sciences.

*Mathurin Veffier Moine de l'Abbaye de
Saint Germain des Prez apostasie, &
se retire à Berlin. Bruilleries entre les
Savans de cette Abbaye.*

MONSIEUR,

Je vous dirai volontiers ce que j'ai appris de la fuite de Mathurin Veffier ci-devant Religieux de Saint Germain des Prez. Comme vous avez des liaisons d'amitié avec les principaux Moines de cette Abbaye, vous pourrez

(1) Cette Lettre s'est trouvée parmi les papiers de Mr. Bara dans le Collège Mazarin, avec quelques autres écrites à Mr. du Hamel de l'Académie des Sciences: quoi qu'elle ne soit signée de qui que ce soit, il y a des indices qui font juger qu'elle est de Mr. Simon.

rez vous informer d'eux, si l'on m'a dit la verité. Ce Religieux qui passoit pour un des plus habiles de ceux de sa Maison, & à qui je n'ai jamais parlé, rendoit des visites assez fréquentes à un Savant de mes Amis ; & c'est de ce Savant de qui j'ai appris les particularitez que je vas vous dire. Comme il retournoit à son Couvent on vint l'avertir de n'y pas retourner ; parce que ses Superieurs avoient pris la resolution de le mettre *in pace* pour le reste de ses jours. Tout ce qu'il put faire fut de se sauver promptement chez un Voyageur Lutherien, à qui il prêtoit souvent des Manuscrits de sa Bibliotheque. Ce Lutherien qui est un Homme de Lettres & de probité, fit tout ce qu'il pût pour le détourner du dessein qu'il avoit formé d'apostasier, plutôt que de se voir enfermé dans une prison pour tout le reste de sa vie : mais le Moine Vessier qui savoit de quoi il étoit accusé par ses Superieurs, qui le croyoient coupable des faits dont on le chargeoit, ne pût se résoudre de retourner à son Couvent, dans la persuasion où il étoit qu'ils lui feroient faire un voyage de Jerusalem. Peut-être ne savez-vous pas ce qu'on appelle chez les Religieux, au moins en Italie, *un voyage de Jerusalem* : quand ils ont condamné quelqu'un de leurs Confreres à une prison perpetuelle, & qu'on vient le demander, on répond qu'il est allé faire un voyage de Jerusalem.

Les Superieurs de St. Germain des Prez avoient trouvé parmi les papiers de Mathurin Vessier, un Ouvrage contre la Transubstantiation écrit de sa propre main. Il n'en fallut

pas davantage pour croire qu'il en étoit l'Auteur. Ils avoient devant les yeux l'exemple de plusieurs de leurs Religieux qui avoient apostasié, & s'étoient retirez chez les Calvinistes. Cependant on a fû depuis sa fuite, qu'il n'étoit point l'Auteur de cet Ecrit. Comme il fait la Langue Angloise, il l'avoit traduit de l'Anglois de Mr. Stillingfleet à la priere d'un de ses Confreres, qui exerçoit les fonctions d'Abbé regulier dans St. Vincent du Mans. Je vous rapporte toutes ces particularitez, afin que vous ayez lieu de vous en informer plus exactement.

Si cela est, le Prieur de St. Germain (2) & les autres Superieurs sont fort blâmables d'avoir agi avec tant de précipitation. Ceux qui sont instruits du fait, même parmi ces Moines, avouent qu'on a traité avec trop de rigueur un Homme qui avoit plutôt peché par imprudence, que par malice. L'on assure même qu'à la sortie de Paris il avoit pris la route de Bâle, pour s'en aller de-là droit à Rome, afin de s'y faire séculariser: mais la peur qu'on lui fit de cette Cour, & du grand credit que ceux de sa Congregation y ont, le porta à se retirer à Berlin, où il est présentement y faisant profession du Calvinisme, qui est la Religion de l'Electeur de Brandebourg, quoique

(2) Dom Loo Religieux zélé pour le bon ordre de sa Congregation, & pour la regle de St. Benoit, étoit alors Prieur de St. Germain des Prez. Il a toujours été dans cette pensée, que les Lettrez de sa Maison n'apportoient que du desordre, & s'il en avoit été crû, on les auroit obligez aux exercices de la Communauté comme tous les autres Religieux.

quoique la plupart de ses Sujets soient Lutheriens, comme vous savez. Il est vrai que les Benedictins de la Congregation de Saint Maur sont très-puissans à Rome, par le moyen d'un Procureur general qu'ils y entretiennent pour leurs affaires, & qui y fait une assez belle dépense. Dom Estiennot qui occupe cette place, y tient table ouverte, dit-on, tous les Vendredis, où se trouvent quelques *Signori Prelati*, qui ne manquent pas de le servir pour les affaires de sa Congregation. Du reste l'on n'a pas eû raison de représenter à ce Moine Apostat la Cour de Rome comme terrible; car quand même il auroit apostasié, il auroit été reçu avec bonté & charité de cette Cour, qui ne punit rigoureusement, que les relaps.

Vous savez apparemment les grandes brouilleries qui sont dans l'Abbaye de Saint Germain entre les gens de Lettres; & ces brouilleries ont même éclaté jusqu'au dehors. Dom Mabillon qui est de vos amis pourra vous en instruire plus à fond; car il y a bonne part. On prétend qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour se retirer entièrement de son Corps, afin de vivre en paix. S'il avoit obtenu, dit-on, un Abbaye en regle, qu'une Personne très-puissante a demandée pour lui, la Congregation de Saint Maur auroit perdu un de ses meilleurs Sujets. Mais sa Majesté a jugé plus à propos de donner cette Abbaye à un Cordelier qui lui est utile dans sa Musique. En effet ce n'est pas une raison suffisante à un Moine de se tirer de son Monastere, parce qu'il y a de la division entre les

Religieux : autrement il ne resteroit pas un Moine dans les Monasteres. Vous savez ce que dit Arioste, lorsqu'on voulut mettre de la division dans le Camp ennemi : on alla chercher la Discorde dans un Couvent, où elle se trouva jusques dans la Sacristie.

Pour revenir au Moine Vessier, quelques-uns disent qu'il étoit fort brouillé avec son Confrere le P. Mabillon, que celui-ci l'avoit desservi auprès de ses Superieurs : ce que j'ai de la peine à croire. Mais je vous dirai une chose que j'ai apprise d'un bon endroit : Ce Moine déclamoit par tout contre le P. Mabillon & contre certaines pratiques de sa Congregation. Comme il a de l'érudition, & qu'il est beaucoup versé dans la lecture des Livres Manuscrits il s'échappe quelquefois là-dessus. On lui a entendu dire plus d'une fois chez ce Savant qui étoit son ami, que de douze cens chartres qui lui avoient passé par les mains, lorsqu'il étoit dans l'Abbaye de Landevenet près de Brest, il en avoit trouvé au moins huit cens de fausses. Il ne cachoit rien des petits usages de ceux de sa Congregation, même en présence de ce Luthérien dont je vous ai parlé. Pour donner même quelque couleur à ces petits usages, il lui échappa de dire : Je m'étonne que Mr. Simon qui nous fait sans cesse des reproches sur ce sujet, loué souvent dans ses Ouvrages les Grecs, qui ont été beaucoup plus faussaires que les Nôtres. Belle consolation pour les Moines Benedictins, qu'il se soit trouvé dans l'Orient de plus grands faussaires qu'eux ! C'étoit apparemment la mésintelligence où il étoit

DE MONSIEUR SIMON. 251

étoit alors avec ses Supérieurs & quelques autres de ses Confreres, qui le faisoit parler de la sorte. Vous connoîtrez par-là quel est l'esprit & le caractère de Mathurin Vessier ci-devant Moine de St. Germain des Prez, & presentement marié à Berlin, où l'on dit qu'il mene une vie miserable. Le meilleur parti qu'il pourroit prendre dans l'état où il est, ce seroit de profiter de l'exemple du pauvre Diable Belphegor (3), qui aime mieux retourner en Enfer avec les Diables ses Confreres, que de demeurer sur la Terre avec une femme.

A Paris 1697.

(3) Machiavel est l'Auteur de l'Histoire, ou plutôt du Roman intitulé *Belphegor*. La Comparaison des Compagnons de Belphegor avec ceux du Moine Vessier est un peu forte.

L E T T R E X X X I V .

A MONSIEUR l'Abbé G. de la Maison &
Société de Sorbonne.

*Mr. l'Evêque de Meaux avant que de
mettre sous la presse son Exposition de
la doctrine de l'Eglise Catholique ,
l'avoit communiquée en manuscrit à plu-
sieurs personnes : il en avoit même fait
imprimer quelques exemplaires qu'il ju-
gea à propos de retirer.*

M O N S I E U R ,

Il est vrai que j'ai lû autrefois en manuscrit la premiere édition du petit Livre de Mr. l'Evêque de Meaux, qui a pour titre, *Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique* : mais comme c'étoit un Ouvrage qui devoit être imprimé dans peu de jours, je n'en tirai aucuns extraits ; outre que la copie manuscrite que j'avois étoit à Madame de Schoenberg, à qui le savant Prélat l'avoit envoyée pour savoir ce qu'elle pensoit là-dessus. Mr. de Fremont d'Ablancourt qui me l'avoit mise entre les mains, vint me la redemander, pour la rendre à cette Dame, parce que l'Auteur retiroit tous les exemplaires manuscrits qu'il avoit distribuez à plusieurs de ses amis. On m'assura dans ce tems-là, que Mr. Arnauld
qu

qui en avoit aussi reçu une copie, donna ce conseil à l'Auteur, lui ayant marqué de certains endroits qu'il jugeoit devoir être retouchés, avant que l'Ouvrage devînt tout-à-fait public par l'impression. Le Prélat en avoit même fait imprimer d'abord un petit nombre d'exemplaires conformes au Manuscrit dont je vous parle; mais il ne donna ces exemplaires qu'à ses Amis, & à quelques Personnes de qualité. Comme cet Imprimé ne tenoit que la place de la copie manuscrite il le retira aussi. Voilà sur quoi peut être fondée l'objection que quelques Calvinistes, qui avoient lû apparemment cette première édition, lui ont faite sur les variations.

Mr. l'Evêque de Meaux a répondu lui-même dans la *revûe de ses Ouvrages*, à tout ce que les Protestans lui ont opposé là-dessus; & ainsi vous devez plutôt ajouter foi à ce qu'il dit, qu'à de certains bruits incertains qui ont été répandus touchant cette variation, parce que Mr. la Bastide & quelques autres Calvinistes de Paris qui les ont fait courir, mêmes des Ouvrages imprimez, ne sont pas croyables sur cette matière. L'Illustre Prélat reconnoît, que d'abord il donna son Ouvrage en Manuscrit à quelques personnes particulières; qu'il en fit imprimer un certain nombre d'exemplaires, pour mettre entre les mains de ceux qu'il faisoit ses Censeurs, que le plus grand nombre de ces Imprimez lui est revenu, & qu'il les a encore notez de la main de ses Examineurs. Mais il prétend que ces changemens ne regardent que l'expression & la netteté du style.

La recherche que M. B. a faite dans la Bibliothèque de Mr. le Prince, pour voir s'il n'y trouveroit point un exemplaire de cette premiere édition, a été inutile, parce que l'Auteur retira l'exemplaire qu'il avoit donné à ce Prince. Mais après tout, que voulez-vous de plus décisif, que ce que Mr. l'Evêque de Meaux ajoute pag. 837. de la revûe de ses Ouvrages? *Supposé, dit-il, qu'il y eût eu quelque correction digne de remarque, quand a-t'il été défendu à un particulier de se corriger soi-même, & de profiter des reflexions de ses Amis & des siennes? Il est vrai qu'il est bon-toux de varier sur l'exposition de sa croyance dans les Actes qu'on a dressés, examinez, publiez avec toutes les formalitez nécessaires pour servir de regle aux Peuples: mais il n'y a rien de semblable dans mon Exposition.* Peut-il y avoir rien de plus sincere, que cet aveu du docte Prélat, qui étoit trop habile dans la Théologie pour tomber dans quelque faute considerable?

Vous voudriez qu'il eût donné au Public les remarques de ses Censeurs, parce que, dites-vous, les Protestans ne sont point satisfaits de ces généralitez, & qu'ils ont même fait imprimer de certains Ouvrages, où ils marquent des variations qui sont plus que de style. Entre autres, vous nommez un certain Docteur Anglois, qui en a rapporté quelques-unes dans un Livre qu'il a publié en sa Langue. J'ai en effet entendu parler de ce Livre Anglois, où l'on prétend donner des exemples de variation tirez de la premiere édition: mais celui qui a fourni ces exemples, avoué,

avouë, dit-on, qu'il n'a vû qu'une petite partie de cette édition. Il faudroit l'avoir entiere, & la donner au Public telle qu'elle a été d'abord: autrement je ne croirai point à ce que le Docteur Anglois & quelques autres Protestans ont publié sur ce sujet. Je suis, Monsieur &c.

A Paris 1692.

LET T R E XXXV.

A MONSIEUR ***.

Scelon la Methode que Mr. l'Evêque de Meaux a suivie dans sa Censure de la Version de Trevoux les plus sçavans Commentateurs Catholiques se trouvent favorables aux Sociniens. L'illustre Censeur fait des Traditions & des Articles de Foi de choses qui ne sont ni de Foi, ni de Tradition. Il se sert inutilement de l'autorité du Concile de Trente, & il regarde comme consacrée une locution qui n'est point consacrée. Les Livres des Héretiques ont leur utilité. Le nouveau Traducteur n'a point pris des Sociniens, sa Version du v. 7. chap. 6. des Actes des Apôtres.

M O N S I E U R,

A entendre parler Monsieur l'Evêque de Meaux, il n'y aura aucun Commentateur de
l'E.

l'Ecriture, qui ne soit favorable aux Sociniens. Cet Illustre Censeur n'a pas considéré qu'en attaquant le Traducteur de Trevoux il faisoit en même-tems le procès aux plus habiles Commentateurs Catholiques, que cet Auteur a suivis exactement. Je vais vous en convaincre par ses propres remarques.

„ * *Potens est Deus statuere illum, satyrai,*
 „ *stabilire, firmare: Dieu est assez puissant*
 „ *pour l'affermir* (celui qui pourroit tomber)
 „ *Rom. XIV. 4. C'est un passage consacré*
 „ *par tous les Peres & par le Concile de*
 „ *Trente, pour établir le don de la perséve-*
 „ *rance. Le Traducteur l'étude par cette*
 „ *note: l'affermir, c'est-à-dire, l'absoudre,*
 „ *ce qui est bien éloigné du mot affermir.*
 „ *Mais Crellius a proposé cette explication:*
 „ *Dei sententiâ absolvetur Est in Dei ar-*
 „ *bitrio, ut illum absolvat. C'est-à-dire, Dieu*
 „ *l'absoudra, il est au pouvoir de Dieu de l'ab-*
 „ *soudre. C'est ainsi qu'un des Chefs des So-*
 „ *cinien s tâche d'ôter à l'Eglise un passage*
 „ *principal, dont elle se sert pour établir la*
 „ *puissance de la Grace: loin de le corriger,*
 „ *notre Traducteur se rend son complice.*
 „ *Voilà les Docteurs qu'il consulte & qu'il*
 „ *étudie, & la suite nous en montrera d'au-*
 „ *tres exemples.*

Ne pourroit-on pas objecter ici au docte Prelat, ce qu'il a remarqué ailleurs contre de certains Théologiens, qui font trop hardiment des Traditions constantes des conjectures de quelques Peres? Ce n'est point de
 Crellius,

Crellius, ni n'aucun autre Unitaire, que le Traducteur a emprunté sa note sur le mot d'*affermir*; mais des plus habiles & des plus judicieux Commentateurs Catholiques, qui n'ont pas crû que ce passage fût consacré, pour établir le don de la persévérance. Il est vrai que le Concile de Trente, *Sess. 6 chap. 13.* où il est parlé de la persévérance, rapporte ce passage: Mais c'est un axiome de la bonne Théologie, que les raisons dont on se sert dans les Conciles, ne sont pas toutes des décisions.

Estius, qui ne peut pas être un Auteur suspect au Censeur; & qui d'ailleurs étoit persuadé de cette vérité n'a fait aucune difficulté d'expliquer le mot d'*affermir* par *absoudre*. En effet toute la suite des paroles de St. Paul tend-là. C'est pourquoi ce judicieux Commentateur, qui savoit la différence qu'il faut mettre entre le sens accommodé ou Théologique, & le sens littéral, expliquant ces paroles, *C'est à son maître à voir s'il se tient ferme, ou s'il tombe*; l'exprime par ces autres mots: *Il a Dieu, ou Jésus-Christ pour son Maître & son Juge, par qui il sera absous s'il fait bien, & par qui il sera condamné s'il fait mal.* Car c'est le sens, ajoute-t-il, qu'on doit donner à ces expressions, *Domino suo stare, aut cadere*. Rapportons les propres termes de ces Théologiens: *Habet Dominum ac Judicem suum Deum, sive Christum, à quo absolvetur, si benè agat; vel condemnabitur, si malè. Hoc enim est Domino suo stare, aut cadere, à Domino suo absolvendum esse, aut condemnandum.* Venant ensuite à l'explication du

du mot *statuere*, il dit, qu'il le faut interpréter de la même manière, qu'il a interprété le mot de *stat*, qui précède; en sorte que le véritable sens est: Quoique les hommes qui ne sont pas assez instruits dans la Foi le jugent, c'est-à-dire, le condamnent, Dieu peut l'absoudre: *Quamvis, inquit, homines in fide non satis instructi eum judicent, id est, condemnent, tamen Deus potens est eum absolvere, & suo judicio justificare.*

Holden, qui ne peut pas non plus être suspect au docte Censeur, ne s'éloigne point d'Estius dans sa remarque sur ce passage, lorsqu'il dit: *Christo vel absolvendus, vel condemnandus: potest enim eum absolvere.* Tirin appuie cette même interprétation dans sa scholie sur cet endroit, où il dit, *statuere, id est, stare facere in judicio, ne causâ ibi cadat*; & elle est aussi confirmée par Menochius. Dira-t-on que ces quatre savans Théologiens ont tâché d'ôter à l'Eglise un passage principal, dont elle se sert pour établir la puissance de la Grâce? Ce sont-là les Docteurs que le Traducteur a consultez, & qu'il a étudié. Il n'avoit garde de corriger Crellius, puis qu'il ne l'a point consulté: outre que quand il l'auroit consulté, il auroit regardé son interprétation en cet endroit comme orthodoxe, la trouvant appuyée par les plus habiles Commentateurs Catholiques.

Au reste, ces quatre Savans Théologiens n'ignoroient pas l'explication du Concile de Trente, qui est aussi fondée sur quelques anciens Docteurs. Mais ils ont crû qu'un Commentateur de l'Ecriture exact, & qui fait

fait profession de s'attacher aux explications les plus littérales, n'est point obligé de suivre certaines interprétations qui paroissent plus Théologiques, que littérales, quelque autorité qu'elles puissent avoir d'ailleurs parmi les Théologiens. Dans les Remarques manuscrites que Mr. de Meaux a envoyées à l'Approbateur, il ajoute, qu'il eût été plus clair & plus fort de traduire, *Dieu est Tout-puissant pour l'affermir*, que de dire, *Dieu peut l'affermir*. Mais le Traducteur a crû apparemment avec quelques autres Interpretes, qu'en bonne Grammaire le *δυνατός εναι*, qui est dans le texte Grec, & le *potens statuere* de la Vulgate, peuvent être exprimez à la lettre, par *potest statuere*, c'est-à-dire, comme il y a dans l'ancien Interprete Syriaque, *il est au pouvoir de Dieu de l'affermir*.

„ *Je sai, continuë le docte Censeur, que
 „ le Traducteur s'est préparé une excuse, en
 „ répandant de tous côtez dans ses Critiques
 „ précédentes, que les Peres n'ont pas tous-
 „ jours refusé les explications hérétiques :
 „ mais l'artifice est grossier; puisqu'on n'a
 „ jamais affecté de les suivre jusques dans les
 „ endroits suspects, loin de transcrire les
 „ notes où ils appuyent leurs erreurs, &
 „ même d'en composer le Texte sacré. Je
 „ dirai même qu'on se rend suspect en affect-
 „ tant de les suivre dans les choses indiffe-
 „ rentes, ou qui ne paroissent pas regarder la
 „ Foi, lors qu'elles sont extraordinaires &
 „ déraisonnables.

Ce

* Pag. 17.

Ce n'est point par affectation, que l'Auteur des Histoires critiques a remarqué, que les Peres n'ont pas toujours refusé les explications des Héretiques, mais s'étant proposé d'instruire ses Lecteurs de tout ce qui peut servir à une parfaite connoissance de l'Ecriture, il étoit en quelque façon nécessaire de leur faire voir par l'exemple des anciens Docteurs de l'Eglise, que les Livres des Héretiques ont leur utilité. L'illustre Censeur n'en indique-t-il pas lui-même quelques-uns dans la Préface de son Commentaire sur l'Apocalypse? Il en fait l'éloge, & il avouë librement qu'il a profité de leurs lumières. Voudroit-il qu'on lui représentât, qu'il a adopté leurs interprétations en des endroits, où ils se sont éloignés du sentiment commun des Docteurs Catholiques? Du reste il n'est pas vrai, que le Traducteur ait affecté de suivre les Héretiques, & de transcrire leurs notes, où ils appuyent leurs erreurs, & même d'en composer le Texte sacré. Si le Censeur avoit été aussi curieux de rechercher les Commentaires des Catholiques, qu'il l'a été de consulter ceux des Sociniens, il auroit sans doute trouvé, que ce qu'il appelle suspect, ne l'est point; qu'au contraire ce sont le plus souvent les Héretiques qui ont profité des lumières des Commentateurs orthodoxes; & qu'il a souvent attribué aux Sociniens, ce que ceux-ci ont emprunté des Catholiques: & c'est ce qui paroît manifestement de la remarque précédente.

Au chapitre vi. des Actes v. 7. où il y a dans la Vulgate, *Multa turba Sacerdotum, obedi-*

obediebat Fidei, l'Auteur de la Version de Trevoux a traduit: *Il y eut plusieurs Sacrificateurs du commun, qui se convertirent à la Foi**.

On en fait un crime à ce Traducteur, comme si par cette traduction, qu'on appelle *bizarre*, il avoit exclus les Sacrificateurs du premier rang: „ Qu'est-ce que nôtre Auteur, „ dit-on, a trouvé dans le Texte pour les „ exclure? Rien du tout: mais il lui suffit „ qu'un Socinien imprimé avec les Oeuvres de „ Wolzogue, lui ait donné la vûe de *distin-* „ *guer de la troupe*, (de ceux qui ont crû) „ *les Chefs des 14. Ordres des Sacrificateurs:* „ *qui à turbâ eximi possunt.* Ainsi il veut ex- „ clure de la troupe des Convertis, ceux qui „ étoient les Chefs des Ordres, comme s'il „ n'y eût point eû de Grâce pour eux, & ne „ veut laisser à JESUS-CHRIST, que ceux „ qu'il appelle *la troupe*, ce que nôtre Au- „ teur a voulu traduire par *les Sacrificateurs* „ *du Commun.*

On peut répondre en deux mots à tout ce long Discours, savoir que s'il y a quelque défaut dans la Version dont il s'agit, c'est qu'elle est trop à la lettre. Il est aisé de juger que l'Auteur a voulu exprimer à la rigueur le mot Grec *ἐκκλησία*, auquel répond *turba* dans la Vulgate; en sorte que par *turba Sacerdotum* est signifié le commun des Prêtres, autrement, les Prêtres du commun. En effet Casaubon a trouvé quelque chose d'extraordinaire dans cette expression: il a crû qu'il y avoit une ellipse, & qu'il falloit traduire,

Multa

Multa turba & Sacerdotum nonnulli. Mais en gardant le texte de la Vulgate qui répond exactement à l'Original, il semble qu'il faille traduire en nôtre Langue, si on veut traduire à la lettre, *Plusieurs du commun des Prêtres*, c'est-à-dire, *plusieurs Prêtres du commun*. Le seul Texte indique cette interprétation, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours au Commentateur Socinien. On ne peut pas au reste inférer de-là, que la Grace de J E S U S-CHRIST ne s'est point étendue jusqu'aux Chefs des Prêtres; mais seulement qu'il n'est point parlé d'eux dans ce passage des Actes des Apôtres. Ce qui aura donc pû porter l'Auteur à traduire, *plusieurs Sacrificateurs du commun*, c'est qu'il aura observé que le mot *ἄλλοι* dans le Grec, & *turba* dans le Latin, sont toujours opposés à ceux qui tiennent le premier rang. Ces Sacrificateurs du commun étoient distinguez de ceux qui sont appelez dans le Nouveau Testament, *Principes Sacerdotum*, les *Princes des Prêtres*. Maldonat, sur ces paroles du chap. 2. de St. Matthieu, v. 4. *Herode ayant assemblé les Princes des Prêtres*, a remarqué doctement, que par ces *Princes des Prêtres*, il ne faut pas entendre ceux qui avoient exercé la charge de Grand Prêtre; mais que ceux qui portent ce nom, étoient proprement les Chefs de Familles Sacerdotales, qui sont appelez en Hébreu *Rasceavot*. Herode, ajoute ce savant Commentateur, fit venir ces Chefs des Prêtres, parce qu'il étoit de leur office de résoudre les difficultez qui se presentoient sur l'explication de la Loi. Ils étoient les plus doctes & les Juges ordinaires de

de leur grand Conseil nommé *Sanedrin*. On ne consultoit point ces autres *Prêtres du commun*, dont le nombre étoit infini. C'est donc par opposition à ces Princes ou Chefs des Prêtres, que ceux du commun sont appelez en ce lieu, *Turba Sacerdotum*. Si Casaubon avoit fait cette reflexion, il n'auroit pas songé à changer une leçon qui se trouve dans tous les exemplaires du nouveau Testament, soit Grecs, soit Latins. Je suis &c.

Decembre 1702.

LETTRE XXXVI.

On fait passer mal à propos pour Sociniennes des interpretations fort orthodoxes. Le nouveau Traducteur n'a point rafiné sur les autres Interpretes en parlant de Zachée: il n'a affecté aucune singularité. On lui objecte faussement sur un autre endroit d'avoir suivi les opinions des Presbyteriens & des Sociniens.

IL est surprenant que l'Illustre Censeur trouve par tout des Auteurs Sociniens, & qu'il ne veuille jamais consulter les Commentateurs orthodoxes, qui ont dit la même chose avant les Sociniens. S'il avoit pris ce soin-là, il se seroit épargné beaucoup de peine. „ Je ne sai, dit il *, quel plaisir on a „ voulu prendre à diminuer la merveille de „ la

* *Instr.* 1. pag. 20.

„ la conversion de Zachée, en la reduisant à
 „ sa seule personne : au lieu que JESUS-
 „ CHRIST y comprend expressement la
 „ maison de ce Publicain, attirée par le bon
 „ exemple du Maître. *Aujourd'hui*, dit-il,
 „ *cette maison a été sauvée*, Luc XIX. 9.
 „ Mais il a plû au Traducteur de s'y opposer
 „ par cette note : *Ce qui suit semble indiquer*
 „ *qu'il ne parle que de Zachée, & non pas de*
 „ *tous ceux qui habitoient la maison.* Qu'a-t-il
 „ trouvé dans la suite qui restreigne la maison
 „ au Maître seul ? Luc de Bruges avoit en-
 „ tendu naturellement, que JESUS-CHRIST
 „ voulant expliquer le bon effet de son entrée
 „ dans cette maison, avoit exprimé par ce ter-
 „ me, la conversion premièrement du Pere de
 „ famille, & en suite celle de la famille même.
 „ Et c'est ce qui se présente d'abord à ceux
 „ qui ne veulent pas raffiner hors de propos.
 „ Mais il suffit au Traducteur d'avoir trouvé
 „ dans Wolzogue, *Per domum intelligit solum*
 „ *Zachæum*, Par la maison JESUS-CHRIST
 „ n'entend que le seul Zachée, (*Comment. in*
 „ *Luc. hic.*) Comme si la présence de JE-
 „ SUS-CHRIST n'eût pas pû être suivie
 „ d'un si grand effet.
 „ C'est que les Critiques sont contens,
 „ pourvû qu'ils se montrent plus déliez Ob-
 „ servateurs que les autres Hommes : & ils
 „ trouvent de meilleur sens de ne pas croire
 „ tant de merveilles, ni que le Monde se
 „ convertisse facilement. C'est pourquoi ils
 „ aiment mieux trouver des singularitez avec
 „ les Sociniens, que de suivre le chemin bat-
 „ tu avec les autres.

Le

Le Traducteur n'a point pris plaisir à diminuer la merveille de la conversion de Zachée; il n'a point raffiné sur les autres Interpretes; il n'a rien emprunté des Sociniens: mais il a apporté comme une simple conjecture dans sa note, ce qu'il a trouvé dans les plus savans Commentateurs orthodoxes: & ainsi il a suivi le chemin battu, pour ne servir des termes du Censeur. Theophylacte a dit la même chose; & Maldonat, qui a rapporté l'explication de ce Commentateur Grec, l'a appuyée comme lui paroissant la plus probable; parce qu'il est dit de Zachée seul, & non de ceux de sa maison, qu'il est aussi enfant d'Abraham. Quoi qu'il semble y avoir quelque équivoque dans le Texte Grec, à cause du pronom, *autors, ipse*, que quelques-uns pourroient rapporter au mot de *maison*. Il n'y a aucune ambiguïté dans notre édition Latine, où on lit, *eo quod & ipse filius sit Abrahæ*.

C'est pour cela que ce savant Jesuite après avoir bien examiné toutes les paroles de ce passage, conclut que l'explication de Theophylacte lui paroît la plus probable: *Theophylacti interpretatio certè videtur probabilior*. Et c'est pour cette même raison, que l'Auteur de la nouvelle Traduction, qui suit souvent Maldonat, l'a indiquée dans sa note, comme étant vrai-semblable, & non pas dans la vûe de diminuer la merveille de la conversion de Zachée. Ce n'est donc point dans Wolzogue, ni dans aucun autre Socinien que le Traducteur a trouvé cette explication.

L'Illustre Censeur, qui a souvent en vûe
Tome IV. M Grotius,

Grotius, ajoute en un autre endroit : „* *Au-*
 „ *jourd'hui cette maison est sauvée*, Luc 19.
 „ *C'est*, dit Grotius, *la figure synecdoche*, &
 „ *la maison est prise pour le pere de famille.*
 „ Quel besoin de cette figure? Pourquoi ne
 „ vouloir pas croire avec le torrent des In-
 „ terpretes, que la famille se soit ressentie de
 „ la presence de JESUS-CHRIST, & du
 „ bon exemple du Maître? On n'en voit point
 „ de raison: ce n'est rien contre le dogme
 „ de la Foi, je l'avoue, & il suffit qu'on re-
 „ marque ici Grotius & nôtre Auteur, aussi-
 „ bien que les Interpretes Sociniens, entraî-
 „ nez par l'affectation de la singularité.

L'Auteur de la Version de Trevoux n'a affecté aucune singularité en expliquant le passage dont il est question; il n'a point non plus pris plaisir à diminuer la merveille de la conversion de Zachée; il n'a point raffiné sur les autres Interpretes; il s'est contenté d'apporter comme une simple conjecture dans sa note, ce qui se trouve dans des Commentateurs très-habiles & orthodoxes, & qui ont écrit avant Grotius & les Sociniens; ainsi que vous venez de le voir.

„ † Dans la note sur les Actes xx. v. 28.
 „ l'Auteur, dit-on, relève avec soin, que les
 „ Evêques de ce verset sont les Prêtres du
 „ vers. 17. & il doit être repris d'avoir étalé
 „ sans explication une érudition si vulgaire
 „ en faveur des Presbyteriens. Mais je veux
 „ ici remarquer qu'au même Livre des Actes,
 „ chap. xi. v. 30. il ajoute, qu'il y a de
 „ l'appa-

* Pag. 169.

† Pag. 22.

„ l'apparence que le mot d'Anciens ou de Prê-
 „ tres, comprend aussi les Diacres en ce lieu-
 „ ci: ce qui seroit inouï, si le Socinien qui
 „ a commenté les Actes parmi les Oeuvres de
 „ Wolzogue, n'avoit dit, comme nôtre Au-
 „ teur, qu'il y a apparence qu'outre les Pasteurs
 „ de l'Eglise, on doit entendre en ce lieu,
 „ ceux qui composoient le Senat de l'Eglise,
 „ où les Diacres sont compris: *Qui Senatum*
 „ *Ecclesiæ constituebant, inter quos erant &*
 „ *Diaconi.*

Cet Article contient deux choses différen-
 tes; la première regarde les Presbyteriens, &
 la seconde les Sociniens. Il est aisé de vous
 faire voir, que le Traducteur n'est favorable
 ni aux uns, ni aux autres. Lorsqu'il a ob-
 servé sur les Actes xx. v. 28. qu'on nomme
Evêques ceux qui sont appelez *Prêtres*, au
 verset 17. il a suivi en cela les plus savans
 Commentateurs Grecs, & il n'a eu d'autre
 dessein, que d'avertir ceux qui lisoient son
 Ouvrage, de prendre garde que les noms d'*E-
 vêque* & de *Prêtre*, se mettent l'un pour l'autre
 dans le nouveau Testament, sans qu'on
 en puisse conclurre, que les Evêques & les
 Prêtres sont la même chose. Le savant Pré-
 lat ajoûte dans ses remarques manuscrites,
 que cette note est un piège qu'on tend aux sim-
 ples, quand on leur fait sans s'expliquer de tel-
 les remarques qui induisent à erreur. Cepen-
 dant Ecumenius qui a fait une semblable ob-
 servation, dit que plusieurs ignorent, que la
 coutume du nouveau Testament est d'appel-
 ler les Evêques Prêtres, & les Prêtres Evê-
 ques. Le Docteur Gagney qui a observé

dans ses Scholies la même chose que l'Auteur, & même avec plus de force & d'étendue, n'y explique point la distinction qui est entre l'Episcopat & la Prêtrise: Dira-t-on pour cela, qu'il a eû dessein de tendre un piège aux simples? Le Traducteur l'a ôté co-
 piège, lorsqu'il a fait cette remarque sur le Chapitre premier de l'Epître à Tite: *Comme Saint Paul nomme ici Evêques ceux qu'il venoit d'appeller Prêtres, Saint Jérôme en infère que les Evêques étoient la même chose que les Prêtres: Idem est ergo Presbyter qui Episcopus. Mais cela prouve seulement que le nom de Prêtre étoit alors commun aux Evêques.* Voilà de quelle manière le Traducteur de Trevoux est favorable aux Presbyteriens.

Vous savez la raison pourquoi dans les premiers commencemens du Christianisme, on a confondu les noms de Prêtre & d'Evêque. Ceux qui présidoient aux Synagogues des Juifs, dont les usages ont en partie passé dans l'Eglise, étoient appelez en Hebreu *Zekenim*, c'est-à-dire, *Prêtres*, ou *Anciens*: & ainsi l'on donnoit également ce nom aux Prêtres & aux Evêques, parce qu'ils avoient ensemble le gouvernement de toute l'Assemblée, quoique l'Evêque eût la principale inspection. Il arrivoit aussi quelquefois qu'on donnoit le nom d'Evêque aux simples Prêtres, comme on le voit au commencement de l'Epître aux Philippiciens, que St. Paul adresse à tous les Fidèles de Philippi, aux Evêques & aux Diacres. Il est évident que sous le nom d'*Evêques* sont compris l'Evêque & les Prêtres qui gouvernoient ensemble cet-

te Eglise. Autrement, comme Theophylacte l'a remarqué sur cet endroit, il y auroit eû plusieurs Evêques dans une seule Ville; ce qui ne se pratiquoit point.

Pour ce qui est de l'objection qu'on fait au Traducteur, d'avoir pris d'un Auteur Socinien sa note sur le mot de *Prêtres*, sous lesquels selon lui les Diacres semblent aussi avoir été compris; elle n'est pas mieux fondée que les précédentes: car cette remarque est commune aux Interpretes orthodoxes, comme on le peut voir dans le Commentaire de Cornelius à Lape sur le Chapitre xi. des Actes, vers. 30. Il y a dans nôtre Vulgate, *mittentes ad Seniores, les envoyant aux Prêtres*; c'est-à-dire, selon Ecumenius, dit à Lape, *aux Apôtres*. D'autres, ajoute-t-il, entendent par ces Prêtres ou Anciens, les Prêtres qui tenoient le premier rang parmi les Fidelles, principalement les Diacres; car c'étoit à eux de distribuer les aumônes: *Ad Apostolos, ait Oecumenius; alii ad Presbyteros & Primores Fidelium, præsertim Diaconos: horum enim erat eleemosynas distribuere.*

Libert Froidmont, fameux Disciple de Jansenius Evêque d'Ipres, s'explique là-dessus encore plus précisément que le Jesuite à Lape. Il dit sur le mot *Seniores, Anciens ou Prêtres*, qu'il faut entendre ceux qui étoient préposés dans l'Eglise de Jerusalem; pour distribuer les aumônes aux Fidelles selon leurs besoins, tels qu'étoient ces Diacres qui furent choisis pour faire cette distribution dès les premiers commencemens du Christianisme: *Mittentes ad Seniores, qui Jerusolymis*

Præerant distributioni rerum necessariarum, prout quisque opus habebat, quales erant Diaconi illi statim à principio ad hoc officium electi. En effet il s'agit en ce lieu-là des aumônes, qu'on envoyoit aux Chrétiens qui demeuroient dans la Judée. Cette explication n'est donc pas inouïe, comme l'assure le docteur Censeur, ni particuliere au Socinien qui a commenté les Actes parmi les Oeuvres de Wolzogue. Je suis Monsieur &c.

Janvier 1703.

LETTRE XXXVII.

On attribué à l'Auteur de la nouvelle Traduction du nouveau Testament des pensées qu'il n'a jamais eûes à l'égard des Sociniens. Reflexions sur les interpretations Théologiques qui se trouvent quelquefois dans les Peres. Le nouveau Traducteur a établi souvent & très-fortement la Divinité de JESUS-CHRIST dans ses notes. On pourroit dire que les Traducteurs de Mons, & leurs Copistes ont favorisé en plusieurs endroits les erreurs des Sociniens. Exemples considerables sur ce sujet tirez de leur Version.

MONSIEUR,

Quoique l'Auteur de la nouvelle Traduction

tion fasse paroître dans tous ses Ouvrages beaucoup d'éloignement pour ce qui regarde les Sociniens, & qu'il ne s'en serve que pour les réfuter, ou lors qu'on trouve dans leurs Livres de quoi fortifier la cause de l'Eglise; l'Illustre Censeur ne laisse pas de lui objecter *, qu'il conseille à pleine bouche la lecture de ces Interpretes comme très-utile, même aux Catholiques. Les Théologiens Catholiques, & mêmes les Peres n'ont que des sens Théologiques opposés au sens littéral, & pleins de raffinement & de subtilitez. Voilà le Système de la Théologie de nôtre Auteur.

Le Censeur qui cite ordinairement les endroits, d'où il prend ce qu'il oppose à l'Auteur, n'en cite aucun en ce lieu-ci. Mais il est facile d'en alleguer plusieurs qui marquent le contraire. Dans son Histoire des Commentateurs du nouveau Testament, chap. 54. après avoir parlé au long des Commentaires d'Episcopus, il ajoute cette réflexion : „ Il „ est surprenant que le Pere Mabillon savant „ Moine Benedictin, ait recommandé avec „ de si grands éloges aux jeunes Religieux de „ sa Congregation, la lecture des Institutions „ Théologiques d'Episcopus. Il se peut faire que sans les avoir lûs, il s'en soit entièrement rapporté au jugement de Grotius, qui en a parlé selon ses sentimens, n'y ayant point d'apparence que ce savant Religieux ait voulu autoriser la tolerance des Religions, & adopter plusieurs sentimens des Sociniens“. Ce sage Moine a profité de cet avertissement.

Il est vrai que l'Auteur au chap. 56. de cette même Histoire, où il est traité des Livres de Fauste Socin, dit pag. 835. „ Je ne „ parlerai ici, que de ses Commentaires sur „ le nouveau Testament, & de sa methode, „ d'où les Catholiques mêmes peuvent tirer „ quelque avantage. Les Orthodoxes n'ont „ fait autrefois aucune difficulté, d'insérer „ dans leurs chaines les explications de Théodore d'Heraclee bien qu'il fût Ariën. Nous „ lisons dans Theodoret sur l'Ecriture plusieurs belles remarques, principalement sur „ ce qui regarde la Critique, desquelles il est „ redevable à ce Theodoret.

On trouve aussi dans Socin & dans les autres Unitaires plusieurs observations, dont les Catholiques peuvent tirer de grands avantages contre les Protestans. Les anciens Docteurs de l'Eglise, & encore aujourd'hui les plus savans Interpretes de l'Ecriture, ne se servent-ils pas utilement des Livres des Juifs ? Ces anciens Docteurs n'ont-ils pas même fait servir à leurs usages les Livres des Payens, pour appuyer la croyance de l'Eglise ? Saint Jérôme n'a-t-il pas quelquefois eu recours à la Version d'Aquila, cet ennemi des Chrétiens, en des endroits, où il la croyoit plus favorable à la Religion Chrétienne, que celle des Septante, qui étoit alors la seule qui fût reçue & approuvée dans l'Eglise ?

Pour ce qui est de ces sens *Théologiques*, qui se trouvent dans les Peres, l'Auteur n'a jamais avancé, qu'on n'y en trouvât point d'autres. Il donne des preuves manifestes du contraire. Dès la Préface de son Histoire des

des Commentateurs, il les loüe (principalement les Peres Grecs) de s'être appliquez avec soin à faire valoir contre les Herétiques, les significations propres & litterales des mots Grecs. De plus, dans ses notes litterales sur la Version du nouveau Testament, il appelle souvent à son secours ces mêmes Peres, sur tout Saint Chrysostome, & les autres sçavans Commentateurs de l'École Grecque. Je suis surpris que le docte Censeur ait fait cette objection au Traducteur, lui qui ne parle pas toujours favorablement des Peres, pour ce qui est du sens litteral de l'Ecriture. Il dit librement qu'ils n'ont pas tout vû, & qu'ils se sont plus appliquez au sens moral des Livres sacrez, qu'aux interpretations litterales.

Au reste ces sens Théologiques, aussi-bien que les allegoriques, qui se trouvent quelquefois dans les Peres, ont leur utilité; parce qu'ils sont le plus souvent appuyez sur d'anciennes Traditions, & qu'ils servent à nous faire découvrir la croyance de l'Eglise. C'est ce que l'Auteur a remarqué dans ses Histoires critiques, où il a même fait voir, qu'ils étoient en usage dès les premiers commencemens de la Religion Chrétienne, & que les Ariens même s'en sont servis dans leurs Commentaires sur l'Ecriture, comme étant autorisez par la Tradition. C'est par cette voye, qu'il a défendu contre les Juifs la verité de la Religion, lorsque dans son Histoire du Texte du nouveau Testament, il dit chap. 21. p. 252. *Qu'on ne doit pas être surpris de cette diversité de sens, puisque les Juifs qui combattent les Evangelistes & les Apôtres*

pôtes en conviennent. Il ajoûte ensuite: Si l'on veut parler juste, il n'y a proprement qu'un sens littéral de chaque passage de l'Ecriture. Cet autre sens plus étendu qu'on est obligé de reconnoître avec les Chrétiens, est fondé sur des Traditions reçues & autorisées. Comme les Juifs aussi-bien que les Chrétiens ont approuvé ces sortes de Traditions, ils ne peuvent accuser les Apôtres d'avoir détourné le véritable sens de plusieurs passages de l'Ecriture par de fausses interpretations; à moins qu'ils ne renoncent eux-mêmes aux explications de leurs Docteurs.

Cependant il faut bien prendre garde à ne pas confondre les sens allegoriques & Théologiques des Peres, avec ceux qui sont dans les Livres sacrez. Car les Peres qui se sont plutôt appliquez au sens allegorique de l'Ecriture, qu'au sens littéral, ont avancé quelquefois certaines interpretations, dont il ne seroit pas judicieux de se servir aujourd'hui pour combattre les Héretiques. Un Théologien habile & judicieux, n'employera pas contre les Sociniens plusieurs passages de l'Ecriture, dont les Peres se sont servis contre les anciens Antitrinitaires. Payna ce docte Théologien Portugais dont je vous ai parlé dans une de mes Lettres précédentes, a remarqué très-bien, que tous les Peres, principalement les Grecs, ne sachant point la Langue Hebraïque, ont si fort aimé les interpretations morales & allegoriques à l'imitation d'Origene, que le plus souvent ils n'ont pas tant songé à expliquer le sens des Oracles sacrez, qu'à trouver des allegories ingénieuses, & à donner des moralitez. *Omnibus*

nibus enim, Græcis præsertim Auctoribus, quos Hebræa lingua latebat, Origenem nescio qua ratione secutis, allegorica & moralis interpretandi ratio n/que adeo placuit, ut quàm sapissimè non quidem Legis Prophetarumque oracula enarrare, sed allegorias summo ingenio & acumine excogitare, moresque instruere videantur. Il met même dans cette classe Saint Jérôme, qui a recherché à la vérité avec plus de soin que les autres Peres, les sens des Propheties; mais qui après tout n'a pas laissé d'avoir quelquefois recours aux allegories, pour éviter les difficultez qui se presentoient: *Quin etiam D. Hieronymus qui cæteris diligentius Prophetarum sensus exquisivit, non semel allegoriarum comparat subsidia, ut orationis difficultates evadat.* C'est là le jugement qu'un célèbre Théologien qui a assisté au Concile de Trente, porte des interpretations des Saints Peres, dans un Ouvrage qu'il a écrit contre les Protestans.

Je vous avouë que j'ai une véritable joye de voir que l'illustre Censeur ait conçu le dessein de refuter les nouveaux Antitrinitaires: Je souscris par avance à tout ce qu'il dit en cet endroit; „ Que leurs interpretations, par rap-
 „ port au Texte sacré, sont toutes forcées,
 „ absurdes, incompatibles avec le sens natu-
 „ rel, & ne paroissent concluantes, que par-
 „ ce qu'il est aisé de suivre la pente de la na-
 „ ture corrompue, & d'avaler un venin qu'on
 „ rend agréable, en nourrissant la licence de
 „ penser impunément tout ce qu'on veut.

Après cela l'illustre Censeur revient encore à la charge contre le Traducteur, qu'il sup-
 pose

pose toujours être favorable aux Unitaires. »
 » * Savoir maintenant, dit-il, si un Interpre-
 » te si favorable aux Unitaires a parlé conve-
 » nablement & conséquemment de la Divi-
 » nité de JESUS-CHRIST, la chose étoit
 » difficile. Il lui faut faire justice sur les re-
 » marques de sa Traduction. Il y établit po-
 » sitivement & souvent la Divinité de JESUS-
 » CHRIST contre les nouveaux Paulianis-
 » tes; & il appelle hérésie la Doctrine con-
 » traire. Mais pour bien comprendre le ge-
 » nie de ces Héretiques, il ne suffit pas de
 » s'opposer à quelque endroit de leur doctri-
 » ne: un petit mot qu'on leur laisse, rétablit
 » toute leur erreur; & ce n'est pas les con-
 » noître, que d'en penser autrement. Or je
 » trouve dans nôtre Auteur sur la Divinité
 » de JESUS-CHRIST, non seulement quel-
 » ques petits mots qui pourroient avoir é-
 » chappé; mais encore tant de faux principes,
 » tant de passages affoiblis, tant d'expressions
 » ambiguës, & par tout une si forte teinture
 » du Socinianisme, qu'il n'est pas possible de
 » s'en l'effacer.

Il est étonnant que le Censeur ne se jette
 que sur les endroits de la Version de Tre-
 voux, qu'il prétend sans aucun fondement,
 être favorables au Socinianisme, & qu'il ne
 dise pas un mot de ceux où l'Auteur a repris
 Messieurs de Port-Royal & leurs Copistes,
 d'avoir favorisé les erreurs des Unitaires, &
 d'avoir affoibli plusieurs passages du nouveau
 Testament, d'où l'on prouve manifestement

la

la Divinité de JESUS-CHRIST. Si c'est un véritable amour pour la Religion qui a porté le docte Censeur, à écrire contre le nouveau Traducteur, pourquoi épargne-t-il la Version de Mons, celle du Pere Quesnel, & même la dernière édition de Mr. de Saci, où l'on a joint le nouveau Testament, laquelle a été revüe & approuvée par plusieurs célèbres Docteurs. Ces Traductions qui sont entre les mains de tout le monde sont bien plus dangereuses que celle de Trevoux, laquelle n'a pas la même autorité parmi le simple peuple. Je ne dis rien ici de la Version du Pere Amelote: mais je suis sûr, que lors qu'on voudra l'examiner avec la même rigueur qu'on examine celle du nouveau Traducteur, on y trouvera plusieurs expressions qui ne diffèrent point de celles des Sociniens.

L'Auteur de la nouvelle Traduction a très-bien observé que ces paroles qui sont au commencement de plusieurs Epîtres de St. Paul, *Grace & paix soient avec vous de la part de Dieu nôtre Pere, & de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST*, prouvent l'égalité du Fils de Dieu avec son Pere. Il est redevable de cette observation à Saint Chrysostôme & aux autres Commentateurs Grecs, & à St. Jérôme, qui ont tous remarqué doctement contre les Ariens, qu'il n'y a dans le texte de Saint Paul qu'une seule préposition, qui tombe également sur le Pere & sur le Fils. Crellius, tout Unitaire qu'il est, en demeure d'accord, & comme il est en cela de meilleure foi, que quelques autres Sociniens, il a recours à un lieu commun des Ariens, pour en détourner

la force. Il prétend, que le Pere est indiqué en cet endroit de l'Apôtre; comme premiere cause, & le Fils comme seconde: mais la reflexion de Saint Chrysostome prouve évidemment, que la distinction que les Unitaires font des prépositions *ἀπὸ* ou *ἐκ*, & de *διὰ*, n'est pas bien fondée, puisque Saint Paul en parlant du Pere & du Fils, se sert de la préposition *ἀπὸ*, qui est la même chose que *ἐκ*, & qu'il n'a pas employé cette expression, *ἀπὸ τοῦ πατρὸς διὰ τοῦ υἱοῦ ἰησοῦ χριστοῦ*, qui est celle que les Ariens objectoient aux Orthodoxes.

Cependant Messieurs de Port-Royal ont supprimé cette préposition dans leur Version en traduisant: *Que Dieu notre Pere & JESUS-CHRIST notre Seigneur vous donnent la grace & la paix.* Ils ont affoibli par-là en beaucoup d'endroits un passage qui établit la Divinité de JESUS-CHRIST: & ce qui me surprend, c'est que ces Messieurs, qui ont revû plusieurs fois leur Version dans différentes éditions, ne se soient point apperçus, qu'en cela ils favorisoient l'Arianisme. Si les Sociniens avoient traduit de la sorte dans leur Version Polonoise du nouveau Testament, ou dans celle qu'ils ont publiée en Allemand, il y auroit sujet de les accuser d'avoir supprimé exprès cette expression.

Au chapitre IX. de l'Épître aux Romains, v. 5. où nous lisons dans notre Vulgate, *Christus qui est super omnia Deus benedictus in secula*, Messieurs de Port-Royal ont traduit, *JESUS-CHRIST qui est Dieu élevé au dessus de tout, & béni dans tous les siècles.* Ils
n'ont

n'ont pas pris garde que par l'addition du mot *élevé*, & de la particule conjonctive *&*, ils favorisoient l'Arianisme & le Socinianisme. Cette expression simple, *Dieu béni*, ne tombant d'elle même, que sur le Pere qui est le Souverain Dieu, les Orthodoxes en ont inferé, que ce même mot étant ici appliqué au Fils, il est ce vrai Dieu qui est au dessus de toutes choses. Mais ce terme *élevé*, qui a été ajouté, fortifie l'Hérésie des Unitaires, lesquels diminuent autant qu'ils peuvent la simplicité de l'expression de Saint Paul, pour montrer qu'il n'est point parlé en ce lieu du Dieu Souverain, mais du Fils, que le Pere a élevé au dessus de toutes choses, & qui n'est Dieu selon eux, que par participation. Il falloit traduire simplement, comme a fait l'Auteur de la Version de Trevoux, *JESUS-CHRIST qui est Dieu au dessus de toutes choses béni éternellement*. Il n'y a rien de plus commun dans les anciennes prieres des Juifs, que cette locution, *Dieu béni*.

Jé ne puis me dispenser de vous faire observer encore, une excellente remarque du Traducteur de Trevoux contre les Sociniens, sur la premiere Epitre aux Corinthiens, chap. X. v. 9. où il traduit à la lettre selon la Vulgate: *Ne tentons point JESUS-CHRIST, comme quelques-uns le tentèrent*, marquant ce pronom *le* en d'autres caractères, parce qu'il n'est point dans le texte. Puis il met dans la note: „Tous les exemplaires Grecs ajoutent „ *aussi*; & cette particule qui est aussi exprimée dans la Version Syriacque, prouve „ qu'il faut suppléer *le*, c'est-à-dire JESUS-CHRIST,

„ CHRIST, avant le mot de *tentèrent* : au
 „ lieu que quelques Sociniens suppléent le
 „ mot de Dieu”. Vous ne trouvez point cette
 remarque dans la Version de Messieurs de
 Port-Royal, qui ont cependant promis à la
 tête de leur Ouvrage, de donner les différences
 du Grec.

Voici encore un endroit considérable où
 Messieurs de Port-Royal ont favorisé les erreurs
 des Sociniens, en abandonnant mal-à-propos,
 l'ancien Interprete de l'Eglise, pour suivre le
 Grec ordinaire. C'est au vers. 5. de l'Epître de
 Saint Jude, où nous lisons dans notre Vulgate :
Jesus Populum de terrâ Ægypti salvans. L'Auteur
 de la Version de Trevoux a traduit conformément à
 cette leçon : „ JESUS qui sauva son peuple le tirant
 „ d'Egypte, & il a en même tems ajouté cette
 remarque : „ c'est-à-dire, selon quelques-uns,
 „ Josué qui est appelé Jesus dans le Grec des
 Septante : mais S. Jude parle de JESUS-CHRIST
 par un *deras*, ou explication mystique. On lit
 néanmoins dans le Grec ordinaire, *le Seigneur*, au lieu
 de *Jesus* : mais la leçon de la Vulgate est confirmée
 par deux Manuscrits Grecs d'Etienne, & par un autre
 de Rome. Il est aisé de voir, que l'Auteur a voulu
 défendre la leçon de la Vulgate contre les Unitaires
 qui lisent en cet endroit *le Seigneur*, au lieu de
Jesus, & qui croient, que notre édition Latine
 est ici contraire à l'original Grec.

Messieurs de Port-Royal ont traduit avec eux :
Après que le Seigneur eût sauvé le peuple en le tirant de l'Egypte : & ils ont mis en no-

te : *Il y a dans la Vulgate Jesus*, comme s'il n'y avoit aucun exemplaire Grec qui fût conforme à la Vulgate. En quoi ils se sont trompez manifestement, & ils n'ont point considéré qu'en préférant cette leçon, *le Seigneur*, ils fortifioient le parti des Unitaires. Il est surprenant que ces Messieurs, qui ont suivi très-souvent Estius l'ayent abandonné, ou plutôt son Continuateur, en cet endroit, où il n'a rien oublié, pour faire voir que *Jesus* dont il est parlé n'est pas *Josué*, mais JESUS-CHRIST, d'où il infère judicieusement que ces paroles de Saint Jude & quelques autres semblables détruisent l'hérésie des Ebionites & des Photiniens, qui ont nié que JESUS-CHRIST fût avant Marie. Guillaud savant Docteur de Sorbonne qui a aussi entendu de JESUS-CHRIST ces paroles de St. Jude, en tire une preuve efficace contre l'Arianisme. *His etiam*, dit cet habile Scholiaste, *percutit Hereticos Divinitatem Christi negantes*. Froidmont après avoir observé dans son Commentaire sur ce passage qu'au lieu de *Jesus* on lit dans le Grec ordinaire, *le Seigneur*, appuie la leçon de notre Vulgate. Il refute ensuite ceux qui l'expliquent de Josué. D'où enfin il infère, que Dieu qui parloit à Moïse, & qui par le ministère de Moïse a délivré les Israélites de la captivité d'Egypte, est JESUS-CHRIST, notre Seigneur. *Hinc patet*, dit ce Commentateur, *Deum qui Moysi loquebatur, & per ipsum Israëlitas ex Ægypto liberavit, fuisse Jesum Christum Dominum nostrum*.

Les Traducteurs de Mons ont peut-être
suivi

suivi en ce lieu, comme il paroît qu'ils ont fait en beaucoup d'autres, Grotius, qui affoiblit souvent les passages dont on se sert pour établir la Divinité de JESUS-CHRIST. Ce Critique a remarqué, que par le mot *κύριος*, *Seigneur*, il faut entendre *Jehova*, & que *Jesus*, qui est dans la Vulgate, vient d'une erreur de quelques exemplaires Grecs, où l'on aura mis *ις* pour *ς*. Il se sentoît apparemment pressé par l'ancien exemplaire qu'il suit si souvent, où on lit en effet *Ιησους*, *Jesus*, aussi-bien que dans celui du Vatican, & dans deux Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, qui ont été remarquez par Robert Etienne, à la marge de sa belle édition Grecque du nouveau Testament.

Vous m'avoüerez sans doute, que c'est une grande négligence à ces savans Traducteurs, de n'avoir pas consulté dans un passage de cette importance, les diverses leçons des exemplaires Grecs. L'Auteur de la Version de Trevoux n'est pas tombé dans cette erreur : au contraire on lui a l'obligation d'avoir appuyé l'ancienne édition Latine, sur plusieurs exemplaires Grecs, & sur les anciennes Versions Orientales. Il est à propos que vous remarquiez, que cette même faute se trouve dans la nouvelle édition de Mr. de Sacy, qui a été imprimée depuis peu à Paris, & qu'on suppose avoir été revûe par plusieurs savans Docteurs de Sorbonne. On y a même enchéri sur l'édition de Mons, en ce qu'on a retranché la note, où Messieurs de Port-Royal avoient observé, que dans la Vulgate il y a *Jesus*.

Je

Je suis bien éloigné de croire, que Messieurs de Port-Royal & les autres nouveaux Traducteurs qui les ont copiez, ayent voulu favoriser en ces endroits-là le Socinianisme, ou l'Arianisme. Cependant on prétend faire des procès au nouveau Traducteur pour des choses qui paroissent bien plus legeres, comme vous l'avez pû voir dans mes Lettres précédentes. On ne l'épargne point: on ne craint point de lui imputer le dessein d'avoir voulu favoriser les Sociniens.

J'ajouterais encore ici un endroit considerable, où l'on pourroit objecter aux Traducteurs de Mons, d'avoir affoibli dans leur Version un passage, d'où l'on prouve la Divinité de JESUS-CHRIST. C'est au chap. 16. de St. Matthieu, verset 8. où nous lisons dans notre Vulgate conformément au texte Grec: *Quid cogitatis intra vos?* c'est-à-dire, comme il y a dans la Version de Trevoux: *Pourquoi dites-vous en vous-mêmes?* On prouve de-là, que JESUS-CHRIST est Dieu, puisqu'il connoissoit les pensées de ses Disciples.

En effet Origene s'est servi de ces paroles contre ceux qui prétendoient, qu'il n'y avoit aucune preuve de la Divinité de JESUS-CHRIST dans l'Evangile de Saint Matthieu. Messieurs de Port-Royal qui ont traduit, *Pourquoi vous entretenez-vous ensemble*, ont ôté à l'Eglise une preuve de la Divinité de JESUS-CHRIST contre les anciens & les nouveaux Antitrinitaires. A Dieu ne plaise que j'infère de-là, que ces Messieurs ayent eu une teinture du Socinianisme. Je suis, &c.

Février 1703.

LET.

L E T T R E X X X V I I I .

A M O N S I E U R . * * * .

Le Portrait qu'on a fait de Socin & de ses Disciples dans les Histoires critiques de l'ancien & du nouveau Testament, n'est point tel qu'un illustre Censeur le représente. Loin que cet Auteur ait appuyé les erreurs de ces Héretiques, il les a réfutées solidement.

M O N S I E U R ,

Je crois vous avoir fait voir dans mes Lettres précédentes, que de tous les articles qu'on a objectez au nouveau Traducteur, comme favorables aux Sociniens, il ne s'en est pas trouvé un seul qu'on ne lise en termes formels & précis dans les plus habiles Commentateurs orthodoxes, ou dans le texte même de l'Ecriture. L'Illustre Censeur attaque présentement cet Auteur par des voyes indirectes. Il l'accuse d'avoir donné des loüanges excessives aux Unitaires, & pour le prouver il a recours aux Histoires critiques, dont il produit quelques extraits. Mais ce sont des extraits détachés du reste du Discours, & même quelquefois estropiez; d'où l'on infère des choses auxquelles l'Auteur n'a jamais pensé.

pensé. „ * Ceux qui verront ici, dit le Cen-
 „ seur, la pente tectette du Traducteur pour
 „ les Unitaires, cesseront de s'en étonner,
 „ en considérant les excessives louanges qu'il
 „ leur a données. Il ne connoit point d'In-
 „ terprètes de meilleur goût. Socin vise
 „ bien, & il cherche, dit ce Critique, les
 „ explications les plus simples & les plus na-
 „ turelles, *quoique les siennes sur le Fils & sur*
 „ *le Saint Esprit soient quelquefois forcées &*
 „ *trop subtiles.* Ce n'est donc que *quelque-*
 „ *fois* : & c'est-à-dire que pour l'ordinaire, &
 „ même dans les endroits où il établit ses er-
 „ reurs, il a rencontré *le simple & le naturel*
 „ *qu'il cherchoit.* Ce qui joint à son exâcti-
 „ tude & à son bon jugement sur les Ver-
 „ sions de l'Ecriture, invite à le lire ceux qui
 „ en feroient le plus éloignez.

Tout cela se réfute de soi-même, si l'on
 a recours à la source, où assurément l'Au-
 teur ne dit point ce qu'on lui fait dire dans
 des extraits détachez. Premièrement il ne dit
 pas absolument, que Socin cherche les expli-
 cations les plus simples; mais le réfutant en
 ce lieu par ses propres principes, voici ce qu'il
 dit contre Socin pag. 837. de son Histoire
 critique des Commentateurs du nouveau
 Testament : „ Socin pour vouloir même être
 „ trop exact, descend quelquefois jusqu'aux
 „ minuties : il n'oublie point d'y appuyer ses
 „ interprétations qui ont le plus de rapport
 „ avec ses préjugés, comme on le peut voir
 „ sur cet endroit où il prétend, que J E S U S -
 „ CHRIST

* *Idem.* 1. p. 23.

„ CHRIST a réformé véritablement l'an-
 „ cienne Loi par les nouveaux Préceptes.
 „ Selon cette idée, il assuré que le Comman-
 „ dement d'aimer ses ennemis a été inconnu
 „ aux Juifs dans l'ancienne Loi. Mais il me
 „ semble qu'un homme comme lui, qui
 „ cherche les explications les plus simples &
 „ les plus naturelles, ne devoit pas assurer si
 „ hardiment, que les Juifs n'ont point con-
 „ nu le Précepte d'aimer ses ennemis; puis-
 „ que la Loi qui ordonne d'aimer son pro-
 „ chain renferme sous le nom de *prochain* les
 „ ennemis aussi-bien que les amis, selon la
 „ signification du mot Hebreu *rea*, que les
 „ Septante ont traduit *πλησίον*. Moïse ne veut-
 „ il pas, que l'on rende service à ses enne-
 „ mis aussi-bien qu'à ses amis? ... On pour-
 „ roit néanmoins lui accorder, que le Com-
 „ mandement d'aimer ses ennemis dans la
 „ nouvelle Loi, a quelque chose de plus par-
 „ fait que dans l'ancienne, sans en tirer les
 „ conséquences qu'il en a tirées.

Je vous ai rapporté au long cet extrait, a-
 fin que vous jugiez, si l'Auteur n'a pas eu
 raison de parler de la sorte du Chef des Uni-
 taires, qu'il a réfuté en cet endroit par ses
 propres maximes. Socin fait profession d'être
 Grammairien, & de s'attacher à la significa-
 tion simple & naturelle des mots, sans dé-
 pendre du jugement des autres Commenta-
 teurs. Nôtre Auteur pouvoit-il mieux faire,
 que de le réfuter par son propre principe, en
 lui marquant la signification propre du mot
 Hebreu *rea*, *prochain*? Doit-on lui faire un
 procès, pour avoir montré que cet Héresiar-
 que

que a plutôt suivi ses préjuges en cet endroit, que sa propre regle?

En second lieu, l'extrait que l'on produit de la page 863. de cette même Histoire des Commentateurs n'est pas fidelle. L'on fait dire en general à l'Auteur, que les explications de Socin *sur le Fils & sur le Saint Esprit* sont quelquefois forcées & trop subtiles. Mais l'Auteur parle en ce lieu-là des Commentaires de Brenius sur le nouveau Testament, dont il dit: *Il détourne selon cette même méthode plusieurs autres endroits, où il est parlé du Fils de Dieu & du Saint Esprit, & s'il ne s'accorde pas toujours avec Socin, dont les interprétations sont quelquefois forcées, il n'abandonne pas pour cela la doctrine des Antitrinitaires.* Peut-on inférer de-là raisonnablement, que cet Auteur ait voulu dire, que Socin pour l'ordinaire, & même dans les endroits où il établit ses erreurs, ait rencontré le sens simple & naturel qu'il cherchoit? On a comparé en cet endroit Brenius & Socin, tous deux Unitaires, & qui sont par conséquent dans l'erreur. L'on y dit, que le premier ne s'accorde pas toujours avec les explications de Socin, qui sont quelquefois forcées, mais qu'il n'abandonne pas pour cela la doctrine des Antitrinitaires. Cela veut dire seulement, que Brenius n'a point outré si fort que Socin les explications du nouveau Testament, sur lesquelles l'un & l'autre appuyent leur fausse doctrine. L'Auteur de l'Histoire critique des Commentateurs apporte pour exemple ces paroles de JESUS-CHRIST, dans St. Jean, chap. VIII. v. 58. *Avant qu'Abraham fût, je suis.*

suis. En effet Socin a donné une explication si forcée à ces paroles, que plusieurs de sa Secte ont été obligés de l'abandonner, tant elle leur a paru outrée. Brenius qui en a fait le même jugement, en a apporté une autre, qu'il prétend avoir tirée de Beze & de Grotius. Il a été nécessaire de vous rapporter tout ce détail, pour vous marquer que le Censeur a donné aux paroles de l'Auteur un sens, auquel cet Auteur n'a jamais pensé.

En troisième lieu le savant Prélat ne peut souffrir, que l'Auteur ait loué Socin, de ce qu'il juge bien des Versions de l'Ecriture. Mais loin que cet Auteur soit favorable en cela aux erreurs des Unitaires, il y loue Socin de n'avoir point eû les mêmes préjugés que la plupart des Protestans contre l'ancienne Version de l'Eglise. Voici ce qu'on dit à la pag. 844. citée par le Censeur : *Ce n'est pas le seul endroit, où Socin parle judicieusement des Versions de l'Ecriture ; & il semble même que la principale raison, pourquoi il se sert plutôt de la Vulgate, que d'aucune autre, est parce qu'il étoit persuadé, que l'ancien Interprete étoit moins paraphraste que la plupart des nouveaux Traducteurs. Aussi refute-t-il souvent Beze, pour s'être éloigné des paroles de son Original, qu'il ne fait souvent que paraphraser. Y a-t-il quelque chose de blâmable dans ce jugement de Socin ? lequel jugement mérite en effet d'être loué, pour avoir rendu justice à l'ancien Interprete de l'Eglise.*

On fait un nouveau procès à l'Auteur, de ce qu'en parlant de Socin, il a loué sa Critique, son application, & son bon sens. On cite

cite la page 135. de l'Histoire des Commentateurs : mais il n'y a qu'à rapporter les propres termes de l'Auteur, pour juger qu'on ne lui rend pas justice. Il dit d'abord : „ La
 „ plûpart des nouvelles interprétations de
 „ l'Ecriture, sur lesquelles roulent les opi-
 „ nions de Socin, sont tirées du Grec & de
 „ l'Hebreu : mais il avoit plus lû les Inter-
 „ prêtes & les Traducteurs de ces derniers
 „ tems, que les Originaux, comme il paroît
 „ par ses Ouvrages. On y trouve souvent les
 „ noms d'Erasme, de Vatable, de Robert
 „ Estienne, de Castalio, de Beze, & d'Arias
 „ Montanus. Il choisit dans ces Auteurs ce
 „ qui s'accorde le mieux avec ses préju-
 „ gez. On doit néanmoins lui rendre cette
 „ justice, que lorsqu'il ne s'agit que d'un
 „ point de pure Critique, il ne manque or-
 „ dinairement ni de bon sens, ni d'applica-
 „ tion, & il enchérit même quelquefois sur
 „ les autres Critiques. Mais quand il est
 „ question d'établir des dogmes, il outre sa
 „ matiere ; sa trop grande subtilité le jettant
 „ dans des explications paradoxes, qu'il se-
 „ roit trop long de rapporter.

Voilà le portrait que l'Auteur des Ouvra-
 ges critiques a fait de Socin, dont il rejette
 les explications pour ce qui est des dogmes,
 bien qu'il le loue dans ce qui regarde la pure
 Critique. Et c'est par rapport à cette pure
 Critique, qu'il ajoute peu après : „ Socin a
 „ préféré en beaucoup d'endroits l'ancien In-
 „ terprete Latin aux nouveaux, & il fait mê-
 „ me profession de le suivre. De plus il n'é-
 „ toit point entêté des nouveaux Dictionnai-
 Tome IV. N „ res

„ res Hebreux, qui ont été composez sur les
 „ interpretations de Kimhi & des autres Rab-
 „ bins. N'est-ce pas un effet de son applica-
 „ tion & de son bon sens, de ne s'être point
 „ laissé aller avec une foule de Protestans au
 „ choix de ces nouveaux Dictionnaires, pour
 „ avoir lieu de combattre l'ancien Interprete de
 „ l'Eglise?

L'Auteur apporte plusieurs autres exemples
 de l'application & du bon sens de Socin en
 fait de Critique, comme lorsqu'il dit p. 837.
 „ Pour ce qui est de la Critique, bien qu'il
 „ eût lû dans tous les exemplaires Grecs &
 „ dans le Syriaque au verset 22. (Matth. v.)
 „ *ἐκζη*, qu'il traduit *temerè*, il préfère la Ver-
 „ sion Vulgate, où ce mot n'est point, sans
 „ en apporter d'autre raison que les paroles
 „ mêmes du texte, qui lui font juger que c'est
 „ une addition. D'où il infère que l'ancien
 „ Interprete Latin a eû un exemplaire Grec,
 „ où ce mot n'étoit point. C'est sur ce mê-
 „ me pied qu'il conjecture judicieusement au
 „ commencement du chap. vi. que cet an-
 „ cien Interprete qui a traduit *justitiam*, aura
 „ lû *δικαιοσύνη* dans son exemplaire Grec. Il
 „ fait en plusieurs autres endroits le même
 „ jugement de la Vulgate, qu'il préfère sou-
 „ vent pour de bonnes raisons au Grec ordi-
 „ naire. N'a-t-il pas été permis à l'Auteur
 des Histoires critiques de louer en ces lieux-
 là & en plusieurs autres semblables, l'exac-
 titude de Socin, pour ce qui appartient à la
 Critique, rejetant en même tems ses expli-
 cations forcées dans ce qui regarde les Dog-
 mes? Ceux qui sont d'un autre sentiment,
 font

font connoître qu'ils font en cela plus rigides que les Inquisiteurs mêmes de Rome, qui ne défendent point de louer les Hérétiques, lorsque ces louanges tournent à l'utilité de l'Eglise.

On prend encore avantage de ces paroles qu'on lit à la pag. 834. de l'Histoire des Commentateurs: „ Il est surprenant qu'un Hom-
 „ me qui n'avoit presque aucune érudition,
 „ & qu'une connoissance très-médiocre des
 „ Langues & de la Théologie, se soit fait un
 „ parti considérable en si peu de tems. En
 effet cela est surprenant: & tout ce que l'Auteur en vouloit conclurre, c'est qu'il étoit facile d'imposer aux Hommes qui sont naturellement amateurs des nouveautez. Mais le docte Censeur a bien d'autres idées. „ * Peu
 „ s'en faut, dit-il, que l'Auteur ne trouve
 „ ici le même miracle qui a paru dans la conversion des Gentils au Christianisme. Jugez vous même, si cette application est juste. Ce qu'il ajoute ensuite, † *que le miracle de Socin est de savoir flatter les sens, & de supprimer ce qui les passe*, est beaucoup mieux fondé, & on ne trouvera rien dans les Ecrits de l'Auteur qui y soit contraire.

De Socin le savant Prélat passe à Crellius, qui ne remporte pas de moindres éloges. On pose pour fondement ‡, *qu'il ne s'arrête précisément qu'au sens littéral de son texte*. On y ajoute sa grande réputation parmi les siens, le discernement, le bon choix, l'attachement à la lettre qu'on remarque dans cet Auteur, qui est

tonB

* Page 24. † Ibid. ‡ Pag. 25.

tout ensemble Grammairien, Philosophe, Théologien, & qui néanmoins n'est pas étendu, allant toujours à son but par le chemin le plus court.

Quand l'Auteur des Histoires critiques a fait ce portrait de Crellius, il a supposé que cet Homme étoit de la Secte des Unitaires, & qu'il étoit par conséquent rempli des erreurs de ceux de sa Secte. Il en a fait une classe séparée qui a pour titre, *Des nouveaux Antitrinitaires*; & ainsi lorsqu'il l'a caractérisé de la sorte, ce n'a été que par rapport aux autres Antitrinitaires, le mettant au dessus de tous les Commentateurs Sociniens pour ce qui est de la méthode.

On reprend encore l'Auteur d'avoir dit de Crellius: * *Cet Homme a une adresse merveilleuse à accommoder avec ses préjugés les paroles de St. Paul: ce qu'il fait avec tant de subtilité, qu'aux endroits même où il tombe dans l'erreur, il semble ne rien dire de lui-même.* „ Parler ainsi, dit-on, c'est vouloir délibérément tenter ses Lecteurs, & les porter par une si douce insinuation non seulement à lire & à consulter, mais encore à embrasser & à suivre des explications si simples, qu'on y croit entendre non pas l'Homme, mais le St. Esprit par la bouche de l'Apôtre: c'est ce qui est bien éloigné de la vérité: mais il a plu à l'Auteur de lui donner cet éloge.

L'éloge qu'on a fait de Crellius ne tend qu'à avertir ceux qui liront ses Commentaires

res

res qu'on suppose pleins d'erreurs, de se précautionner contre l'adresse merveilleuse de cet Unitaire, qui donne de fausses couleurs à ses erreurs. St. Jérôme & quelques autres Peres en parlant des plus grands Héretiques, ne laissent pas de louer leur esprit & leur érudition. Dira-t-on qu'ils ont fait cela pour tenter leurs Lecteurs, & pour les porter à lire les Livres des Héretiques? L'Auteur s'étant proposé dans son Histoire critique, de parler généralement des Commentateurs du nouveau Testament, soit orthodoxes, soit hérétiques, doit-on trouver mauvais, qu'il ait tâché de les représenter tous selon leur propre caractère? Lorsque St. Jérôme parle des anciens Traducteurs de l'Ecriture, il loue quelquefois Aquila après Origene, comme un Interprète exact & fidèle, tout ennemi qu'il étoit de la Religion Chrétienne. Au reste l'Auteur ne s'est pas contenté de représenter les bonnes & les mauvaises qualitez de Crellius; il a réfuté solidement plusieurs endroits de ses Commentaires, où cet Unitaire a tâché d'affoiblir ce qui établissoit clairement la Divinité de JESUS-CHRIST. On n'a rapporté les subtilitez de Crellius, que pour avoir lieu de les combattre.

Enfin on reproche encore à l'Auteur*,
 „ qu'il n'oublie rien pour exprimer l'admira-
 „ tion de Grotius pour cet Unitaire, qui com-
 „ me Grotius l'avouë lui-même, lui a montré
 „ le chemin pour examiner à fond le texte des
 „ Livres sacrez. En effet, dit le Censeur†, il
 „ faut

* Page 26. † Page 27.

„ faut remarquer que le tems où Grotius a
 „ écrit ses Commentaires sur l'Ecriture, est
 „ celui où il étoit tout épris de Crellius, ce-
 „ pendant ce même Grotius qui remplissoit
 „ alors ses interprétations de remarques So-
 „ ciniennes, ne laisse pas selon nôtre Au-
 „ teur, *pour ce qui est de l'érudition & du bon*
 „ *sens, de surpasser les autres Commentateurs,*
 „ *qui ont écrit avant lui sur le nouveau Testa-*
 „ *ment.*

Quand on a dit dans l'Histoire des Com-
 mentateurs, que Grotius, pour ce qui est de
 l'érudition & du bon sens, surpasse les autres
 Commentateurs, cela se doit restreindre aux
 Commentateurs Protestans, & c'est ce qu'on
 peut voir dans l'*errata* qui est imprimé à la fin
 de cette Histoire des Commentateurs. Mais
 après tout, celui qui fait ce reproche à l'Au-
 teur des Ouvrages critiques, ne dit-il pas lui-
 même parlant d'Hammond & de Grotius,
Gens d'un savoir connu, d'un jugement exquis,
& d'une bonne foi digne d'une grande louange?
 Et le Pere Mabillon dans son *Traité des E-*
tudes monastiques composé pour ses jeunes
 Religieux, ne dit-il pas de Grotius, *que c'est*
un Homme très-docte & modéré, Vir impensè
doctus & modestus? Mr. Huet Evêque d'A-
 vranches, lors même qu'il refute Grotius
 dans sa *Démonstration Evangelique*, ne lui
 donne t-il pas la qualité d'homme qui a ren-
 du de grands services au public par ses notes
 sur l'Ecriture: *Viro de sacris Litteris cæteroqui*
egregiè merito?

Puis qu'il a plû au Censeur de choisir dans
 les Histoires critiques, certains endroits qu'il
 en

en a détachez à sa maniere, pour faire croire au Public, que l'Auteur avoit donné des louanges excessives aux Unitaires, il est à propos que je vous fasse remarquer d'autres endroits, où cet Auteur s'explique nettement sur ce qui regarde les Sociniens. On ne peut point dire, qu'il ait dissimulé aucune de leurs erreurs. Au Liv. 3 ch. 16. de son Histoire critique du vieux Testament, où il traite pour la première fois des Sociniens, il dit pag. 449. en parlant de Lælius Socin Oncle de Fauste, & qui meditoit depuis long-tems cette pernicieuse Secte, avant qu'elle éclatât : „ Il retrancha tout d'un coup les Mysteres de „ la Trinité & de l'Incarnation, le peché originel, & la Grace. En un mot il rap- „ pelle le Photinianisme, le Pelagianisme, & „ plusieurs autres anciennes Hérésies.

Dans les disputes que l'Auteur a eûes avec quelques Théologiens de Hollande, qui sont dans les principes des Sociniens, il a fait connoître avec évidence, combien il étoit contraire en toutes choses à ces Sectaires. Il a composé deux Volumes, où il établit fortement les principes des Orthodoxes contre les nouveaux Antitrinitaires. Il prouve à ces Unitaires, que leurs maximes & les fondemens de leur Religion, ne peuvent subsister véritablement avec le Christianisme; & que s'ils ne les abandonnent, il faut nécessairement qu'ils embrassent le Judaïsme, & même qu'ils passent jusqu'au Saducéisme. Dans le chap. 3. de sa première Réponse, voici de quelle maniere il parle de la capacité des Sociniens, ou Freres Polonois : „ Il suffit de savoir assez de

„ Grec & d'Hebreu pour consulter les Con-
 „ cordances de la Bible, & les Dictionnai-
 „ res : on joint à cela quelques Traductions
 „ Latines de l'Ecriture & un petit nombre
 „ de Commentaires : s'il se rencontre quel-
 „ que difficulté, on a recours aussi-tôt à la
 „ Concordance : on explique les mots obs-
 „ curs par d'autres qui paroissent plus clairs,
 „ & qui favorisent en même tems le sens
 „ qu'on cherche : s'il arrive que ces mêmes
 „ mots obscurs soient aussi expliquez par d'au-
 „ tres plus clairs, mais qui ne s'accordent
 „ pas avec leurs préjugés, comme cela arri-
 „ ve souvent, on les laisse à part & on prend
 „ seulement ceux qui sont favorables.

Enfin les beaux principes que l'Auteur a
 établis dans tous ses Ouvrages, pour appu-
 yer les veritables Traditions de l'Eglise, sont
 des preuves manifestes de l'aversion qu'il a
 toujours eue pour les erreurs des Sociniens,
 qu'il a combattus dans la plupart de ses Ou-
 vrages. Il a inséré dans son Histoire des
 Commentateurs du nouveau Testament un
 grand nombre de passages des anciens Peres
 contre les Ariens Et c'est ce qui lui a fait
 dire dans la Préface qui est à la tête de cette
 Histoire : „ Les nouveaux Antitrinitaires n'ont
 „ presque rien produit dans ces derniers tems,
 „ qui ne soit dans ces anciens Docteurs,
 „ comme chacun en pourra juger par les ex-
 „ traits que j'ai rapportez : on y verra des ré-
 „ ponses solides aux raffinemens des Soci-
 „ niens. En effet l'Auteur s'est acquité dans
 le corps de son Ouvrage, de la promesse qu'il
 a faite dans sa Préface. Cela étant je ne fai
 par

par quelle machine on pourra faire entrer le Socinianisme dans ses Ouvrages, qui sont entre les mains de tout le Monde. Je ne doute point que le Public ne lui rende justice sur cette accusation, qui n'a aucun véritable fondement.

Tout le crime de l'Auteur des Histoires critiques consiste en ce qu'il a osé avancer, que Fauste Socin, tout ennemi de l'Eglise qu'il étoit, a eû plus de respect pour l'ancienne Version de l'Eglise, que les Traducteurs de Mons, qui ont copié trop souvent Beze, lorsqu'il étoit opposé à cette ancienne Version. On a sù de très-bonne part, que Mr. Nicole avoit donné il y a plusieurs années des memoires à l'illustre Censeur qu'il voyoit souvent, pour qu'il les publiât sous son nom. Il est bon de rapporter en ce lieu ce que le Critique dit à cette occasion, dans ses *nouvelles Observations sur le Texte & les Versions du nouveau Testament*, imprimées à Paris en 1695 „ Fauste Socin se déclare en plusieurs „ endroits de son Commentaire sur l'Epître „ de St. Jean pour la Vulgate*, sans avoir „ égard au Grec d'aujourd'hui, auquel il oppose d'autres exemplaires Grecs. Il y prend „ aussi la défense de la même Vulgate contre de certaines interpretations de Beze trop „ grammaticales. Il remarque que ces sortes d'interpretations qui rendent jusques aux „ étymologies des mots, sont quelquefois „ contraires au véritable sens, ou au moins

„ Y

* *Nouvelles Observations sur le nouveau Testament* par
le 255,

„ y apportent de l'obscurité. Messieurs de
 „ Port-Royal tombent souvent dans ce dé-
 „ faut après Beze, lorsqu'ils abandonnent la
 „ Vulgate pour être plus conformes au texte
 „ Grec. Cet Unitaire paroît encore plus fa-
 „ vorable que les Traducteurs de Mons à
 „ l'Interprete de l'Eglise, lorsque sans le se-
 „ cours d'aucun exemplaire Grec, il juge
 „ par la seule leçon du Latin, que cet In-
 „ terprete a eû d'autres exemplaires Grecs,
 „ que ceux d'aujourd'hui. Un habile Criti-
 „ que ne doit pas en effet negliger les ancien-
 „ nes Versions, pour connoître quelle est la
 „ veritable leçon de l'Original.

Le Critique ajoute encore un peu après,
 ces autres paroles, qui font connoître que
 Socin a eu beaucoup plus de jugement, &
 plus de respect pour l'ancienne édition Latine
 de l'Eglise, que les Gens de Port-Royal.,
 „ Socin, dit-il, à la page 256. de ce même
 „ Ouvrage, est en cela plus louable, que
 „ Messieurs de Port-Royal: car il n'oppose
 „ pas en ces lieux-là la Vulgate au Grec;
 „ mais il juge, que l'ancien Interprete Latin
 „ a eû des exemplaires Grecs differens de
 „ ceux d'aujourd'hui, en sorte qu'il ne s'agit
 „ plus que d'examiner, laquelle de ces Le-
 „ çons Grecques est la meilleure: c'est-là
 tout le Socinianisme de l'Auteur des Histoires
 critiques, qui a crû rendre service à l'E-
 glise, en faisant voir par des exemples évi-
 dens, que les plus grands ennemis de nôtre
 sainte Religion ont été plus habiles que les
 Port-Royalistes, non seulement en fait de
 Critique, mais en ce que les Sociniens ont
 donné

donné à l'ancienne Version Latine toute l'estime qu'elle meritoit. Et c'est pour cela que les Gens de Port-Royal & leurs bons amis, ont mis tout en œuvre, pour décrier dans le Public les Ouvrages de cet Auteur, qu'ils n'aiment pas. Je suis Monsieur &c.

Janvier 1703.

LETTRE XXXIX.

A MONSIEUR ***.

Remarques sur le sens de ces paroles de JESUS-CHRIST, Si sermonem meum servaverunt, & vestrum servabunt. Joan. 15. 20. Le verbe servare ne signifie pas toujours dans l'Ecriture garder, il se prend quelquefois pour observer, épier: ce qu'on justifie par divers exemples.

MONSIEUR,

Je voudrois bien n'être pas obligé de relever si souvent les fautes où l'illustre Censeur tombe quelquefois. En voici une considérable sur une expression qui est assez commune dans les Livres sacrez : „ Garder la parole, „ & le commandement de JESUS-CHRIST,

N 6

„ dit

„ dit le Censeur *, veut dire sept ou huit fois
 „ dans St. Jean 14. 17. & en cent autres en-
 „ droits de l'Evangile, les mettre en prati-
 „ que, y obéir. Ainsi l'Auteur avoit par-
 „ faitement rendu cette expression du Fils de
 „ Dieu, *Si sermonem meum servaverunt, &*
 „ *vestrum servabunt.* Joan. 15. 20. en tradui-
 „ sant naturellement comme tous les autres,
 „ *s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi*
 „ *la vôtre.* Mais comme un si grand Criti-
 „ que n'est pas content, s'il ne montre qu'il
 „ voit dans son texte ce que nul autre n'y a
 „ jamais apperçû, il tombe dans la ridicule
 „ Version que voici : *Gardé, observé, c'est*
 „ *autrement épié*; & contre tous les exem-
 „ ples, il donne la préférence à cette Tra-
 „ duction, sous prétexte que dans nôtre lan-
 „ gue *observer* veut dire *épier*, quand nous
 „ disons, *observer un homme.*

Le Critique n'est point le premier qui ait
 donné ce sens au passage dont il est question.
 Plusieurs Critiques l'ont fait avant lui, avec
 cette différence, qu'il ne l'a mise que dans sa
 note & comme un second sens; au lieu que
 les autres ont jugé qu'il falloit mettre dans le
 corps même de la Version *observer & épier*,
 & non seulement en forme de note. Ces
 Critiques ont suivi en cela Jean Férus, savant
 Religieux Franciscain, qui a expliqué ces pa-
 roles du chap. 15. de St. Jean, v. 20. *Si ser-*
monem meum servaverunt & vestrum serva-
bunt, par celles-ci, *Si me verbis meis insidio-*
sè observaverunt, & nobis laqueos ponent. Et
 en

* 1. Instr. p. 152. 153.

en effet le verbe *τηρεῖν* qui est dans l'original Grec de St. Jean, & le verbe Latin *servare* ont quelquefois cette signification dans l'Ecriture. Ce n'a donc point été par rapport à notre Langue que le nouveau Traducteur a remarqué dans sa note, que *servare* se pouvoit prendre en ce lieu pour *observer* & *épier*; mais par rapport à la Langue Grecque dans laquelle le mot *τηρεῖν* a ces deux significations. Ce qui est si vrai, que Philon qui entendoit sans doute la Langue Grecque, a remarqué ces deux significations du verbe Grec *τηρεῖν* au Livre II. des allegories de la Loi.

Si le docte Censeur avoit lû cet endroit de Philon, il n'auroit pas traité l'explication dont il s'agit de *bizarre* & d'*inouïe*: car voici ce qu'il ajoute en un autre lieu contre le nouveau Traducteur, qu'il veut faire passer pour un Ecrivain, qui prend plaisir à avancer des nouveutez scandaleuses: Quand sur ces paroles de St. Jean 15. v. 20. * *S'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre*, dit encore le Censeur, il allegue comme probable la version *d'épier la parole*, au lieu de *la garder*, il n'y a rien là sans doute contre la Foi; mais l'affectation d'une Traduction si bizarre & si inouïe, montre un desir de se distinguer par des nouveutez qui scandalisent le Lecteur.

Oserai-je dire, que parler de la sorte, c'est ignorer les choses les plus communes dans l'Ecriture sainte? Outre l'autorité de Philon qu'on vient d'alleguer, j'opposerai à l'illustre Cen-

Censeur, la remarque d'Agellius Evêque d'Acerne, dont nous avons un excellent Commentaire sur les Pseaumes, où il s'est principalement appliqué à éclaircir la Version Grecque des Septante. Ce docte Commentateur a remarqué dans son explication du Ps. 55. qu'au chap. 3. v. 15. de la Genèse on lit dans tous les exemplaires Grecs, *τηρήσει* & dans l'ancienne Version Latine qui a été faite sur le texte Grec, *Ipsè observabit caput tuum*. Voilà le verbe *τηρεῖν* qui est dans St. Jean traduit par *observer*, *épier*. Cette signification du mot Grec *τηρεῖν* est si bien appuyée qu'Isaac Vossius après avoir beaucoup raffiné sur le *τηρήσει* du ch. 3. de la Genèse, est enfin demeuré d'accord, qu'il ne falloit point changer cette leçon Grecque, comme il l'avoit crû d'abord. Mr. Simon dans sa Réponse 2. à Vossius imprimée en 1685. juge aussi, qu'il faut conserver dans le texte des Septante la leçon ordinaire *τηρήσει*: il ajoute en même tems, qu'on ne doit pas traduire *servabit*, mais *observabit*: puis il remarque que les Auteurs de cette ancienne Version Grecque, lui ont donné cette dernière signification par rapport au verbe Hebreu *samar*, qui signifie quelquefois dans la Langue Syriacque ou Caldaique *observare*, *épier*. Cette interpretation se pourroit encore justifier par le verset 7. du Pseaume 55. où nous lisons dans nôtre édition Latine, *Ipsi calcaneum meum observabunt*, ils épieront mes pas: il y a dans le texte Grec *τίλω πτέρων μου φυλάξουσιν*. Vous voyez par-là, que le verbe Grec *φυλάττω* qui signifie ordinairement *garder*, se prend en

en ce lieu pour *épier*, *observer*. Je ne crois pas que le docte Censeur après toutes ces remarques, reproche encore au nouveau Traducteur, que l'interprétation qu'il a indiquée dans sa note est un *rafinement inoui & impitoyable*, & une nouveauté qui scandalize le Lecteur. Tout ce que je viens de vous rapporter & qui merite qu'on y fasse attention, justifie pleinement le Traducteur, qui ne peut passer pour un Homme qui aime les nouveautez, que dans l'esprit de ceux qui ne se sont pas appliquez avec soin à l'étude des Livres sacrez, & de la Critique. Je suis, Monsieur &c.

Janvier 1703.

LET.

L E T T R E XL (1).

A MONSIEUR ***.

L'Auteur de la Version Françoisse du nouveau Testament imprimée à Trevoux, n'a point emprunté des Sociniens ce qu'il a dit dans sa note sur ces paroles de l'Evangile, Le Fils de l'Homme est Maître, même du Sabbat. Réponses a plusieurs difficultez proposées par un illustre Censeur.

M O N S I E U R,

Enfin cet Ouvrage qu'on attend depuis si long-tems, paroît depuis peu de jours. La maniere dont il est écrit pourra imposer à ceux qui ne sont pas exercez dans les matieres desquelles il y est traité; & je vous avouë que j'aurois été moi-même ébloui de certains endroits, si je n'avois eû entre les mains une réponse manuscrite à la plupart des difficultez qui y sont proposées. Il y a pour le moins

six

(1) Cette Lettre & les suivantes ont été écrites par un des Amis de Mr. Simon, sur les Réponses que celui-ci avoit faites aux remarques manuscrites de Mr. de Meaux qui ne different gueres de son Imprimé; si ce n'est qu'il a donne un tour nouveau dans l'Imprimé pour ce qui est du style & des expressions,

fix mois que l'illustre Censeur envoya à Mr. Bourret un grand nombre de remarques, sur lesquelles il demandoit des éclaircissémens. On les fit ces éclaircissémens, qui ont été vûs en manuscrit de quelques Savans de Paris. Et c'est de-là que j'ai tiré mes réponses à ces remarques.

„ Il ne me seroit jamais entré dans la pen-
 „ sée, dit le Censeur *, que le Fils de l'Hom-
 „ me dans la bouche de JESUS-CHRIST,
 „ fût un autre que JESUS-CHRIST même,
 „ qui pour honorer la Nature que le Verbe
 „ s'est unie, se vouloit caractériser par le ti-
 „ tre qui le rapproche de nous. Cependant
 „ le Traducteur met la chose en doute; &
 „ après la décision de l'Evangile, il demande
 „ encore avec la troupe des Juifs infidelles,
 „ *Qui est ce Fils de l'Homme? Quis est iste*
 „ *Filius Hominis?* Joan. 12. 34. Car dans la
 „ note sur ces paroles, *le Fils de l'Homme est*
 „ *Maître même du Sabbat*, Matth. XII. 8.
 „ Luc 6. 5. il traduit, *autrement l'Homme*: &
 „ il ajoûte, *Il semble que le Fils de l'Homme*
 „ *ne soit pas seulement JESUS-CHRIST, mais*
 „ *encore l'Homme en general*, qui par ce mo-
 „ yen deviendra Maître de toute la Loi en le
 „ devenant du Sabbat. Il est bien certain que
 „ le Traducteur ne trouve rien dans l'Evan-
 „ gile qui appuye ce sens; ni aucun texte,
 „ où le Fils de l'Homme soit un autre que
 „ JESUS-CHRIST. Il ne cite aucun Au-
 „ teur Ecclesiastique pour une interpretation
 „ si bizarre & si inouïe: au contraire tout s'y
 „ oppose:

* L. Instruât. p. 2. & seqq.

„ oppose: mais il lui suffit d'avoir pour lui
 „ Crellius & Wolzogue Sociniens. Le pre-
 „ mier propose comme recevables les deux
 „ explications, & nominément celle qui dit,
 „ que par le mot de Fils de l'Homme, il
 „ faut entendre *tout Homme*, ou le Genre
 „ humain en général, *quemvis hominem vel*
 „ *genus humanum generatim*. Pour Wolzo-
 „ gue il dit nettement & sans hésiter, que
 „ JESUS-CHRIST *n'a voulu dire autre cho-*
 „ *se, sinon que tout Homme est Maître du Sab-*
 „ *bat: Nihil aliud dicere voluit, quàm quem-*
 „ *vis Hominem esse Dominum Sabbati*. Notre
 „ Auteur n'a pas craint d'emprunter de ces
 „ Hérétiques une doctrine qui affoiblit l'au-
 „ torité de JESUS-CHRIST, comme étant
 „ en égalité avec son Père le souverain Arbi-
 „ tre de la Religion.

Ce que le docte Censeur regarde comme
 un étrange paradoxe, & comme une pensée
 purement Socinienne, est du plus savant E-
 vêque qui ait commenté les Livres sacrez
 dans ces derniers siècles, & long-tems avant
 qu'il y eût aucun Socinien dans le monde:
 c'est Alphonse Tostat, qui est encore aujour-
 d'hui l'admiration des Savans. Ce docte &
 illustre Evêque Espagnol croit même, que
 dans St. Matthieu & dans les deux autres E-
 vangelistes, par le *Fils de l'Homme*, il est
 mieux d'entendre l'Homme en général; que
 JESUS-CHRIST; & il juge que cette inter-
 pretation est conforme à ces paroles de J. C.
Mais si vous saviez ce que veut dire, j'aime
mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'au-
riez pas condamné des personnes innocentes, St.
 Matth.

Matth. 17. 2. Il a ajouté que cette même interpretation est confirmée par St. Marc, chap. 2. v. 28.

Il est à propos que je vous rapporte ici les propres paroles de Tostat, parce qu'on y trouve la réponse à toutes les difficultez du Censeur. *Potest, dit Tostat, intelligi de Christo, qui vocatur Filius Hominis; vel potest accipi Filius Hominis pro quolibet Homine; scilicet Filius Hominis, id est, Homo quilibet est Dominus Sabbati, quia potest illud violare licite, quando sibi expedierit propter aliquam necessitatem suam; sicut Dominus potest imperare servo quod sibi expedit: Et iste est melior sensus, primò quia iste convenit litteræ isti, Si sciretis quia misericordiam volo &c. 2°. patet, quia iste sensus ponitur Marci 2°.*

Ce n'est donc ni Crellius, ni Wolzogue, Sociniens, qui parlent, comme vous le voyez; mais un celebre Evêque qui s'est appliqué pendant toute sa vie à l'étude des Livres sacrez, dont il avoit une très-grande connoissance. Ce savant & illustre Commentateur n'a pas crû affoiblir l'autorité de JESUS-CHRIST par cette interpretation. Il trouve dans le texte de l'Evangile des paroles qui appuient ce sens, & qui lui font voir, que le Fils de l'Homme a pû être un autre que JESUS-CHRIST. Aussi Robert Estienne, qui n'étoit pas ignorant dans ce qui regarde le sens litteral de l'Ecriture, & qui ne peut être un Auteur suspect en matiere de Socinianisme, a-t-il suivi exactement l'interpretation de Tostat dans sa Glose ordinaire, sur les trois premiers Evangelistes, qu'il a publiée en 1553.
avant

avant que les Sociniens eussent rien donné sur l'Ecriture sainte.

Si le Traducteur n'a cité aucun Auteur Ecclesiastique, pour appuyer une interprétation qui paroît si bizarre & si inouïe au Censeur; c'est que composant des scholies courtes & litterales, il n'a pas jugé à propos d'y ajouter les noms d'une bonne partie des Auteurs qu'il suivoit. Le Pere Lamî de l'Oratoire, qui a donné au Public des remarques bien plus étendues sur les quatre Evangiles, fait profession de ne point marquer les noms des Auteurs, dont il a recueilli les interpretations. Craignoit-il d'être obligé de citer trop souvent les noms de plusieurs Hérétiques de la premiere classe, desquels il a emprunté une bonne partie de ses explications? De plus les Commentaires de Tostat sont si connus des Savans, qu'il ne pouvoit pas venir dans la pensée du Traducteur, qu'on dût traiter d'inouïe & de Socinienne, une explication appuyée sur l'autorité d'un celebre Commentateur, & qui n'a été mise qu'en note, & comme une seconde interpretation. Laurent à Ponte savant Professeur de l'Ecriture sainte, dans une celebre Ecole d'Espagne, n'a traité ni de *bizarre* ni de *Socinienne* cette interpretation, dans un Commentaire qu'il a publié sur l'Evangile de St. Matthieu, & qui a été imprimé à Lion en 1641. Il l'a rapportée au long sous le nom de Tostat; & loin de la rejeter comme favorisant l'Arianisme ou le Sociuianisme, il se contente de dire, que ce sens où le mot de *Fils de l'Homme* se prend pour l'*Homme* en général, ne doit pas être

être desapprouvé ; mais qu'il ne faut pas pour cela s'éloigner de l'explication commune, qui par le *Fils de l'Homme* entend JESUS-CHRIST même : *Non est sensus improbandus*, dit ce Commentateur parlant du sens que le Censeur appelle inouï & bizarre, *sed à communi omnium sensu non est discedendum, scilicet pro Filio Hominis seipsum intellexisse Dominum.* Ce Théologien Espagnol, qui a dédié son Ouvrage au Pape Urbain VIII. écrivoit à Complute ou Alcala de Henarés en 1639.

Le Traducteur, dit-on, „ s'appuye sur St. „ Marc, 11. 27. où JESUS-CHRIST dit, „ que le Sabbat est fait pour l'Homme &c. „ ce que nous examinerons en son lieu. Il „ suffit à présent de remarquer, que ce sont „ encore les mêmes Auteurs Sociniens, qui „ lui ont fourni cette preuve, comme le reste de la doctrine.

Vous venez de voir que ce ne sont point des Ecrivains Sociniens, qui ont fourni cette preuve au Traducteur, lequel n'a point eu d'autre dessein dans sa note, que de concilier après un très-savant Evêque, St. Matthieu, St. Marc, & St. Luc, & cela par rapport à notre édition Latine, où l'expression dont il s'agit est marquée comme parallèle. Bien loin d'affoiblir le passage à l'égard de l'autorité que JESUS-CHRIST a sur le Sabbat, le Traducteur a marqué expressément cette autorité dans sa note sur ces mots de St. Marc 2. 27. *Le Sabbat a été fait pour l'Homme &c.* Il y déclare que JESUS-CHRIST a pu en qualité de Messie corriger le Sabbat.

Depuis ces remarques de l'illustre Censeur,
il

il a paru un petit Ecrit sous le nom du Traducteur, où il fait voir manifestement qu'il n'a rien emprunté des Sociniens. *, „Ce passage, dit-on, est traité dans la Remontrance, & l'Auteur y soutient sa note, que le
 „ *Fils de l'Homme* peut être tout Homme indéfiniment, & que c'est même l'explication la plus certaine. La Censure donnée à
 „ Paris reprend le sentiment de Mr. Simon, en ce qu'il veut que le Fils de l'Homme
 „ puisse n'être pas JESUS-CHRIST. J'ai aussi repris cette explication, non seulement comme étant citée des Sociniens & de Grotius, mais encore comme contraire
 „ à l'évidente Parole de Dieu, à la Dignité de JESUS-CHRIST, à la Tradition de
 „ tous les siècles.

L'Auteur a seulement remontré, que sa note sur le passage dont il s'agit, n'a pu être appelée temeraire, n'étant point de lui, mais d'un des plus savans Evêques de ces derniers siècles. Il a crû qu'il pouvoit sans temerité copier une remarque qu'il trouvoit dans un celebre Ecrivain, dont les Commentaires sur l'Ecriture sont estimez generalement de tout le Monde. Il n'est point vrai qu'il ait assuré, que l'explication qui est dans la note soit la plus veritable: il a dit seulement, que Tostat qui est ce savant Commentateur, a été de ce sentiment. Le Traducteur ne l'a mise qu'en note, & comme une seconde interpretation: ainsi il n'a pas crû qu'elle fût la plus veritable. Il s'explique même d'une maniere qui
 n'assure

* Pag. 207.

n'assure rien, se servant du mot, *il semble*. Voici la note sur le mot, *Fils de l'Homme*, au chap. 12. de St. Matth. v. 8. *autrement : l'Homme, Hebraïsme*. Il semble que cela ne s'entend pas seulement de Jêsus-Christ en particulier ; mais aussi de l'Homme en general. Un Auteur qui parle de la sorte, & qui ne fait qu'indiquer un second sens, est-il décisif ?

A quel propos fait-on venir ici les Sociniens & Grotius, puisque Tostat de qui le Traducteur a pris cette explication, vivoit long-tems avant qu'il y eût aucun Socinien dans le Monde ? N'y a-t-il pas plus d'apparence que les Sociniens l'ont prise de ce savant Evêque, ou si vous voulez, qu'ils l'ont tirée aussi-bien que lui, des paroles de l'Ecriture, où ils ont crû la voir. De plus, comment peut-on dire, que cette interprétation est contraire à l'évidente Parole de Dieu ? Tostat qui du consentement de tous les Savans a été très-exercé dans le style des Livres sacrez, prétend au contraire, qu'elle est plus conforme à la Parole de Dieu, que l'autre interprétation, & il en apporte des preuves tirées de l'Ecriture même. Pour ce qui est de cette Tradition à laquelle on a recours, je suis persuadé qu'on fait des Traditions trop légèrement. Toute explication qui se trouve dans les Peres n'établit pas une Tradition en matiere de Foi : il faut distinguer ce qui appartient à la substance de la Foi, d'avec ce qui n'en est qu'un accessoire.

Cela étant supposé, il est inutile de rapporter les passages des Peres, que le Censeur produit, pour montrer que par le *Fils de l'Hom-*

l'Homme, ils ont entendu en ce lieu JESUS-CHRIST. Le Traducteur en conviendra facilement, puisqu'il n'a apporté l'autre interpretation dans sa note, que comme vraisemblable, étant fondée sur l'autorité de Tostat. Ce savant Evêque, qui a été un prodige en matiere d'érudition, a-t-il ignoré ce que les Peres on dit là-dessus? il a sans doute sù, qu'il s'agit d'un dogme qui appartient à la Religion, à la Dignité de Jesus-Christ, & à ses Pouvoirs: mais il a sù aussi, qu'il ne s'agissoit point du fond & de la substance de ce dogme, & que soit qu'on entende par le Fils de l'Homme JESUS-CHRIST, ou qu'on entende l'Homme en general, la Divinité de JESUS-CHRIST, sa Dignité, & ses Pouvoirs, sont appuyez sur d'autres textes plus clairs & plus précis. Ce passage ne lui a pas semblé décisif contre les Ariens: l'autre interpretation qu'il a preferée, selon la methode de St. Augustin, à celle des Peres, lui a paru plus conforme aux paroles de l'Evangile.

Il est étonnant qu'on ait traité de *bizarre* & *d'inouïe*, une interpretation qui se trouve dans un Commentateur aussi connu qu'est Tostat. L'illustre Censeur croyoit alors qu'elle étoit de la façon des Sociniens. Mais comment peut-il dire encore presentement, que ce sont eux qui en sont les Auteurs, après que le Traducteur a déclaré de qui il l'avoit empruntée? „Puisqu'il vouloit avoir pour lui „ les Héretiques, ajoute le docte Censeur*, „ il

* Pag. 214.

„ il pouvoit remonter plus haut. Nous ap-
 „ prenons de Saint Clement d'Alexandrie,
 „ que *Prodicus & les faux Gnostiques*, attri-
 „ buoient à d'autres qu'à J E S U S- C H R I S T la
 „ qualité de Maître du Sabbat : & telle est la
 „ source de l'interprétation qu'on entreprend
 „ de mettre aujourd'hui entre les mains de
 „ tous les Fidèles.

L'Auteur a nommé dans son petit Ecrit le
 celebre Commentateur de qui il a pris l'ex-
 plication qui est dans sa note : & on veut la
 faire remonter, jusqu'aux Gnostiques. Quel-
 le comparaison peut-on faire de l'explication
 d'un Evêque très-orthodoxe, très-pieux &
 très-savant, avec les rêveries des plus infâmes
 Hérétiques qui aient jamais été dans l'Egli-
 se, & qui n'avoient de Chrétien que le seul
 nom ?

Enfin le docte Censeur commence à venir
 au fait. „ L'Auteur, dit-on, a senti combien
 „ étoit odieuse cette préférence, & il tâche
 „ de s'en excuser par ces paroles * : *Ne cro-*
 „ *yez pas, Monseigneur, que la note vienne de*
 „ *l'Ecole de Socin, comme quelqu'un le pour-*
 „ *roit croire. De savans Commentateurs qui*
 „ *ont écrit long-tems avant que Socin fût au*
 „ *monde, ont encore été plus avant que le Tra-*
 „ *ducteur de Trevoux. Le célèbre Tostat,*
 „ *qui est encore aujourd'hui l'admiration des*
 „ *Savans est de ce nombre. Il prouve ce qui*
 „ *n'est point en question. Jamais on ne lui*
 „ *a nié qu'on ne pût trouver quelque Doc-*
 „ *teur Catholique, qui ignoreroit la Tradi-*
 „ *Tome IV.*

„ tion.

* Pag. 215.

„ tion, ou qui n'y seroit pas assez attentif.
 „ La question est de savoir, si un seul Doc-
 „ teur est suffisant pour éluder l'autorité de
 „ la Tradition: & nous venons encore de
 „ montrer le contraire.

L'Auteur n'a point donné la préférence à l'interprétation qui est de Tostat, puisqu'il ne l'a rapportée que comme probable conformément à sa note. S'il a représenté que cette explication ne venoit point de l'Ecole de Socin, ce n'est pas qu'il sentit qu'elle étoit odieuse, mais parce qu'il savoit qu'on avoit fait entendre à plusieurs personnes, qu'il n'y avoit que des Sociniens qui eussent donné ce sens-là aux paroles de JESUS-CHRIST. L'Auteur a très-bien prouvé ce qui étoit en question; puisque le Censeur dans les remarques manuscrites, qu'il a envoyées à l'Approbateur de la Version, assure qu'il n'y a sur le passage dont il s'agit, aucun partage de sentiment entre les Interpretes. Il étoit donc nécessaire de marquer quelque Interprete Catholique, qui ne fût point du sentiment commun. L'Ordonnance accuse de temerité le Traducteur, pour avoir mis dans sa note, que le *Fils de l'Homme* se peut prendre pour *l'Homme en général*: & l'on dit presentement qu'on n'a jamais nié qu'on ne pût trouver cette interprétation dans quelque Docteur Catholique: & cependant dès le commencement de la premiere Instruction l'on reproche au Traducteur, de ne citer aucun Auteur Ecclesiastique pour une interprétation *si bizarre & si inopie*. Quand le docte Censeur a fait cette remarque, il ne croyoit pas apparemment,

ment, que cette interpretation se trouvat dans aucun Docteur Catholique; autrement il n'auroit pas ajouté en ce même lieu, que *tout s'y oppose*, & qu'il suffit à l'Auteur d'avoir pour lui Crellius & Wolzogue Sociniens. Quand on a parlé de la sorte & si décisivement, la Remontrance n'avoit point encore paru. Depuis ce tems-là on a bien vu que le Traducteur avoit d'autres Garands que Crellius & Wolzogue: c'est pourquoi on a été obligé d'avoir recours à une réponse, qui sans doute ne sera pas goûtée de ceux qui ont lu les Commentaires de Tostat, lequel n'ignoroit pas ce que les Peres avoient dit sur, *Le Fils de l'Homme est maître du Sabbat*: mais il étoit assez habile, pour ne faire pas des Traditions constantes, des conjectures des Peres: il faisoit la différence qu'il y a entre les questions qui regardent la substance de la Foi, & celles qui ne regardent que les accessoi- res.

Si j'avois à répondre à la question qu'on propose, *Si un seul Docteur est suffisant pour éluder l'autorité de la Tradition*, je répondrois avec Melchior Canus, que le sentiment d'un seul Docteur qui n'aura point été rejeté par l'Eglise, suffit pour empêcher qu'on ne puisse rien conclurre de certain & d'arrêté, de l'autorité du plus grand nombre: *Si unius aut paucorum opinatio non fuerit ab Ecclesia rejecta, tum plurimorum auctoritas nihil certum firmumque conficeret.* Je pourrois même citer là-dessus l'autorité & l'exemple de St. Augustin en des cas tout à fait semblables. Jusques à présent les Inquisiteurs les plus rigides n'ont rien trouvé à dire contre cette explication de

Tostat; aucun *Index expurgatorius* n'a passé l'éponge dessus; & il n'y a gueres d'apparence que la décision de l'illustre Censeur, porte les nouveaux Inquisiteurs à corriger l'interprétation de ce savant Evêque Espagnol.

L'illustre Prélat qui a senti le poids de l'autorité de Tostat, tâche de s'en défaire par une autre voye qui ne paroît gueres solide. „ Sans chercher, dit il, à faire voir, ce qui „ me seroit aisé, que Tostat n'est peut-être „ pas d'accord avec lui-même, il me suffit „ de dire en un mot, que l'autorité d'un „ Commentateur du quinzième siècle, quoi- „ que savant pour son tems, & comme parle „ Mr. Simon (dans son Histoire critique du „ nouveau Testament) *plus que ceux qui l'a- „ voient précédé, au moins dans les siècles de „ barbarie*, bien certainement n'est pas préfe- „ rable à celle des Peres les plus savans, & „ de la premiere Antiquité.

On ne croira pas facilement ce qu'on dit ici, qu'il seroit aisé de faire voir que Tostat n'est peut-être pas d'accord avec lui-même: on prendra cela pour une de ces figures de Rhétorique si ordinaires à l'éloquent Censeur. Tostat a pesé en ce lieu les raisons sur lesquelles étoient fondées l'une & l'autre interprétation; & il ne s'est déclaré pour celle qu'il a préférée, qu'après avoir examiné les preuves tirées de l'Ecriture, sur lesquelles il a crû qu'elle étoit appuyée. Un savant Commentateur qui s'explique de la sorte, a-t-il pu varier? Son Commentaire n'étant pas rare, il est aisé de le consulter. Il est surprenant que le docte Censeur, qui lit avec tant de soin

soin les Commentateurs Sociniens, dans la seule vuë d'y trouver ce qu'il y cherche, ait negligé la Lecture d'un si celebre Commentateur, où il auroit appris, que ce qu'il a lu dans Crellius & dans Wolzogue, n'est ni *bizarre* ni *inouï*. Il est vrai que Tostat a vécu dans le quinzième siècle; mais son autorité n'en est pas moins considerable pour le fait dont il est question. Il s'agit de l'explication d'un passage de l'Ecriture: or personne n'ignore que les derniers Commentateurs ont profité des lumières de ceux qui les ont précédés, & qu'ils ont fait de nouvelles découvertes. Ainsi la raison qu'on allegue pour diminuer l'estime qu'on doit avoir pour lui, n'est pas suffisante.

A l'égard de ce qu'on cite de Mr. Simon, voici le jugement que ce Critique a fait des Commentaires de Tostat sur St. Matthieu, dans son Histoire des Commentateurs du nouveau Testament p. 488. *Ce docte Evêque Espagnol, qui semble avoir surpassé en érudition tous ceux qui l'avoient précédé, au moins dans les siècles de barbarie, a rempli son Ouvrage d'un si grand nombre de questions Théologiques à l'occasion des paroles de son Texte, que ce n'est plus un simple Commentaire.* Pouvoit-on dire plus nettement, que les Eglises d'Occident n'avoient point eû depuis le sixième siècle un plus savant Commentateur des Livres sacrez? Pour vous faire mieux connoître les bonnes qualitez de ce savant Commentateur Espagnol, j'ajouterai ici ce que Mr. Simon dit de lui, dans son Histoire critique du vieux Testament Liv. 3. chap. 12. p. 423. *Quoi*
 O 3 *qu'Al.*

qu'Alphonse Tostat soit très-diffus dans ses Commentaires sur l'Ecriture, & qu'on dise ordinairement de lui, qui scibile discutit omne, il est néanmoins heureux dans ses digressions, de sorte que la lecture en peut être utile, parce qu'il est savant & exercé dans le style de la Bible. Mais son autorité, dit-on, n'est pas préférable à celle des Peres les plus savans & de la premiere antiquité. Je le veux: aussi le Traducteur n'a-t-il rapporté l'explication de ce savant Evêque Espagnol, que dans la note, & comme accessoire. Quand il a ajouté cette diverse interpretation il ne pouvoit pas s'imaginer qu'on dût le traiter de temeraire, ni qu'on dût lui reprocher qu'il avoit copié Crellius & Wolzogue Sociniens.

Je ne puis me dispenser de vous rapporter ici l'éloge que Ribera a fait de Tostat, dans la Préface de son Commentaire sur le Prophete Zacharie. (2) Il faut lire avec avidité, dit ce docte Jesuite, tous les Commentaires d'Alfonse Tostat: car il fournit une admirable abondance de choses: il forme plus de questions qu'aucun autre; il recueille ce que plusieurs ont dit, & il fait un très-bon choix. Il n'est pas moins fécond à réfuter les sentimens des autres, qu'à confirmer les siens. C'est un Ecrivain grave, pieux, & d'un très-grand

(2) *Alfonsus Abulensis Episcopus, ubicunque Commentarii ejus extiterint avidè legendus est: suppeditat enim rerum copiam mirabilem, quarit plura, quam ullus unquam quaerit; colligit dicta multorum, optime eligit, copiosè tam aliena consutat, quàm sua confirmat, gravis, pius, & capacissimi judicii: ut mirer vehementer tam mirabilem eum, tamque raram conditionem, tam raram bonarum cognitionem Litterarum.*

grand jugement: en sorte que j'admire extrêmement un Homme si admirable, qui a eû une si rare érudition, & une connoissance si rare des bonnes Lettres. Jugez après cet éloge si le Traducteur a eû tort de rapporter dans sa note, l'interprétation d'un si docte & si celebre Commentateur, comme accessoire seulement, & comme une seconde explication.

„ Mr. Simon, dit-on*, cherche à Tostat
 „ un foible appui dans les notes de Robert
 „ Estienne qui est du même sentiment: foible
 „ autorité s'il en fat jamais, & d'un Auteur
 „ trop peu versé dans la Théologie, &
 „ d'une Foi d'ailleurs trop suspecte, pour mériter
 „ qu'on l'écoute. Quoiqu'il en soit,
 „ voilà en un mot toute la Tradition de Mr.
 „ Simon; voilà ceux qu'il préfere aux Irénées,
 „ aux Tertulliens, aux Hilaires, &
 „ aux Chrysostomes: ce qu'il n'auroit jamais
 „ fait, s'il n'avoit voulu appuyer Grotius &
 „ les Sociniens.

Tout ce que Robert Estienne a publié sur l'Ecriture, fait assez connoître qu'il avoit un grand discernement pour cette sorte de Littérature. Le Recueil qu'il a donné sous le nom de Vatable en est une preuve évidente: il est encore aujourd'hui estimé généralement des Savans, nonobstant la Censure rigoureuse des Théologiens de Paris. Aussi les Théologiens d'Espagne lui rendirent-ils plus de justice: car sans avoir égard à cette Censure, ils firent réimprimer ses Notes, en ayant seulement retranché fort peu de choses. Il est vrai que

* Page 217.

la Théologie est suspecte, & que se sentant pressé par les Docteurs de Paris, il se retira à Geneve : mais on sait que les Calvinistes ne peuvent être suspects, dans les matieres qui regardent la Divinité de JESUS-CHRIST : au contraire les nouveaux Antitrinitaires n'ont point eû de plus grands Ennemis que ceux de Geneve, qui firent brûler Servet en 1553. qui eût l'année que Robert Estienne publia l'Ouvrage dont il est question. Ainsi la Théologie ne peut point être suspecte de ce côté-là. C'est une maxime tirée des Saints Peres, que les Hérétiques convenant sur plusieurs articles de la Religion avec les Catholiques, leurs Livres peuvent être utiles en ces choses-là. Pelage n'a pas été moins opposé aux Ariens, que les Orthodoxes. Il peut être allégué comme témoin de ce que l'Eglise croyoit de son tems sur le Mystere de la Trinité, nonobstant son hérésie.

Je ne sai à quel propos on fait encore venir ici la Tradition des Peres ; puisque l'Auteur n'a point prétendu, que l'Interpretation de Tostat qu'il a rapportée seulement comme probable dans sa note, fût appuyée sur cette Tradition. Du reste l'on ne distingue pas assez les conjectures des Peres ; d'avec ce qu'on appelle veritablement Tradition. On croit trop facilement, qu'on doit rejeter comme fausse toute explication, qui n'est point conforme à celle qui est appuyée sur le consentement unanime des Peres. Mais il y a plusieurs exemples qui prouvent manifestement, que cette maxime n'est point absolument vraie.

Jus-

Jusques à ces derniers siècles on avoit crû, que ces paroles, *Dominus pluit à Domino*, Genes. XIX. 24. prouvoient invinciblement la distinction des Personnes en Dieu : & qui les auroit entendues autrement, auroit passé pour un Photinien. Cependant on ne fait plus aujourd'hui aucun scrupule de leur donner un sens différent de celui de toute la Tradition, sans craindre de passer pour Photinien, ou pour Socinien.

Avant Cyrille d'Alexandrie tous les Docteurs de l'Eglise avoient traduit ces paroles de JESUS-CHRIST, *Scrutamini Scripturas* (St. Jean V. 39.) *Approfondissez les Ecritures*. Mais comme elles sont équivoques dans le texte de l'Evangile aussi-bien que dans nôtre Version Latine, ce St. Evêque juge qu'il falloit les entendre au present de l'Indicatif, *Vous approfondissez les Ecritures*; & il ne fait aucune difficulté d'avouer que son Interpretation est nouvelle & opposée à toute l'Antiquité : mais il ajoute en même-tems, que le texte de l'Evangile lui est favorable. Il s'agit cependant d'un passage qui regarde le dogme; & encore aujourd'hui quelques Protestans opposent ce même passage aux Catholiques, pour montrer qu'en matiere de Religion, il ne faut consulter que l'Ecriture. Pourquoi donc ne voudra-t-on pas que Tostat qui a été un très-savant Evêque, ait préféré à l'Interpretation des Anciens, en suivant l'exemple de St. Cyrille & de quelques autres Saints Peres, une explication qui lui a paru plus conforme au texte de l'Evangile? Les noms de Grotius & des Sociniens, qu'on

fait encore venir ici sur les rangs ne peuvent servir que pour éblouir les simples. Le Traducteur de Trevoux a d'autres Garands qui ont écrit avant Grotius, & même avant aucun Socinien.

Le Traducteur a aussi remontré, qu'il n'a eû d'autre dessein dans sa note, que de concilier ensemble St. Matthieu, St. Marc, & St. Luc, qui sont marquez comme parallèles dans nôtre Edition Latine. „ Il voudroit, „ dit-on, nous faire imaginer de grands embarras entre ces trois Evangelistes, dont „ on ne pourroit sortir sans sa note. Mais „ d'abord il n'y a point de difficulté dans St. Matthieu, ni dans St. Luc. Voici celle „ qu'il veut trouver dans St. Marc: *Jesus leur disoit: Le Sabbat est fait pour l'Homme, & non pas l'Homme pour le Sabbat. C'est pourquoi le Fils de l'Homme est maitre du Sabbat même.* On ajoute ensuite l'explication qu'on donne communément à ce Texte de St. Marc, & l'on conclut ainsi: Il „ n'y a rien de plus clair; & cependant plutôt „ tôt que d'entendre une consequence qui „ faute aux yeux, on aime mieux renverser „ toute l'œconomie de l'Evangile & toute „ l'analogie de la Foi.

Je ne vous rapporte point l'explication que le Censeur donne au Texte de St. Marc, parce qu'elle se trouve dans la plupart des Commentateurs, & que le Traducteur n'y est point opposé: au contraire sa note fait voir qu'il la suppose ou quelque autre semblable, puis qu'il n'y rapporte l'autre explication que comme probable & comme accessoire. Quoi qu'on

qu'on en dise, cette Interpretation commune n'est pas sans embarras. Ces mots : *C'est pourquoi le Fils de l'Homme est maître, même du Sabbat*, étant liez par une particule causale & illative, avec celles qui précédent, ne sont pas sans quelque difficulté. Tostat qui étoit très-versé dans le style des Livres sacrez y en a trouvé, puisqu'il a eu recours à une nouvelle explication, qu'il jugeoit plus conforme aux paroles de l'Évangéliste; & après y avoir fait reflexion, il a crû qu'il étoit mieux d'expliquer St. Matthieu & St. Luc par St. Marc. Ce savant Evêque trouvoit de veritables difficultés dans ce qui saute aux yeux du docte Censeur, & quand il a eû recours à une nouvelle interpretation, il ne pouvoit pas s'imaginer qu'on le dût jamais accuser, d'avoir renverti toute l'œconomie de l'Évangile & toute l'analogie de la Foi.

Je vous rapporterai l'autorité d'un savant Théologien Espagnol qui n'a pas crû, que l'explication de Tostat fût contraire à l'œconomie de l'Évangile & à l'analogie de la Foi. Car après l'avoir exposée au long, il se contente de dire qu'il vaut mieux s'en tenir à l'explication commune. Voici les propres paroles de ce Commentateur, qu'il est bon de vous représenter : *Dominus enim est Filius hominis, etiam Sabbati: Marcus aliam afferens rationem sic ait: Et dicebat eis, Sabbatum propter hominem factum est, & non homo propter Sabbatum. Itaque Dominus est Filius hominis, etiam Sabbati. Abulensis faciens itaque particulam illativam pro Filio Hominis, scribit quemlibet hominem, quasi dicat, ait, cum Sabbatum*

fit propter hominem, & non è contra, ita quilibet Filius hominis, vel quilibet homo Dominus est Sabbathorum, quia potest ex legitima causa in illo operari: non est sensus improbandus; sed à communi omnium sententia non est discedendum, scilicet pro Filio hominis seipsum intellexisse Dominum. Ce Commentateur Espagnol, qui étoit Professeur de l'Ecriture Sainte, ne doutoit nullement que l'interprétation qui est attribuée à Tostat par le Traducteur de Tre-voux, ne fût en effet de ce savant Evêque.

Enfin l'illustre Censeur finit sa remarque par ces mots*: „ Au reste j'ai déjà remar-
 „ qué, que ce sont encore les mêmes Soci-
 „ niens, qui ont fourni à Mr. Simon ces
 „ embarras imaginaires dans le passage de St.
 „ Marc. Nous verrons peut-être ailleurs les
 „ raisons de Grotius, qui sont en verité mi-
 „ serables. Mais il nous suffit ici d'avoir
 „ convaincu nôtre Traducteur d'un manifeste
 „ mépris de la Tradition & de la regle du
 „ Concile dans une matiere dogmatique.

Ce ne sont ni les Sociniens ni Grotius, qui ont fait dire au Traducteur, qu'on pouvoit expliquer St. Matthieu & St. Luc par St. Marc. Tostat dont il a rapporté l'interprétation, le dit en termes formels dans son Commentaire sur le Chap. XII. de St. Matthieu, où il préfere cette explication, parce qu'elle lui a semblé être appuyée sur le texte de St. Marc, comme vous venez de le voir. Ce sens, dit-il, est dans le II. Chapitre de St. Marc; *Secundò patet, quia iste sensus ponitur*
Marci

Marci 2. Ce feroit inutilement qu'on travail-
 leroit à faire voir, que les raisons de Grotius
 sont misérables, puisque le Traducteur ne s'est
 point appuyé sur Grotius, mais sur Tostat.
 C'est cet Evêque qu'il faut combattre, & non
 pas Grotius, qui n'est point sur les rangs.
 L'Auteur n'a nullement méprisé la Tradition
 ni la regle du Concile de Trente: mais il y a
 des Personnes qui font des Traditions à leur
 maniere, & qui donnent à la regle du Con-
 cile un sens auquel le Concile n'a point pen-
 sé; & par ce moyen ils trouvent des erreurs,
 où il n'y a pas la moindre apparence d'er-
 reur.

Comme l'illustre Censeur oppose sans ces-
 se la Tradition des Peres, & la regle du Con-
 cile de Trente, pour la maniere d'interpreter
 les Livres sacrez, il est bon que je vous rap-
 porte là-dessus la pensée d'un des plus savans
 Théologiens qui ayent assisté à ce Concile.
 C'est le celebre Payua d'Andrada, qui forme
 cette même difficulté dans son fameux Ou-
 vrage livre 2. lorsqu'il traite de l'autorité de
 l'Ecriture sainte & de la Tradition: *De Scrip-
 turæ sacre Traditionumque auctoritate.* Il y a-
 voit dès le tems du Concile de certains Sa-
 vans, qui se scandalizèrent de la methode que
 le Cardinal Caietan avoit suivie dans ses Com-
 mentaires sur l'Ecriture, où il fait profession
 ouverte de s'attacher uniquement au sens lit-
 teral, sans avoir aucun égard aux explications
 des anciens Docteurs. Quelques personnes
 doctes & d'un rang distingué, dit Payna, re-
 gardèrent cette methode comme injurieuse
 aux Peres, & favorable aux impietez des Lu-
 the

theriens. Voici les propres paroles de Payna dont le Livre n'est pas commun: *Sed quoniam video Cardinalem Caietanum, qui ingenio & eruditione Theologicam disciplinam nostro hoc ævo mirum in modum auxit & illustravit, à Viris quibusdam egregiis & eruditis qui Sanctorum se Patrum putant honoris esse & dignitatis vindices, usque adeò carpi, ut Lutheranae propemodum impietatis in eo fautor habeatur quod sacram se dicat Scripturam aliquando contra Doctorum torrentem interpretaturum, horteturque Lectores, ne sua scripta ex aliorum præjudicio, sed ex orationis Divinae contextu aut probare aut improbare velint; paulò apertius demonstrabo, quid sentiam de Scripturae sacrae explicationibus à sanctis Patribus editis, tum ne eodem me quis involvat crimine, tum maxime ut tantum Virum ab hac vindicem calumniâ, quem nescio quàm amicè quàm benevolè illi perlegerint, qui, ut impietatis eum damnarent, fusè, latè, & eruditè, valdè tamen præter rem, demonstrant Scripturae sacrae explicationem, quam constans Patrum omnium judicium nobis reliquit, Ecclesiae ipsius fidem & expositionem esse.*

Payna, comme vous venez de le voir, n'approuve pas la censure injuste de certains Théologiens, qui font passer l'explication constante & unanime des Peres pour une décision de Foi. Il faut donc bien observer, dit ce docte Théologien, que les Peres qui sont tous d'accord dans les dogmes qui regardent la Religion, ne conviennent pas entre eux sur la maniere d'expliquer l'Ecriture: & lorsque cela arrive, nous ne devons pas être tel-
lement

lément attachez à leurs explications, qu'il ne nous soit entièrement libre d'en trouver de nouvelles, en conservant pure l'ancienne Foi de l'Eglise & des Saints Peres. Ce qu'il prouve par l'autorité de St. Augustin dans sa Lettre 3. à Fortunat: *Valdè est advertendum veteres Patres, qui in Religionis mysteriis fideique dogmatibus ita conspirant, ut uno omnes ore fuisse locuti videantur, frequentissimè diversam interpretandi sacras Litteras rationem sequi; Et dum quisque veros Scripturæ sensus inquirat, valdè ab aliis diversos Et dissimiles reddidisse. Quod cum evenit, non ita esse debemus eorum explicationibus addicti Et alligati, quin sit integrum, omnibus illis prætermisissis experiri, quid Dei præsidis adjuti explicando valeamus, Et sensum alium Veteribus etiam dissimilem afferre, atque novis, ut diximus, explicationibus veterem Ecclesiæ Et sanctorum Patrum Fidem atque pietatem illustrare; quam nisi quis castam puramque retinuerit, nusquam profectò ad Scripturæ sacræ veros sensus pervenire poterit: illà tamen retentà uti licebit libertate ab eisdem Veteribus concessà, Et in perquirendo loci alicujus sensu omni studio incumbere. Nobis enim, inquit Augustinus, licebit salvà honorificentia quæ sanctis Patribus debetur, aliquid in eorum scripturis improbare, atque respuere, si fortè invenerimus, quòd aliter senserint quàm veritas habeat, divino adjutorio vel ab aliis intellecta vel à nobis. Cum præsertim nemo se veterum Interpretum ita amaverit, ut idem Augustinus de seipso testatur, qui suas voluerit explicationes pro oraculis haberi. En effet St. Augustin n'a fait aucune difficulté de donner sur des pas-*

passages importans, des explications nouvelles & différentes de celles de tous les anciens Docteurs qui l'avoient précédé.

Il ne faut donc pas confondre avec le Censeur, le consentement des Peres dans l'explication des matieres de la Foi, & leur consentement dans l'explication de quelques passages de l'Ecriture. Aussi le même Payna ajoute-t-il judicieusement, qu'il n'y a rien de plus superstitieux que de vouloir faire passer pour Divin ce que les saints Peres n'ont publié que comme des conjectures probables : *Nihil verò esse potest magis superstitiosum, quàm in Divinis responsis illa haberi quæ à sanctis Viris sunt tamquam probabilia litteris prodita.*

Enfin ce docte Théologien Portugais conclut, qu'il est permis aux Savans de trouver de nouvelles interpretations de plusieurs passages de l'Ecriture, sans perdre la veneration qu'on doit avoir pour les anciens Docteurs de l'Eglise : car ils n'ont pas tout vû ; & souvent même ils ne se sont pas attachez au sens litteral. A moins, dit-il, d'être peu reconnoissant envers tant de beaux Esprits, nous sommes obligez d'avouër, que de nôtre tems on a beaucoup mieux expliqué un grand nombre de passages des Livres sacrez, qu'on n'avoit fait auparavant : *Nam nisi præclarissimis ingeniis ingrati esse volumus, fateamur profectò necesse est, plurima in Moyse libris, Hymnis Davidicis, Prophetarumque Vaticiniis esse nostro hoc ævo doctorum Hominum diligentia multo accuratius explicata, quàm usquam antea.* Ce langage de Payna qui a assisté au Concile de Trente, est bien différent de celui du docte

Cen-

Censeur, qui fait des Traditions des conjectures des Peres, & qui donne aux paroles de ce Concile un sens, auquel le Concile n'a point pensé. Je suis, Monsieur &c.

Janvier 1703.

LETTRE XLI.

Explication de ces paroles de JESUS-CHRIST, Sine me nihil potestis facere, Saint Jean chapitre XV. vers. 5. La nouvelle Traduction, loin d'établir le Socinianisme, lui est entièrement contraire. Veritable signification de la particule Grecque $\chi\omega\gamma\iota\varsigma$ Ἔ de la Latine sine en cet endroit.

MONSIEUR,

Je continuë de vous faire voir, que le Socinianisme, qu'on a prétendu trouver dans la Version de Trevoux est imaginaire. C'est, „ dit-on*, une semblable affectation qui a „ fait traduire ces paroles de Saint Jean XV. „ 5. *Sine me nihil potestis facere, Vous ne pouvez rien faire séparez de moi; & ajouter cette note, Sans moi, c'est-à-dire, séparément „ de moi, comme le mot Grec le porte. Quel „ incon-*

* Instr. 1. pag. 7.

„inconvenient y avoit-il, à traduire avec
 „tous les Peres selon la Vulgate, *Vous ne*
 „*pouvez rien faire sans moi*? Mais le Tra-
 „ducteur a préféré Slichtingius, qui explique
 „ainsi dans son Commentaire sur St. Jean :
 „(*Hic*) *sine me, id est, à me separati, per a-*
 „*postasiam, seu defectionem.* Il a plu à ce
 „Socinien de réduire le besoin qu'on a de
 „JESUS-CHRIST, à une simple obligation
 „de ne pas apostasier, sans au reste tirer de
 „lui aucun secours par son influence inte-
 „rieure & particuliere; & le Traducteur a
 „voulu suivre cette explication jusqu'à l'in-
 „ferer dans son texte, ce que le Socinien
 „n'avoit pas osé. On a vu qu'il s'appuye
 „du Grec, & sur le terme *χωρίς*: vain raffi-
 „nement; puisque lui-même il l'a traduit
 „dans St. Jean, l. 3. *Rien n'a été fait sans*
 „*lui*: aux Hebreux *xt. 16. Sans la Foi il est*
 „*impossible de plaire à Dieu*, & ainsi dans les
 „autres endroits où l'Ecriture s'est servie du
 „même mot Grec.

Ce n'a point été par une affectation pour
 le Socinianisme, ou le Pelagianisme, que l'Au-
 teur de la Version a traduit *sine me*, au cha-
 pitre XV. de Saint Jean *vi. 5. étant séparez de*
moi. Au contraire son dessein a été d'établir
 plus fortement la doctrine de St. Augustin
 contre les Pelagiens, en donnant à la parti-
 cule Grecque *χωρίς*, la véritable signification
 qu'elle a en cet endroit. N'être point séparé
 de JESUS-CHRIST, est ici manifestement
 la même chose qu'être uni à JESUS-CHRIST.
 Tout ce qui précède, aussi-bien que ce qui
 suit, marque avec évidence, que n'être point
 séparé

séparé de JÉSUS-CHRIST, c'est demeurer avec lui. La comparaison de la vigne & de ses branches appuie cette interprétation. Car tant que les branches ne sont point séparées du corps de la vigne, elles en reçoivent toute leur nourriture. C'est par rapport à cette comparaison, que Gagney a très-bien exprimé le sens de ce verset dans sa Scholie, où il dit : *Qui per hæresim & infidelitatem à verâ vite Christo se distinguit, ut inutilis palme in ignem mittetur & ardebit. Semel enim à vite palme abscissus succum à capite recipere non potest; ita neque fide à Christo dissociati, Spiritus sancti succum & gratiam, unde illis spiritualis vita est.* Il n'y a pas d'apparence que Gagney qui étoit savant dans la Théologie, & dans la Langue Grecque, ait voulu affoiblir par son explication les paroles de JÉSUS-CHRIST en faveur des Antitrinitaires & des Pelagiens : & ainsi tout ce que le Censeur rapporte du Commentaire de Slichtingius ne paroît pas venir à propos. Cet Unitaire a eû des vuës bien différentes de celles des Commentateurs Catholiques.

Pour ce qui est de la particule Grecque *χωρίς*, qui répond à l'Hebraïque *milbad*, elle est traduite différemment dans nôtre ancienne édition Latine, selon les différens endroits. Je suis persuadé que le Traducteur de Trevoux l'a exprimée selon son véritable sens en ce lieu par, *étant séparé*. Beze le grand Défenseur de la Grace efficace Calvinienne, & qui par conséquent ne peut être suspect de Pelagianisme, ne s'est pas contenté de traduire, *Seorsim à me nihil potestis facere; Vous ne*
pou-

pouvez rien faire séparément de moi : Il a repris dans sa note la Vulgate & Erasme, qui ont traduit *sine me*. La raison qu'il apporte de sa censure, c'est que *sine* ne marque selon lui, qu'un simple concours, & non une influence continuelle. Cette observation vient d'un Homme savant dans la Langue Grecque & grand ennemi des Pélagiens & des Sociniens. Il est vrai qu'en d'autres endroits l'Auteur a traduit le *sine*, *sans* ; mais il a crû, qu'en ce lieu-ci cette particule signifioit quelque chose de plus fort, à cause de la comparaison de la vigne & de ses branches. De plus selon la règle qu'il a établie dans la Préface de sa Version, touchant la maniere de traduire les particules Latines par rapport au texte Grec, il a jugé que *sine me*, devoit être traduit ici, *étant séparé* ; & par conséquent Beze accuse mal-à-propos l'ancien Interprète Latin & Erasme. Enfin quelques autres savans Interprètes, & qui ne sont point assurément Sociniens, ont traduit en Latin *seorsim*, ou *extra*. Camerarius qui étoit si habile dans la Langue Grecque, a mis dans sa note sur ce passage de St. Jean, *Fructum ferre non potestis absque, sive extra me*. Grotius donne encore occasion à l'illustre Censeur de dire* en un autre endroit ; „ C'est encore de Grotius que nôtre Auteur a pris son *χωρίς ἐμῆ*, „ *extra me*, *séparément d'avec moi* : on allegue la force du terme Grec : mais quand „ Grotius sauroit cent fois davantage de Grec, „ & qu'il produiroit deux ou trois exemples,

„ où

* Page 168,

„ où cette particule Grecque veut dire *séparé-*
 „ *ment*, il ne fera pas que la Vulgate n'ait
 „ pour elle la multitude & le commun des
 „ exemples; ni que les branches n'ayent point
 „ d'autre besoin du *sep* dont elles reçoivent
 „ la vie au dedans, que de n'en être point
 „ séparées; ni enfin que son sentiment parti-
 „ culier prévale à la tradition de toute l'E-
 „ glise d'Occident, qui constamment a tou-
 „ jours traduit & expliqué, comme nous
 „ faisons, *sine me*, sans être jamais contre-
 „ dite.

Selon cette maniere de raisonner, le Tra-
 ducteur de Trevoux auroit plutôt pris de Be-
 ze, que de Grotius son *χωρίς ἑμῶν*, étant *sépa-*
rez de moi. Car vous savez, que Beze qui
 a appuyé cette Interpretation tant dans sa
 Version, que dans ses notes, a écrit long-
 tems avant Grotius. Personne n'ignore com-
 bien ce fameux Docteur de Geneve, a été
 opposé aux sentimens des Pelagiens & des
 nouveaux Antitrinitaires. Quand il plaira au
 Censeur d'accuser le Traducteur d'être favo-
 rable aux Calvinistes, il le pourra faire de la
 même maniere, & avec les mêmes raisons
 qu'il a eues de l'accuser d'être favorable aux
 Sociniens. En effet Beze qui a traduit le *χω-*
ρίς ἑμῶν, comme Grotius, a prétendu établir
 sur cette Interpretation la Grace efficace par
 elle-même de ceux de son Parti. Ce seul e-
 xemple vous doit convaincre, que la me-
 thode dont on s'est servi dans l'*Instruction*
 n'est point exacte, & qu'on n'en peut rien
 conclurre contre le nouveau Traducteur. A
 l'égard de la Vulgate, & de la Tradition de
 l'Eglise

l'Eglise d'Occident, qu'on oppose, l'Auteur n'a abandonné ni l'une ni l'autre. Car le *sine* de la Vulgate a en ce lieu-ci le sens qu'il lui a donné, conformément à la regle qu'il a établie dans sa Préface, touchant la maniere de traduire les particules. Cette regle est si conforme aux principes de la véritable Critique, qu'elle a même été suivie & approuvée par St. Augustin. Ce St. Evêque a observé doctement sur ces paroles du ch. 22. du Levitique, *Cum adimpleti fuerint dies purgationis ejus super filio aut super filiâ*; car c'est ainsi qu'on lisoit dans l'ancienne édition Latine; que quelques-uns, au lieu de la particule *super*, *sur*, avoient eu raison de l'interpréter *pro*, *pour*; parce qu'ils avoient reconnu que la préposition Grecque *in*, devoit être interprétée de la sorte en ce lieu: *Merito quidam nostri*, dit St. Augustin, *ita interpretati sunt istum in Levitico locum, ut non dicerent, super filio aut super filiâ; hanc enim vim hujus præpositionis esse intellexerunt hoc loco ubi Græcis ait, ἰφ' υἱῶ ἢ ἰφ' θυγατρὶς*. Cette différente maniere de traduire la particule ou préposition Grecque *in*, vient de la particule qui est dans le texte Hebreu, laquelle signifie également *super* & *pro*. Je suis, Monsieur &c.

Janvier 1703.

LET.

L E T T R E X L I I.

On justifie de nouveau la traduction de ce passage de Saint Jean ch. XV. vers. 5. Sine me nihil potestis facere, Vous ne pouvez rien faire étant séparés de moi.

MONSIEUR,

L'Auteur a si bien justifié la Version du passage de Saint Jean XV. 5. que je pourrois me dispenser de répondre aux nouvelles objections de l'illustre Censeur. Mais j'ai crû que je ne devois rien négliger de ce qu'une Personne si éclairée objecte au Traducteur de Trevoux. * „ Mr. Simon, dit-il, est repris „ fortement & avec raison dans la Censure „ de Paris, d'avoir altéré ce passage de St. „ Jean, non seulement dans sa note, mais „ encore dans son texte même, *séparément* „ *de moi*, au lieu de mettre, *sans moi*, & je „ me suis conformé à cette juste reprehension. Voyons à présent les excuses. Elles „ consistent en trois points. *Mon dessein*, „ dit-il, *a été de marquer plus fortement la véritable signification de la particule qui est dans* „ *le Grec*. Frivole excuse! puisque c'est une

te-

„ temerité insupportable de croire pouvoir
 „ mieux entendre la force de la particule, non
 „ seulement que la Vulgate qui traduit, *sans*,
 „ *sine*, mais encore que tous les Peres La-
 „ tins sans exception, que tous les Conciles,
 „ que tout l'Occident qui a traduit naturelle-
 „ ment de la même sorte, sans que personne
 „ se soit avisé de les contredire. Quand on
 „ veut mieux dire que toute l'Eglise, on doit
 „ être assuré qu'on dira mal. Ainsi la pre-
 „ miere excuse tombe d'elle-même.

Voilà sans doute de grands mots; mais on
 n'en peut rien conclurre. Le Traducteur a
 conservé avec la Vulgate, avec les Peres La-
 tins, & avec tout l'Occident la particule La-
 tine *sine*; Il ne les a point contredits, & il
 n'a point non plus voulu mieux dire que tou-
 te l'Eglise: mais il a prétendu avec raison &
 sans s'éloigner de la Vulgate ni des Peres La-
 tins, que le *sine* a en ce lieu la signification
 qu'il lui a donnée dans sa Version & dans sa
 note. Ce Traducteur a observé judicieuse-
 ment dans sa Préface, que pour bien traduire
 la Vulgate, il étoit nécessaire d'avoir toujours
 devant les yeux l'Original Grec sur lequel
 cette ancienne Version a été faite, pour ne
 pas donner des sens faux aux mots Latins. Il
 en a même fait une remarque particuliere pour
 ce qui regarde les particules. Selon cette re-
 gle qu'il a bien établie, il ne suffit pas à un
 Traducteur de la Vulgate de savoir que *sine*
 signifie *sans* dans les Dictionnaires: il doit sa-
 voir outre cela, que la particule *χωρίς* qui est
 dans le Grec, & à laquelle répond *sine*, ne
 signifie pas seulement *sans*, mais aussi *séparé-
 ment*.

ment. Cette regle touchant la maniere de traduire les particules étant une fois supposée comme une regle constante, & n'ayant pas même été ignorée de St. Augustin, il restera de voir laquelle de ces deux significations convient le mieux au passage de St. Jean, dont il est question. Continuons.

L'Auteur pour justifier la signification qu'il a donnée en ce lieu à la particule *sine* ou *χωρίς*, a représenté que n'être point séparé de JESUS-CHRIST, n'est autre chose en cet endroit, que d'être uni à JESUS-CHRIST: tout ce qui suit & tout ce qui précède, a-t-il dit, marque cela très-évidemment: *la comparaison de la vigne & de ses branches appuie cette Interpretation: car tant que les branches ne sont point séparées du corps de la vigne, elles en reçoivent leur nourriture.* „ Je l'avouë, „ répond le Censeur, si par *n'être point séparé*, on entend ne l'être point dans l'intérieur, & non pas ne l'être point extérieurement: ce que l'Auteur n'a pas voulu exprimer pour la raison que nous allons voir, & qui achevera de démontrer que la seconde excuse est nulle.

Pouvoit-on marquer plus clairement & plus précisément cet intérieur, qu'en disant, comme a fait l'Auteur, que tant que les branches ne sont point séparées du corps de la vigne, elles en reçoivent leur nourriture? Ce fût, cette nourriture spirituelle, que les Fidéles reçoivent de JESUS-CHRIST, tant qu'ils ne sont point séparés de lui, c'est-à-dire tant qu'ils lui sont unis comme les membres à leur Chef, n'est-ce pas quelque chose

d'interieur? Peut-on dire qu'un Auteur qui s'exprime de la sorte n'a point voulu s'exprimer? Cette raison qu'on promet d'alleguer se détruira d'elle-même. Voyons la suite de l'objection.

„ La troisiéme (excuse) dit-on, est insup-
 „ portable. *C'est*, dit l'Auteur de la Remon-
 „ trance, *que Beze un des plus zelez Défén-*
 „ *seurs de la Grace efficace par elle-même Cal-*
 „ *viniste, & qui par conséquent ne peut être*
 „ *suspect en ce lieu-ci, ne s'est point contenté*
 „ *de traduire seorsim &c. il a aussi repris dans*
 „ *sa note la Vulgate qui a traduit sine me.*
 „ Voilà sans doute pour un Prêtre Catholi-
 „ que un bon garant que Beze, un des Chefs
 „ du Calvinisme!

Oui sans doute Beze, quoi qu'un des Chefs du Calvinisme, est un bon garant du fait dont il s'agit. On a reproché au Traducteur d'avoir favorisé les Pelagiens en traduisant, & tant séparez de moi; pouvoit-il produire un Auteur plus opposé aux Pelagiens, que Beze? Sidonc cet Interprete qui s'est déclaré jusqu'à l'excès contre le Pelagianisme, a traduit *seorsim*, & s'il a même prétendu, que le *sine*, *sans*, de la Vulgate ne détruisoit pas assez cette hérésie, n'a-t-on pas eû raison de citer Beze sur ce sujet? Les noms de *Beze* & de *Calviniste* peuvent imposer aux simples, qui n'entendent point la matiere dont il s'agit: mais ceux qui sauront que les Pelagiens n'ont point de plus grands ennemis que les Calvinistes, découvriront facilement qu'un Prêtre a pû prendre ici Beze pour garant de sa Traduction. L'Auteur ajoute, que Beze n'est point

point suspect en ce lieu-ci, ayant été un des plus zelez défenseurs de la Grace efficace par elle-même, & que cette observation vient d'un Homme qui entendoit la Langue Grecque, & qui étoit exercé dans les disputes de la Grace.

„ Il ne fait pas, dit-on, que cet Homme
 „ *si exercé* dans cette matière, y est tombé
 „ dans une infinité d'erreurs, qu'il n'a soutenu
 „ la Grace, que pour l'outrer jusqu'à nier
 „ la coopération de l'Homme, & qu'il a détruit
 „ le libre arbitre, jusqu'à faire Dieu Auteur
 „ du péché. Mr. Simon qui ne veut
 „ pas qu'il soit suspect, ne fait pas que tout
 „ Auteur si démesurément outré, est toujours
 „ suspect, comme disposé à rejeter le
 „ bon sens, & que Beze en particulier est
 „ suspect en cette occasion, comme ennemi
 „ de l'Eglise, & de la Vulgate qu'il a pris
 „ plaisir de reprendre dans sa note, comme
 „ nôtre Auteur le remarque. Il ajoute qu'il
 „ y a aussi repris Erasme de la même faute;
 „ & on voit, que Beze a voulu s'élever au-dessus
 „ d'un Homme plus sensé que lui, & qui ne
 „ savoit pas moins la Langue Grecque.

Je veux bien supposer avec le docte Censeur, que Beze a eû des sentimens outrez sur la Grace efficace. Que cela fait-il à la question dont il s'agit? Au contraire il n'a eû ces sentimens outrez, que pour établir une Grace plus forte & une influence plus interieure: & c'est de cette Grace interieure dont il s'agit presentement. Il faudroit montrer, que la Grace efficace de Beze n'est point une Grace

veritablement interieure, mais exterieure & Pelagienne ou Socinienne: c'est ce qu'on ne montrera jamais: car il n'y a point de gens plus opposez là-dessus aux Pelagiens & aux Sociniens, que les Docteurs de Geneve. Au reste il est bon que vous remarquiez, que les Calvinistes ne demeurent pas d'accord des consequences qu'on tire de leurs sentimens sur la Grace efficace: plusieurs d'entre eux soutiennent, qu'ils n'en ont point d'autres sur cette matiere, que ceux des Thomistes. Mr. Camus Evêque de Belley ne paroît pas éloigné de cette opinion dans son *Avoisinement des Protestans vers l'Eglise Romaine*, lorsqu'il y dit page 244. de la nouvelle édition, où il parle de la Grace efficace: *Les Protestans se rangent assez volontiers vers l'opinion de ceux qui tiennent la prédetermination physique de la Grace. En quoi ils conviennent avec ceux des Romains qui la soutiennent aussi: mais ils disconviennent en ce qu'ils accusent d'erreur en la Foi ceux qui appuient & maintiennent la prédetermination morale: ce que ne font pas les Romains, qui tiennent l'une & l'autre doctrine pour probable & pour recevable, jusqu'à ce que l'Eglise en ait défini.* Mr. l'Evêque de Belley fait aussi dire dans son *Avant-propos* à celui qu'il instruisoit, & qui avoit été longtems Calviniste, que les Catholiques Romains accusoient faussement les Calvinistes de nier le libre arbitre, & de faire Dieu Auteur du peché. Quoi qu'il en soit, ces Disputes regardent les Controversistes: elles ne font rien au sujet dont il est question. Car de quelque maniere qu'on explique la Grace efficace des

Calvi-

Calvinistes, il est certain qu'elle est véritablement intérieure : & c'est de quoi il s'agit.

Si Beze est suspect comme ennemi de l'Eglise, ce n'est point dans cette occasion. S'il a repris la Vulgate dans sa note, c'est qu'il n'a pas bien entendu, ou plutôt qu'il n'a pas voulu entendre la signification de la particule *sine*, qui en ce lieu signifie quelque chose de plus que *sans* : & je crois avoir justifié là-dessus notre ancien Interprète contre la note de Beze. Je veux croire qu'Erasme a été plus sensé que Beze ; mais je nie qu'il ait été aussi savant dans la Langue Grecque, que ce Docteur de Genève. Pierre Castellan & l'Abbé de Billi, qui sont deux excellens Juges sur cette matiere, n'auroient pas été de cet avis, eux qui ont fait voir manifestement qu'Erasme ne savoit que très-médiocrement la Langue Grecque.

L'Illustre Censeur s'étant une fois laissé prévenir, que le Traducteur de Trevoux a copié les Sociniens & Grotius, veut à quelque prix que ce soit, qu'il les ait même copiés sur cet endroit, où il leur est entièrement opposé. Mais pour le prouver, il faut qu'il devine, & qu'il entre jusques dans les pensées secrètes de cet Auteur. „ Il nous cache,
 „ dit-il, son secret : il a trouvé moins odieux
 „ de citer Beze, quoi que Calviniste, que
 „ Grotius & les Sociniens qui sont ses guides cachez. J'ai rapporté l'interprétation
 „ d'un Socinien, & celle de Grotius, qu'il
 „ choisisse entre les deux : le premier réduit
 „ la séparation à celle de l'apostasie : l'autre
 „ la réduit à se séparer des préceptes & des e-

„ *xemples de JESUS-CHRIST*: tous deux
 „ par consequent la mettent dans quelque
 „ chose d'exterieur, sans songer à l'influence
 „ interieure de la Grace. Voilà toute la fines-
 „ se de la nouvelle Version. On n'a qu'à lire
 „ les paroles d'un Socinien, & sur tout cel-
 „ les de Grotius, comme je les ai rapportées,
 „ pour voir d'où la note de Mr. Simon a été
 „ prise. Grotius y est transcrit de mot à mot;
 „ & qui saura l'esprit de Mr. Simon dans
 „ tout son Livre, ne pourra douter de son
 „ dessein.

J'ai eû raison de vous dire dans une de mes Lettres, que le Censeur a l'esprit si penetrant, qu'il voit dans la Traduction de Trevoux des choses que des Personnes très-savantes, & qui s'appliquent entierement à l'étude des Livres sacrez, n'y ont point vuës. Quel secret peut-il y avoir à citer Beze plutôt que les Sociniens dans un fait qui est de la competence de Beze, & qui ne l'est nullement de celle des Sociniens? On accuse le Traducteur d'avoir favorisé les Pelagiens en traduisant, *sine me, étant séparé de moi*. Cet Auteur pouvoit-il mieux faire connoître que cette accusation n'étoit point fondée, qu'en montrant que le plus grand ennemi des Pelagiens, a traduit de la même maniere? A quel propos auroit-il fait venir en ce lieu les Sociniens, qui sur le fait de la Grace sont plus que Pelagiens? Mais, dira-t-on, les Sociniens ont traduit de la même maniere le *xagis* de l'Evangile. Je le veux: mais ils n'ont pas reconnu une veritable Grace interieure: & c'est en quoi ils different du Traducteur de Trevoux.

Quand

Quand Mr. Mallet a fait de semblables objections à Messieurs de Port-Royal, sur ce qu'ils traduisoient comme Beze, & comme les Docteurs de Geneve, Mr. Arnauld leur a répondu: *C'est par la comparaison avec le Texte de l'Ecriture, que l'on doit juger, si une Traduction est bonne ou mauvaise; & c'est employer de très-méchans moyens pour tromper les simples, que de leur donner de l'horreur pour la version d'un passage de l'Ecriture, à cause seulement que des Heretiques l'auroient traduit de la même sorte: comme s'il étoit nécessaire, que toutes les Traductions des Héretiques fussent par tant infidelles.*

En effet ces Héretiques ont consulté, aussi-bien que les Catholiques, le Texte de l'Evangile; & ainsi ils ont pû traduire littéralement de la même maniere que les Catholiques, sans que ceux-ci entrent dans leurs erreurs. Quand il plaira au Censeur de faire attention à cette reflexion de Mr. Arnauld, il n'opposera plus si souvent au Traducteur de Trevoux les noms de Grotius, de Crellius, & de Wolzogue, qui ne peuvent faire impression que sur l'esprit des simples, qui n'entendent point la matiere dont il est question.

Ces *Guides cachez* sont des mots qui ne signifient rien. Grotius & l'Interprete Socinien sont citez hors de propos; puisque le Traducteur admet l'influence interieure de la Grace, & qu'on suppose que ceux-ci ne la reconnoissent point. Toute la finesse qu'on attribue à ce Traducteur, est imaginaire: c'est une supposition qui n'est accompagnée d'aucunes

preuves. De plus il n'est point vrai, que l'Auteur ait transcrit Grotius : on pourroit dire avec plus de vrai-semblance, qu'il a transcrit Beze : mais il n'a transcrit ni l'un ni l'autre. Ce qu'il a mis dans sa note, *qu'il y a à la lettre*, sans moi, *c'est-à-dire séparément de moi*, comme le mot Grec le marque, a été pris du Texte de l'Evangile. C'est au Censeur à faire voir, que le mot *χωρίς*, qui est en ce lieu dans l'Evangile, ne signifie point *étant séparé de moi*. Camerarius qui a été si savant dans la Langue Grecque, a appuyé cette interpretation. L'on sait que cet habile Homme n'a point été de ces Protestans outrez, qui cherchent à accommoder les paroles de l'Evangile à leurs préjugés : sa principale application a été d'expliquer la force & la signification propre des mots Grecs, faisant plutôt profession d'être Grammairien & Critique, que d'être Théologien. *Fructum ferre non potestis*, dit Camerarius, *absque*, sive, *extra me* : en sorte que *sine*, sans, est la même chose que, *extra*, hors, ou *separément*.

L'Auteur a cité dans sa Remontrance la Scholie de Gagney ; & après avoir rapporté les propres paroles de ce savant Docteur de Sorbonne, il a ajouté pour justifier sa Traduction & sa Note : *Il n'y a pas d'apparence qu'un Docteur de Paris que j'ai suivi, & qui étoit savant dans la Langue Grecque & dans la Théologie, ait voulu affoiblir les paroles de JESUS-CHRIST en faveur des Pelagiens.*

L'illustre Censeur, qui trouve du Pelagianisme & du Socinianisme dans les Ecrivains les plus orthodoxes, ajoute ici cette remarque :

que: „ On peut voir encore ce qu'il cite de
 „ Gagney: c'est que *celui qui se sépare de Je-*
 „ *SUS-CHRIST par l'hérésie & par l'infide-*
 „ *lité, comme un serment inutile, ne peut re-*
 „ *cevoir le suc de la Grace &c.* Voilà donc
 „ encore un coup à quoi se réduit la sépara-
 „ tion d'avec JESUS-CHRIST: tout se ré-
 „ duit, à l'hérésie & à l'infidélité, comme si
 „ le péché mortel n'étoit rien: & Gagney,
 „ dit Mr. Simon, a bien exprimé le sens de
 „ ce verset de St. Jean dans ses Scholies. S'il
 „ a bien cité Gagney, cet Auteur se réfute
 „ lui-même, & je n'ai point à m'en mettre
 „ en peine; puisqu'il est clair, quoi qu'il en
 „ soit, que Mr. Simon a composé non seu-
 „ lement sa note, mais encore son texte de
 „ deux Hérétiques, qui sont Beze & Gro-
 „ tius.

Vous voyez par cette réponse, à quelle
 extrémité en vient le Censeur, qui pour sou-
 tenir ce qu'il a avancé sans y faire assez d'at-
 tention, est obligé de dire, ou qu'on n'a
 point bien cité Gagney, ou que ce savant Doc-
 teur se contredit en quatre ou cinq lignes
 qu'on en a citées. Voici la Scholie entière
 de la manière qu'elle a été rapportée, &
 qu'elle se trouve dans le Scholiaste: *Qui per*
hæresim & infidelitatem à vera vite Christo se
disjungit, ut inutilis palmes in ignem mittetur
& ardebit: semel enim à vite palmus abscissus
succum à vite recipere non potest: ita neque li-
de à Christo dissociatus Spiritus Sancti succum
& gratiam, unde illi spiritualis gratia est. Y
 a-t-il dans ces paroles la moindre apparence
 de contradiction? Gagney a donné pour e-
 xemple:

xemple de ceux qui se séparoient de JESUS-CHRIST, & qui étoient ce sarment séparé du corps de la vigne, lequel étoit ramassé pour être jetté au feu, les Heretiques qui se séparoient de la Foi, & qui seroient jettés au feu comme le sarment. A-t-il dit, qu'il n'y eût point d'autre séparation d'avec JESUS-CHRIST, que l'hérésie & l'infidélité? A-t-il nié l'influence interieure de la Grace avec les Sociniens? Il l'établit au contraire cette influence dans sa Scholie nettement & précisément: & parce que cela est clair comme le jour, on veut que ce savant Scholiaste se soit contredit. Ne seroit-ce point plutôt, que le Censeur s'est trop avancé, & que les principes qu'il a posés lui font trouver du Socinianisme dans les Auteurs les plus orthodoxes?

Je vas vous citer un Auteur qui sera peut-être moins suspect que Gagney à l'illustre Censeur: c'est Jansenius Evêque d'Ipres, qui dans son Commentaire sur ces paroles du même chapitre de St. Jean, v. 4. *Sicut palme non potest ferre fructum à semetipso, comme la branche ne peut porter de fruit d'elle-même, explique à semetipso, d'elle-même, par separatim à vite, étant séparée de la vigne* D'où il s'enfuit pour demeurer dans la comparaison prise de la vigne, qu'on doit expliquer au vers. 5. *sine me non potestis ferre fructum, par separatim à me, & ex vobis ipsis, c'est-à-dire, séparément de moi, & de vous seuls.* Loin que cette expression excluë la Grace interieure, elle la renferme; parce que, comme l'on a déjà dit, n'être point séparé de JESUS-CHRIST, c'est être uni à lui, & par consequent rece-
voir

voir la nourriture de lui, de la même manière que la branche qui n'est point séparée de la vigne reçoit d'elle son suc & sa nourriture. Aussi Jansenius explique-t-il, *sine me par sine succo, sine auxilio Gratia mea.*

Je vous ai dit, que le Traducteur de Tre-voux n'a composé ni sa note ni son texte, des paroles de Grotius & de Beze; mais des seules paroles de l'Evangile. Ces deux Commentateurs sont entièrement opposés l'un à l'autre dans ce qui regarde l'influence de la Grace: s'ils ont donc traduit *seorsim*, c'est qu'ils ont crû, que le *verbe* de l'Evangile a de lui-même cette signification, & que de quelque sentiment qu'on soit sur la Grace, on ne peut point le traduire autrement à la lettre. Pour vous faire encore mieux sentir la foiblesse de ces sortes de preuves, qu'on emploie si souvent contre le Traducteur, je vous rapporterai la réponse de Mr. Arnauld à Mr. Mallet, qui se servoit aussi trop souvent de ces sortes de preuves contre les Traducteurs de Port-Royal. „ Où est donc le „ Jugement de Mr. Mallet, *répond ce fameux* „ *Docteur*, & où en seroient réduits tous les „ Traducteurs de l'Ecriture, s'il falloit qu'ils „ ôtassent, ou qu'ils corrompissent tous les „ passages de l'Ecriture, dont les Hérétiques „ abusent, & que ne le faisant pas on ait droit „ de les soupçonner de favoriser toutes les „ hérésies qu'on a voulu appuyer sur ces passages? Est-ce que l'on sera suspect d'Arianisme, sitôt qu'on aura traduit, *Pater major me est*, mon Pere est plus grand que moi, ou de l'hérésie d'Apollinaire; pour

„ avoir traduit, *Verbum caro factum est*, le
 „ Verbe a été fait chair, ou de celle des Mil-
 „ lenaires, pour avoir rendu litteralement ce
 „ qui est dit dans l'Apocalypse des mille ans
 „ que les Saints doivent regner avec J E S U S-
 „ C H R I S T ? Tout cela est si déraisonnable,
 „ qu'il ne merite pas qu'on s'y arrête. Cette
 regle est excellente pour les endroits, où l'on
 ne s'éloigne point des propres termes de l'E-
 criture. Je ne prétends pas pour cela justifier
 les Traducteurs de Mons en de certains en-
 droits où ils se sont émancipez, & où ils ne
 se sont pas assez attachez à la signification
 propre & litterale des mots qui sont dans l'E-
 criture. Quoi qu'il en soit, cela n'empêche
 point, que la regle que je viens de rapporter
 ne soit bonne & veritable.

Après tout, lors qu'il ne s'agit que de la
 signification propre d'un mot, on peut citer
 Beze, & Grotius, qui ont été savans dans la
 Langue Grecque. Mr. Arnauld appelle quel-
 quefois Grotius à son secours pour l'explica-
 tion de certains mots Grecs. C'est sur ce
 pied-là qu'au Liv. II. chap. XIX. pag. 211.
 de sa Défense contre Mr. Mallet, il justifie
 la traduction du mot *ἀσέλγεια*, par l'autorité
 de ce fameux Critique : „ Grotius, dit-il,
 „ qui étoit assurément l'un des plus habiles
 „ Hommes du monde dans l'intelligence des
 „ Langues, marque toujours dans ses Com-
 „ mentaires sur le Nouveau Testament, que
 „ ce mot renferme generalement tout ce qui
 „ se fait, ou se dit lascivement &c. Il rap-
 porte en suite au long les paroles de Grotius.
 En effet lors qu'il n'est question que de ce
 qui

qui regarde la signification propre des mots, on ne doit avoir aucun égard à la Religion des Témoins qu'on produit, mais seulement à leur érudition. Les Grammaires & les Dictionnaires de la Langue Hébraïque sont presque entièrement tirez des Ouvrages des Rabbins. Leur autorité doit-elle être rejetée pour cette seule raison, que ce sont des Juifs ennemis de la Religion Chrétienne? Je suis Monsieur &c.

Janvier 1703.

LETTRE XLIII.

A MONSIEUR ***.

On peut suppléer dans une Version de l'Écriture la particule, comme, que les Hébreux omettent quelquefois. Un Commentateur Juif de la Secte des Caraites, l'a suppléée au Ch. XIX. vs. 6. de la Genèse. Remarques sur cette Secte.

MONSIEUR,

La règle que le nouveau Traducteur a supposée dans sa Préface sur la particule, *comme*, qu'on est quelquefois obligé de suppléer, me paroît très-bien fondée, & même appuyée sur nos plus habiles Commentateurs de l'Écriture. C'est selon cette règle, dit-il, qu'Aaron

savant Juif Caraïte n'a pas exprimé ces paroles de la Genèse, où il est parlé de la Femme de Lot, *Versa est in statnam salis*, par celles-ci, comme on fait ordinairement, *Elle fut changée en statue de sel*; mais de cette manière, *Elle devint comme une statue de sel*, c'est-à-dire, elle devint immobile & demeura sur la place.

L'illustre Censeur rejette cette interprétation comme un paradoxe de très-dangereuse conséquence. „ Il est de mauvais exemple, „ dit-il *, d'autoriser les règles de la Version „ par le témoignage d'un Caraïte, c'est-à-dire „ d'un Heretique de la Loi des Juifs, & „ de fournir aux Libertins des moyens pour „ éluder dans les textes les plus clairs, les „ miracles les plus averez.

Il est surprenant que le Censeur, qui doit connoître la Secte des Caraïtes, en parle de la sorte. Les Juifs mettent à la vérité ces Sectaires au nombre des Héretiques les plus infames, & ils les confondent même avec les Sadducéens: mais ils ne leur rendent pas justice en cela. Car il est aujourd'hui constant, que le fond de leur hérésie ne consiste, qu'en ce qu'ils ont rejeté les traditions fausses & ridicules des autres Juifs répandues dans le Talmud. Ces Caraïtes sont des Juifs épurez, qui font profession de ne recevoir que ce qui est dans les vingt-quatre Livres de la Bible, ou qui est appuyé sur des Traditions bien fondées. Car il n'est pas vrai qu'ils rejettent absolument tout ce qu'on appelle Tradition.

Ils

* Instruât. 1. pag. 101.

Ils ont recours dans les passages obscurs de l'Ecriture aux explications de leurs Peres, & ils les considerent comme de veritables Traditions.

De tous les Juifs les Caraïtes sont ceux qui se sont le plus appliquez à l'étude de l'Ecriture sainte: & ainsi l'on ne doit pas rejeter facilement la regle marquée ci-dessus; au moins ne la doit-on pas rejeter pour cette seule raison, qu'elle vient d'un Juif Caraïte. C'est au contraire une raison pour la recevoir. Mr. Simon a parlé de ces Sectaires assez au long dans plusieurs de ses Ouvrages, & même dans un qui est adressé à l'illustre Censeur. Il dit dans son Histoire critique du vieux Testament, Liv. 1. Ch. XXIX. que les Caraïtes conviennent, pour ce qui est des points fondamentaux de la Religion, avec les autres Juifs; qu'ils en different seulement pour quelques points de Discipline, & pour les Traditions; que loin d'être Sadducéens, leurs Livres sont remplis de belles maximes touchant la spiritualité des Anges, & l'immortalité de l'Ame; & qu'enfin leur croyance est beaucoup plus pure & plus éloignée de la superstition, que celle des autres Juifs qu'on nomme communément Rabbanistes.

Il s'agit presentement de savoir si l'explication que le Commentateur Caraïte a donnée aux paroles du Ch. XIX. v. 26. de la Genese, où il est parlé de la femme de Lot, fournit aux Libertins des moyens pour éluder les miracles les plus averez. Vous en jugerez par l'exposé que je vas vous faire. Nous apprenons du Texte sacré, que cette Femme ayant eu

eût la curiosité de regarder derrière elle, contre la défense expresse de Dieu, *elle devint une statuë de sel*. L'Interprete Caraïte a crû que cette Femme par une trop grande curiosité s'étant arrêtée à regarder derrière elle, le soufre & le feu la suffoquèrent ; en sorte qu'elle demeura immobile, étant morte sur la place.

Cet Auteur Caraïte dont le Commentaire se trouve en Manuscrit dans la Bibliothèque du Roi & dans celle des PP. de l'Oratoire de Paris, dit que la lettre *Caph*, qui est une particule de similitude, manque dans ce passage, & qu'il faut traduire, *comme une statuë*, ou *amas de sel* ; parce que l'odeur du soufre & du feu brûla la Femme de Lot, lors qu'elle passoit, & son corps demeura entier. Y a-t-il dans cette explication quelque chose qui puisse autoriser les Libertins, à éluder les miracles les plus avérés de l'Ecriture ? L'Hébreu porte à la iettre, *Et elle fut statuë de sel* ; autrement *un amas de sel*. Car c'est aussi ce que signifie le mot Hebreu *nètsib*, qui peut être traduit par *statua*, & par *congeries*. Ceux qui ont vû les amas de sel qui sont dans les lieux où il y a des salines, savent que ces amas sont durs & fermes comme de la pierre.

Le Caraïte a crû que le corps de la Femme de Lot ayant été séché & endurci, par l'ardeur de l'air enflammé, demeura immobile & fixe sur la place, comme une statuë ou amas de sel. Il est vrai que Joseph & quelques autres Ecrivains, même de ces derniers siècles, assurent que cette statuë de sel se voyoit encore de leur tems. Mais peu de gens
les

les croiront sur leur parole. Du reste je ne fais ici qu'expliquer la pensée de l'Interprete Caraité: c'est à vous maintenant à juger si elle renferme quelque chose qui soit contraire au Texte de l'Ecriture.

J'ajoute à cela, qu'il y a dans la Bible plusieurs autres endroits où il faut suppléer cette même particule, *comme*; par exemple au Ch. XVI. v. 12 de la Genèse, on lit dans nôtre édition Latine, qu'Ismaël sera un Homme sauvage, *ferus homo*: St. Jérôme a remarqué sur cet endroit, qu'au lieu de *ferus*, ou *dyabolus* dans le Grec des Septante, il y a dans l'Hébreu un mot qui signifie *onager*, *âne sauvage*. Ainsi pour exprimer à la lettre les paroles du Texte Hebreu, il faudroit traduire; *il sera comme un âne sauvage*, en suppleant la particule, *comme*, qui manque en plusieurs autres endroits.

Sans même qu'il soit nécessaire d'avoir recours au genie de la Langue Hebraïque, cette même ellipse, ou manquement de la particule, *comme*, se trouve dans les autres Langues. Il y a long-tems que * Henri Estienne a montré, qu'elle est familiere à Horace. C'est sur ce pied-là qu'il a expliqué ce Vers de la Poétique,

*Nec verbum verbo curabit reddere fidus
Interpres.*

Il reprend ceux qui prétendent prouver des paroles de ce Poëte, qu'un Traducteur exact n'est

* *Henric. Steph. sched. var. l. I. sched. 19.*

n'est point obligé de s'attacher aux mots de son texte. Il soutient avec raison, qu'il faut suppléer en ce lieu la particule *ceu*, ou *tantum*; & que le sens est, comme si vous vouliez faire le devoir d'un fidelle Interprete, *perinde ac si fidum Interpretum agere velles*. Estienne ajoute, qu'il y avoit long-tems qu'il avoit fait part de cette remarque à Lambin lors qu'ils étoient ensemble à Padouë. Je n'ai rien à vous dire davantage là-dessus, sinon que ce ne sont point des Arrêts que je prononce: ce sont des conjectures de Critique: mais des conjectures qui me paroissent fondées. Je suis Monsieur &c.

Février 1703.

LETTRE XLIV.

L'Auteur de la Version de Trevoux n'a rien avancé sur le Decret du Concile de Trente, touchant l'Autorité de la Vulgate, qui ne soit conforme à ce Concile & aux plus savans Théologiens Catholiques. Eclaircissement de ce Decret. L'Auteur ne l'a point affoibli. Le Latin de la Vulgate, qui est quelquefois obscur, n'a point été entendu de quelques Traducteurs, pour n'avoir pas eû recours à l'Original.

VOici, Monsieur, le quatriéme passage de la Préface, lequel est un des plus importants,

tans , parce qu'il regarde l'Autorité de la Vulgate, qui a été déclarée authentique par le Concile de Trente. Ce passage porte: *Le Decret du Concile de Trente n'a été fait, que pour le bon ordre, & pour empêcher toutes les trouilleries qu'auroient pu apporter les différentes Versions.* Le Traducteur, dit-on, ajoute ailleurs, que nôtre Vulgate a jetté dans l'erreur, non seulement quelques-uns de nos Traducteurs François, mais aussi plusieurs Protestans.

Si l'on vouloit rendre justice à l'Auteur, il ne falloit pas omettre ces autres paroles qu'il dit p. 5. de sa Préface: *Lorsque les Evêques assemblez à Trente ont fait ce Decret, ils n'ont eû en vûe que d'établir plus fortement l'Edition Latine dont on se servoit depuis tant de siècles dans les Eglises d'Occident.* Il est aisé de juger que l'Auteur a eû dessein d'exprimer par-là ces paroles du Concile: *Statuit & declarat, ut hæc ipsa vetus & vulgata Editio, quæ longo tot seculorum usu in ipsa Ecclesia probata est &c.* De plus l'Auteur n'a pas dit, que la Vulgate a jetté dans l'erreur; mais le Latin de la Vulgate: ce qui est fort différent. L'erreur de quelques Interpretes vient de ce qu'ils n'ont pas bien entendu le Latin de la Vulgate, qui est quelquefois obscur. Pour donner un plus grand jour à ce passage de la Préface, qui paroît important, il est à propos d'examiner en particulier la remarque du savant Prélat.

„ * C'est penser, dit-il, trop indignement de

* Pag. 107. 108.

„ de ce Decret, que d'en faire un simple De-
 „ cret de Discipline; il s'agit principalement
 „ de la Foi, & le Concile de Trente a eû
 „ deffein d'assurer les Catholiques; *que cette*
 „ *ancienne Edition Vulgate approuvée par un*
 „ *si long usage de l'Eglise*, representoit parfai-
 „ tement le fond & la substance du Texte sa-
 „ cré par rapport aux Dogmes de la Foi: ce
 „ qui se voit par ces paroles du Decret, *qu'el-*
 „ *le doit être tenuë pour authentique dans les*
 „ *Leçons, Disputes, Predications & Expositions;*
 „ *en sorte que personne ne presume de la rejet-*
 „ *ter sous quelque pretexte que ce soit.* Voilà
 „ ce qu'il falloit dire de ce celebre Decret du
 „ Concile, & non pas à la maniere du Tra-
 „ ducteur, le reduire à un reglement de Po-
 „ lice: ce qu'on ne peut exempter d'erreur
 „ manifeste.

Le Traducteur n'a point parlé indignement
 du Decret du Concile de Trente; puis qu'a-
 yant reconnu la Vulgate *authentique* avec le
 Concile, il a reconnu en même tems, *qu'el-*
le representoit parfaitement le fond & la sub-
stance du Texte sacré par rapport aux Dogmes
de la Foi. Car c'est proprement ce que signi-
 fie le mot d'*authentique* dans le Concile, com-
 me l'Auteur l'a expliqué en plusieurs endroits
 de ses Ouvrages critiques. Il en a parlé au
 long dans son Histoire du vieux Testament
 Liv. 2. Chap. XIV. où il dit entre autres
 choses p. 265. „ Comme il étoit absolument
 „ nécessaire, qu'il y eût dans l'Eglise d'Oc-
 „ cident une Traduction sur laquelle on pût
 „ se regler, tant dans les Disputes, que dans
 „ les Predications, & dans les autres Actions
 „ publi-

„ publiques, les Peres du Concile de Trente
 „ prononcèrent sagement, qu'on s'arrêteroit
 „ à l'ancienne Interpretation Latine, & qu'en-
 „ tre toutes les Versions Latines, elle seroit
 „ estimée authentique; parce que les autres
 „ qui avoient été faites pendant le schisme
 „ sembloient être suspectes, outre que la
 „ Vulgate étoit autorisée depuis plusieurs siècles dans l'Eglise Latine. Il cite ensuite
 pag. 266. le Cardinal Palavicin, qui a fort bien expliqué contre Frà Paolo le Decret du Concile, & qui apporte judicieusement, dit l'Auteur, l'exemple d'un Aîte important, dont on aura fait la traduction en une autre Langue. Ce Cardinal prétend avec raison, continuë l'Auteur, que si cette traduction est fidelle, on la peut nommer authentique, parce qu'elle fait foi aussi-bien que l'Original. C'est sur ce même plan du Cardinal Palavicin, que le Traducteur de Trevoux, dans sa Lettre touchant l'inspiration des Livres sacrez pag. 15. & les suivantes, a pris le parti de Mr. Arnauld contre le P. Tellier. Il y dit en faveur de ce fameux Docteur, après Palavicin, que la Vulgate selon le Concile est appelée authentique, parce qu'elle fait foi dans ce qui regarde la croyance & les mœurs, n'y ayant point de fautes essentielles quant à ces choses-là. Il étoit nécessaire, dit Palavicin, que l'Eglise Latine eût une Traduction de la Bible, *laquelle Traduction fût exempte de toutes les fautes qui regardent les choses que les Fidelles doivent croire comme de Foi.*

Je vous prie de lire ce petit Traité de l'inspiration des Livres sacrez, où l'Auteur
montre

montre plus au long en quel sens on doit prendre le Decret du Concile, qui a déclaré la Vulgate authentique. Mais pourquoi, direz-vous avec le Censeur, l'Auteur a-t-il avancé, que ce Decret a été fait pour empêcher les brouilleries qu'auroient pû apporter les différentes Versions de la Bible? Je répons à cette objection, que ç'a été en effet le principal motif de ce Decret, comme le Concile s'en est expliqué lui-même, lors qu'il dit: *Sacro sancta Synodus considerans, non parum utilitatis accedere Ecclesie Dei, si ex omnibus Editionibus quæ circumferuntur sacrorum Librorum, quæ pro authentica habenda sit innotescat.* Les uns croyoient, qu'il étoit à propos d'en avoir une qui fût entièrement faite sur les Originaux, les autres croyoient qu'il suffisoit de retoucher l'ancienne Edition, dans les endroits seulement où elle n'y étoit point conforme: mais les plus sages & les plus judicieux furent d'avis, qu'il falloit conserver cette ancienne Edition, qui étoit en usage depuis tant de siècles dans l'Eglise Latine. C'est pourquoi elle fut déclarée authentique: ce n'est pas qu'elle ne fût véritablement authentique avant ce Decret, car l'usage de l'Eglise depuis un grand nombre d'années la rendoit authentique: quelques Théologiens lui avoient déjà donné ce nom: mais il fut nécessaire pour ôter toute dispute de la déclarer telle préferablement à toutes les autres Versions, sans néanmoins toucher aux Originaux de la Bible, qui conservoient toujours l'Autorité qu'ils avoient auparavant.

Il faut donc bien distinguer le motif du Decret,

cret, d'avec ce que renferme ce Decret. Il est hors de doute que la Vulgate est un Acte authentique, qui représente parfaitement le fond & la substance du Texte sacré par rapport aux dogmes de la Foi & des mœurs; & elle étoit même telle avant ce Decret, qui n'a été donné que pour le bien de la Paix, & pour ôter toutes les brouilleries qu'auroient pû causer les différentes Versions. Genebrard qui a été un grand Défenseur de la Vulgate, ne parle point autrement de ce Decret dans une Lettre qu'il a écrite à Arias Montanus. Il a crû que les Evêques assemblez à Trente n'avoient fait autre chose par leur déclaration, que de comparer la Vulgate avec les nouveaux Traducteurs, qui multiplioient sans sujet les nouvelles Traductions de l'Ecriture, & sans autre dessein que de s'opposer aux anciennes: *Tantum comparat Synodus Vulgatam cum cæteris ejusdem generis propter recentiorum Hereticorum & aliorum Novatorum temeritatem, qui novas subinde Versiones expectant, veteres fastidiunt, proque innata rerum novarum cupiditate antiqua novis posthabent.* Direz-vous que Genebrard, lors qu'il a expliqué de la sorte la raison du Decret du Concile l'a réduit à un reglement de Police, & qu'il est tombé dans une erreur manifeste?

„ * C'est aussi une irreverence insupportable, ajoute-t-on, de dire que la Vulgate induise à erreur, sur tout après avoir dit positivement ce qu'on vient d'entendre de la bouche du Traducteur: mais il avoit ses
„ raisons,

„ raisons, que nous allons voir, pour affoi-
 „ blir un Decret qu'il vouloit si peu obser-
 „ ver.

Le Traducteur n'a commis aucune irreverence contre la Vulgate, lorsqu'il a dit p 18. de sa Préface: *Le Latin de nôtre Vulgate a jetté dans l'erreur, non seulement quelques-uns de nos Traducteurs François, mais aussi plusieurs Protestans, qui faute d'avoir une connoissance assez étendue de la Langue Latine, ont accusé l'ancien Interprete de l'Eglise, de s'être éloigné de l'Original Grec: mais les plus habiles d'entre eux lui ont souvent rendu justice.* Y a-t-il en cela la moindre apparence d'irreverence contre l'ancien interprete Latin? Le Traducteur est si éloigné de cette prétendue irreverence, qu'on nomme insupportable, qu'il justifie au contraire la Vulgate en cet endroit. Il y montre que le Latin de cette ancienne Version étant quelquefois obscur & ambigu, quelques Interpretes, qui n'avoient pas une connoissance assez étendue de la Langue Latine, & qui d'ailleurs n'ont point eû recours aux Originaux, se sont quelquefois trompez. Il donne pour exemple de ces erreurs ou fautes d'Interpretation, la Version du Pere Bours, qui au Ch. XV. de St. Matth. v. 30. & au Ch. XIV. de St. Luc v. 13. a traduit, le mot Latin, *debiles*, *gens perclus de tous leurs membres.* Si les Reverends PP. Jesuites, dit l'Auteur de la Préface pag. 18. avoient jetté les yeux sur l'Original Grec, ils n'auroient pas traduit de la sorte. Car même dans la Langue Latine *debilis* n'est souvent autre chose que, *mutilus*, *estropié.* Mr.
de

de Sacy n'est pas exempt de ces sortes de fautes dans sa belle Version de l'ancien Testament; & je me souviens d'avoir lû autrefois une Traduction Françoisse des Pseaumes sur la Vulgate, & qui est attribuée à Messieurs de Port-Royal, où elles sont frequentes. Le P. Bouhours dans le second volume de ses *Remarques nouvelles sur la Langue Françoisse*, reprend d'une maniere un peu forte les Traducteurs de Mons, pour avoir tourné souvent *tradere*, par *trahir*, quoiqu'il ne signifie que *livrer*. Il les reprend encore d'avoir traduit, *Sp ritus promptus est*, *l'esprit est prompt*. *Tous les Prédicateurs*, dit-il, *tous les Directeurs*, *tous les Devots parlent ainsi*, & *tous parlent mal*. *Promptus* veut dire ici *courageux*, & *qui va au devant du peril*, selon la force du mot Grec *πρόθυμος*.

C'a été pour remedier à ces fautes qui sont assez ordinaires aux nouveaux Traducteurs de la Bible en nôtre Langue, que l'Auteur a fait cette observation dans sa Préface p. 17. *Nôtre Version Latine étant obscure & équivoque en quelques endroits, il n'y a point d'autre remede pour ôter ces obscuritez, que d'avoir recours aux Originaux sur lesquels elle a été faite*; & il ajoute ensuite ces autres paroles, qui font bien voir qu'il n'est pas coupable de l'irreverence dont on l'accuse envers la Vulgate: *On ne doit pas pour cela regarder la Version de l'ancien Interprete Latin, comme fausse; mais seulement comme ambigue*. Et c'est ensuite de cela p. 18. qu'il a dit: *Je pourrois ajouter d'autres endroits, où le Latin de nôtre Vulgate a jetté dans l'erreur &c.* C'est-à-dire que le

Tome IV. Q Latin

Latin de la Vulgate mal entendu par quelques Traducteurs, leur a donné occasion de se tromper dans leurs Versions.

C'est en ce même endroit que l'Auteur de la Préface a observé en faveur de la Vulgate, que plusieurs Protestans, faute d'avoir une connoissance assez exacte de la Langue Latine, ont accusé mal-à-propos l'ancien Interprete de l'Eglise, de s'être éloigné de l'Original Grec. Il y fait connoître, que les plus habiles d'entre eux ont souvent rendu justice à cet Interprete: ce qu'il prouve par un exemple considerable tiré de Jean Vorstius savant Critique Protestant, qui a défendu nôtre Interprete Latin d'une maniere docte & judicieuse, contre quelques Controversistes de son parti, auxquels il a fait sentir, que l'Auteur de la Vulgate n'est pas barbare, pour ne parler point le Latin de Cicéron, mais celui de son siècle: *Qui Versionem eam confecit*, dit Vorstius, *sacras Litteras ea ferè dialecto expressit quæ ipsius ætate obtinuit*. Jugez maintenant, si le Traducteur de Trevoux qui a fait toutes ces observations pour justifier la Vulgate, peut être accusé justement, d'avoir commis une *irreverence insupportable* contre cette ancienne Version.

Au reste ce Traducteur n'a rien avancé touchant le Latin de la Vulgate, que les plus anciens Docteurs de l'Eglise n'ayent aussi dit de l'Edition Latine qui étoit en usage de leur tems. C'est ce qu'on peut voir dans les Commentaires de Saint Hilaire sur les Pseaumes. Ce St Evêque est quelquefois obligé d'avoir recours à la Version Grecque, pour ôter l'obscurité

curité & l'ambiguité des expressions Latines. Saint Augustin a aussi éprouvé souvent cette même obscurité dans l'ancienne Edition Latine. Il a été convaincu, que pour bien entendre l'Ecriture, il falloit savoir non seulement la Langue Grecque, mais aussi la Langue Hebraïque. Vous pouvez ajouter à tout cela, que bien que les anciens Docteurs de l'Eglise crussent que la Version des Septante avoit été inspirée, ils en parlent quelquefois comme d'une Version dont le style est obscur; & pour ôter cette obscurité, ils ont eu souvent recours aux Versions d'Aquila, de Symmaque, & de Theodotion. Ils n'ont pas crû commettre une irreverence contre l'ancienne Traduction de l'Eglise, en disant que celles-là étoient en plusieurs endroits plus exactes ou plus claires. Ils reconnoissent, que les expressions obscures & ambiguës des Septante, ont quelquefois jetté les Interpretes de l'Ecriture dans des fautes considerables. Ont-ils pour cela accusé ces anciennes Versions soit Grecque soit Latine qui étoient en usage dans l'Eglise? Nullement. Mais ils faisoient tout leur possible pour les rendre plus intelligibles, ayant recours aux Originaux ou à d'autres Versions plus claires. Enfin l'Auteur de la nouvelle Traduction n'a jamais songé à affoiblir le Decret du Concile de Trente, qu'il a au contraire observé très-exactement. Ces raisons qu'on lui oppose sont nulles, comme je vous le ferai voir avec évidence dans la première Lettre que je vous écrirai. Je suis, Monsieur.

L E T T R E X L V.

Le Traducteur a gardé dans sa Version les regles qu'il a données sur l'obligation de traduire selon la Vulgate. Il n'a point abandonné la Vulgate sur le v. 3. du Ch. IX. de l'Epître aux Romains. Les autres exemples qu'on apporte, pour montrer que l'Auteur a abandonné la Vulgate, ne prouvent rien. Les Sociniens ont emprunté beaucoup de choses des Commentateurs Catholiques. Tout ce qui est dans les Livres des Sociniens n'est pas Socinien. Pourquoi le Traducteur de Trevoux n'a point parlé dans sa Préface, de la Regle du Concile de Trente, qui veut que dans l'interpretation de l'Ecriture, on ne s'éloigne point du consentement unanime des Peres. Remarque sur un Carton.

M O N S I E U R,

L'Illustre Censeur * louë les belles regles que le Traducteur a posées dans sa Préface sur l'obligation de traduire selon la Vulgate: mais il ne les louë que dans le dessein de faire voir, que ce Traducteur les a mal gardées. Ces regles, comme on les rapporte, sont que dans les Traductions de la Bible en Langue Vulgaire, qui sont destinées aux usages du Peuple, il est à propos de lui faire entendre l'Ecriture qui se lit dans son Eglise, & qu'on l'a ainsi observé

* Pag. 109.

observé religieusement, non seulement dans l'Eglise Romaine, mais aussi dans les Societéz Chrétiennes d'Orient: de sorte qu'un sage Traducteur, qui se propose de faire entendre au Peuple l'Ecriture qui se lit dans son Eglise, sera toujours obligé de traduire plutôt sur le Latin, que sur le Grec & l'Hebreu: & c'est à quoi il s'oblige.

Cette regle est en effet tirée de la Préface du Traducteur, qui s'est aussi obligé à la suivre. Il reste seulement de voir, si les exemples qu'on produit pour montrer que ce Traducteur ne l'a point suivie, prouvent ce qu'on prétend. „ Voilà une belle regle, dit-on *, „ mais que l'Auteur a mal gardée; puis qu'il „ commence à la violer dès sa Préface où il „ la propose, en disant que dans ce passage „ de l'Epître aux Romains, Ch. IX. v. 3. „ *anathema à Christo*, il falloit traduire, „ *propter Christum*, à cause de JESUS-CHRIST, „ & non pas selon la Vulgate & selon le „ Grec, de JESUS-CHRIST, ou par JESUS-CHRIST. Ce qu'il a suivi en effet „ dans la Traduction de cet endroit de St. Paul, en traduisant hardiment, sans autorité & sans exemple, à *Christo àντὶ Χριστοῦ* pour l'Amour de JESUS-CHRIST. Il se glorifie néanmoins de cette traduction en ces termes: Je n'ai lu aucun Traducteur, ni aucun Commentateur qui ait exprimé parfaitement le sens de ce passage de St. Paul, faute d'avoir fait reflexion sur la particule Grecque *ἀντὶ*. De sorte qu'au lieu de se „ corri-

* Page 110.

„ corriger d'avoir ici abandonné non seule-
 „ ment tous les Interpretes, mais encore la
 „ Vulgate même qu'il avoit promis de tra-
 „ duire, on voit au contraire qu'il en fait
 „ gloire.

Dans l'exemple que le docte Prelat vient de produire, le Traducteur a suivi exactement sa regle, qui est de s'attacher à la Vulgate. Lisez ce qu'il dit dans sa Préface p. 21. où il explique la maniere de traduire, dans le Grec des Evangelistes & des Apôtres, & dans le Latin de la Vulgate, plusieurs particules qui ont des significations plus étendues, qu'on ne leur en donne communément dans la Langue Grecque & dans la Latine. Il prétend, que pour les bien traduire, il faut être exercé dans le Grec des Septante, qui est celui dont les Evangelistes & les Apôtres se sont servis. *Cette difficulté, dit-il, vient de ce que la Langue Hebraïque n'étant pas si riche, que la Grecque & la Latine, une seule particule ou préposition a plusieurs sens dans cette Langue. Or les Septante ayant traduit ordinairement ces prépositions mot pour mot, & comme elles sont dans le texte Hebreu, ils leur ont donné en même tems dans le Grec tous les divers sens qu'elles ont dans l'original Hebreu. Les Ecrivains du nouveau Testament ont suivi en cela le Grec des Septante.* Cette regle qui est d'une grande importance pour bien traduire les Livres du nouveau Testament, peut être confirmée par plusieurs exemples. Quoique la particule Grecque *πέραν*, & la Latine *trans*, signifient en nôtre Langue *au-delà*, il y a de certains endroits où l'on doit traduire *au-deçà*, parce qu'elles

qu'elles répondent au mot Hebreu *beever* qui marque en general les bords d'une riviere, soit *au-deçà*, soit *au-delà*. Et c'est ce que nôtre Auteur avoit déjà remarqué dans sa Réponse aux Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, où il dit p. 75. *On ne doit pas s'appuyer fort sur le piegi des Septante, ni sur le trans de la Vulgate, parce que ces deux Versions ne gardent pas exactement la propriété des mots Grecs ou Latins; mais il faut souvent jeter les yeux sur l'Hebreu, si on veut les traduire fidèlement.*

Selon cette remarque critique, le Traducteur a observé dans la Préface p. 22. que la particule Grecque *ἀπό*, & la Latine *à*, en cet endroit de l'Épître aux Romains, & en quelques autres tant du vieux que du nouveau Testament, signifient *propter*. La raison qu'il apporte de cette signification, est que *ἀπό* & *à*, répondent à la particule Hebraïque *min* qui signifie *propter*, aussi bien que *à*. Il faut donc selon cette regle qui est bien fondée, donner à la particule Latine *à* de la Vulgate la même étendue qu'à la particule Hebraïque *min*, qui signifie aussi, *propter*, *à cause*. Ainsi le Traducteur n'a nullement abandonné la Vulgate, en ne traduisant point de JESUS-CHRIST, ou *par* JESUS-CHRIST, puis qu'en gardant la signification de la particule Latine *à*, il a pû traduire *à cause* de JESUS-CHRIST.

„ Mais on ne donne point, dit-on, d'exemple de cette signification: le Traducteur s'est contenté de mettre dans sa note sur le vs. 3. du Ch. IX. de l'Épître aux

„ Romains, qu'on en trouve des exemples
 „ dans l'ancien Testament, & même dans le
 „ nouveau. „ Il y en a en effet des exemples : &
 „ si l'on s'est contenté de dire en general, qu'il
 s'en trouve, c'est que dans une scholie qui
 doit être courte, l'Auteur n'a pas jugé qu'il
 fût nécessaire d'en venir au détail. Voici deux
 exemples considerables : Au Ch. LIII. d'I-
 saïe vs. 8. où on lit dans nôtre Vulgate,
propter scelus, il y a dans le Grec des Septan-
 te *ὁτι*, auquel répond *propter*. St. Augustin
 a cité ce passage contre les Juifs : mais au lieu
 qu'on lit dans les éditions communes des Ou-
 vrages de ce Pere, *ob iniquitatem*, les Reli-
 gieux de St. Benoît ont rétabli sur leurs Ma-
 nuscripts l'ancienne leçon qui étoit, *ab iniqui-
 tatibus*, conformément au Grec des Septan-
 te. *Editi*, disent ces Moines dans leur no-
 te, *ob iniquitatem ; at Mss. ab iniquitatibus ;
 quod respondet Græco Septuaginta*. Ils devoient
 ajouter pour un plus grand éclaircissement,
 que cette signification est fondée, comme l'a
 remarqué l'Auteur de la Préface, sur ce que
 la particule Grecque *ὁτι*, & la Latine *à*, ré-
 pondent à la particule ou préposition Hebraï-
 que *min*, qui signifie en Hebreu *à*, *de*, & *prop-
 ter*.

On lit un exemple semblable dans le Ch.
 V. de l'Épître aux Hebreux vs. 7. où il y a
 dans nôtre Vulgate, *Exauditus est pro sua re-
 verentia*. L'Auteur de la nouvelle Version
 a traduit, *Il fut exaucé à cause de sa piété* ; &
 il a mis dans sa note, que dans des exemplai-
 res de l'ancienne Edition Latine qui étoit a-
 vant St. Jérôme, on lisoit *à metu* ; mais que
 selon

selon le genie de la Langue Hebraïque la particule *à* est la même chose en ce lieu-ci, que *propter*. Il y a dans le texte de l'Apôtre *ἀντὶ*; mais St. Jérôme a bien vû, que *ἀντὶ* n'étoit autre chose en cet endroit, que *pro* ou *propter*.

Calvin & Beze, faute d'avoir entendu cet Hebraïsme, se sont jettez dans d'étranges paradoxes, pour ne pas dire impietez. Beze dans sa note sur ce passage de l'Épître aux Hebreux, ne croit pas qu'on lui puisse produire aucun exemple, où la particule Grecque *ἀντὶ*, soit la même chose que la Latine *propter*: *Non facile mihi persuaserim*, dit-il, *proferri ullum exemplum in quo ἀντὶ ita usurpetur*. C'est pourquoi il a traduit, *liberatus ex metu*, *delivré de la crainte*, suppléant le mot *liberatus*, pour former un sens selon son idée. Calvin sans rien suppléer a traduit dans le même sens, *ayant été exaucé de ce qu'il craignoit*. On pourroit ajouter à ces deux exemples une note du Pere Petau, qui a expliqué doctement dans ses remarques sur Themistius un passage très-difficile de Tertullien, où la particule Latine *de*, est la même chose que *propter*; ce que cet ancien Ecrivain avoit pris apparemment de sa Langue Punique ou Africaine, qui étoit comme une dialecte de l'Hebraïque.

Tout ce petit détail vous fera connoître, que le nouveau Traducteur n'a point abandonné la Vulgate sur le passage de l'Épître aux Rom. Ch. IX. v. 3. Il est bien éloigné de ce qu'on lui objecte, qu'il fait gloire de l'avoir abandonnée; puis qu'il suppose ma-

nifestement le contraire, & qu'il dit, que la particule Latine *à*, qui est dans la Vulgate, est en cet endroit la même chose que *propter*: & il ne s'est pas contenté de le dire; mais il l'a prouvé dans sa Préface. A l'égard de tous les autres Interpretes qu'on lui reproche d'avoir abandonnez, il a usé de la liberté qu'ont tous les Interpretes ou Traducteurs, lors qu'il ne s'agit ni des dogmes ni des mœurs. Or il ne s'agit ici, que d'un fait de Grammaire, lequel ne regarde point le Dogme en cet endroit. La maniere litterale dont l'Auteur a interpreté la particule *ἀπὸ*, & *à*, dans le Chap. IX. vs. 3. de l'Epître aux Romains, donne un grand jour au vs. 7. Ch. V. de l'Epître aux Hebreux, & fournit en même tems des armes aux Catholiques contre l'explication impie des Calvinistes. Le Traducteur néanmoins n'est pas le premier, qui ait traduit de la sorte cet endroit de l'Epître aux Romains. Vatable & quelques autres l'avoient fait avant lui.

Outre ce que je viens de vous rapporter, on accuse dans les remarques manuscrites le Traducteur, d'avoir fait dire à St. Jérôme sur l'explication du passage de l'Epître aux Romains, des choses qu'il n'a point dites. Mais vous ne trouverez rien dans cette Préface de ce qu'on objecte à l'Auteur. On y dit au contraire, que ce saint Docteur n'a point interpreté, non plus que les autres Interpretes, la particule *ἀπὸ* selon sa véritable signification, par rapport à la particule ou préposition Hebraïque *min*. Cet Auteur même témoigne, qu'il n'a lu aucun Traducteur
ni

ni aucun Commentateur, qui ait bien expliqué ce passage de l'Épître aux Romains, faute d'avoir fait reflexion sur cette particule *ἀπὸ*. On a seulement observé dans cette Préface, que St. Jérôme a pris le mot d'être *anathème* dans sa véritable signification, pour être dévoué & être exterminé: ce qui est très-vrai.

L'illustre Censeur ajoute plusieurs autres exemples, où il prétend, que le Traducteur a affecté de s'éloigner de la Vulgate*. J'en ai, dit-il, déjà rapporté plusieurs; & les Versions que j'ai relevées comme favorables aux Sociniens, sont la plupart autant de contraventions à la promesse de traduire selon la Vulgate. J'ai plus aimé *Jacob qu'Esau* Rom. IX. 13. est traduit contre la Vulgate. J'en dis autant de ce Texte: *Vous ne pouvez rien séparer de moi*, Jean XV. 5. On a traduit contre la Vulgate, *Il ne s'est point attribué imperieusement*, au lieu de traduire, *Il n'a pas cru que ce fût une usurpation*, Phil. II. 6. On a approuvé cette Version, *le Fils de l'Homme*, autrement *l'Homme*, afin de rendre l'Homme en general, & non pas JESUS-CHRIST seul Maître du Sabbat, Matth. XII. 8. Luc VI. 5. C'est encore contre la Vulgate d'avoir mis, *les Sacrificateurs du Commun*, Act VI. 7. au lieu d'un grand nombre de Sacrificateurs. La Vulgate traduit, *réponse de mort*, 2 Cor. I. 9. & le Traducteur malgré tout le monde, a

Q 6

vous

„ voulu dans le Texte même , que ce fût
 „ une assurance de ne mourir pas. Je ne fini-
 „ rois jamais, si je voulois relever tous les
 „ endroits, où le Traducteur substitué au
 „ Texte de la Vulgate non seulement ses
 „ propres imaginations, mais encore les ex-
 „ plications des Sociniens.

Si Mr. l'Evêque de Meaux avoit fait reflexion sur cette regle que le Traducteur a posée dans sa Préface, que *nôtre Version Latine étant obscure & équivoque en quelques endroits, il n'y a point d'autre remède pour ôter ces obscuritez, que d'avoir recours aux Originaux sur lesquels elle a été faite*, il n'auroit peut-être pas accusé si facilement ce Traducteur, d'avoir affecté de s'éloigner de la Vulgate. C'est selon cette regle qu'au Ch. XI. de Saint Luc v. 41. il n'a pas exprimé ces mots de nôtre Vulgate, *Quod superest date eleemosynam*, par ceux-ci, *Donnez l'aumône de ce qui vous reste*; comme il semble d'abord qu'il faudroit les traduire; mais il a traduit avec Messieurs de Port-Royal, *Donnez l'aumône de ce que vous avez*, & il a ajouté en même tems cette note: *C'est ce que signifie dans la Vulgate, quod superest, par rapport au mot Grec.* Il a aussi fait cette observation dans sa Préface pag. 17. *Messieurs de Port-Royal ont fort bien exprimé le mot, quod superest, qui est ambigu dans nôtre Vulgate, & qui ne l'est point dans l'Original Grec.*

Pour ce qui est de ces Versions favorables aux Sociniens, qu'on prétend avoir été relevées, vous avez vû dans mes Lettres précédentes, que le nouveau Traducteur n'a rien avancé,

avancé, en quoi il ne s'accorde parfaitement avec les plus savans Interpretes Catholiques, & que ce prétendu Socinianisme est un phantôme. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je vienne au détail des exemples qu'on produit ici, comme étant contraires à la Vulgate. Car on a déjà examiné la plupart en particulier. On montrera avec évidence dans la suite que, *J'ai plus aimé Jacob qu'Esau*, est une interpretation litterale de ces paroles de nôtre Vulgate, *Jacob dilexi, Esau autem odio habui*, bien qu'elles ne soient pas traduites selon le sens qu'on appelle purement grammatical.

L'Auteur a aussi justifié sa traduction de ce Texte, *Vous ne pouvez rien faire étant séparé de moi*, comme entierement conforme à la Vulgate. Il a donné à la particule ou préposition *sine*, toute l'étendue de la signification dont elle est capable, selon la regle qu'il a établie dans sa Préface, touchant la maniere de traduire les particules. De plus, quand il a traduit de la sorte, il a eû égard à la chose dont il est parlé en cet endroit, & à la comparaison de la vigne & de ses branches. Voyez ce qu'on a dit là-dessus. Il en est de même de ces autres paroles, *Il ne s'est point attribué imperieusement*. Les mots du Texte Grec & de la Vulgate n'étant pas clairs d'eux-mêmes, mais ambigus, comme les plus savans Critiques en conviennent, il a été permis au Traducteur de suivre la signification qu'il a jugée la plus litterale après Gagny, qui étoit savant dans les Langues & dans la Théologie. Pourquoi ne veut-on

pas qu'au Ch. XII de St. Matth. v. 8. où le Traducteur a conservé dans sa Version *le Fils de l'Homme*, il ait mis en note, *autrement l'Homme*; puisque cette interpretation se trouve appuyée sur l'autorité du célèbre & savant Commentateur Alphonse Tostat? Quand le même Traducteur a mis Act. VI. 7. *les Sacrificateurs du commun*, au lieu d'un grand nombre de *Sacrificateurs*, il a voulu exprimer plus à la lettre les termes propres de son Texte. Enfin ce n'est point *malgré tout le monde* que l'Auteur a traduit, 2. Cor. c. IX. *responsum mortis, une assurance de ne point mourir*. Il a pour garant de cette interpretation Heinsius habile Critique, qui s'est étendu fort au long dans ses Exercitations sacrées pour la justifier & sur le Grec & sur le Latin: outre que toute la suite des paroles de St. Paul semble la confirmer. Ce passage est du nombre de ceux, sur l'interpretation desquels il est permis d'aller à la découverte.

Concluons, que ce n'a point été pour suivre ses propres imaginations, & encore moins pour favoriser les Sociniens, que l'Auteur a traduit tous ces passages de la maniere qu'on vient de l'exposer; mais par des motifs d'une plus grande exactitude. Si quelques-unes de ces interpretations se trouvent dans des Ecrivains Sociniens, elles ne sont pas pour cela Sociniennes; puisque ces Sociniens s'accordent là-dessus avec de Savans Commentateurs, qui ne peuvent être soupçonnez de Socinianisme, & que souvent même ils les ont empruntées de ceux-ci. Vous n'ignorez pas que Grotius & les Unitaires ont pris une
bon-

bonne partie de leurs explications litterales de nos meilleurs Commentateurs, qu'ils nomment quelquefois. En un mot, tout ce qui est dans les Livres des Sociniens n'est pas Socinien. Ces gens-là se sont appliquez aussi-bien que les Catholiques & les Protestans, à connoître la signification propre des termes de l'Écriture, comme faisoient autrefois les Ariens. Pourquoi ne les pas suivre en de certains endroits, où il ne s'agit que de Grammaire & de Critique? Souvenez-vous de la Réponse que Jacques I Roi de la Grande-Bretagne fit à Raynold outré Calviniste Anglois. Celui-ci qui étoit fort entêté des sentimens de ceux de son parti, contestoit à ce Prince plusieurs choses qui étoient appuyées sur toute l'Antiquité, & il ne donnoit point d'autre raison de son entêtement, sinon que ces choses-là étoient en usage parmi les Papistes. Docteur Raynold, lui dit le Roi; vous ne devez porter ni pourpoint ni haut de chausses, parce que les Papistes en portent.

On continuë de produire contre le Traducteur de nouveaux exemples de son éloignement affecté de la Vulgate. „ Il viole en-
 „ core, dit-on*, sa regle, aux Heb. Ch. XI.
 „ v. 16. où il traduit ce passage, *Nusquam*
 „ *enim Angelos apprehendit. Ce n'est point*
 „ *les Anges qu'il met en liberté.* Il ne s'agit
 „ pas ici de savoir si ce Commentaire d'Éf-
 „ tius est bon ou mauvais, ni si les Traduc-
 „ teurs de Mons ont bien fait de l'inserer
 „ dans le Texte. Nôtre Auteur qui les a

„ tant

„ tant combattus, sans doute ne s'est pas
 „ astreint à les suivre, ni à autoriser de mau-
 „ vais exemples, ni contre ses propres regles
 „ à se donner la liberté d'introduire le Com-
 „ mentaire de qui que ce fût dans l'Original.
 „ Ainsi il devoit traduire simplement, com-
 „ me il a fait dans sa note, *il n'a nullement*
 „ *pris les Anges* : en quoi il auroit suivi non
 „ seulement la plupart des Peres, comme il
 „ en demeure d'accord, mais encore en par-
 „ ticulier tous les Peres Grecs, les Athana-
 „ ses, les Chrysostomes, les Cyrilles, qui
 „ ont dû entendre leur Langue, & qui se
 „ sont attachez à peser ici les expressions de
 „ l'Apôtre. Mais il semble qu'il ait voulu don-
 „ ner un exemple d'abandonner ouvertement,
 „ non seulement la Vulgate, mais encore la
 „ plus-part des Peres Grecs & Latins, &
 „ acquerir la liberté de traduire à sa fantaisie.
 „ C'est ce qu'il a fait en une infinité d'en-
 „ droits, où il rejette dans ses notes la Ver-
 „ sion litterale conforme au Grec & à la Vul-
 „ gate, & le plus souvent d'une maniere qui
 „ tend à favoriser quelque erreur, ainsi qu'on
 „ l'a déjà vû en beaucoup d'exemples.
 „ Puisque l'être d'Abraham & celui de
 „ JESUS-CHRIST n'étoient ni le même en
 „ soi, ni expliquez par le même mot, il a-
 „ voit donc apperçû cet inconvenient : mais
 „ il n'a pas voulu voir, qu'il ne l'évitoit pas
 „ en traduisant, que JESUS-CHRIST est
 „ avant qu'*Abraham fût né* ; puisque le terme
 „ de *naître* est ambigu, & que JESUS-CHRIST
 „ lui-même est vraiment né, quoique ce
 „ soit avant tous les siècles. Il n'y avoit
 „ donc

„ donc rien de net ni d'assuré, que de s'at-
 „ tacher regulierement à la Vulgate, qui re-
 „ presentoit si parfaitement l'Original. Si
 „ quelques-uns de nos Traducteurs n'y ont
 „ pas pris garde; nous avons déjà remarqué,
 „ que celui-ci qui avoit promis plus de con-
 „ noissance des Langues & plus de Critique,
 „ devoit avoir reformé les autres qu'il a
 „ d'ailleurs si souvent repris, plutôt que de
 „ les imiter. Ces Traductions, dira-t-on,
 „ étoient approuvées à Paris: mais ce devoit
 „ être une partie de la Critique de nôtre Au-
 „ teur, de savoir que le docte Cardinal qui
 „ remplit ce Siège, a expressément corrigé
 „ cet endroit de la Vulgate, en y faisant
 „ mettre ces mots, *Avant qu'Abraham eût*
 „ *été fait, je suis*. Comme il n'y avoit aucun
 „ inconvenient à suivre cette correction & à
 „ traduire selon la Vulgate, il falloit s'y
 „ assujettir, d'autant plus qu'elle serre de
 „ plus près les Sociniens.

Quand le Traducteur a jugé, qu'il étoit
 mieux de traduire *fût né*, que simplement
fût, il n'a pas condamné pour cela cette der-
 niere interpretation: car outre qu'elle répond
 à l'Original, elle est appuyée sur les plus sa-
 vans Interpretes. Mais comme il y a deux
 mots differens dans le Texte Grec & dans la
 Vulgate, il a crû qu'il seroit mieux, d'en
 mettre aussi deux differens dans sa Version.
 Il semble qu'il ait voulu suivre Erasme, qui
 a d'abord traduit dans sa note les paroles de
 son Texte, *Prius quàm Abraham esset vel*
fuisset, avant qu'Abraham fût; & il con-
 jecture même qu'il y avoit auparavant dans la
 Vulgate

Vulgate *foret*, au lieu de *fieret*: mais il dit ensuite, qu'il a traduit, *avant qu'Abraham fût né*, pour distinguer la manière dont Abraham est, de celle de JÉSUS-CHRIST: *Nos transfulimus antequam Abraham nasceretur, ut distingueremus rationem quâ est Abraham, ab eâ quâ semper est Christus.* Ce Critique n'ignoroit pas, que St. Augustin avoit insisté sur le terme *fieret*: car il le remarque au même endroit. Cependant il a mieux aimé traduire *nasceretur*, que de conserver le *fieret* de la Vulgate. Puis il ajoute, que St. Chrysostome n'a point insisté là-dessus; mais sur ce qu'on lit au présent *je suis*, & non au prétérit, *j'ai été* ou *j'étois*. *Hic loco philosophatur Augustinus, quod Abraham factus dicitur, Christus, esse: at in eo non philosophatur Chrysostomus, sed in hoc duntaxat quod in Abraham usus est verbo præteriti temporis, in Christo præsentis, quomodo de se prædicat Deus, Ego sum qui sum.* Saint Chrysostome qui a toujours combattu avec force les Ariens, lorsque l'occasion s'en est présentée, n'a pas cru apparemment, qu'il pût tirer en ce lieu-ci, aucun avantage contre eux du verbe *γενεσθαι*, dont les Ariens ont souvent abusé. Janse-
nius de Gand sur le Chap. I. de St. Jean v. 15. a remarqué doctement, qu'il y a bien de la différence entre *γενεσθαι* ou *κτισθαι*, qui signifient toujours *a été fait*, *a été créé*; & *γενεισθαι*, qui signifie en Grec indifféremment *a été*, & *a été fait* ou *créé*: *γενεισθαι* verbum anceps est Græcis ad fieri & ad esse. Cette observation du savant Evêque de Gand, est tout-à-fait contraire à la supposition de l'il-

lustre

lustre Censeur, qui prétend que *γίγνομαι* ne se prend jamais en Grec, que pour *être fait* ou *créé*; & elle donne aussi une grande atteinte à la reflexion de St. Augustin.

Il y a de l'apparence que ç'a été pour cette raison, ou pour quelque autre semblable, que le Traducteur de Trevoux aura mieux aimé traduire *fuit né* avec les plus savans Interpretes, qu'avec la Bible Wallonne, *fuit fait*. Il aura plutôt regardé la remarque de St. Augustin, comme une reflexion Théologique, que comme un raisonnement fondé sur la Grammaire & la Critique. Selon la regle qu'il a posée dans sa Préface, de donner aux mots Latins toute l'étendue qu'ils peuvent avoir, par rapport à l'Original Grec, il aura crû que *fieret* peut avoir ce sens; puisqu'il *γινώσκει* du Texte Grec le peut avoir. Et en effet *fieri* se prend aussi pour *esse, être, devenir*. Ainsi tout ce qu'on dit ici, qu'il n'y a rien de net ni d'assuré, que de s'attacher régulièrement à la Vulgate, qui représentoit si parfaitement l'Original, n'est nullement concluant contre le nouveau Traducteur, non plus que contre le P. Amelote, contre Messieurs de Port-Royal, & le Pere Bouhours.

Ajoutez à toutes ces reflexions, que cette interpretation, *Je suis avant qu'Abraham fût né*, prouve clairement la préexistence de JESUS-CHRIST contre les nouveaux Antitrinitaires: au lieu que celle-ci; *avant qu'Abraham fût fait*, est non seulement barbare & ambiguë; mais elle approche de l'interpretation des Sociniens, qui prétendent que *fieret*,
ou

ou plutôt *fiat*, comme ils traduisent avec leur Maître Faute Socin, ne signifie pas en cet endroit, *être né, être au monde*, mais *soit fait Abraham*, c'est-à-dire le Pere de plusieurs Nations selon l'étymologie de son nom, autrement des Fidelles ou Croyans : ce qui n'arriva qu'après que l'Evangile fût prêché aux Nations. Or Abraham, disent les Freres Polonois dans leur Catechisme, sect. 4. Ch. I. n'a point été fait le Pere de plusieurs Nations, avant que la Grace de Dieu fût manifestée en JESUS-CHRIST. Voici leurs propres termes auxquels je vous prie de faire attention : *Constat enim inter omnes vocem Abrahami notare patrem multarum gentium Genes. XVII. 5. Cum verò pater multarum gentium reverà non sit factus, priusquam Dei Gratiâ in Christo manifestatâ, multæ gentes filii unius Patris in hujus rei signum Abrahami nomine appellati per fidem fierent, apparet merito Christum monere potuisse Judæos, ut se lumen mundi esse crederent, antequam pater multarum gentium fieret.*

Vous voyez, que les Sociniens conservent religieusement le verbe *fieri* de la Vulgate, sur lequel ils appuyent leur interpretation. Cela étant, comment a-t-on pû dire, qu'il falloit s'affujettir à la Vulgate, *d'autant plus qu'elle serre de plus près les Sociniens* ? Au contraire ils s'en servent, comme si elle étoit favorable à leurs visions : au lieu que l'interpretation qui a été suivie par le Traducteur, détruit nettement & sans aucune ambiguïté leurs fausses idées.

Pour ce qui regarde la correction de Monsieur

seigneur le Cardinal de Noailles, qui a fait mettre, *fût fait*, dans la Version du Pere Quessel, il y a de l'apparence, que l'Auteur qui n'a eû d'autre vuë que de donner au Public une Traduction nouvelle avec des notes purement Litterales & Critiques, n'a pas lû l'Ouvrage de ce Pere de l'Oratoire. Il a néanmoins sù, qu'on y a retouché plusieurs endroits importants qui regardoient la Théologie, parce qu'il s'étoit répandu dans Paris un *Index* de ces corrections. Ce docte Cardinal a fait aussi corriger en beaucoup d'endroits la Version du Pere Bouhours, sans qu'on ait néanmoins touché à celui dont il est question, bien qu'il en ait fait changer un très-important sur le même mot, *fieri*, au Ch. I. de St. Jean, vs. 14. Enfin si ce passage est d'une aussi grande importance que le croit l'illustre Censeur, pourquoi Messieurs de Port-Royal, qui ont revû tant de fois leur Version, & qui sont entierement dévouez à St. Augustin, n'ont-ils point retouché cet endroit? il n'est pas possible qu'ils aient ignoré la remarque de ce Saint Docteur, eux qui ont tant de fois lû ses Ouvrages, & laquelle d'ailleurs se trouve dans un grand nombre de Commentateurs. Cependant ils ont fait reflexion sur ce passage, puisque dans leurs dernieres éditions ils ont mis, *je suis*, conformément à la pensée de St. Chrysostome: au lieu qu'on lit dans les précédentes, *j'étois*.

Je me suis étendu assez au long sur l'article précédent; parce que je l'ai jugé d'une si grande importance, que j'ai crû être obligé
de

de l'examiner à fond. Je serai moins long sur le suivant, qui est le sixième passage de la Préface, sur lequel on a aussi fait une remarque. L'Auteur y a exposé les regles qu'il a suivies pour faire sa Traduction. „ L'un de „ ses Approbateurs, dit-on *, lui donne la „ louange, *d'avoir rendu le Texte sacré selon „ toutes les regles d'une bonne Traduction, qui „ sont marquées fort judicieusement dans sa „ Préface.* Cependant on n'y trouvera pas „ un seul mot de la Regle du Concile de „ Trente, qui oblige à *suivre le sens que l'E- „ glise a toujours tenu*, sans prendre la liberté „ de l'expliquer contre le consentement unanime „ des Saints Peres. Dire que cette regle ne „ regarde pas les Traductions, mais seule- „ ment les notes interpretatives, c'est une „ illusion trop manifeste. On a pu voir dans „ les remarques précédentes, dans combien „ d'erreurs est tombé l'Auteur, pour avoir „ traduit l'Evangile indépendamment de la „ Tradition de l'Eglise. Si donc il n'a pas „ seulement rapporté une regle si essentielle, „ c'est qu'en effet il ne songeoit pas à la sui- „ vre.

Si le Traducteur en exposant les regles qu'il a observées dans sa Traduction, n'a point parlé de la regle du Concile de Trente, qui oblige à *suivre le sens que l'Eglise a toujours tenu*; c'est qu'il n'a exposé dans sa Préface, que les regles speciales qui regardent la Critique & la Grammaire. Il a supposé celle du Concile comme une regle generale, & qui appartient plutôt à la Théolo-

gie

* Pag. 119. 120.

gie qu'à la Critique. En effet la plupart des Protestans se soumettent à cette regle, sans être soumis au Concile. Quelques-uns d'entre eux ont reproché selon cette regle aux Sociniens, que leurs interpretations de l'Ecriture étoient nouvelles & contraires à toute l'Antiquité. Ils ont reproché, par exemple, à Fauste Socin, d'être le premier qui ait traduit par un pur esprit de nouveauté au Ch. I. de Saint Jean vl. 14. *sermo fuit*, au lieu de *factus est*. L'Auteur a donc supposé la regle du Concile comme devant être commune à tous les Traducteurs, & principalement aux Orthodoxes. Ceux qui donnent au Public des Ouvrages, touchant la maniere de bien traduire l'Ecriture, ne songent guères à la Regle du Concile de Trente. Au reste il semble que l'Auteur en ait voulu toucher quelque chose, mais indirectement, lorsque dans sa Préface il a indiqué de certains Théologiens, qui sous prétexte de ne rien dire qui soit contre l'*analogie de la Foi*, font parler le St. Esprit selon leurs propres idées. A l'égard de ce qu'on objecte au Traducteur d'être tombé dans plusieurs erreurs, pour avoir traduit l'Evangile indépendamment de la Tradition de l'Eglise, c'est ce que le Censeur n'a pu encore faire voir dans ses remarques. On lui a montré au contraire, qu'il a fait passer trop legerement pour Tradition ce qui ne l'est point en effet. Voyez les Lettres précédentes.

„ L'Auteur, ajoute-t-on*, a dit quelque
 „ mot de la Regle du Concile, dans un car-
 „ ton

* Pag. 129, 121.

„ ton depuis que le Livre est imprimé & dé-
 „ bité par tout : on a déjà remarqué que les
 „ cartons de l'Auteur ne font qu'une vaine
 „ ceremonie, qui ne fait plus qu'irriter une
 „ dangereuse curiosité. En effet le Livre se
 „ débite encore sans cette foible addition.
 „ Après tout, il y a sujet de s'étonner qu'on
 „ s'en soit avisé si tard, & qu'on n'en ait
 „ ait pas moins hazardé de dire, que l'Au-
 „ teur avoit expliqué *toutes les regles*, pen-
 „ dant qu'il ne pensoit pas seulement à mar-
 „ quer la principale; encore que ce soit cel-
 „ le qui se devoit présenter d'abord.

L'Auteur n'a nullement violé sa regle de s'attacher à la Vulgate, lors qu'il a traduit ces paroles de l'Épître aux Hebreux Ch. XI. vs. 16. *Nusquam enim Angelos apprehendit; car ce n'est point les Anges qu'il met en liberté.* Comme le mot *apprehendit* est obscur & ambigu de lui-même, il a été nécessaire selon sa regle, qu'il l'expliquât par rapport au verbe *ἡμιλαμβάνειν* qui est dans le Grec. Or ce verbe signifie à la lettre ce qui est dans la Version, comme le Traducteur l'a remarqué dans sa note, où il dit: *Le mot qui est dans le Grec, & que l'ancien Interprete a traduit à la lettre, apprehendit, signifie jeter la main sur quelqu'un pour le prendre & le tirer du danger où il est.* Il est vrai qu'Estius a observé dans son Commentaire après Ribera cette signification; mais l'un & l'autre l'ont observée comme une interpretation litterale du verbe Grec *ἡμιλαμβάνειν*. Ainsi l'on ne peut pas dire, qu'on ait mis le Commentaire dans la Version; puisque ces deux savans Com-
 men-

mentateurs, ont exprimé le sens propre & literal de ce verbe: c'est pourquoi les Traducteurs de Mons n'ont pas mal fait de l'insérer dans le Texte: mais ils ne devoient pas laisser sans note un endroit de cette importance.

Castalio qui a été Professeur en Langue Grecque à Bâle, & qui avoit une connoissance exacte de cette Langue, aussi-bien que de la Latine, avoit traduit, *ἐπιλαμβάνεται* dans ce même sens: ce qui lui attira à la vérité de grosses injures de la part des Docteurs de Geneve, comme s'il avoit été aux Chrétiens une preuve évidente du Mystere de l'Incarnation, & qu'il eût été contraire à tous les Ecrivains Grecs: mais vous savez jusqu'à quels excès ceux de Geneve se sont emportez contre Castalio. On peut les réfuter par Henri Estienne, qui a rapporté dans son Tresor après Budé une autorité de Platon, laquelle appuye cette même interpretation. Il semble même que ce mot soit pris en ce sens-là au Chap. IV. de l'Ecclesiastique, vs. 11. où il y a dans le Grec *ἡ σοφία ὡς ἐκ αὐτῆς ἀνέφωσι, καὶ ἐπιλαμβάνεται τῶν ζητούντων αὐτήν*, & dans l'ancienne Version Latine vs. 12. *Sapientia filiis suis vitam inspirat, & suscipit inquirentes se.*

Pour ce qui est des Peres Grecs, sur tout de Saint Chrysostome & des Scholiales qui l'ont suivi, on a pû s'en éloigner avec Ribera & Estius, sans qu'on prétende pour cela entendre mieux qu'eux la Langue. On aura seulement fait plus de reflexion qu'eux sur la signification du verbe Grec *ἐπιλαμβάνεται* dans

ce passage de l'Épître aux Hebreux & sur toute la suite du Discours de l'Apôtre. Et en effet St. Chrysostome dit, que ce verbe signifie à la lettre jeter la main sur quelqu'un, ou le prendre, ou le retenir lors qu'il fuit. On convient avec ce St. Evêque de cette signification propre & litterale; mais on doute que l'application qu'il en fait au Mystere de l'Incarnation, soit le sens propre & veritable de l'Apôtre. Le Pere Amelote, qui a traduit selon ce sens, *Il ne s'est point uni aux Anges; mais il s'est uni au sing. d'Abraham*, semble être contraire à lui-même, lorsqu'il ajoute dans sa note: *Il est certain que l'Apôtre veut exprimer la maniere dont le Fils de Dieu a delivré l'Homme de la mort, mais le mot ἐπιλαμβάνται ne peut s'exprimer en notre Langue en une seule parole: car il veut dire, étendre la main sur quelqu'un qui fuit & le retenir pour le mettre en liberté.* Vous voyez que ce savant Prêtre de l'Oratoire appuie dans sa note la Version de Trevoux comme litterale.

Ce Traducteur n'a donc pas voulu en cet endroit de l'Épître aux Hebreux donner un exemple d'abandonner ouvertement la Vulgate. Il n'a point pris la liberté de traduire à sa fantaisie. La Version litterale qu'il a rejetée dans sa note est trop litterale, & n'est point intelligible. C'est pourquoi il ne l'a point fait entrer dans le Texte de sa Traduction. Il n'a point eû enfin dessein d'appuyer aucune erreur, quoique les Sociniens préfèrent cette interpretation à l'autre qui est plus com-

commune. Ribera qui en a fait l'ouverture, & qui en parle au long dans son Commentaire, ne peut pas être soupçonné de Socinianisme, non plus qu'Estius, & Messieurs de Port-Royal, qui l'ont suivie comme plus exacte & plus littérale. Je suis, Monsieur &c.

Janvier 1703.

LETTRE XLVI.

Remarques critiques sur la maniere dont on doit traduire ces paroles de St. Jean VIII. 58. Priusquàm Abraham fieret ego sum. La Version de l'Auteur est conforme à la Vulgate, & à la plupart des autres Traducteurs & des Commentateurs. On répond à tout ce qu'on produit pour appuyer la nouvelle interpretation.

MONSIEUR,

Vous serez sansdoute surpris de la maniere dont le docte Censeur veut qu'on traduise, par rapport au Grec & au Latin de la

R 2

Val.

Vulgate, le vf 58. du Ch. VI I. de St. Jean. Le Traducteur de Trevoux a pour lui presque tous les autres Traducteurs, & les plus habiles Commentateurs du nouveau Testament. Cependant, comme ce n'est point le grand nombre des Interpretes qui doit être preferé, lorsqu'il s'agit de la signification propre & litterale des mots; il est à propos d'examiner les raisons sur lesquelles on appuye la nouvelle Interpretation.

„ L'Auteur, dit-on *, traduit ces paroles de la même Vulgate, *Præquam Abraham fieret ego sum*, en Saint Jean VIII. 58. *Je suis avant qu'Abraham fût né*; au lieu de traduire, *je suis avant qu'Abraham eût été fait*; quoi qu'il soit certain qu'il ne fuit ni la Vulgate, ni le Grec: *γενέσθαι* ne signifie *naître* ou *être né* dans aucun endroit de l'Evangile: c'est par tout uniquement *γενέσθαι*. Saint Augustin qui a lû comme nous, affermit l'antiquité de la Vulgate: il fonde son explication sur le *fieret* qui signifie *avoir été fait*, & démontre, que pour prendre l'intention de cette parole de Nôtre Seigneur, il y faut nécessairement trouver une *chose faite* en Abraham, *facturam humanam*, & en JESUS-CHRIST une chose *qui est* sans avoir été faite. S'il falloit l'autorité des Peres Grecs pour exprimer le *γενέσθαι*, de leur Langue, on eût trouvé dans St. Cyrille d'Alexandrie, que ce terme signifie *une chose tirée du néant*, & que JESUS-CHRIST avoit

„ parlé

* Pag. 115. 116.

„ parlé proprement en l'attribuant à Abraham. Ainsi il ne falloit pas ôter à l'Eglise, se un avantage que la Vulgate avoit de tout tems conservé.

Quoique l'autorité de Saint Augustin, de qui on a pris cette reflexion soit d'un grand poids, il se trouve cependant de très-savans Commentateurs, qui n'ont pû goûter ce qu'il suppose comme une chose constante, savoir que le verbe *γενεσθαι* qui est dans le Texte Grec signifie absolument *être fait*, ou plutôt *être créé*, & non simplement *être*. Tolet n'a pu approuver cette supposition de Saint Augustin, qui ne lui paroît point vraie, parce que le verbe *γενεσθαι* est ambigu : en sorte que l'on peut fort bien traduire, *avant qu'Abraham fût, je suis*. *Augustinus*, dit ce docte Cardinal dans son Commentaire sur ce passage, *notat de Abraham dictum esse, fieret, quasi Abraham fit factus: sed in verbo Græco non habet locum: nam ambiguum est, potuitque verti, antequàm Abraham esset, Ego sum*. En effet c'est de la sorte qu'ont traduit sur le Grec l'ancien Interprete Syriaque, l'Arabe, & un grand nombre de Traducteurs nouveaux, Latins, François, Espagnols, Italiens, qu'il seroit inutile de nommer. Car il est hors de doute, que le verbe *γενεσθαι* peut être traduit à la lettre par *être*. C'est en ce sens-là qu'il se trouve dans nôtre Vulgate dès le commencement de l'Evangile de St. Jean, où on lit, *fuit homo*, & il y a dans le Grec *γενετο*.

De plus il n'est pas vrai, que l'Auteur n'ait traduit ni le Grec, ni la Vulgate: il a

traduit au contraire l'un & l'autre à la lettre. L'illustre Censeur fondé sur la reflexion de Saint Augustin a crû trop facilement, que le verbe Grec *γενεσθαι* ou *γενεσθαι*, ne signifie jamais *être né*. S'il avoit consulté les Dictionnaires Grecs & principalement le Tresor de Henri Estienne, il auroit lû sur *γενεσθαι* toutes les différentes significations que ce verbe a dans les Ecrivains Grecs. La premiere qui lui est donnée dans cet excellent Dictionnaire, c'est *être né*, *γενεσθαι*, *nascor*, *orior*; & il produit pour cette signification des exemples tirez d'Homere, d'Hesiode, d'Isocrate, de Platon, & de Plutarque. Il rapporte de Platon cette belle sentence, *ἡμεῖς ἡμῶν ἐκ ἀνθρώπων μόνων γεγενῆσθαι*, que Ciceron a traduite, *non nobis solum nati sumus*.

On pourroit joindre à tous ces Auteurs profanes une foule de savans Commentateurs Catholiques habiles dans les deux Langues, qui ont exprimé à la lettre le *fieret* de la Vulgate par *nasceretur*, *fût né*, aussi-bien que le nouveau Traducteur. Pour n'être pas long, je vous produirai le seul Luc de Bruges qui a été savant dans la Critique & dans la Théologie. Il dit nettement dans sa note sur ce passage, que le *fieret* de la Vulgate signifie *fût engendré*, *fût né*, *fût au monde*: *Fieret*, *gigneretur*, *nasceretur*, *in rerum natura existeret*. Il dit la même chose du verbe qui est dans le Texte Grec: *γενεσθαι*, *factus*, *genitus*, *natus esset*. C'est sur ce pied-là que le Pere Amelote a traduit, *je suis avant qu'Abraham fût né*; Messieurs de Port-Royal,

Royal, j'étois avant qu'Abraham fût au monde; & le Pere Bouhours, je suis avant la naissance d'Abraham.

Il est vrai, que les Peres Grecs dans leurs Disputes contre les Ariens, ont mis une grande difference entre *γενετός*, & *γεννῆτός*. Le premier selon eux signifie fait, créé; le second, engendré. Les Ariens prétendoient, que le Verbe avoit été fait ou créé *γεννῆτός*; les Orthodoxes au contraire prétendoient que *γενετός* ne se disoit point du Verbe Divin, mais *γεννῆτός*, parce qu'il avoit été engendré de son Pere, & qu'il étoit de même substance que lui. Il est certain que le Verbe n'a point été créé ni fait; mais qu'il a été véritablement engendré de son Pere. Cette question qui a été principalement agitée depuis la naissance de l'Arianisme, ne fait rien au sujet dont il s'agit, qui est de savoir si les verbes *γεννῆσαι* & *γενεσθαι* ont d'eux-mêmes cette difference dans la Langue Grecque; en sorte qu'ils ne se prennent jamais l'un pour l'autre. Or il semble qu'on peut montrer le contraire par les Livres du nouveau Testament, au Chap. I. de St. Luc vers. 14. On lit dans le Texte Grec *γεννησας*, & dans la Vulgate, *nativitate*; de même au Chap. XI. de St. Jacques vers. 23. *γεννησας*, & dans la Vulgate *nativitatis*; au lieu qu'au Chap. IX. de St. Jean vers. 1. on lit dans le Grec *γεννητός* & dans la Vulgate *nativitate*. D'où l'on inferera, que même dans nôtre ancienne Edition Latine, le verbe Grec *γενεσθαι* se prend pour être né. Peut-être seroit-il plus à propos de ne faire point remonter plus haut que

le tems de l'Arianisme, cette difference exacte entre *γεννητός* & *γεννητός*, qu'on trouve dans les Chaines Grecques sous les noms de St. Chrysostome, de Nicetas &c. Car on lit dans les mêmes Chaines sous le nom d'Origene, que *γεννητός* & *γεννητός* se prennent l'un pour l'autre à l'égard même de JESUS-CHRIST : ce qui est contre le sentiment commun. Il se pourroit même faire que lors qu'Origene a appelé le Fils de Dieu *γεννητός*, il ait pris ce mot pour *engendré*, quoique St. Epiphane ait inferé de-là, qu'Origene a crû que le Verbe avoit été créé. Je suis, Monsieur &c.

1703.

LET-

L E T T R E X L V I I .

Il n'est pas vrai que le Traducteur ait réduit l'excellence d'une Version de l'Ecriture, à la connoissance des Langues & de la Critique. Pour bien juger d'une Traduction telle qu'est celle de Trevoux, ce n'est pas assez d'être savant dans la Théologie. La Connoissance des Langues & de la Critique, est absolument nécessaire pour bien traduire les Livres sacrez: il est même à propos qu'un Théologien n'ignore pas les Langues. L'Auteur n'a eu aucune part à l'Epître dédicatoire qui est à la tête de sa Version. Des Cartons qui ont été mis dans cette Version. Des frequens Hebraïsmes du nouveau Testament. Reflexions sur ces Hebraïsmes. Le Censeur a trop étendu le mot de Tradition, & ce qu'il nomme la Théologie des Peres..

Monsieur l'Evêque de Meaux sur le septième passage qu'il produit de la Préface, y trouve une faute considérable, bien qu'en effet il n'y en ait aucune. „ Le Traducteur, dit-on *, semble réduire principa-
 „ liement :

* Pag. 121, 122.

„ lement à la connoissance des Langues &
 „ de la Critique l'excellence d'une Version.
 „ C'est ce qui paroît à la tête de sa Préface
 „ dans sa Lettre à M. L. J. D. R. où il
 „ se repose sur les soins de son Libraire du
 „ choix des Censeurs & Approbateurs de son
 „ Livre, en lui disant seulement: *Ayez soin*
 „ *de faire revoir cet Ouvrage par quelque*
 „ *Théologien habile, & qui sache au moins les*
 „ *trois Langues, Hébraïque, Grecque & La-*
 „ *tinè.* En transcrivant cette Lettre, il a
 „ voulu se donner d'abord un air de Savant,
 „ qui ne convient pas à un Ouvrage de cette
 „ nature, où tout doit respirer la simplicité
 „ & la modestie: & ce qui est pis, il insinuë
 „ qu'on ne doit reconnoître pour legitime
 „ Censeur, que ceux qui savent les Langues:
 „ ce qui est faux & dangereux. Il est certain
 „ que les principales remarques sur un Ou-
 „ vrage de cette sorte, c'est-à-dire celles du
 „ Dogme, sont independantes de la con-
 „ noissance si particulière des Langues, &
 „ sont uniquement attachées à la connois-
 „ sance de la Tradition universelle de l'Egli-
 „ se, qu'on peut savoir parfaitement sans
 „ tant d'Hébreu & tant de Grec, par la lec-
 „ ture des Peres, & par les principes d'une
 „ solide Théologie.

Il n'est pas vrai que le Traducteur ait ré-
 duit principalement à la connoissance des
 Langues & de la Critique l'excellence d'une
 Version, puisque dans la Lettre dont il est
 question, il a recommandé qu'on s'adressât
 à un habile Théologien, & qui outre cela sût
 les trois Langues. Un Théologien peut-il
 être

être habile dans sa profession, s'il n'est instruit des Dogmes à fond, & de ce qui regarde la Tradition universelle de l'Eglise, dans les matieres de Théologie; l'Auteur ne s'est point donné un air de Savant, quand il a averti celui qui demouroit chargé de la publication de son manuscrit, de le faire voir à un Théologien qui sût les Langues & la Critique. Cet avis étoit nécessaire, parce qu'il s'agissoit d'un Ouvrage qui demandoit absolument cette connoissance dans les Approbateurs. On sait qu'il y a peu de Docteurs qui aient étudié les Langues Originales; & ainsi le Traducteur ne pouvoit mieux faire, que de recommander à son Libraire d'en chercher quelqu'un qui s'y fût appliqué. Nes'adresse-t-on pas à des Physiciens & à des Mathématiciens pour l'approbation des Livres de Physique & de Mathématique? Pourquoi donc ne veut-on pas, que pour l'approbation d'un Ouvrage qui est une espece de petite Polyglotte, comme on l'a remarqué dans la Préface, on recommande de s'adresser à un Théologien qui soit habile dans les Langues?

Du reste le Traducteur n'a nullement insinué, qu'on ne doit reconnoître ici pour légitime Censeur, que ceux qui savent les Langues; puis qu'il veut que son Censeur soit habile dans la Théologie. Mais parce qu'il se trouve assez de Théologiens dans Paris, & qu'il y en a peu qui soient exercez dans la Critique de l'Ecriture, il a eû raison d'insister principalement sur cette dernière partie. J'avoué qu'on peut savoir parfaitement les

Tradition universelle de l'Eglise, sans tant d'Hebreu & tant de Grec : mais cela ne suffit pas pour juger d'une Version de l'Ecriture, sur tout d'une Version, où l'on s'est proposé de justifier la Vulgate par plusieurs Exemplaires Grecs, par les Versions Orientales, & par des Remarques Critiques & Grammaticales. Il est sans doute que Messieurs Arnould, de Sacy, Nicole, & les autres Personnes qui ont travaillé pendant tant d'années à la Version du nouveau Testament imprimée à Mons, étoient habiles dans la Théologie. Je suppose aussi qu'ils avoient quelque teinture des Langues. Cependant les Personnes savantes dans les Langues & dans la Critique, ont trouvé des fautes considérables, non seulement dans cet *Ouvrage*, mais aussi dans la Traduction de l'ancien Testament que Mr. de Sacy nous a donnée. Ceux qui l'ont revuë & retouchée depuis sa mort, y ont encore laissé bien des fautes. La lecture des Peres & les principes d'une solide Théologie, peuvent bien empêcher un Traducteur de s'éloigner de la croyance reçue dans l'Eglise ; mais elle ne lui fournit pas les secours qui sont nécessaires pour faire une bonne Version de la Bible. Je suis persuadé que St. Augustin savoit au moins autant de Théologie, que St. Jérôme ; mais il étoit fort inférieur à lui pour la connoissance des Langues. Si ce St. Evêque avec toute sa Théologie avoit entrepris de faire une Version de l'Ecriture, y auroit-il réussi aussi bien que St. Jérôme ?

Le docte Prélat après avoir beaucoup loué,
les

les avantages de la Théologie pour faire une bonne Version, ajoute cette nouvelle remarque *. „ On doit être fort attentif à cette „ remarque , & prendre garde à ne point „ donner tant d'avantage aux Savans en Hebreu & dans la Critique ; parce qu'il s'en „ trouve de tels, non seulement parmi les „ Catholiques, mais aussi parmi les Herétiques. Nous venons de voir un essai des „ excessives louanges que leur donne nôtre „ Auteur, & son aveugle attachement à les „ suivre, même dans cette Version.

On ne sauroit au contraire donner trop de louanges à ceux qui sont savans en Hebreu & dans la Critique. Si St. Jérôme n'y avoit pas été savant, on n'auroit pas abandonné l'ancienne Version de l'Eglise pour prendre la sienne ; & le Saint Pape Damase n'auroit pas eû tant d'estime pour lui. Les Herétiques ne sont pas blâmables pour s'être appliqués à la connoissance des Langues & de la Critique, mais pour en avoir abusé. St. Jérôme n'a pas eû de honte de les consulter ces Herétiques, & même les plus grands ennemis de la Religion Chrétienne, lui qui consultoit aussi très-souvent les Juifs, & qui faisoit même gloire d'être leur Disciple. Rufin & les autres qui lui ont reproché cet attachement, n'en ont reçu que de la confusion. Si l'Auteur a loué quelquefois les Herétiques, ce n'a pas été dans leur hérésie, mais dans ce qu'ils ont de bon, & le plus souvent par rapport à l'Eglise, & même en des endroits où ils.

* Page 123.

Ils étoient utiles pour appuyer la croyance orthodoxe. Il ne les a point suivis aveuglément dans sa Version, comme vous l'avez pu voir dans les Lettres précédentes. Quand Mr. Mallet & les autres Adversaires de Messieurs de Port-Royal, leur ont reproché, qu'ils avoient copié la Bible de Geneve, Mr. Arnauld a bien dû leur répondre, que quoi que les Auteurs de la Version de Geneve soient Herétiques, leurs Versions ne sont pas pour cela mauvaises, & qu'il ne s'ensuit pas qu'on ne les puisse suivre ou imiter. En quoi ce fameux Docteur a eû raison. Aussi l'Auteur de l'Histoire des Versions du nouveau Testament, a-t-il approuvé cette réponse, mais avec quelque restriction, lors qu'il dit: *On ne nie point, qu'on ne puisse s'aider des Traductions de la Bible qui ont été faites par des Herétiques. Mais on le doit faire avec plus de jugement que les Traducteurs de Mons n'ont fait.* En effet cet Auteur leur a fait sentir, qu'ils avoient abandonné sans aucun discernement la Vulgate en un grand nombre d'endroits, pour suivre la Bible de Geneve. Il a été nécessaire que je fisse ici cette observation, afin que vous connussiez mieux la différence qui est entre les Traducteurs de Mons & celui de Trevoux, qui n'a point suivi aveuglément les Versions des Herétiques. Mais après tout ce Prélat n'a-t-il pas cité lui-même plusieurs Herétiques dans son Commentaire sur l'Apocalypse? On y trouve les noms de Drusius, de Grotius, de Hammond, de Vossius, & même avec des éloges. Ce savant Evêque qui sembloit avoir insinué quel-

quelque mépris dans sa remarque précédente, pour ceux qui cultivent les Langues & l'étude de la Critique, ajoute*, comme voulant rectifier ce qu'il avoit avancé : „ il faut sans
 „ doute estimer beaucoup la connoissance des
 „ Langues qui donnent de grands éclaircissemens ; mais ne pas croire, que pour censurer les licentieuses Interpretations , par
 „ exemple d'un Grotius, à qui l'on défère trop dans notre siècle, il faille savoir autant d'Hebreu, de Grec, & de Latin, ou même d'Histoire & de Critique, qu'il en montre dans ses Ecrits. L'Eglise aura toujours des Docteurs, qui excelleront dans tous ces talens particuliers : mais ce n'est pas-là la plus grande gloire. La Science de la Tradition est la vraie Science Ecclesiastique : le reste est abandonné aux Curieux, même ceux de dehors, comme l'a été durant tant de siècles la Philosophie aux Payens.

Si l'on défère trop à Grotius, il semble que l'illustre Censeur qui l'a quelquefois trop loué y ait donné occasion. J'avoue que pour le relever dans les endroits où il s'éloigne des véritables Traditions de l'Eglise, on n'a pas besoin d'Hebreu & de Grec, ni de Critique. Les anciens Docteurs nous ont conservé les Traditions reçues depuis les Apôtres sans cette connoissance. Il y a peu de personnes qui aient traité si à fond ces matières, que l'Auteur dans son Histoire Critique du vieux Testament, & dans ses Répon-

ses.

* Page 124.

les. Quelques-uns mêmes ont voulu lui en faire un crime, comme s'il avoit mis les Traditions au dessus de l'Ecriture sainte: & aujourd'hui il semble qu'on lui veuille faire un procès pour avoir trop loué l'étude des Langues & de la Critique par rapport à l'Ecriture. Mais il faut distinguer ici deux choses, savoir la Science Ecclesiastique qui consiste principalement dans la connoissance des Dogmes & de la Tradition, & la Science des Livres sacrez, qu'on ne peut pas posséder sans être habile dans les Langues, & dans la Critique. C'est de cette dernière Science dont le Traducteur a parlé dans sa Préface, où il a traité de ce qui étoit nécessaire pour faire une bonne Version de l'Ecriture. Origene & St. Jérôme, qui se sont appliquez avec soin à ce genre d'Etude, & même St. Augustin qui l'a estimé, n'ont pas crû, que ce fût une pure curiosité. En un mot sans la Science des Langues & de la Critique il n'est pas possible, de l'aveu même de St. Augustin, d'avoir une connoissance exacte de l'Ecriture: & c'est de cela seul dont il s'agit dans la Préface du Traducteur. On pourroit ajouter, que la Science de l'Hebreu & du Grec fait une partie de la Théologie, comme il seroit aisé de le prouver par les Disputes qui ont été agitées autrefois entre les Orthodoxes & les Ariens. Il ne suffit pas à un Théologien de posséder les Traditions de l'Eglise: il faut outre cela qu'il sache répondre aux Herétiques, pour établir plus fortement les Dogmes reçus. Combien y a-t-il eu de Disputes entre les Peres & les anciens Ariens,

Ariens, sur la signification propre de certains mots, & même de quelques particules ? & encore aujourd'hui, quelque habileté qu'ait un Théologien dans sa profession, il sera difficile qu'il satisfasse pleinement aux objections des nouveaux Antitrinitaires, s'il n'a une connoissance plus que médiocre des Langues & de la Critique. Ce n'est pas assez pour les réfuter solidement de les renvoyer à des Traditions qu'ils ne reçoivent point : il faut les aller chercher jusques dans leurs retranchemens, & leur faire voir qu'ils donnent de fausses interprétations à l'Écriture : & c'est ce que l'Auteur de la nouvelle Traduction a fait dans ses Scholies.

On accuse de vanité le nouveau Traducteur, comme s'il s'étoit préféré lui-même aux plus célèbres Traducteurs de notre tems ; & on fonde cette accusation sur ces paroles du Traducteur dans sa Préface : *On ne sauroit trop louer Mr. de Sacy, le Pere Amelote, Messieurs de Port-Royal, & les RR. PP. Jésuites de Paris : il auroit été néanmoins à souhaiter, que ces savans Traducteurs eussent eu une plus grande connoissance des Langues Originales, & de ce qui appartient à la Critique.* „
 „ On voit par là trop clairement, dit-on *,
 „ que l'Auteur veut se donner l'avantage au
 „ dessus de tous les Traducteurs, sous pré-
 „ texte de cette Science, qui rend ordinaire-
 „ ment les Hommes vains, plutôt que sages.
 „ & judicieux.

L'Auteur qui a reconnu dans ce même

en.

endroit de sa Préface, qu'il a profité des lumières de ces savans & célèbres Traducteurs, n'a pas prétendu s'élever au dessus d'eux. Un Pygmée monté sur les épaules d'un Géant, n'est pas plus grand que le Géant, bien qu'il voye plus loin que lui. Au reste le Traducteur a fait connoître dans ses Histoires Critiques, que le Pere Amelote & Messieurs de Port-Royal, n'ont pas eû toute la connoissance des Langues & de la Critique; & il lui sera facile de montrer, s'il le juge à propos, que Mr. de Sacy est tombé dans un grand nombre de fautes dans sa Version de l'ancien Testament & dans ses notes, pour n'avoir pas sû la Langue Hebraïque. Vatable qu'il suit ordinairement lui a été à la vérité d'un grand secours: mais un homme qui ne voit que par les yeux d'autrui est sujet à se tromper.

„ C'est encore sur le même fondement,
 „ continuë l'illustre Censeur*, que dès l'E-
 „ pître dedicatoire, & en parlant à un si
 „ grand & si savant Prince, il se fait donner
 „ par son Libraire le titre ambitieux du plus
 „ capable d'un pareil Ouvrage, (c'est-à-dire
 „ d'une Traduction aussi importante que cel-
 „ le du nouveau Testament) & qui a si bien
 „ réussi, qu'il semble que les Evangelistes eux-
 „ mêmes l'ont inspiré pour parler la Langue
 „ Françoisse. Cependant cet Ouvrage inspiré
 „ par les Evangelistes, est corrigé d'abord
 „ par l'Auteur même en une infinité d'en-
 „ droits. On multiplie les corrections, &
 „ on

* Page 126.

„ on ne peut épuiser les fautes, quoique l'on
 „ n'ait point encore touché au vif; & si l'on
 „ y met la main, il n'en pourra résulter qu'un
 „ nouvel Ouvrage.

Quand il plaira au savant Prélat de s'informer de qui vient l'Epître dédicatoire, il apprendra que le Traducteur n'y a eu aucune part, & qu'il ne l'a même vue, qu'après qu'elle a été imprimée. Il écrivit aussi-tôt à son Libraire de l'ôter ou de la faire retoucher. Il lui marqua même les endroits qu'il falloit reformer. Enfin ne pouvant rien obtenir de lui, il l'en fit presser par une autre personne. Mais tout cela fut inutile. Le Libraire répondit toujours que Monsieur l'Abbé Genest étoit Auteur de l'Epître dédicatoire; & que l'Illustre & savant Prince à qui elle étoit adressée en étoit content; & qu'enfin cela ne regardoit nullement le Traducteur, mais l'Imprimeur de Trevoux au nom de qui elle étoit.

Pour ce qui est de ces corrections multipliées à l'infini, si l'on parle de celles qui sont à la tête du Livre dans *l'errata*, ce ne sont la plupart, que des fautes du Copiste ou de l'Imprimeur, & qui sont de peu d'importance. A l'égard des cartons, il n'y en a que quatre ou cinq de la main de l'Auteur; & encore n'étoient-ils pas tous absolument nécessaires. Si l'on en a mis d'autres ensuite, c'est qu'on a bien voulu donner cette satisfaction aux personnes qui les souhaitoient, au moins pour la plupart. Mais après tout, l'Auteur a assez fait connoître dans sa Préface qu'il ne donnoit qu'un essai d'un Ouvrage
 qui

qui ne pouvoit être perfectionné que peu à peu. Il a d'abord fait sentir, que la vie d'un homme seul ne suffisoit pas pour y réussir : & c'est dans cette vuë qu'il a rapporté ces paroles de Genebrard ; que pour faire une Version de la Bible en nôtre Langue, il falloit trente années, trente personnes savantes dans les Langues & dans la Théologie, & plus de deux cens mille écus pour les frais ; & qu'avec tout cela on ne feroit pas un Ouvrage qui fût exempt de reproche.

Qu'on parcoure toutes les Versions de l'Ecriture, qui ont été faites dans ces derniers siècles par de très-habiles gens, on n'en trouvera aucune qui n'ait été corrigée & retouchée dans les nouvelles éditions. Il n'y a point de honte de varier sur un Ouvrage aussi difficile à executer qu'est celui-là. Messieurs de Port-Royal reconnoissent, qu'ils ont employé trente ans à leur Traduction du nouveau Testament. Cependant on l'a toujours retouchée depuis leur premiere Edition, & elle n'est pas encore aujourd'hui sans reproche, pour me servir des termes de Genebrard. L'on corrige tous les jours la Version de Mr. de Sacy ; & vous connoissez une personne qui nonobstant toutes ces corrections y a encore trouvé plus de deux cens fautes ; & qui dit librement, que quand il voudra la relire avec plus d'application, il y en trouvera au moins deux cens autres. On a mis beaucoup plus de cartons dans la traduction seule des quatre Evangiles publiée par le Pere Bouhours, qu'il n'y en a dans tout le nouveau Testament de Trevoux. Je ne vous
dis.

dis rien des corrections qui ont été faites dans la dernière édition du P. Quesnel en des endroits mêmes d'une très-grande importance, & suspects d'herésie.

On attaque après cela l'érudition Hébraïque du Traducteur. „ Au reste, dit le savant Prélat *, il faut trouver bon, que dans une matière de cette conséquence, je remarque sérieusement qu'un Ouvrage comme celui-ci, demandoit plus de simplicité & de modestie, aussi-bien que plus d'attention & d'exactitude. Lorsqu'on croit que c'est savoir tout, que de savoir les Langues & la Grammaire, on ne veut qu'éblouir le Monde : & on s'imagine fermer la bouche aux contredisans, dès qu'on allègue un Hébraïsme ou un Hellenisme. Je dirai même librement, que dans l'Hébreu & dans le Grec de notre Auteur, il y a plus d'ostentation que d'utilité. Il trouve des difficultés insurmontables dans le passage d'un Pseaume cité par St. Paul, où sous le nom du Sauveur que David a prophétisé, on lit ces mots : *Il est écrit de moi à la tête du Livre &c.* Cette tête du Livre embarrasse notre Auteur, il appelle St. Jérôme à son secours, aussi-bien que les Interpretes Juifs, & ne trouve que des conjectures. La sienne est, que par le mot de tête, il faut entendre volume ou rouleau ; parce que les Livres des Juifs étoient des rouleaux en forme de cylindre ; & ils se servent encore aujourd'hui de ces rouleaux „ dans

* Pag. 127. 128.

„ dans leurs Synagogues, lors qu'ils lisent la
 „ Loi. C'est-là sans doute une érudition
 „ Hébraïque ancienne & moderne assez tri-
 „ viale: mais voici le fin: *Les Septante au-*
 „ *ront appelé tête ce que nous appellons rou-*
 „ *leau, à cause de la figure ronde de ces rou-*
 „ *leaux qui est semblable à celle d'une tête.*
 „ N'est-ce pas là une rare érudition Hébraï-
 „ que, & une heureuse comparaison de nô-
 „ tre tête à un cylindre?

Le Traducteur de Trevoux n'a nullement eu en vue d'éblouir le Monde, par les frequens Hébraïsmes ou Hellenismes qu'il a remarquez. Il est certain, que le style Grec des Apôtres & des Evangelistes est rempli d'Hébraïsmes ou de Caldaïsmes: ce qui a donné lieu à l'Auteur de la nommer quelquefois un Grec de Synagogue. Tous les habiles Critiques demeurent d'accord de cela. Saumaïse qui s'est déclaré si fortement contre la Langue Hellenistique, avouë que St. Luc même & St. Paul, qui ont sù la Langue Grecque, sont remplis de Caldaïsmes; & la raison qu'il en apporte, c'est que comme ils ont sù le Grec & la Langue Caldaïque, ils ont fait un mélange de l'un & de l'autre. Peut-on donc trouver mauvais, que le Traducteur ait eû souvent recours à ces Hébraïsmes ou Caldaïsmes, pour donner un plus grand jour à la diction des Evangelistes & des Apôtres? Par exemple dès le commencement de St. Matth. sur ces mots, *Jésus-Christ Fils de David, Fils d'Abraham*, il a observé que les Hebreux appellent *Fils* dans leur Langue, celui qui tire son origine d'un autre,

autre, soit médiatement soit immédiatement, quelque éloignement qu'il y ait entre l'un & l'autre. Ainsi cette expression seroit un barbarisme en François, si l'usage ne l'avoit introduite, lorsqu'il s'agit de la genealogie de JESUS-CHRIST, ou de quelque autre genealogie marquée dans l'Ecriture.

Ce n'est point par ostentation que l'Auteur a fait ces sortes de remarques dans ses notes : il n'a eû d'autre vuë, que d'être utile à ses Lecteurs, en leur expliquant des choses qui ne sont pas communes parmi nous. S'il y en a quelques-unes qui paroissent triviales au docte Censeur, il doit considerer, que tout le monde n'est pas si savant que lui dans les coutumes & les usages des Juifs. A l'égard du passage du Pseaume XXXIX. cité par St. Paul dans son Epître aux Hebreux, où on lit, *Il est écrit de moi à la tête du Livre* ; il est constant que les Interpretes sont fort partagez entre eux sur l'explication de ce passage. Le Traducteur a rapporté ce qu'il y a trouvé de meilleur ; & après tout cela, il ajoute, qu'*on n'a que des conjectures là-dessus*. Y a-t-il en cela de l'ostentation ? l'Auteur a-t-il peché contre la simplicité & la modestie, ou même contre l'exactitude ? Mais ce qu'on rapporte de ces rouleaux des Juifs, est, dit-on, d'une érudition triviale. Je le veux croire : il y a cependant encore bien des gens aujourd'hui même parmi les Théologiens, qui n'ont pas cette érudition triviale. Pour ce qui est de l'heureuse comparaison de notre tête avec un cylindre, il me semble qu'elle est plutôt de l'illustre Censeur, que de l'Auteur, qui conjecture

jecture seulement que les Septante auront pu appeller *tête* les rouleaux, à cause de leur figure ronde qui est semblable à celle d'une tête.

Le second exemple qu'on produit, pour montrer que l'Auteur abuse de son savoir & de sa Critique, est pris de ces paroles de JESUS-CHRIST, Matth. XXII. 37. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame & de tout votre esprit.* L'Auteur a mis dans sa note: *Les Hebreux se servent quelquefois de plusieurs mots synonymes qui ne disent tous que la même chose*.*

„ Sans examiner, dit ce Prélat, l'application
 „ au précepte de l'Amour Divin, que servent ici les Hebreux? Il est de toutes les
 „ Langues de multiplier les synonymes pour
 „ signifier l'affection avec laquelle on parle.... Une infinité d'Hebraïsmes que le
 „ Traducteur relève, ne sont comme celui-ci, que des phrases ou des figures de toutes les Langues: plus de la moitié sont si
 „ communs, que personne ne les ignore.
 „ Qu'on parcoure tous les endroits où nous
 „ avons démontré, que l'Auteur se trompe,
 „ & qu'on pese attentivement ceux qui paroîtront dans la suite; on verra qu'il s'est
 „ ébloui lui-même, ou qu'il veut éblouir les autres par son Grec & par son Hebreu,
 „ & qu'il cache sous sa Critique (je le dirai hardiment, parce qu'il le faut, & sans craindre d'être démenti par les vrais Savans,) une ignorance profonde de la Tradition &
 „ de

* Page 129. 130.

„ de la Théologie des Peres. J'en dirai un
 „ jour la raison.

Lorsque le Traducteur a observé sur Saint Matth. XXII. 37. que les Hebreux se servent quelquefois de mots synonymes qui ne disent tous que la même chose, il n'a pas prétendu exclure pour cela des autres Langues ces sortes de synonymes : mais, comme ils sont plus frequens dans la Langue Hebraïque, que dans toutes les autres, il a eu raison de faire cette observation. Je suis même persuadé que lors qu'il l'a faite il avoit en vuë les Calvinistes, qui abusent des paroles de ce commandement pour fortifier leurs sentimens. C'est ce qui a fait dire à Maldonat sur ce passage, que ces mots, *cœur*, *ame*, *esprit*, ne signifient en ce lieu, que la même chose, & que ceux qui les distinguent, font paroître plus de subtilité que de solidité. Il accuse en même tems Calvin d'impiété, pour avoir abusé de cette exaggeration, comme si elle insinuoit que les Commandemens de Dieu fussent impossibles : *Terret hæc exaggeratio Calvinum, & impossibilia hominibus Deum præcipere mentitur.*

Vous savez qu'il y a eû de grandes disputes entre les Savans sur les Hebraïsmes ou Hellenismes : quelques-uns ont soutenu, que la diction des Septante & des Ecrivains du nouveau Testament étoit purement Grecque, parce qu'on trouvoit les mêmes expressions dans les Auteurs profanes. Pfofen qui a été de cette opinion, l'a appuyée de plusieurs exemples tirez principalement des Poëtes Grecs. Mais ces exemples n'ont pas empê-

ché les plus habiles Critiques, de mettre ces expressions au nombre des Hellenismes. Voyez Gataker & Jean Vorstius. Ce dernier a donné au Public un excellent Livre, touchant les Hebraïsmes du nouveau Testament. Il a trouvé contre la pensée de Saumaïse plus d'Hebraïsmes dans l'Evangile de St. Luc, que dans tous les autres Ecrivains du nouveau Testament, quoique cet Evangeliste possédât mieux la Langue Grecque, que les autres.

Ne croyez donc pas, que dans tous les endroits où l'Auteur a marqué que les Hebreux parlent de la sorte, il ait prétendu que ces mêmes expressions ne se trouvassent jamais dans les autres Langues. Il y en a à la vérité quelques-unes de telles, & qui sont de purs Hebraïsmes, étant tout-à-fait propres aux Hebreux: mais il n'en est pas de même de toutes. Par exemple au Ch. I. de St. Luc vf. 32. où il y a dans le Texte, *On l'appellera Fils du tres-Haut*, le Traducteur a mis dans sa note, *c'est-à-dire, il sera: car être appelé & être, sont souvent dans l'Hebreu la même chose*. Il n'a pas prétendu, qu'on ne trouvât aucun exemple de cette expression dans les autres Langues; car il s'y en trouve en effet, mais bien plus rarement. De même lors qu'il a observé sur le vf. 47. que ces mots, *Et mon esprit est rempli de joye en Dieu mon Sauveur*, sont une repetition de ceux qui précédent, & que ces repetitions sont ordinaires aux Hebreux, sur tout dans leurs Cantiques, il n'a pas voulu dire, que ces sortes de repetitions ne se trouvassent jamais dans

dans les autres Langues ; mais seulement qu'elles sont bien plus ordinaires aux Hebreux. On remarque ordinairement que le mot, *frere*, se prend souvent parmi les Hebreux pour *cousin* ou *parent*. Cela empêchet-il que dans les autres Langues le mot de *frere* ne se trouve en ce sens-là ? Cicéron en ses Philippiques dit, qu'Antonia étoit Sœur de Marc-Antoine, parce qu'elle étoit Fille de son Frere C. Antonius. Dans la Lettre d'Ovide intitulée *Hermione à Oreste*, Hermione appelle Oreste son Frere, parce qu'il étoit son Cousin Germain. Dans Denys d'Halicarnasse le Roi Tullus-Hostilius appelle *Freres* les Horaces & les Curiaces, parce qu'ils étoient Cousins Germains, Enfants des deux Sœurs.

Le Traducteur n'a rien en cela de particulier : il a suivi la methode des plus habiles Commentateurs. Maldonat a fait les mêmes observations ; & on les a même augmentées après lui dans son propre Commentaire. Ce savant Jesuite avoit même composé un Livre des *Hebraïsmes* du nouveau Testament : & il cite souvent cet Ouvrage qu'il avoit intitulé *Idiomata*. Il y observe doctement, que quelques-uns de ces Hébraïsmes ont été pris de la Version Grecque des Septante, qui a été suivie par les Evangelistes & par les Apôtres. Le Traducteur de Trevoux n'a point imposé à ses Lecteurs, lorsqu'il a eu recours à ces Hebraïsmes dans ses notes. Il y fait voir en plusieurs rencontres qu'il a étudié le style Grec du nouveau Testament. Le jugement qu'il a porté sur les Livres de Lightfooth est

une preuve évidente, qu'il n'étoit point entêté du Rabbinisme. Voici ce qu'il en dit dans son Histoire des Commentateurs, p. 793. *Il a passé la meilleure partie de sa vie à lire les Livres des Juifs, afin d'entendre mieux les Ecrits des Evangelistes & des Apôtres; lesquels ayant été Juifs ont suivi les usages & les façons de parler de ceux de leur Nation. Mais après tout, à la réserve de leurs rits & des autres choses de cette nature, quelque érudition Rabbinique que cet Anglois fasse paroître dans son Ouvrage, les Chrétiens n'en tireront pas un grand secours, s'ils ne joignent à cela l'étude de la Version des Septante, qui est plus utile pour apprendre le style du nouveau Testament, étant jointe à une connoissance mediocre de la Langue Hebraïque & de la Syriaque, que tout ce grand appareil de Rabbinisme.*

L'Auteur ne s'est donc point ébloui lui-même, & il n'a point non plus voulu éblouir les autres. Son dessein a été de se rendre utile à ses Lecteurs, en éclaircissant par ce moyen plusieurs passages du nouveau Testament. Il a aussi observé quelquefois, que certaines expressions qui semblent être propres aux Hebreux, se trouvent dans les Auteurs profanes. C'est ainsi qu'au Ch. I. de Saint Luc vs. 34. où on lit dans le Texte, *Je ne connois point d'Homme, il a mis dans sa note, c'est-à-dire, je suis Vierge; puis il ajoute, Cette expression n'est pas seulement commune aux Hebreux en ce sens-là; mais elle se trouve aussi dans les anciens Ecrivains Grecs & dans les Latins: ce qu'il prouve par un exemple tiré d'Euripide, & rapporté par Hermo-*
gene:

gene: mais il est certain, qu'elle se trouve rarement dans ceux-ci; au lieu qu'il n'y a rien de si commun parmi les Hebreux qui se servent du mot Hebreu *jada* lequel signifie *a connu*. Vous trouverez une semblable observation sur le Chap. II. de Saint Luc, vs. 7. où le Texte porte, *Elle mit au monde son Fils premier né*. Il y a dans la note: *on ne peut pas prouver de cette expression, que la Sainte Vierge ait eû d'autres enfans. Car même les Auteurs Latins employent le mot de primus dans le même sens pour marquer un fils unique*. Quand le Traducteur a fait ces remarques & un grand nombre d'autres semblables, il n'a point eû dessein de faire illusion à ses Lecteurs par son Grec & par son Hebreu; mais d'éclaircir par sa Critique les endroits du nouveau Testament, qui avoient besoin de quelque éclaircissement. On verra dans la suite si l'illustre Censeur apportera des exemples solides de l'ignorance profonde du Traducteur, dans ce qui regarde la Tradition & la Theologie des Peres. Au moins peut-on assurer librement, que les exemples qui ont été produits ci-dessus avec un semblable reproche, ne prouvent point ce qu'on a prétendu prouver. Vous avez pu voir dans les Lettres précédentes, que le docte Prélat a mis au nombre des Traditions constantes de l'Eglise, des choses qui n'y doivent point être mises: & c'est sans doute cela qu'il appelle la Théologie des Peres. Je suis Monsieur &c.

Janvier 1703.

L E T T R E XLVIII. (1)

*Du sens sublime & spirituel de l'Ecriture.
Faux Mystiques distinguez des veritables. L'Auteur n'a jamais avancé, que les Propheties alleguées par J E S U S-
C H R I S T & par les Apôtres, ne fussent que des applications ingenieuses.*

M O N S I E U R,

Le huitième passage de la Préface qui est attaqué par l'illustre Censeur, regarde les explications mystiques de l'Ecriture. „ (2) Je „ ne sai, dit-il, à qui en veut nôtre Auteur, „ quand il attaque avec tant de force, & à „ tant de diverses reprises les explications „ mystiques de l'Ecriture; puisqu'il avouë „ si souvent, que Saint Paul en est rempli: „ mais voici sur ces sens mystiques une observation plus importante: Il n'y a rien „ de plus commun dans les notes de nôtre „ Auteur, que d'attribuer, comme il fait „ aussi dans sa Préface, un *deras*, c'est-à-dire „ un sens sublime & spirituel à certains „ passa-

(1) Cette Lettre est beaucoup plus longue dans l'Original. On l'a abrégée, parce que l'Auteur a parlé fort au long de cette même matiere dans le troisième Tome Lettre IV. & V.

(2) Page 31. 32.

„ passages de l'Ecriture. Sans s'arrêter à
 „ son mot Hebreu, qui ne sert de rien pour
 „ autoriser son sentiment, il eût fallu instrui-
 „ re le Peuple, que ce sens *sublime & spiri-*
 „ *tuel*, loin d'exclure le sens veritable, le
 „ contient souvent ; & que c'est même le
 „ sens primitif & principal, que le Saint Es-
 „ prit a eu en vuë. Bien éloigné de faire
 „ cette observation, & au contraire opposant
 „ par tout le terme de *litteral*, dont il abuse,
 „ au sens spirituel & prophetique, le Tra-
 „ ducteur induit le Peuple à erreur, comme
 „ si les Propheties & les figures de la Loi,
 „ qui sont toujours alleguées par JESUS-
 „ CHRIST & par les Apôtres, comme des
 „ avant-coureurs & des prédictions de la nou-
 „ velle Alliance, n'étoient qu'allegorie &
 „ application ingenieuse.

L'Auteur s'est expliqué très-nettement dans
 sa Préface, sur ce qui regarde les Interpreta-
 tions mystiques. Il y distingue d'une maniere
 claire & précise, les faux Mystiques d'avec
 les veritables. Il est très-éloigné de confon-
 dre les sens sublimes & spirituels, qui sont
 autorisez par JESUS-CHRIST & par les A-
 pôtres, avec les visions de certains Mystiques,
 qui abusent manifestement des paroles de
 l'Ecriture, pour les accommoder à leurs i-
 dées. Les plus savans & les plus judicieux
 Commentateurs ont parlé comme le Tra-
 ducteur, ou plutôt le Traducteur a parlé
 comme eux. Il est aisé de voir quels Mysti-
 ques il a indiquez, lorsqu'il dit p. 12. de sa
 Préface : „ Il semble que nous soyons au-
 „ jourd'hui dans ces anciens tems, où les

„ Heretiques appelez Gnostiques , avoient
 „ tellement accommodé les paroles du Tex-
 „ te sacré à leurs interpretations allegoriques
 „ & philosophiques , qu'ils avoient entière-
 „ ment étouffé par leur Philosophie la Reli-
 „ gion de JESUS-CHRIST. Ces Gnosti-
 „ ques ou faux spirituels, s'étoient formé une
 „ Théologie particuliere pleine de visions.
 „ Ils affectoient de ne rien dire de commun,
 „ traitant les autres de gens simples & gros-
 „ siers , qui expliquoient les Livres sacrez
 „ d'une maniere basse & litterale. L'Auteur
 ajoute en ce même endroit, que c'est-là le
 caractere de nos faux Mystiques , qui n'a-
 yant rien de fixe & d'arrêté, s'éloignent du
 sens litteral de l'Ecriture, pour suivre leurs
 visions. Ce caractere convient proprement
 aux Gnostiques ou Quietistes de nôtre tems,
 qui sous prétexte d'être plus spirituels que
 les autres, ont forgé je ne sai quelle nouvel-
 le Théologie qu'ils prétendent trouver dans
 l'Ecriture.

Le même Auteur parle encore des sens
 mystiques p. 39. indiquez par le Censeur. Il
 y dit que n'ayant point eu d'autre dessein que
 d'expliquer dans ses Notes le sens litteral des
 Evangelistes & des Apôtres , on n'y doit
 point chercher aucune *mystiquerie* , laquelle
 ne peut être goûtée des personnes judicieu-
 ses. Il assure qu'il a imité en cela Estius,
 qui s'étant proposé d'expliquer à la lettre les
 Epîtres de St. Paul, n'y avoit rien inséré
 d'allegorique & de tropologique. Il donne
 aussi pour exemple St. Chrysostome, qui
 dans ses savantes & éloquentes Homelies, ne
 s'est

s'est point jetté sur les allegories & les tropologies, quoi qu'il eût lû avec beaucoup de soin les Livres d'Origene, le plus tecond de tous les anciens Ecrivains Ecclesiastiques en ces sortes d'explications. Peut-on trouver mauvais, que le Traducteur ait suivi de si grands Hommes, dans un Ouvrage où il fait profession de ne donner que des interpretations litterales?

Quand le Traducteur s'est servi du mot Hebreu *deras*, pour exprimer le sens sublime, il a eu en vuë les Juifs. Il a voulu insinuër par-là, comme il a fait dans son Histoire du Texte du nouveau Testament, que ces sens sublimes ne sont point de l'invention de JESUS-CHRIST & de ses Apôtres; & ainsi, que les Juifs ne peuvent pas les rejeter, comme si c'étoient plutôt des fictions ingenieuses, que de veritables interpretations. Il n'étoit point necessaire que l'Auteur s'étendît au long pour faire voir, que le sens sublime & spirituel n'exclut point le veritable; & que c'est même le sens principal que le Saint Esprit a eu en vuë. Ces sens mystiques & spirituels étant fondez dans l'Ecriture même, & dans un usage constant de la Synagogue & de l'Eglise, on suppose d'un commun consentement, qu'ils ne sont pas moins vrais, que le sens litteral. Ces sortes d'explications appartiennent plutôt à des Traitez particuliers & à de longs Commentaires, qu'à des Scholies. Aussi l'Auteur en a-t-il traité dans son Histoire du Texte du nouveau Testament; où il prouve fortement, que les Juifs ne peuvent rien reprocher sur ce sujet

aux Evangelistes & aux Apôtres ; puisque cette methode a été prise de leurs plus anciens Docteurs. Il y dit p. 246. que ces sens mystiques & allegoriques, sur lesquels les Juifs ont établi la verité d'un Messie, étant fondez sur la Tradition de leurs Peres, doivent passer pour des preuves réelles. Il ajoute en ce même endroit, *qu'il est vrai, que ce qui est purement allegorique ne peut servir de preuve positive pour établir une Religion. Mais lorsque ces allegories sont appuyées sur la Tradition, on peut alors les employer & les appliquer à des faits qui sont déjà constans par cette Tradition.*

Un Auteur qui parle de la sorte, a-t-il pu croire que les Propheties & les figures de la Loi alleguées par JESUS-CHRIST & par les Apôtres, n'étoient qu'allegorie & application ingenieuse ? Il n'a point opposé le terme de *litteral* au sens spirituel, comme s'il n'y avoit que le premier qui fût veritable. Il a reconnu au contraire l'un & l'autre veritables : mais il a suivi le sentiment des plus savans Commentateurs & des plus habiles Critiques, qui ne croient pas qu'il puisse y avoir deux sens veritablement litteraux ou historiques d'une même chose. Mais au reste le sens mystique & spirituel n'est pas moins vrai que le premier, & il est même plus étendu. L'illustre Censeur a pu croire avec de Lira & quelques autres Commentateurs de l'Ecriture, qu'il y a deux sens litteraux d'une même chose : mais ceux qui s'expliquent de la sorte ne semblent pas parler assez exactement, comme l'Auteur l'a remarqué page 252. de son

son Histoire Critique du Texte du nouveau Testament.

Tout ce que je viens de rapporter vous fait voir, qu'on n'a pas rendu justice au Traducteur (1), lorsqu'on lui a objecté que selon son sentiment les Prophetes n'étoient qu'une application ingenieuse. Cependant l'Illustre Prélat ajoute à ce qu'il avoit déjà dit (2): „ On fait que c'est-là une des erreurs „ des Sociniens : Grotius s'est perdu avec „ eux: il a lui-même abandonné les Prophe- „ ties qu'il avoit si bien soutenuës dans son „ Livre de la vraye Religion: & par leurs „ subtilitez nous serions presque réduits à ne „ bâtir plus avec St. Paul sur les fondemens „ des Apôtres & des Prophetes. L'Auteur „ a pris le même esprit, & il n'avoit garde „ de prémunir le Peuple contre ce *deras* „ scandaleux des Prophetes, puis qu'il les „ élude avec les autres, comme les remar- „ ques particulieres le feront paroître.

Il est vrai que les Sociniens & Grotius ont trop multiplié les sens mystiques: mais il ne me paroît pas qu'ils ayent crû, que tous ces sens mystiques ne fussent que des pensées ingenieuses. L'Auteur suppose au contraire dans son Histoire du Texte du nouveau Testament, que les Sociniens & même Servet défendent quelquefois la verité de ces explications

(1) Consultez sur ce sujet les Lettres IV. & V. du 3e. Tome où l'on a traité à fond cette matiere; & l'on y a répondu par avance à toutes les objections de Mr, l'Evêque de Meaux.

(2) Page 133.

cations sublimes & spirituelles, pour établir la Religion Chrétienne contre les Juifs. Ils soutiennent aussi bien que les Orthodoxes, que les Evangelistes & les Apôtres ont suivi en cela un usage qui étoit reçu & autorisé. Et en effet les anciens Docteurs Juifs ont entendu du Messie plusieurs passages de l'Ecriture, qui semblent avoir un autre sens, si l'on n'a égard qu'à la lettre; & ces mêmes passages se trouvent aussi expliqués de JESUS-CHRIST dans le nouveau Testament. Ce sont des veritez que les Sociniens reçoivent également avec les Catholiques. C'est pourquoi l'Auteur a pris de-là occasion dans ses Histoires Critiques de combattre les nouveaux Antitrinitaires, leur faisant voir qu'outre le sens purement littéral de l'Ecriture, on doit recevoir des Interpretations appelées mystiques & spirituelles, qui sont fondées sur des Traditions authentiques.

Au reste le Traducteur n'a point eu besoin de prémunir le Peuple contre le *deras*, ou explication mystique. Il n'a rien avancé de scandaleux sur ce sujet, & qui ne se trouve dans les plus savans Commentateurs Catholiques. Il a parlé avec eux quand il a distingué le *deras*, ou l'Interpretation mystique & spirituelle, des explications purement littérales. Ce n'est donc ni de Grotius, ni des Sociniens, que ce Traducteur a emprunté cette distinction; mais des anciens Docteurs de l'Eglise, & des plus habiles Commentateurs orthodoxes de ces derniers siècles.

Il est à propos que vous observiez, que l'Illustre Prélat dans les remarques manuscrites

tes qu'il a envoyées à l'Approbateur, a fort approuvé le *deras* du Traducteur. Il n'y trouve rien qui approche du Socinianisme: mais il souhaite seulement qu'on avertisse dans la Preface que ce *deras*, ou sens mystique n'exclut point le sens littéral. Voici ce qu'il dit dans sa remarque: Je suis bien aise d'observer encore, que l'Auteur attribué souvent un *deras*, c'est-à-dire un sens sublime & spirituel, à certains passages. Il est obligé d'avertir, que ce sens sublime & spirituel, loin d'exclure le sens littéral, le contient souvent, & est même le primitif & le direct. Autrement, il donnera la fausse idée, que tout sens spirituel n'est pas littéral. Loin d'appeller *scandaleux* le *deras* du Traducteur, il le louë & l'approuve. A l'égard de la note qu'il falloit ajouter, je vous ai fait voir qu'elle n'étoit nullement nécessaire, & que bien qu'on reconnût ce sens sublime pour vrai, il étoit néanmoins distingué du littéral & historique. Je finis ma Lettre par une belle Remarque de Saint Jérôme sur les sens sublimes & allegoriques. Elle vous fera connoître, qu'il ne faut pas confondre le sens allegorique avec le littéral, de peur de tomber dans l'erreur des Marcionites & des Manichéens, qui prétendoient que les paroles de la Loi ne devoient point s'entendre à la lettre, mais d'un sens sublime & élevé. Ce Saint Docteur expliquant ces paroles du Chapitre IV. vs. 24. de l'Epître aux Galates, *Tout cela est dit allegoriquement &c.* fait cette observation: Marcion & Manichée ne les ont point ôtées de leurs exemplaires

de cette Epître, parce qu'ils ont crû, qu'elles nous étoient contraires, & qu'on prouvoit par-là qu'il ne faut pas prendre à la lettre le Texte de la Loi, mais dans un sens plus élevé. *Marcion & Manichæus*, dit Saint Jérôme, *hunc locum in quo dixit Apostolus, Quæ quidem sunt allegoricè &c. quæ sequuntur de codice suo tollere noluerunt, putantes adversum nos relinqui, quòd scilicet Lex aliter sit intelligenda quam scripta est, cum utique, etiamsi allegorica (quod nos quoque fatemur, & Paulus docet) accipienda sit, non pro voluntate legentis, sed pro scribentis auctoritate condita sit &c.* Je suis, Monsieur &c.

Janvier 1703.

LET-

L E T T R E X L I X.

A MONSIEUR ***.

Nouvelles Remarques sur le double sens qui est particulier aux Livres sacrez. On répond aux objections d'un illustre Censeur contre ce double sens. Ce que signifie sens appliqué. Divers exemples du sens appliqué.

MONSIEUR,

Je me souviens très-bien de vous avoir écrit assez au long il y a quelques années, sur le double sens qui est attaché à plusieurs passages de l'Ecriture. Vous ne devez point être surpris qu'un illustre Prélat renouvelle aujourd'hui les objections que vos Amis firent en ce tems-là contre quelques endroits de l'Histoire Critique du Texte du nouveau Testament. Il n'y a personne qui sache mieux que vous les liaisons que Mr. Nicole a toujours eues avec ce Prélat. C'est de vous que j'ai appris qu'il l'avoit sollicité fortement à écrire contre l'Histoire des Commentateurs au sujet des Peres Grecs & de St. Augustin. Et comme je trouve dans les *Instructions* de Mr. l'Evêque de Meaux, les mêmes objections sur ce dernier Article, que celles qui vous furent faites alors par Mr. Nicole, cela me fait

fait juger que l'Illustre Censeur, qui est chargé de tant d'affaires, se sera servi des memoires de son Ami qui n'entendoit gueres ces sortes de matieres, comme vous l'avez remarqué vous-même dans plusieurs entretiens que vous avez eus avec lui.

Quoi qu'il en soit; que ces nouvelles objections viennent du savant Prélat, ou de Mr. Nicole, j'y répondrai exactement pour vous satisfaire. „ Grotius, dit l'Illustre Censeur*, avoit appris des Sociniens, que les „ Propheties alleguées dans les Evangelistes „ & par les Apôtres, pour prouver que JESUS CHRIST étoit le Messie, étoient des „ allegories qui n'avoient rien de literal & „ de concluant.

Grotius a pû dire qu'une partie des Propheties alleguées dans les Evangiles & par les Apôtres, n'étoient point alleguées selon le sens literal, sans l'avoir emprunté des Sociniens. Les plus savans Interpretes orthodoxes conviennent là-dessus avec lui, & même avec les Sociniens, sans qu'on puisse conclure de-là, que les passages citez par JESUS-CHRIST & par les Apôtres n'ont rien de concluant contre les Juifs. C'est ce que j'ai expliqué au long dans mes deux Lettres précédentes, que je vous prie de relire avec attention: j'ajouterai seulement en ce lieu l'autorité de Sixte de Sienne, qui dans le Livre III. de sa Bibliotheque sainte, établit ce double sens de l'Ecriture par l'Ecriture même. Il dit que le sens mystique ou spirituel, est bien plus

* Instrukt. 2. p. 26. dans la Dissertat. sur Grotius.

plus caché & plus sublime, que le littéral; qu'il ne se présente pas à tout le monde; mais qu'il est caché dans l'interieur des paroles; qu'il n'est point signifié par les mots, mais par les choses mêmes. Saint Paul, ajoute ce docte Bibliothecaire, nous a enseigné la difference de l'un & de l'autre dans son Epître II. aux Corinthiens, lorsqu'il dit que les Juifs lisent & entendent tous les jours l'ancien Testament selon la lettre, mais qu'ils ont un voile sur le cœur, qui les empêche d'en connoître le sens spirituel. Sixte apporte en ce même lieu un bel exemple de ce sens spirituel, savoir le serpent d'airain dans le desert, qui representoit JESUS-CHRIST attaché sur la Croix.

„ Mr. Simon, continue le Censeur*, re-
 „ marque lui-même, qu'Episcopus ne pou-
 „ voit souffrir qu'on prît ces Propheties à la
 „ lettre, cela étant, disoit-il, contraire au
 „ bon sens, & même à la pensée de ceux qui
 „ se sont servis les premiers de ces sens mys-
 „ tiques. Ils se sont contentez, poursuit E-
 „ piscopus, des miracles & de la Resurrec-
 „ tion de JESUS-CHRIST, pour prouver
 „ aux Infidelles qu'il étoit le Messie, ayant
 „ proposé ces sortes d'interpretations à ceux
 „ qui l'avoient déjà reconnu La remarque
 „ de Mr. Simon, ajoute le docte Censeur,
 „ est étonnante en ce lieu, puisqu'il ne refu-
 „ te Episcopus que par ces foibles paroles:
 „ *Il me semble pourtant, qu'une bonne partie*
 „ *de ces autoritez du nouveau Testament, pou-*
 „ *voient*

* Ibid. p. 26. & 27.

„ voient aussi faire quelque impression sur l'Es-
 „ prit des Juifs mêmes qui n'étoient point en-
 „ core convertis, voyant que leurs Docteurs les
 „ avoient aussi appliquez au Messie.

Il ne s'agit point, comme vous voyez, du fond de la chose: car Mr. Simon n'approuve point le sentiment d'Episcopius, puisqu'il le refute. Mais *c'est, dit-on*, tout accorder à Episcopius, que de lui répondre si foiblement. Mr. Simon ne parle qu'en tremblant. Il me semble, dit-il: il n'en fait rien.*

Au contraire Mr. Simon a expliqué son sentiment avec netteté en disant, *il me semble.* Quoi qu'il ne soit pas si décisif que le docte Censeur, il a dit tout ce qu'il devoit dire là-dessus par rapport & à la matiere & aux personnes dont il s'agissoit. Il étoit question des sens allegoriques: or du consentement des Théologiens, on ne peut rien conclurre d'un sens allegorique, si l'on n'y joint d'autres raisons: & c'est ce qui a fait dire à Saint Augustin parlant contre les Donatistes dans sa Lettre à Vincentius, que c'est une chose très-impudente d'établir quoi que ce soit sur une allegorie, si l'on n'a d'ailleurs des témoignages clairs qui ôtent l'obscurité du sens allegorique: *Quis autem non impudentissime nitatur aliquid in allegoria positum pro se interpretari, nisi habeat & manifesta testimonia?*

A l'égard des personnes, ce sont des Juifs qu'on suppose n'être point convertis à la Religion Chrétienne. Mr. Simon croit que ces
 Juifs

* Ibid. pag. 29.

Juifs ont dû ajouter foi aux interpretations allegoriques , parce que ces interpretations étoient autorisées par leurs Docteurs. Mais ce motif de crédibilité, pour ainsi parler, n'étoit pas si convaincant, que quelques-uns n'en pussent douter : outre que les Sadducéens qui étoient alors en grand nombre, ne recevoient point ces sortes d'explications fondées sur les traditions , qu'ils ne reconnoissoient point. Il n'y avoit que les Pharisiens lesquels composoient la Secte dominante , qui reçussent ces interpretations ; & encore pouvoient-ils douter de quelques-unes. Ce seroit ici le lieu de vous apporter le sentiment de Salmeron sur cette matiere, si je ne vous l'avois déjà produit dans une de mes Lettres. Ce docte Jesuite, qui n'est pas si décisif que le Censeur, a poussé les choses bien plus loin que l'Auteur des Histoires Critiques, & personne jusqu'à présent n'a crû que ce savant Homme favorisât la cause des Sociniens.

L'Auteur des Histoires Critiques a donc eu raison d'avancer : *Il me semble qu'une bonne partie de ces autoritez &c.* Mais ce n'est pas assez de dire, continuë le Censeur *, *une bonne partie : il falloit dire, la plus grande. Il ne suffisoit pas non plus de dire, pouvoit faire quelque impression, puisque ces autoritez faisoient impression par la force même des paroles.*

Pour ne pas chicaner, accordons à la qualité de l'Illustre Censeur, qu'il eût été mieux de dire, *la plupart, qu'une bonne partie*, pourvu que de son côté il veuille bien nous accorder,

* Ibid.

corder, que ces autoritez ne convainquoient point toutes par la force des paroles. Ce qui est si vrai, que nos plus habiles Commentateurs ne conviennent point entre eux de celles qui sont convaincantes, & dont on ne peut nier la verité. Froidmont Disciple du fameux Jansenius d'Ipres, dans son Commentaire sur les Actes des Apôtres, Ch. XXVIII. v^r 26. où Saint Paul applique selon un sens mystique à JESUS-CHRIST & à ses Apôtres, ce qui s'entend à la lettre de la mission d'Isaïe au Peuple Juif, reprend Maldonat de ce qu'il n'a entendu ce passage, ni selon le sens litteral, ni selon le sens mystique, mais seulement selon un sens accommodé. * *Maldonatus II. Matth. v^r. 15. sic interpretatur, ut nec sensu litterali, nec mystico intelligatur de Christo & Apostolis, & tamen dicitur impleri in Christo & Judæis qui tunc erant; quia Prophetia ista non minus aptè de Christo, quàm de quo olim dicta est, videatur potuisse dici: sed tunc sensus potius erit accommodatitius, quàm intentus à Spiritu Sancto.*

Cette remarque de Froidmont insinuë, que Maldonat a reconnu comme un troisième sens outre le litteral & le mystique, que ce Théologien de Louvain appelle un sens de pure accommodation, *sensum accommodatitium*. Estius & quelques autres doctes Commentateurs ont entendu selon ce sens ces paroles de l'Epître aux Romains Chap. X. v^r 8. tirées du Deuteron. Chap. XXX. v^r 14. La parole n'est point éloignée de vous: elle est dans votre bouche & dans votre cœur.

II

* Froidmont. *Comp. in Act. Apostol.*

Il y a donc selon ces doctes Commentateurs un sens qui n'est proprement ni littéral ni mystique, bien qu'il soit vrai ; mais on n'en peut pas tirer les mêmes preuves, que du littéral & du mystique. Il est à propos que vous observiez ici, que les plus savans Commentateurs se servent des mots de sens appliqué, de sens accommodé, *applicuit, adaptavit, accommodavit*, lorsqu'ils parlent du sens véritablement mystique & sublime. Ils n'ont pas crû pour cela, que ces explications ne fussent que des pensées ou applications ingénieuses ; mais ils ont seulement voulu marquer par-là, que les Interpretations des Apôtres ne sont pas proprement littérales ; mais qu'ils les ont appliquées à leur sujet par un *deras*, ou sens mystique & spirituel, qui est aussi véritable que le sens littéral. Or la vérité de ce sens mystique ne se fait pas toujours sentir par la force des paroles.

Cependant l'illustre Censeur veut absolument, que les Propheties alleguées par JESUS-CHRIST & par les Apôtres, prouvent d'elles-mêmes & par la force des paroles. *La belle ressource*, dit-il *, *pour l'Evangile !* Selon son sentiment on est forcé par le texte même de ces passages, de se rendre à leurs explications, qui sont d'elles-mêmes des preuves concluantes. Il prétend que ceux qui ont recours aux Docteurs Juifs qui leur auront donné un double sens, dont ils en auront appliqué un au Messie sans être forcéz par le texte & sans qu'on en puisse operer une preuve

CON-

* Page 30.

concluante, détruisent la Religion Chrétienne. Voilà, ajoute le Censeur, le Christianisme que nous laisseront les Critiques, si nous en passons par leurs mains; & le fondement des Propheties sur lequel St. Paul a bâti, n'aura de fermeté qu'autant qu'il aura plu aux Rabbins de lui en donner, quand ils l'auront voulu.

Quelque grande que soit l'érudition du Censeur dans les Livres sacrez, il ne montrera pas facilement, que les Propheties alleguées par JESUS-CHRIST & par les Apôtres, soient toutes des preuves concluantes par la seule force des mots. Quand JESUS-CHRIST applique dans St. Matthieu XV. 8. aux Scribes & aux Pharisiens de son tems, ces paroles d'Isaïe, *Ce Peuple m'honore des levres, mais son cœur est éloigné de moi*; le Censeur dira-t-il, qu'on est forcé par le texte même de reconnoître qu'on les doit entendre dans le sens que JESUS-CHRIST leur a donné? Je fais la même reflexion sur cette autre Prophetie d'Isaïe citée par JESUS-CHRIST dans St. Matthieu Ch. XIII. v. 14. *Vous écouterez de vos oreilles; mais vous ne comprendrez point.* JESUS-CHRIST assure que cette Prophetie a été accomplie de son tems en ceux à qui il parloit en paraboles. Il est cependant manifeste, que cela s'entend à la lettre des Juifs obstinez qui vivoient au tems d'Israël. Ne pourroit-on point dire la même chose de cette Prophetie de Jeremie, *L'on a entendu une voix dans Rama*, que Saint Matthieu a appliquée au meurtre des Enfans?

Il me semble qu'il seroit beaucoup mieux de

de dire, avec les plus doctes Commentateurs de l'Écriture, que ces Propheties & quelques autres semblables, sont des applications qui étoient en usage parmi les anciens Docteurs Juifs, & qu'ainsi JESUS-CHRIST & les Apôtres ne sont point les Auteurs de cette manière d'interpréter les Propheties. Car de vouloir prétendre que ces passages prouvent d'eux-mêmes & par la force du texte, c'est donner en quelque façon gain de cause aux Juifs, à Porphyre, à l'Empereur Julien, & à quelques autres Ennemis de la Religion Chrétienne, en les refutant si foiblement. Maldonat n'étoit pas persuadé que les Propheties alleguées par JESUS-CHRIST, fussent d'elles-mêmes & par la force du texte, des preuves convaincantes de ce qu'il disoit. Ce docté Commentateur sur le Ch. XXVII. vs. 50. de Saint Matthieu, où il rapporte ces paroles de JESUS-CHRIST, St. Luc XXIII. 46. *Mon Pere, je remets mon Ame* (spiritum) *entre vos mains*, observe qu'elles sont tirées du Pseaume XXX. vs. 6. & que ce que David avoit entendu de soi-même, JESUS-CHRIST se l'est appliqué, en ayant un peu changé le sens. Car David par le mot d'esprit n'a pas entendu son ame, mais sa vie: *Sumpsit autem ea verba Christus*, dit Maldonat, *ex Psalmo XXX. vs. 6. Et ad se quod de se ipso David dixerat, paululum immutato sensu, accommodavit. Nam David non animam suam, sed vitam suam quam per spiritum significavit Deo commendarat, Christus verò spiritum animam suam vocat.* Faites reflexion sur le terme
accom-

accommodavit, & même sur toute la remarque de ce savant Jésuite.

Au reste ces doubles sens que les anciens Docteurs Juifs ont donnez à plusieurs Prophetes, dont ils en ont appliqué un au Messie, n'ont pas absolument dépendu de leur caprice : mais ils ont suivi en cela leurs traditions & leurs usages. Ainsi l'illustre Censeur n'a pas eu raison de dire, que *le fondement des Prophetes sur lequel Saint Paul a bâti, n'aura de fermeté qu'autant qu'il a plû aux Rabbins de lui en donner, quand ils l'auront voulu*. Ces anciens Rabbins ont suivi un usage autorisé par leurs Peres. Nous voyons que nos plus doctes Théologiens se servent de ces preuves tirées des Interpretations des Juifs, pour montrer que JESUS-CHRIST est le véritable Messie : & c'est une des plus fortes preuves qu'on puisse employer contre eux. On leur fait voir par l'autorité de leurs anciens Livres, que leurs Docteurs ont expliqué du Messie selon un *deras* ou sens sublime, plusieurs Prophetes, qui selon le sens littéral semblent devoir s'entendre autrement. Je finis ici ma Lettre, & suis, Monsieur, &c.

1703.

LET-

L E T T R E L.

A U M E M E.

Eclairciffemens sur le double sens de quelques Propheties alleguées dans le nouveau Testament. Les anciens Docteurs de l'Eglise ont eu recours à ce double sens, aussi-bien que nos plus célèbres Commentateurs de l'Ecriture. On répond aux nouvelles objections de l'illustre Censeur.

M O N S I E U R,

Puisque vous souhaitez que je réponde pied-à-pied aux autres remarques de l'illustre Censeur sur le double sens de l'Ecriture, je le ferai très-volontiers pour vous obéir. Je ne m'arrête point à ce qu'il dit de nouveau contre Grotius: car je me suis étendu assez au long sur cet endroit dans mes Lettres précédentes. Il est vrai que Calovius, dont je vous ai quelquefois parlé, a objecté à ce Critique, qu'il a rendu douteux ce qu'il y a de plus clair dans l'ancien Testament, l'expliquant selon le sens allegorique ou sublime. Ce fameux Protestant de la Confession d'Augsbourg prétend, que les passages dont il s'agit ici, doivent s'entendre tous de JE-

Tome IV.

T

SUS.

SUS-CHRIST à la lettre: mais ayant pris le parti de Grotius dans mes Histoires Critiques en general seulement & pour ce qui regarde la methode, j'y ai soutenu que le principe de Grotius n'a rien de singulier, *qu'il est même commun aux plus doctes Peres.* Puis j'ai ajouté: *Il se peut faire qu'il l'ait trop étendu: mais on ne doit pas condamner Grotius absolument, comme s'il appuyoit le Judaïsme. C'est au contraire la veritable voye de répondre solidement aux objections des Juifs.*

C'est en effet ce que j'ai reconnu par experience dans quelques Disputes que j'ai eues sur ce sujet avec un savant Juif. Je ne trouvais rien de plus sûr, que de le combattre par ses propres Armes en lui faisant voir avec évidence, que **JESUS-CHRIST** & ses Disciples avoient suivi dans les Evangiles la methode reçue alors dans la Synagogue. Il est constant que nos plus célèbres Commentateurs ont eu recours aux types & aux figures, & à ce double sens, aussi-bien que les Rabins. Cependant le Censeur forme des difficultez là-dessus. Il est à propos de les résoudre ces difficultez, qui ne sont pas fort embarrassantes.

Mr. Simon, dit-il, a osé citer les Peres, sans néanmoins en nommer un seul.* Mais si je n'en ai nommé aucun, c'est que je n'ai pas crû qu'il fût necessaire de produire des preuves sur un fait qui me paroissoit ignoré de peu de personnes. Saint Epiphane, *har.* 8. prouve assez au long, que dans les Ceremonies il y avoit un sens caché: Tertullien fait

la

la même chose dans son Liv. 3. contre Marcion. Les Commentateurs Grecs selon Justiniani, établissent cette même vérité sur ces paroles de Saint Paul de l'Épître I. aux Corinthiens Chap. II. v. 7. *Loquimur Dei Sapientiam in mysterio, quæ abscondita est*; c'est-à-dire, dit ce docte Interprete de St. Paul, une Sagesse cachée en mysteres, l'Apôtre ayant voulu signifier par-là, qu'il découvre des mysteres qui étoient autrefois enveloppez sous des types & des énigmes dans la loi: *Quasi dicat in mysterio absconditam, ut significet se illa mysteria patefacere, quæ olim erant in Lege typis atque anigmatibus involuta*. Justiniani dit qu'il préfere cette explication à l'autre qu'on apporte ordinairement, parce qu'elle n'est plus approuvée des Commentateurs Grecs, & que cette autre ne convient pas si bien aux paroles de Saint Paul. Ecoutons St. Jérôme qui appuye ce double sens de l'Écriture en plusieurs endroits de ses Ouvrages.

Ce docte Pere sur ces paroles de Malachie, *J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esau*, a fait cette remarque: Je vous ai aimez en la personne de Jacob, & j'ai haï les Iduméens en la personne d'Esau. Saint Paul expliquant selon le sens mystique ce passage dans son Épître aux Romains, joint ensemble deux témoignages dont l'un est pris de la Genèse, & l'autre, du Prophete Malachie: *In Jacob vos dilexi*, dit St. Jérôme, *In Esau Idumeos odio habui: quem locum Paulus mysticâ disputatione eventilans scribit ad Romanos, duo pariter testimonia de Genesi Malachiâque conjungens* &c.

Nos plus doctes Commentateurs conviennent tous de ce double sens de l'Ecriture. Bonfrerius en donne plusieurs exemples dans les Prolegomenes qu'il a mis au commencement de ses Commentaires sur le Pentateuque. Voyez la Section IV. du Chap. XX. Quand, dit-il, St. Paul dans son Epître I. aux Corinthiens Ch. IX. v^o 9. & dans son Epître I. à Timothée Ch. V. v^o 18 applique par un sens tropologique aux Predicateurs de l'Evangile ces paroles du Deuteronomie, *Vous ne tiendrez point la bouche du bœuf liée, lorsqu'il foule le grain*, il ne nie pas le sens littéral de ce passage, & que Dieu n'ait pas donné véritablement aux Juifs ce commandement à l'égard des bœufs; mais il fait connoître un autre sens plus excellent de ces paroles, qui est le sens symbolique & mystique: *Non vult (Paulus) negare Deum litterali sensu intendisse de bovis loqui, Judaeisque id præceptum quoad boves datum; sed Deum aliud longè præstantius, quod per boves symbolicè & mysticè significabatur, illis verbis intendisse; videlicet Doctorem & Concionatorum necessariam & honestam victus suppeditationem.*

Le même Bonfrerius observe en ce même lieu, que ces paroles de St. Matthieu II. 15. *J'ai appelé mon Fils d'Egypte*, qui ont été prises d'Osée, s'entendent à la lettre du Peuple d'Israël qui fut tiré d'Egypte, & de JESUS-CHRIST selon le sens mystique: *Quod quidem ad litteram est de Populo Israëlítico ex Aegypto educito, secundum verò mysticum sensum de Christo.* Il fait une semblable remarque sur ces autres paroles de St. Matthieu v^o 18.

18. du même Chap. *On a entendu dans Rama une voix* &c. Cela, dit-il, se doit entendre à la lettre du meurtre des Enfans, lorsque la Ville fut prise par les Babylonien; mais il se prend allegoriquement des Enfans que fit tuer Herode. *Quod ad litteram de cæde puerorum factâ, expugnata urbe à Babyloniiis intelligi jubet, & secundum allegoriam de infantium cæde ab Herode factâ* Je n'aurois jamais fait si je voulois citer tous les doctes Commentateurs de l'Ecriture qui ont appuyé cette verité. Ecoutons encore l'Illustre Censeur. Je sai, dit-il, „ Car qui ne le fait pas, „ qu'il y avoit parmi les Juifs une veritable „ Tradition du vrai sens des Propheties, „ comme on le voit par la réponse de la Synagogue aux Mages sur la Naissance de „ JESUS CHRIST à Bethléem, Matth. II. „ 4. 5. 6. mais c'étoit une Tradition, non „ d'un double sens des Propheties, ou de „ l'application que les Docteurs en faisoient, „ mais de l'évidence de ces anciennes prédictions, comme il paroît expressément „ par l'expression de celle-ci, qui n'a rien „ au-dessus de tant d'autres qui sont rapportées; & maintenant on y renonce pour „ faire valoir par tout des doubles sens qui „ aneantissent la preuve, & faire dépendre „ la Foi d'une érudition Rabbinique. Je dis „ la faire dépendre dans le fond, & non pas „ la faire servir à un simple éclaircissement, „ comme ont fait les Peres & les bons Interpretes.

Lorsque j'ai parlé du double sens des Propheties, je ne l'ai pas étendu generalement à

toutes , mais seulement à quelques-unes : Consultez là-dessus la Démonstration Evangelique de Mr. Huet ancien Evêque d'Avranche , & intime Ami du Censeur. Ce Prélat y explique fort clairement toute cette matière. Il y observe , que quelques-unes des Propheties n'ont qu'une interpretation qui regarde uniquement JESUS-CHRIST ; que d'autres ont une double interpretation , dont l'une est litterale , & l'autre est selon le sens allegorique : * *Animadvertendum est* , dit Mr. Huet , *Prophetiarum quasdam unicam admittere interpretationem quæ Christum merè respiciat ; quasdam verò duplici interpretatione gaudere , alia κατὰ λέξιν , alia κατὰ σχῆμα , sive ut Rabbinicè loquar , juxta sonum suum , hoc est litteræ suæ sensum , alia juxta sensum allegoricum.*

Ce savant Ecrivain subdivise cette seconde Interpretation en deux autres , dont la première se rapporte directement à JESUS-CHRIST , & indirectement à d'autres choses ; la seconde regarde JESUS-CHRIST selon le sens allegorique ; au lieu que selon le sens litteral , & qui se presente d'abord , elle regarde d'autres choses : *Harum autem duplex esse genus , cùm aliæ rectè referantur ad Christum , ad alia verò obliquè ; aliæ contra allegoricè pertineant ad Christum ; juxta obviam verò & simplicem significationem aliò spectent.* Il apporte des exemples de tout ce qu'il a avancé.

On demeurera donc facilement d'accord avec

* D, Huet, Démonst. Evang. p. 635. edit. 1.

avec le Censeur, que dans le nouveau Testament il se trouve des Propheties qui conviennent à JESUS-CHRIST selon le sens litteral, & l'on mettra dans cette Classe celle du Prophete Michée, que les Docteurs Juifs alleguèrent à Herode. Il ne s'ensuit pas de là, que les Juifs ne donnassent à toutes les Propheties qu'un seul sens qui étoit le litteral. Leurs anciens Livres prouvent manifestement le contraire; & sans qu'il soit besoin d'avoir recours pour cela à leurs plus anciens Rabbins, je crois vous avoir fait voir, que JESUS-CHRIST a expliqué selon ce double sens la Prophetie de Malachie, *Je vous enverrai Elie &c.* Je ne repete point ce que je vous ai déjà écrit là-dessus.

Ce principe du double sens de l'Ecriture est si bien établi dans l'Antiquité, que les Peres l'ont supposé comme une chose qui étoit hors de doute. Origene, dit Mr. Huet dans sa Demonstration Evangelique, marque le sens litteral par *τὸ φανερὸν*, c'est-à-dire *la lettre*, & le sens allegorique par *διέκρυψεν*, *l'intelligence*. St. Jérôme dans son Commentaire sur le Chap. IV. de l'Epître aux Galates, a remarqué qu'une bonne partie de l'Ecriture contient en elle un sens allegorique, & que ce que St. Paul nomme allegorie en ce lieu, il l'appelle sens spirituel en un autre endroit, savoir au Chap. VII. vs. 14. où il dit: *Nous savons que la Loi est spirituelle*. Nous appelons spirituel qui juge de tout, ajoute ce St. Docteur, l'homme qui connoissant tous les mysteres de l'Ecriture, les entend d'une maniere sublime; & voyant JESUS-CHRIST dans

les Livres divins, n'y reconnoit rien qui sente les traditions Judaïques: *Scriptura divina per allegoriam non modicâ parte contexta est: quam Apostolus hic allegoriam dixit, alibi vocat intelligentiam spirituales, ut Rom. VII. Scimus quia Lex spiritualis est &c. Nos spirituales qui omnia judicat eum Virum dicimus, qui universa Scripturarum sacramenta cognoscens sublimiter ea intelligit, & Christum in divinis Libris videns, nihil in eis Judaicæ traditionis admittit.* Par ce mot de *tradition Judaïque*, St. Jérôme a entendu le sens littéral auquel les Juifs, qui ne vouloient pas reconnoître JESUS-CHRIST, s'arrêtoient entièrement. Il veut qu'on ne s'attache pas avec eux à l'écorce de la Lettre; mais qu'on remonte jusqu'au sens sublime. Du reste l'allegorie de St. Paul dans le Chap. IV. de l'Épître aux Galates vs 22. 23. & 24. ne détruit pas le sens historique, mais elle nous apprend qu'il ne faut pas en demeurer-là.

Le même St. Jérôme dans son Commentaire sur le Chap. VII. de l'Épître aux Ephésiens, reconnoit de certaines traditions cachées & secretes parmi les Juifs, lesquelles renfermoient en quelque maniere ces sens sublimes que la Lettre du Texte de l'Écriture ne presente point à ceux qui la lisent. Il cherche d'où St. Paul a pû tirer ces quatre mots dont il se sert, *principauté, puissance, vertu, domination*, qui ne se trouvent dans aucun endroit de l'Écriture. Son sentiment est, qu'il les a tirez des traditions des Hebreux, lesquelles contenoient des choses secretes & cachées; ou que connoissant, que
la

la Loi est spirituelle, il a expliqué selon un sens sublime ce qui y est littéralement & historiquement. *Quærendum est*, dit ce Saint Docteur, *ubi Apostolus hæc quatuor nomina, principatum loquor, potestatem, & virtutem, & dominationem scripta repererit, & in medium unde protulerit, neque enim fas est eum qui divinâ lectione fuerat institutus, aliquid locutum putare, quod in sanctis voluminibus non habetur. Arbitror itaque illum, aut de traditionibus Hebræorum ea quæ secreta sunt in medium protulisse, aut certè quæ juxta Historiam scripta sunt, eum intellexisse Legem esse spiritualement, sensisse sublimiùs &c.*

Voilà, ce me semble, le double sens dont il est question, bien autorisé par les Saints Peres, quoi qu'en puisse dire le Censeur qui n'a pas tout vû. Qu'il ne traite donc plus de scandaleux le *deras* ou sens sublime, qui ne détruit point les preuves qu'on tire des Prophetes, puisque l'un & l'autre sens est vrai; je veux dire le literal ou historique, & l'allegorique ou spirituel. St. Jérôme qui étoit si sàvant dans l'Ecriture, a reconnu que l'Apôtre a emprunté des traditions secretes des Juifs. Dira-t-on que ce St. Apôtre a fait dépendre la Foi d'une tradition Rabbinique?

Vous jugerez par tout ce que je viens de vous alleguer pour appuyer le double sens de l'Ecriture, si le docte Censeur toujours opposé à ce double sens, a eû raison de le combattre par l'autorité de St. Justin, de Tertullien, & d'Origene *, qui dans leurs

Apolo-

* Pag. 42. & seqq.

Apologies pour la Religion Chrétienne se sont servis des Propheties, comme de preuves démonstratives. Ce fait ne peut être revoqué en doute : mais on ne doit pas conclure de-là que dans le nouveau Testament il n'y a point de Propheties alleguées selon le sens mystique & sublime. Tant de savans Commentateurs qui reconnoissent le double sens des Livres sacrez, nient-ils que *les prédictions des Propheties & leur accomplissement entrent dans la perfection de la Foi de l'Eglise* ? Ne croient-ils pas aussi-bien que le docte Prélat, que *le caractère par où l'on désigne la troisième Personne Divine, c'est de les avoir inspirées* ? Nier que les Prophetes aient été inspirez, c'est renoncer au Christianisme.

Cela étant, je ne vois pas clairement à quel propos l'illustre Censeur dit encore ici* : *On a toujours caractérisé dans les Conciles le St. Esprit en l'appellant l'Esprit Prophetique.* Ceux qui supposent le double sens dans les Propheties croient aussi-bien que le Censeur, que l'Esprit qui a parlé par les Prophetes a parlé de JESUS-CHRIST, & que la Foi du Fils de Dieu qu'on exposoit dans le Symbole, étoit la Foi des Prophetes, comme celle des Apôtres. Ils sont persuadés que le sens mystique n'est pas moins vrai que le sens littéral, & qu'il est selon l'intention directe & primitive du St. Esprit. Ils nient seulement qu'il soit littéral & historique ; parce qu'ils croient que ceux qui veulent parler exactement ne doivent admettre qu'un seul sens littéral, & non pas deux.

Quoi-

Quoique Froidmond ce fameux Augustinien, n'ait pas rejeté l'opinion de ceux qui croient que l'Ecriture peut avoir deux sens littéraux, il ne laisse pas d'appuyer en plusieurs endroits de ses Commentaires le double sens dont il est question Sur le Ch. XIII. vs. 41. des Actes des Apôtres, où St. Paul allegue un passage du Prophete Habacuc, il dit qu'à la lettre il s'entend des Caldéens qui devoient ruiner les Juifs, & brûler leur Temple; mais que St Paul l'a expliqué dans un sens allegorique de l'aveuglement des Juifs. *Locus Habacuc*, dit Froidmont, *loquitur ad litteram de clade Nabuchodonosor & Chaldeorum, & combusto eorum Templo; sed allegoricè S. Paulus exponit de clade & cecitate spirituali quâ Judei conversi sunt & dati Diabolo, quia Christo non crediderunt.* Je demanderois volontiers, à l'illustre Prélat, si ce fameux Disciple de Jansenius a pris sa remarque de l'Ecole des Sociniens, ou de Grotius?

„ Theodore de Mopsueste, continuë le
 „ docte Censeur*, ayant détourné les Pro-
 „ pheties en un autre sens, comme si celui
 „ où elles étoient appliquées à la Personne
 „ & à l'Histoire de JESUS-CHRIST, étoit
 „ impropre, ambigu, & peu literal; mais
 „ au contraire attribué au Sauveur du Mon-
 „ de par l'évenement seulement, sans que ce
 „ fût le dessein de Dieu de les consacrer &
 „ de les approprier directement à son Fils,
 „ scandaliza toute l'Eglise & fut frappé d'a-
 „ natheme, comme impie & blasphemateur.

T 6

Je

Je n'examine point en ce lieu si Theodore de Mopsueste a été véritablement condamné par le cinquième Concile General: je veux bien le supposer avec l'illustre Censeur. Je remarquerai seulement en passant, que si l'on en croit Facundus, il y eut une erreur de fait dans les accusations qui chargeoient Theodore d'avoir aneanti les Propheties qui regardent JESUS-CHRIST, par une erreur semblable à celle des Manichéens. Facundus a prétendu montrer la fausseté de cette accusation, en produisant les paroles mêmes de l'Auteur tirées de ses Commentaires sur les Pseaumes, où il attaque les Juifs sur le fait même dont il est question. Vous savez que les Commentaires de ce Theodore sur l'Ecriture sont en grande veneration parmi les Syriens, qui les ont traduits du Grec en leur Langue, & du Syriaque en Arabe. Je me trompe fort si ses Commentaires sur une partie des Prophetes ne se trouvent dans quelques Bibliothèques de l'Europe. Par-là on pourroit juger s'il est aussi coupable qu'on le fait. Je suis, Monsieur, &c.

26. Août 1703.

LET.

L E T T R E L I.

Le nouveau Traducteur n'a rien avancé sur le mot haïr, qui ne se trouve en termes exprès dans les plus savañs Commentateurs Catholiques. On lui attribué sans raison des sentimens qu'il a réfutez ouvertement dans tous ses Ouvrages.

L'ILLUSTRE Censeur qui a eû principalement en vuë, de trouver dans la Version de Trevoux des explications qui approchassent de celles des Sociniens, se met peu en peine, si ces explications se trouvent dans les Commentateurs les plus orthodoxes. C'est assez qu'elles soient dans un Ecrivain Socinien, pour qu'il en concluë que l'Auteur de cette Version les a prisés dans les Livres des Unitaires.

„ Si l'on vouloit, dit-il *, donner un e-
 „ xemple de cette Version téméraire, pour
 „ ne rien dire de plus, la première qui se
 „ présenteroit à la pensée, seroit celle-ci :
 „ *J'ai plus aimé Jacob qu'Esau*, au lieu de
 „ traduire, *J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esau*,
 „ comme porte le Texte Grec aussi-bien que
 „ celui de la Vulgate, Rom. IX. 13. Le
 „ Traducteur leur a préféré *Episcopius* :
 „ *Odio habui*, dit-il, *id est minus dilexi, nec*
 „ *tot beneficiis affeci* : Je l'ai haï, c'est-à-dire,
 „ je

* Pag. 2.

„ je l'ai moins aimé, & je ne l'ai pas gratifié
 „ de tant de bien-faits. Ainsi la Traduction
 „ est dictée de mot à mot par le grand Doc-
 „ teur des Sociniens, avec cette seule diffé-
 „ rence, que le Socinien en a fait sa note,
 „ & que l'autre l'a inserée dans le Texte
 „ même. On fait au reste, que les Sociniens
 „ ont leurs raisons pour effacer la haine de
 „ Dieu contre Esau, qui suppose le péché
 „ originel : & le Traducteur a mieux aimé
 „ les favoriser que de s'attacher à son Texte.

Le Traducteur n'a rien mis dans sa Ver-
 sion ni dans sa note, qui ne soit pris de mot
 à mot des plus habiles Critiques, & des plus
 savans Commentateurs Catholiques : & ainsi
 c'est inutilement qu'on fait venir ici sur les
 rangs Episcopius. Je place à la tête de ces
 Ecrivains Catholiques Mr. Huré, qui ne peut
 être suspect à ceux qui font profession d'être
 Augustiniens : Il n'y a pas long-tems qu'il a
 donné au Public en Latin, un petit Recueil
 de Canons ou Regles de l'Ecriture Sainte
 sous ce titre : *Novum Testamentum regulis il-
 lustratum, seu Canones Scripturae sacrae certâ
 methodo digesti, ad Novi Testamenti intelligen-
 tiam potissimum accommodati.* Il établit cette
 Regle pag. 187. & 188 de son Ouvrage :
*Verba affirmativa pro contrariis negantibus
 quandoque ponuntur, eo sensu, ut per epitafism
 seu exaggerationem minus intelligatur quàm
 significetur.* Il donne pour exemple de cette
 figure appelée *epitafism* ou *exaggeration*, le
 verbe *odisse*, *haïr*, qui se prend, dit-il, pour
minus amare, *moins aimer*, Luc XIV. 26.
 & Rom. IX. 13. en sorte que selon lui ces
 paroles

paroles de Saint Paul, *J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esau*, signifient, *J'ai préféré Jacob à Esau, que j'ai moins aimé*, ne voulant point accorder à sa posterité les mêmes bien-faits que j'ai accordez à la posterité de Jacob: *Jacob dilexi, Esau autem odio habui*, id est, *posthabui, ac minùs dilexi, nolens singularia in ejus posteros beneficia conferre, quæ in Jacob posteros contuli.*

Cette remarque de Mr. Huré a été prise des Canons ou Regles très-utiles pour l'intelligence de l'Ecriture, que Bonfrerius a rapportées dans ses Prolegomenes, à la tête de son Commentaire sur le Pentateuque. Ce docte Commentateur dans le Canon 16. dit, que l'Ecriture se sert de la figure appelée *epitafe*, c'est-à-dire d'une locution plus forte, pour une moins forte; & il donne pour exemple le passage dont il est question: *Utitur Scriptura epitafi seu verbo vehementiori pro minùs vehementi, ut Malachia I. & ad Rom. IX. Jacob dilexi Esau autem odio habui. Ubi odio habere ponitur pro negligere, minùs amare. Estius qui ne peut être soupçonné de Socinianisme, dit aussi que ces paroles, Jacob dilexi, Esau autem odio habui, signifient, J'ai plus aimé Jacob qu'Esau, en donnant plus de biens temporels au premier, c'est-à-dire, à sa posterité, quoiqu'ils fussent Freres jumeaux, & qu'il semblât qu'Esau dût être préféré, à cause de son droit d'ainesse: *Et si Fratres essent germani ac gemini, eoque nomine pares, nisi quod Esau ratione primogenituræ præponendus videretur; ego tamen Jacob dilexi, id est, volui ei in sua posteritate benefacere; Esau autem**

tem odio habui ac rejeci, nolens singularia in ejus posteritatem beneficia conferre. Ce Docteur Commentateur que le Prélat ne peut pas avoir pour suspect, ajoute immédiatement après, que ce sens est le sens-littéral des paroles du Prophète Malachie, *Hic sensus est litteralis verborum Prophetæ*, & que l'Apôtre s'est servi d'un sens mystique ou spirituel. En un mot l'Auteur de la nouvelle Traduction n'a rien mis tant dans sa Version, que dans sa note, qui n'ait été pris des plus sçavans Commentateurs orthodoxes.

Si c'est favoriser l'explication des Sociniens, que de ne point supposer le peché originel, dans la haine qu'on attribue à Dieu contre Esau; il faudra placer Estius à la tête de tous les Sociniens. Car il attaque fortement au même endroit cette interprétation, comme étant contraire à la pensée de St. Paul. Il est, dit-il, évident par toute la suite du Discours de l'Apôtre, qu'il ne parle point de cette masse corrompue par le peché originel: *Liquet Apostolum non supponere in hac suâ disputatione massam corruptam: hæc enim suppositio pugnat cum verbis Apostoli.* En effet le dessein principal de Saint Paul dans l'Épître aux Romains, est de faire connoître, que Dieu est le maître absolu de ses graces, & que c'est par sa pure volonté qu'il a appelé les Gentils à la grace de l'Évangile, sans que les Juifs eussent aucune raison de s'en plaindre.

St. Paul prouve cette vérité par quelques exemples, & entre autres par celui de Jacob & d'Esau. Il suppose manifestement, que ce

n'a

n'a point été en vuë du bien , ou du mal qu'ils eussent fait , que Dieu a préféré Jacob à Esäu ; mais parce qu'il l'a voulu ainsi. Lisez le Commentaire d'Estius en cet endroit , où il combat en termes exprès l'interprétation de Saint Augustin , quoi qu'il fût profession d'être Augustinien & Thomiste. Il n'a pas pris pour cela le parti des Sociniens : mais tout Augustinien qu'il étoit , il a reconnu que l'explication de ce Saint Docteur étoit plutôt Théologique que litterale. Il conclut enfin , que ce qui est dit de la haine que Dieu a eüe pour Esäu , se doit entendre conformément à la pensée du Prophete Malachie , de la posterité d'Esäu , qui a été rejetée de Dieu , pour ce qui étoit des biens temporels : *Quod hic dicitur Esau odio habitus à Deo , id ex mente Prophetæ de odio , seu rejectione , quoad prærogativam temporalis ac terrenæ felicitatis esse intelligendum , & non tam in ipsius Esau personâ quàm in ejus posteritate completum fuisse.*

Plusieurs autres savans Commentateurs ont remarqué la même chose qu'Estius , du nombre desquels sont le Cardinal Tolet & Salmeron. Celui-ci dans ses Disputes de l'Épître aux Romains , en a fait une exprès qui a pour titre , *De modis diligendi & odio habendi.* Il y rapporte d'abord les paroles du Prophete Malachie , où il est dit que Dieu a aimé Jacob , & qu'il a haï Esäu : ce qui ne signifie autre chose , selon Salmeron , sinon qu'il a plus aimé Jacob qu'Esäu , parce qu'il avoit promis au premier & à sa posterité la Loi & les Prophetes , & un meilleur país :

Dilexit

Dilexit ergo plus Jacob quàm Esau, quia illi & semini suo promisit Legem & Prophetas & meliorem terram. Ce sàvant Théologien prouve ensuite par plusieurs exemples, que Dieu ne hait pas ceux qu'il aime moins : d'où il infere que l'Ecriture qui s'accommode à nos usages se sert du terme *hàir* au lieu de *moins aimer*, à l'imitation des enfans qui disent que leur pere les hait, s'il les aime moins que leurs autres freres. Et ainsi le mot de *hàir* à l'égard de Dieu signifie à la lettre *moins aimé*, parce qu'il avoit reçu de Dieu moins de bien-faits que Jacob son Frere. Voici les propres termes de Salmeron: *Metaphoricè sumitur illud odio haberi, pro eo quod est minùs diligì. Solent autem Scripturæ se nostris existimationibus accommodare. Conqueruntur enim plerique ex liberis in parentes suos, & odio haberi se dicunt, cùm vident alios fratres suos, in aliquo munere & favore sibi anteponi. Et ita ad litteram minùs Esau dilectus fuit, quia nec terram promissam habuit, ut Jacob, nec Legem & Prophetas, nec ex eo descendit Christus, ut ex Jacob. Non enim quia Esau fuit ab illis prærogativis exclusus, propterea fuit reprobatus ad necem; sed habuit & ipse familiam & gentem suam, & bonis terræ non caruit; licet Populus Israël longè fuerit honoratior & ditior.* Voyez aussi là-dessus le Cardinal Tolet, qui n'est pas moins décisif dans son Commentaire sur l'Epître aux Romains.

Tout ce qu'on vient de rapporter prouve manifestement, que le Traducteur de Tre-voux n'a point suivi Episcopiùs, mais ces illustres & sàvans Commentateurs, qui se sont bien

bien plus étendus sur le vs. 13. du Ch. IX. de l'Épître aux Romains qu'aucun Socinien. Dira-t-on pour cela qu'ils sont favorables aux Sociniens? Non; mais seulement qu'ils s'accordent sur ce sujet avec eux. Les Unitaires expliquent plusieurs autres endroits de l'Écriture de la même manière que les plus savans Commentateurs Catholiques. Selon le raisonnement du Censeur il faudra dire, que ceux-ci ont emprunté des Sociniens leurs explications.

Mais pourquoi, dit-on, l'Auteur a-t-il mis dans sa Traduction, ce qui ne devoit trouver sa place tout au plus que dans une Note? Il y a de l'apparence que cet Auteur a suivi l'explication de Bonfrerius, de Tolet, d'Estius, & de Salmeron, qui ont crû que la signification littérale du mot *hàir*, dans ce verset de l'Épître aux Romains, est *moins aimer*. Or vous savez que le sens littéral peut être considéré de deux manières, savoir comme simplement littéral, ou comme littéral Grammatical. Messieurs de Port-Royal font souvent cette distinction dans leur Version du Nouveau Testament, où pour marquer ce dernier, ils mettent en Note la Lettre L. Par exemple, *Liber generationis*, signifie selon le littéral Grammatical, *Livre de la generation*, & selon le sens simplement littéral, *Genealogie*. Le Traducteur de Tre-voux a crû, que la véritable signification du mot *hàir* en cet endroit, n'étoit autre chose que *moins aimer*. C'est pourquoi il a renvoyé la signification purement Grammaticale à

la note, où on lit: *L. J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esau.*

Mr. Arnauld a justifié cette methode dans sa Défense du nouveau Testament de Mons contre Mr. Mallet. Celui-ci avoit objecté à Messieurs de Port-Royal, qu'en traduisant ces mots de Saint Luc, Chap. II. vñ. 23. *Omne masculinum adaperiens vulvam, Tout enfant mâle premier-né*, ils avoient enlevé à l'Eglise une belle preuve, pour établir la Virginité de la Mere de Dieu, & qu'on devoit les traduire litteralement: *Tout mâle qui ouvre le sein de sa mere.* Mr. Arnauld Liv. 5. Ch. IX. pag. 418. répond ainsi à son Confrere: „ Il faut ne savoir ce que c'est que de
„ traduire litteralement, quand on croit que
„ cela ne consiste qu'à mettre mot pour mot:
„ au lieu que ce qu'on doit rechercher dans
„ une Traduction pour la rendre litterale &
„ fidelle, c'est de trouver des mots qui don-
„ nent nettement les mêmes idées que ceux
„ de l'Original.

Or il montre, que l'idée veritable de cette façon de parler des Hebreux, *adaperiens vulvam*, est ce que les Traducteurs de Mons ont mis dans leur Version. Le Traducteur de Trevoux a prétendu aussi, que *hair* en plusieurs endroits de l'Ecriture, signifie proprement & naturellement *moins aimer*; & qu'ainsi il a pû mettre dans sa Version ce sens qui est litteral, marquant dans sa Note l'autre qui est litteral Grammatical.

„ Le Traducteur, dit-on *, n'est pas plus

„ ex-

* Page 10.

„ excusable d'avoir traduit dans Saint Luc,
 „ XIV. 26 *Si quelqu'un vient à moi, &*
 „ *qu'il aime son pere & sa mere, sa femme,*
 „ *ses fils, ses freres, ses sœurs, & même sa*
 „ *propre personne, plus que moi, il ne peut*
 „ *être mon Disciple*; au lieu de mettre *hair*,
 „ comme il est écrit dans le Texte Grec &
 „ dans la Vulgate. C'est visiblement alterer
 „ la sainte Parole. Que diroit-on de celui
 „ qui changeroit cette vive expression du
 „ Psalmiste, *Vous aimez la justice & vous*
 „ *baïssiez l'iniquité*, en ce froid langage,
 „ *Vous aimez mieux la justice que l'iniquité,*
 „ & la vertu que le vice? En tout cas s'il
 „ l'eût fallu expliquer, c'est autre chose d'a-
 „ doucir un mot dans une Note avec les
 „ précautions nécessaires, autre chose est
 „ d'attenter sur le Texte même, & vouloir
 „ déterminer le Saint Esprit à un sens plus
 „ foible que celui qu'il s'est proposé.

Comme l'Auteur de la Version de Tre-
 voux, a crû après Salmeron & plusieurs au-
 tres Théologiens, que le mot *hair* ne se doit
 pas prendre à la rigueur de la lettre dans ce
 passage de Saint Luc, il a jugé qu'il falloit
 mettre dans le Texte même de l'Evangéliste,
moins aimer, qui lui a paru être la véritable
 signification, en renvoyant néanmoins l'autre
 signification qui est purement Grammaticale
 à la note, où on lit: *L. & ne hait son pere*
&c. En effet Salmeron a remarqué sur cet
 endroit de St. Luc, que JESUS-CHRIST
 ne commande pas proprement de haïr son
 pere & sa mere; puis qu'il y a au contraire
 un Commandement exprès de les honorer &
 de

de les aimer. Ainsi *hair* se prend en ce lieu pour *moins aimer*, & le sens est, qu'il faut plus aimer JESUS-CHRIST que ses propres Parens: *Quo in loco*, dit ce savant Commentateur, *propriè non præcipit Dominus odio haberi patrem & matrem, quos peculiari præcepto honorari ac diligere mandavit; sed per odii vocem metaphorice sumptam significavit minorem dilectionem parentibus exhibendam, majorem autem Christo.* Mr. Huré a produit aussi pour exemple des endroits du Nouveau Testament où *hair* signifie *moins aimer*, le verset 26. du Chap. XIV. de Saint Luc.

Pour ce qui est de cette expression vive du Psalmiste, qu'on propose, elle ne vient gueres à propos; puisque l'Auteur de la Version convient qu'il y a des endroits, où *hair* se doit prendre à la lettre, & où par conséquent il le faut conserver nécessairement, tel qu'est celui-ci: *Vous haïssez l'iniquité*; parce que l'iniquité est haïssable d'elle-même, au lieu qu'il est contre le droit naturel de haïr son pere & sa mere. Cela étant supposé, le Traducteur n'a point attenté sur le Texte de l'Evangéliste, & il n'a point déterminé le St. Esprit à un sens plus foible, que celui qu'il s'est proposé; mais il a exprimé dans sa Version le véritable sens, & il a mis dans sa note le sens purement Grammatical, ou la métaphore, comme parle Salmeron. Sur ce principe qui paroît bien établi, il sera facile de résoudre toutes les autres difficultez qu'on peut proposer contre l'expression de *moins aimer* substituée à la place de *hair*.

„ L'Auteur avec Grotius, dit-on enco-
„ re,

„ re *, nous renvoye à St. Matthieu, Chap.
 „ X. vf. 37. où il est porté seulement: *Qui*
 „ *aime son pere & sa mere plus que moi, n'est*
 „ *pas digne de moi.* Mais qui dit le moins
 „ n'exclut pas le plus. Il falloit donc con-
 „ server la parole de JESUS-CHRIST, &
 „ mettre *haïr* sans hésiter, comme a fait
 „ l'Auteur, Matth. Ch. VI. vf. 24. *Nul ne*
 „ *peut servir deux maîtres : car ou il haïra*
 „ *l'un, & aimera l'autre; ou il s'attachera à*
 „ *l'un & méprisera l'autre.*

Ce n'est point avec Grotius que l'Auteur a renvoyé à St. Matthieu, Chap. X. vf. 37. mais avec Salmeron, lequel dans le passage allegué ci-dessus explique le Texte de Saint Luc XIV, 26. par Saint Matthieu Ch. X. 37. *Sicut & alio loco dixit: Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus:* c'est-à-dire, comme JESUS-CHRIST a dit en un autre endroit: Celui qui aime son pere, ou sa mere, plus que moi, n'est pas digne de moi. Peut-on mieux expliquer l'Ecriture, que par l'Ecriture même? Le passage de Saint Luc étant parallèle à celui de Saint Matthieu, le Traducteur a eu raison de traduire comme il a fait, & de faire cette remarque dans sa note sur Saint Luc: *Le mot haïr ne se doit pas prendre ici à la rigueur, mais selon ce qu'on lit dans Saint Matthieu Ch. X. vf. 37. & il n'a point d'autre sens en plusieurs endroits, tant du vieux que du nouveau Testament.* C'est aussi de cette maniere que Coqueus savant Théologien, explique le *non*
odit

odit de Saint Luc, dans son Commentaire sur le Livre XXI. de la Cité de Dieu Chapitre 26. Et la raison qu'il en apporte, c'est qu'il ne nous est pas commandé de haïr nos parens, mais de préférer entièrement l'Amour de JESUS-CHRIST, à celui que nous avons pour eux. *Non odit*, dit ce Commentateur expliquant Saint Luc par Saint Matthieu, *id est non minus amat: Neque enim parentes odisse jubemur; sed amorem Christi eorum dilectioni longè præferre præcipimur, ne amor quo erga eos afficimur ullatenus salutis nostræ officiat, ac perturbet eum amorem quem Christo debemus.*

Au reste, on a conservé toute sa force à la Parole de JESUS-CHRIST; puisque c'est lui-même qui parle dans St. Matthieu, aussi-bien que dans Saint Luc, & qu'il explique nettement & selon le véritable sens dans Saint Matthieu, ce qui est trop à la lettre dans Saint Luc, lequel est celui des Evangelistes, qui a le plus conservé de ces façons de parler qui sont comme propres aux Hebreux. Si l'Auteur a retenu dans sa Version le mot *haïr*, Matth. VI. 24. c'est qu'il a vu qu'il ne se prenoit pas en ce lieu-là métaphoriquement, mais proprement; & comme le Censeur l'a très-bien observé, il ne s'y agit pas seulement de *moins aimer*, mais de *haïr* & de *mépriser* positivement.

Dans le dessein que l'illustre Censeur s'est proposé, de trouver dans la Version de Tre-voux quelque chose de semblable aux pensées des Sociniens, il lui arrive quelquefois de raffiner un peu trop sur cette matiere; comme

comme vous en pourrez juger vous-même par la remarque suivante, qui me paroît avoir je ne sai quoi de forcé.

„ Quand sur le même Chapitre Rom. IX.
 „ 10. l'Auteur dit *, que Dieu étant le Maître absolu, a pû rejeter les Juifs, quand
 „ même ils n'auroient point été coupables;
 „ c'est encore un secret du Socinianisme:
 „ puisque c'est la doctrine commune de ces
 „ Hérétiques, de constituer le Domaine absolu de Dieu & son Empire souverain,
 „ dans le pouvoir de damner qui il lui plaît,
 „ même les plus justes: ils en ont fait des
 „ Livres entiers sous ce titre, de *supremo dominio*, ou *imperio Dei*. Et il est certain
 „ qu'ils laissent exercer en partie à Dieu ce
 „ Domaine si absolu, dans la réprobation
 „ des Juifs, & dans la vocation des Gentils:
 „ ce que l'Auteur exprime en ce lieu.

Je vous avouë franchement, que je n'ai jamais entendu parler de ces Livres des Sociniens, de *Supremo dominio*, ou *imperio Dei*; & il n'y a guères d'apparence que le Traducteur les ait lûs. Aussi sa doctrine est-elle tout-à-fait éloignée de cette impiété Socinienne. Il n'y a qu'à consulter ses Ouvrages pour y voir qu'il a par tout horreur de ce sentiment, qu'il regarde comme une impiété Mahometane. De plus il suppose dans ce Chapitre IX. de l'Epître aux Romains, qu'il ne s'agit ni de la prédestination, ni de la réprobation ou damnation, mais de la vocation à la Grace de l'Evangile.

Tome IV.

II

* Pag. 15.

V

Il suppose encore dans son Ouvrage, des grâces universelles, que Dieu donne à tous les hommes. Il s'agit ici d'une grâce spéciale. Or Dieu étant le Maître absolu, il a pu rejeter les Juifs & appeler les Gentils en leur place. Ce qui aura sans doute engagé l'Auteur à préférer cette interprétation, c'est que toute la suite du discours de Saint Paul, qui attribue absolument cette Vocation à la Toute-puissance & à la pure volonté de Dieu, semble aller là. S'il y a en cela quelque chose qui approche du Socinianisme, il faudra aussi accuser tous les véritables Thomistes d'être favorables à cette pernicieuse Secte.

Cela doit aussi servir de réponse à une autre objection qu'on a faite au Traducteur. On a prétendu que cette même note sur le Chap. IX. v. 10. de l'Épître aux Romains, favorise la doctrine de la première proposition condamnée par les Constitutions des Papes Innocent X. & Alexandre VII. & qu'elle va même jusqu'à l'erreur des Calvinistes rigides. C'est ce qui n'a pas besoin de réfutation. Outre que la note de la manière dont elle est conçue est au dessus de toute hypothèse, on fait assez que l'Auteur de la Version de Trevoux, s'est déclaré nettement dans tous ses Ouvrages contre les Calvinistes, & contre la doctrine condamnée dans l'affaire de Jansenius. Il n'est pas besoin d'en dire davantage là-dessus. Je suis, Monsieur &c.

1703.

LET-

L E T T R E LII.

On répond aux nouvelles Objections sur ces paroles, Jacob dilexi, Esau autem odio habui, traduites par, J'ai plus aimé Jacob qu'Esau.

M O N S I E U R,

Je vous ai fait voir dans ma dernière Lettre, la différence qu'il y a entre une Version purement Grammaticale qui est trop à la lettre, & celle qui est véritablement littérale. Si l'illustre Censeur avoit fait reflexion sur cette regle, & qu'il eût considéré en même tems, que le Traducteur n'a point crû qu'en cet endroit de Saint Paul, il fût parlé de la prédestination & de la réprobation, il auroit évité un long discours de Théologie, qui n'est nullement à propos, si l'on suppose ce que je viens de vous marquer, & qu'il faut nécessairement supposer ; puisque l'Auteur s'est expliqué nettement là-dessus.

„ On fait assez, dit le savant Prélat*, que
 „ Mr. Simon a mis dans son Texte, *J'ai*
 „ *plus aimé Jacob qu'Esau*, en supprimant
 „ hardiment la haine exprimée dans la Vul-
 „ gate, comme dans le Grec. On a été é-
 „ tonné de cette hardiesse : la Censure l'a
 „ sévé-

* Page 227.

„ sévèrement reprise : j'en ai parlé ample-
 „ ment en deux endroits. Il reste à exami-
 „ ner, si j'ai prévenu les vaines défaites ex-
 „ posées dans la Remontrance. Il y a ici
 „ deux questions, l'une sur le Texte de la
 „ Traduction, & l'autre sur la note.

Le Traducteur n'a point supprimé le mot de *hain*, qu'on dit être dans la Vulgate, s'il est vrai que le *odio habui* de la Vulgate ne signifie point en ce lieu, non plus qu'en quelques autres endroits de l'Écriture une véritable haine. Or l'Auteur a prouvé, qu'il n'y est point parlé d'une haine véritable & positive. On a répondu à la Censure & aux remarques de l'illustre Censeur. Il reste donc à faire voir, que ce qui est exposé dans la Remontrance n'est point une vaine défaite.

„ La première question, dit-on*, est trop
 „ aisée à résoudre, pour mériter un long
 „ discours. Il n'y a qu'à dire en un mot,
 „ que c'est une altération du Texte, que de
 „ mettre le Commentaire à la place du Tex-
 „ te même : c'est le principe de l'Auteur
 „ dans sa Préface. Or est-il, que l'Auteur
 „ est visiblement tombé dans ce défaut. Se-
 „ lon lui-même c'est faire parler l'homme à
 „ la place du Saint Esprit : il est donc tombé
 „ dans le défaut de faire parler l'homme à la
 „ place du Saint Esprit, qui est le plus
 „ grand & le plus énorme de tous les at-
 „ tentats.

Il est vrai que l'Auteur a remarqué, même plus d'une fois, qu'un Traducteur ne doit

* Page 228.

doit point mettre le Commentaire à la place du Texte; parce que c'est faire parler l'homme à la place du Saint Esprit: mais il a fait voir, qu'on ne peut traduire exactement *odio habui* dans ce passage de Saint Paul, qu'en le traduisant *J'ai moins aimé*: le Traducteur n'est donc point tombé dans le plus grand & le plus énorme de tous les attentats: mais il a exprimé à la lettre le sens du St. Esprit sans aucune alteration du Texte. Traduire littéralement ne consiste pas à mettre mot pour mot; mais à trouver des mots qui donnent la véritable idée de ceux qui sont dans l'Original.

„ J'entrerais encore en peu de mots, ajou-
 „ te le Censeur*, dans une seconde conside-
 „ ration. L'explication de Saint Augustin
 „ & des Saints qui l'ont suivi dans la défen-
 „ se de la Grace contre Pelage, suppose en
 „ Dieu une haine véritable contre Esau,
 „ comme figure des Reprouvez; à cause
 „ qu'elle y suppose le péché, comme l'objet
 „ de cette haine, & du moins le péché ori-
 „ ginel. Pour abréger la matiere, on vou-
 „ dra bien se contenter d'entendre ici le Con-
 „ cile des Saints Evêques bannis en Sardai-
 „ gne pour la Confession de la Foi. Voici
 „ comme ils parlent dans leur Epître Syno-
 „ dique, que Saint Fulgence a composée:
 „ Vous direz (ce sont les parolès de ce St.
 „ Concile aux Catholiques qui les consul-
 „ toient) que lorsque vous assurez qu'avant
 „ la naissance d'Esau & de Jacob, Jacob est
 „ élu

* Page 229.

„ élu par une miséricorde gratuite, & qu'E-
 „ sai est haï par un juste jugement de Dieu,
 „ c'est à cause du péché originel. S'il ne fal-
 „ loit que rapporter, ajoute le savant Pré-
 „ lat, cinq-cens passages de cette force de
 „ St. Augustin & des autres Saints, tout le
 „ monde sait qu'il seroit aisé de le faire. D'où
 „ enfin on tire cette conclusion. Voici donc
 „ en quoi le Traducteur de Trevoux est in-
 „ excusable : c'est qu'une interprétation si
 „ autorisée & si solennelle, qui est celle de
 „ St. Augustin, de tant de Saints, & notam-
 „ ment d'un si grand nombre d'Evêques ban-
 „ nis pour la Foi de la Trinité, demeure ex-
 „ cluë par le Texte même, sans pouvoir
 „ seulement être écoutée.

L'Auteur demeure d'accord, que St. Au-
 gustin & ses Disciples ont entendu le *odio ha-
 bui* de l'Epître aux Romains d'une véritable
 haine, parce qu'Esaï selon ce St. Docteur,
 étoit haïssable à cause du péché originel. Mais,
 parce qu'il traduisoit St. Paul, & non pas St.
 Augustin, qui ne lui a pas paru s'être attaché
 au sens de l'Apôtre, lequel n'a eû nullement
 en vûe le péché originel dans tout son dis-
 cours; il a crû qu'il devoit plutôt exprimer
 dans sa Version la pensée de St. Paul, que
 celle de St. Augustin. En quoi il a suivi la
 règle que ce St. Evêque prescrit à ceux qui
 expliquent les Livres sacrez. St. Augustin
 ne veut point, qu'on ait égard à l'autorité
 des Interpretes, quelque sainteté & quelque
 érudition qu'ils ayent, si l'on voit que leurs
 explications ne s'accordent pas avec le Texte
 de

de l'Ecriture. Or il est manifeste, même selon Estius, qui a toujours été fort attaché à la doctrine de St. Augustin, que l'interprétation de ce St. Docteur est contraire aux paroles de St. Paul ; *pugnat cum verbis Apostoli.*

J'avoie que tous ces Saints Evêques bannis en Sardaigne pour la Confession de la Foi, ont écrit dans un Concile aux Catholiques qui les consultoient, qu'*Esau est bai par un juste jugement de Dieu à cause du péché originel* : mais ce sont les Disciples de St. Augustin qui parlent comme leur Maître ; & ainsi tout ce grand nombre de Témoins se réduit à la seule autorité de St. Augustin, lequel est le premier qui ait eu recours au péché originel pour expliquer ce passage de St. Paul, qui n'a point pensé à la masse corrompue : *Liquet Apostolum*, dit Estius, *non supponere in hac sua disputatione massam corruptam.* Ce sont à la vérité de grands Saints que nous devons honorer à cause de leur sainteté : mais ils ne sont pas pour cela infallibles dans leurs sentimens, quoi qu'en dise Froidmont Disciple de Jansenius d'Ipres, qui a été suivi par le Censeur.

Bien que l'Eglise ait approuvé la Doctrine de St. Augustin sur plusieurs chefs, elle n'a pas prétendu qu'il ne fût jamais permis de s'en éloigner. Aussi les plus savans Commentateurs de l'Ecriture, même ceux qui le regardent comme le Chef & le Maître des Théologiens, n'ont-ils fait aucune difficulté de préférer à ses explications, celles qui leur ont paru être plus conformes au Texte des

Livres sacrez. Mais, dit-on, le Traducteur est inexcusable d'avoir exclu par son Texte même une explication si autorisée & si solennelle. Cette explication pour être solennelle, & autorisée par un si grand nombre de Témoins, qui se réduisent tous au seul St. Augustin, n'en est pas plus véritable; puis qu'Estius qui ne peut pas être suspect dans ce qui regarde la doctrine de St. Augustin, a été obligé de l'abandonner, comme n'étant pas soutenable. Pourquoi donc ne veut-on pas qu'il ait été permis au Traducteur de ne la pas suivre? Mais après tout, elle ne demeure pas exclue entièrement dans la Version de Trevoux, puis qu'on a remarqué dans la note, qu'il y a à la lettre, *J'ai aimé Jacob, & j'ai bair Esau*; l'on a ajouté, que dans le style de l'Ecriture, *bair* signifie souvent *aimer moins*.

Le Censeur, qui ne peut abandonner ici St. Augustin & ses Disciples, fait une nouvelle instance*. „ Qui a donné; dit-il, cette „ liberté à un Interprete particulier? Qu'il „ soit permis, si l'on veut de disputer contre „ leur sentiment; mais, que malgré la conformité du Grec & du Latin de la Vulgate, sans que jamais ni les Grecs, ni les „ Latins aient lu autrement, on ferme toute „ entrée à St. Augustin, & à ce nombre „ infini de Disciples qu'il a toujours eus dans „ l'Eglise; c'est soumettre le Texte sacré à „ sa fantaisie; c'est le déterminer de sa propre autorité; c'est une manifeste corruption.

* Pag. 237.

» tion de l'Ecriture, & un attentat inouï juſ-
 » qu'à preſent parmi les Fideſſes.

Le Traducteur n'a point pris d'autre liberté, que celle que lui donne St. Auguſtin, qui veut qu'on interprete les Livres ſacrez par rapport à la penſée de leurs Auteurs. Or le terme de *hair* ſignifiant en cet endroit *moins aimer*, le Traducteur a eû raiſon de ne pas garder dans ſa Verſion celui de *hair* qui eſt purement grammatical, & qui n'eſt point le véritable ſens du St. Eſprit. Il eſt conſtant, & cela ſe prouve par l'Ecriture, que Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, & que s'il hait quelque créature, c'eſt à cauſe du peché. Si donc tout le raiſonnement de St. Paul montre, qu'en cet endroit il n'eſt ſuppoſé aucun peché, il eſt abſolument neceſſaire que *hair* y ſignifie moins *aimer*. Ceux qui n'ont pas fait aſſez d'attention à ce que je viens de vous dire, ont donné à ce paſſage des explications conformes aux principes de leur Théologie. Ces explications peuvent à la vérité entrer dans des diſputes de Théologie; mais il n'eſt point neceſſaire qu'un Scholiaſte qui fait profeſſion de donner des Notes littérales & critiques, les y faſſe entrer. Un Traducteur qui ſuit cette methode, ne ſoumet point le Texte ſacré à ſa fantaiſie: il évite au contraire de le ſoumettre aux opinions particulières des Interpretes, & de donner de ſimples conjectures pour de véritables Interpretations. Au reſte l'Auteur n'a abandonné ni le Texte Grec, ni le Latin de la Vulgate; puisqu'il a exprimé le ſens littéral qui ſe trouve dans

le Grec & dans le Latin. Loin d'avoir commis *un attentat* inouï parmi les Fidelles, il a ôté de leur esprit cette fausse pensée, que Dieu puisse haïr sa créature, sans qu'elle ait fait ni bien ni mal. Je suis, &c.

1703.



F I N.



533215





